This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

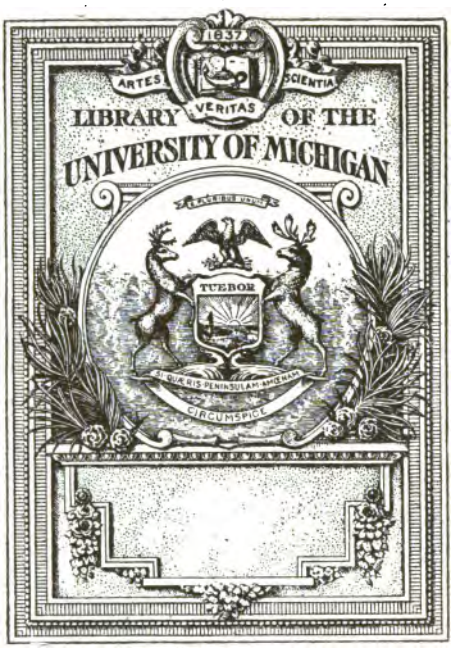
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

848
P821der

HOUSE OF THE REMIE
ANN ARBOR MICH.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

DERNIERS SAMEDIS

TROISIÈME SÉRIE

GEORGE DURUY
DE VILLÈLE — LE COMTE H. DE LA FERRIÈRE
COMTESSE DIANE — PAUL DE SAINT-VICTOR
LUDOVIC HALÉVY — LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS
LE COMTE DE VAUDREUIL
FERDINAND BRUNETIÈRE — ÉMILE OLLIVIER
HIPPOLYTE LUCAS — MARIE STUART

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892

DERNIERS SAMEDIS

III

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1	vol.
Nouvelles Causeries Littéraires	1	—
Dernières Causeries Littéraires	1	—
Causeries du Samedi	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi	1	—
Dernières Causeries du Samedi	1	—
Contes d'un Planteur de Choux	1	—
Contes et Nouvelles	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan	1	—
Entre Chien et Loup	1	—
Épisodes Littéraires	1	—
Le Filleul de Beaumarchais	1	—
La Fin du Procès	1	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de Madame Charbonneau	1	—
Lettres d'un Intercepté	1	—
La Mandarine	1	—
Mes Mémoires	2	—
Mémoires d'un Notaire	1	—
Or et Clinquant	1	—
Péchés de Vieillesse	1	—
Pourquoi je reste a la Campagne	1	—
Le Radeau de la Méduse	1	—
Les Semaines Littéraires	1	—
Nouvelles Semaines Littéraires	1	—
Dernières Semaines Littéraires	1	—
Nouveaux Samedis	20	—
Derniers Samedis	3	—
Souvenirs d'un Vieux Critique	10	—
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1	—

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

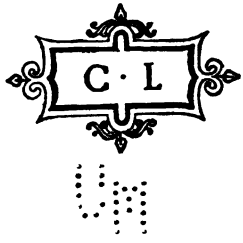
DERNIERS

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard
A.r DE PONTMARTIN, comte, 1811-1890

TROISIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Prof. Hugo P. Thieme
12-29-1925

DERNIERS SAMEDIS

UNE LÉGENDE MYSTIQUE

AU XVIIe SIÈCLE [1]

Les ouvrages dont nous sommes appelés à rendre compte pourraient se diviser en trois catégories : ceux où le critique domine le livre dont il parle, non pas par la supériorité du talent, mais par un mélange d'expérience, d'autorité, de goût, et surtout par la connaissance du sujet qu'il traite; ceux où il n'est pas fâché de se renseigner sur les motifs de son jugement auprès de l'auteur qu'il juge et d'apprendre, en le lisant, ce qu'il doit communiquer à ses lecteurs; et enfin, ceux où il serait arrêté, dès la première page, par le sentiment de son indignité et de son insuffisance, s'il n'avait recours

1. *Le duc et la duchesse de Ventadour*, par madame X..., avec une introduction par l'abbé Lagrange, aujourd'hui évêque de Chartres.

à un guide; or, est-il un guide plus sûr, plus éloquent, plus persuasif, que M. l'abbé Lagrange, patron et introducteur de ce volume extraordinaire : *Le duc et la duchesse de Ventadour*; *un grand amour chrétien au* XVIIe *siècle.*

Pour un écrivain laïque, même clérical, — deux mots accouplés tant bien que mal par le dictionnaire gambettiste, — c'est une tâche fort délicate, et même un peu effrayante, d'aborder un pareil livre, d'y pénétrer et d'en faire part au public. L'inconvénient de ces perfections exceptionnelles, de ces vocations surhumaines, c'est qu'elles demeurent incompréhensibles si on ne les explique pas, et que l'on craint, en les expliquant, de troubler de jeunes âmes dont la virginale innocence consiste à ne pas les comprendre. Je ne voudrais, pour excuse de mon léger embarras, que la très belle introduction de M. l'abbé Lagrange, son admirable talent d'analyse, sa science théologique, son intimité avec le surnaturel, ressources qui me manquent pour donner une idée exacte, complète, indiscutable, de ce qui, humainement parlant, ne révolte pas la raison, mais la dépasse. Pour goûter, dans toute sa plénitude, dans sa grâce divine, dans son exquise saveur, cette histoire que l'on dirait découpée dans le livre d'or de l'Église primitive, il faudrait rassembler un public de saints, d'archanges et de séraphins. J'ose ajouter que, en 1889, le recrutement serait lent et difficile.

Quel est l'auteur de cet ouvrage? M. l'abbé Lagrange ne nous le dit pas; mais il nous apprend, ou nous laisse

deviner, que c'est une femme également remarquable par sa haute situation dans le monde, sa piété fervente, l'extrême distinction de son esprit et son beau talent d'écrivain : on ne saurait s'en étonner.

Il y a, chez les femmes d'élite telles que je me figure l'auteur anonyme de cet ouvrage, très pieuses, éprises d'idéal et douées d'une vive intelligence, un goût ou plutôt une passion de *spiritualité* que rien ne déconcerte, et qui les élève sans effort au niveau de tout ce que la religion peut inspirer d'héroïques sacrifices. Leur sexe les prédestine à se complaire dans ces mystères de la grâce qui parlent à la fois à leur imagination et à leur cœur. La plupart d'entre elles ont subi les épreuves que le monde et la vie réservent à quiconque leur demande ce que la vie et le monde ne peuvent pas donner. Elles ont sondé le néant des joies et des félicités humaines. Elles n'attendent plus que du ciel ce que la terre leur a refusé. A leurs yeux, l'amour et le mariage chrétiens, dans les conditions ordinaires, représentent la prépondérance absolue de l'âme, l'abdication absolue des sens. Elles savent que c'est là ce qui permet aux époux chrétiens de s'aimer pendant les années de déclin autant que dans les radieuses saisons de la jeunesse, ce qui leur assure, quand la mort les sépare, la certitude de se retrouver bientôt pour rester éternellement inséparables. Eh bien! faites un pas de plus sur cette voie lumineuse qui mène aux mystiques sommets. Supposez que deux âmes privilégiées, bénies de Dieu, à force d'absorber dans leurs rayonnements tout ce qui n'est pas elles,

aspirent à prendre une avance sur cette éternité, à savourer dès ici-bas un avant-goût de cette certitude, à se séparer en ce monde pour être mieux unies ailleurs, à immoler leur amour pour s'aimer davantage, à rompre d'un commun accord le lien conjugal pour devenir deux *âmes sœurs*, vous aurez le ménage du duc et de la duchesse de Ventadour, tel que le retrace l'écrivain anonyme avec une conviction si profonde, une émotion si sincère, un charme si irrésistible que le lecteur le plus récalcitrant avant de lire capitule après avoir lu.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ce livre, c'est que l'auteur, dessinant avec une délicatesse féminine les traits de ses deux héros comme sur les marges d'un missel du moyen âge retrouvé dans les archives d'un couvent du Carmel, ne s'est pas bornée à ce rôle d'hagiographe dont elle s'acquitte à merveille. Elle a déployé de véritables qualités d'historien en rattachant ce pieux épisode à l'ensemble d'une époque turbulente, qu'Henri de Ventadour et Marie-Liesse traversèrent comme deux cygnes dont les blanches ailes se détachent sur un ciel sombre, comme deux alcyons qui se posent un moment sur la pointe des vagues avant de reprendre leur vol vers les régions infinies. Le passage des sanglantes tempêtes du XVIe siècle aux imposantes grandeurs du XVIIe marque une des périodes les plus intéressantes de notre histoire. Une refonte, dont on ne sait s'il faut se féliciter ou se plaindre, renouvelle l'aspect de notre vieille France. Richelieu continue, en l'exagérant, l'œuvre de Louis XI et d'Henri IV. Sa hache impitoyable coupe dans leurs

racines les restes de la féodalité, qui était sans doute pour la monarchie une menace permanente, mais qui protégeait la royauté contre l'isolement, la noblesse contre l'oisiveté. A un autre point de vue, la sève gauloise, la verve un peu grossière du Béarnais vert-galant et de ses compagnons d'armes, allaient faire place aux mœurs élégantes, raffinées, chevaleresques à la fois et *précieuses*, de ce qu'on a appelé la société polie. Cette société, dont Boileau et Molière n'ont attaqué que les exagérations et les contrefaçons ridicules, a inspiré, de nos jours, des pages ingénieuses et éloquentes. Elle nous rapproche de notre sujet par bien des traits caractéristiques qui n'ont pas échappé à la sagacité de l'auteur anonyme.

D'abord, c'est le règne du roman; roman dont les anachronismes volontaires, les allusions transparentes et les pudeurs d'hermine, peuvent aujourd'hui faire sourire, sinon les lecteurs de M. Cousin, au moins les contemporains de M. Zola, mais qui avait, faute de mieux, le mérite de purifier l'amour, de l'ennoblir, de lui faire prendre un bain d'idéal, — ce dont il a souvent besoin, — de l'élever vers une zone qui n'était pas le ciel, mais où n'arrivaient plus les vapeurs de la terre et les fumées sensuelles. Maintenant, placez dans cette atmosphère assainie deux âmes illuminées de la lumière céleste, comprenant l'insuffisance ou l'inanité de cet amour platonique, qui n'est pas encore le divin, et résolues à le pousser à bout; nous voici bien près du grand amour chrétien d'Henri de Ventadour et de Marie-Liesse. Ils

rendent logique, en la sanctifiant, mademoiselle de Scudéry; rien de moins, rien de plus.

Second détail, qui semble contredire le premier et qui le complète. Bien des fois, dans les classes les plus élevées, dans les familles voisines du trône, la société polie s'infligeait à elle-même de lamentables démentis. Au lieu de pratiquer ses maximes, on eût dit qu'elle n'avait promulgué son code que pour avoir plus de plaisir à l'enfreindre; si bien que des moralistes moroses tels que La Rochefoucauld et des poètes satiriques tels que Boileau, auraient pu écrire les noms d'illustres pécheresses au *verso* des pages les plus quintessenciées du *Grand Cyrus* ou de *Clélie*. L'auteur anonyme nous explique cette contradiction sans la moindre pruderie. C'est que les époux les mieux faits pour l'amour, les plus dignes d'aimer, portaient au cœur une secrète blessure. Les combinaisons de la politique, les convenances de famille, les calculs de l'ambition ou de la vanité, les despotiques exigences d'un personnage tout puissant,

> Ne laissant d'autre choix que faute ou que douleur,
> Disposaient de la main sans consulter le cœur.

Charlotte de Montmorency, Marthe du Vigean, le duc de Béthune, madame d'Aiguillon, Geneviève de Bourbon duchesse de Longueville, Marie de Gonzague, d'Effiat, la marquise de Sablé, le grand Condé lui-même, autant de victimes de cet antagonisme inflexible entre le sentiment romanesque et la raison d'État ou les arrangements domestiques! Épithalames qui tournaient à

l'élégie et parfois se réfugiaient dans le cloître, à moins que la tragédie ne s'en emparât et ne traînât d'Effiat au pied de l'échafaud! Triste revers des médailles que Voiture, Ménage, Godeau, La Calprenède et Benserade, frappaient à l'effigie des belles habituées du salon de madame de Rambouillet! On croit voir une scabieuse intercalée entre chaque fleur de la *Guirlande de Julie*. De là, malgré les apparences, l'éclat des fêtes, les bruyants plaisirs d'une vaillante jeunesse, un fond de tristesse qui n'attendait que Bossuet pour trouver son expression suprême, et qui se reflète dans cette page éloquente de l'auteur anonyme :

« D'un regard mélancolique, on peut suivre là l'ordinaire cours de toutes les plus aimables choses de la terre. Toute cette jeunesse, à la fleur de son épanouissement, se reverra peu à peu dans les combats de la vie, trop souvent blessée et vaincue par les événements et par ses propres passions. La grandeur avec la simplicité était le trait dominant de cette société, parce que chaque personnalité était grande et s'occupait de grands intérêts. On s'était relevé de l'esprit médiocre de la régence, et l'on n'était pas encore redescendu aux intrigues de la Fronde. L'esprit français, sans compression, était dans une de ces rares heures qui lui laissaient son élan et sa liberté. Chacun avait son type naturel, et l'équilibre était entre toutes les classes, qui ne soupçonnaient pas qu'elles pussent se passer les unes des autres. Rien n'était amoindri ni usurpé dans les situations, parce que chacun trouvait sa place sans se la faire. On ne faisait

pas d'efforts ni de mensonges pour paraître grand; on l'était réellement, ou on supportait de ne pas l'être. »

Un trait essentiel manquerait à ces conditions sociales, si bien décrites par l'auteur anonyme, si j'omettais le détail le plus caractéristique. Les magnificences mondaines et les austérités du cloître semblaient séparées par un abîme; et cependant jamais il n'y eut plus d'affinités entre le cloître et le monde; jamais la robe de velours ou de soie ne fraternisa plus intimement avec la robe de bure. Et ne croyez pas que, pour ressentir et subir cette attraction mystérieuse, il fallût être irréprochable. A cette porte frappaient le repentir comme la vertu, le désenchantement d'une passion coupable comme le désir de s'affermir dans le bien. La foi demeurait vivace dans les âmes, sereines ou troublées, et rétablissait entre elles, quand elles se rencontraient sur les dalles du sanctuaire, l'égalité évangélique. Dans leur force comme dans leur faiblesse, ces âmes restaient grandes; le sentiment de leur grandeur les portait, tantôt à regarder l'*au delà*, au-dessus de leur bonheur légitime et de leurs devoirs ordinaires, tantôt à se mortifier dans la comparaison de l'amertume de leur péché avec les douceurs de la vie monastique. Presque toutes les familles illustres tenaient au cloître par des liens de parenté avec une ou plusieurs des religieuses, et, aux heures de réunion, un étranger, un indifférent aurait été bien étonné si on lui avait dit que, dans le même parloir ou dans la même cellule, se trouvaient deux sœurs, dont l'une cachait sous l'habit de Carmélite un

des plus beaux noms de France, dont l'autre, vêtue comme sa sœur, reprendrait le lendemain ses riches parures et brillerait au premier rang des plus grandes dames de la cour.

Ainsi, l'auteur anonyme de ce *grand amour chrétien*, alors même qu'elle semble s'écarter de son sujet, nous y ramène en indiquant des analogies, des points de contact entre cette société et le couple prédestiné dont elle nous raconte l'histoire. Plus heureux que les victimes des mariages de convenance, d'ambition, d'orgueil ou d'obéissance à la raison du plus fort, Henri de Ventadour et Marie-Liesse eurent, dès leur jeune âge, la liberté de se connaître avant de s'unir, et le droit de s'aimer comme s'ils s'étaient choisis. Un mot d'abord sur Marie-Liesse de Luxembourg, qui, dans ce récit, semble avoir l'initiative, et qu'une gravure, placée en tête du volume nous montre dans son costume de Carmélite, n'ayant plus d'âge, ne possédant plus que les coquetteries de la sainteté et de la mort, émaciée par les jeûnes, les veilles, les cruautés exercées sur son pauvre corps, comme sur un ennemi vaincu à qui l'on fait payer cher les frais de la guerre. Dans cette gravure du temps, Marie, agenouillée sur son prie-Dieu, tient d'une main le crucifix, qu'elle est prête à serrer sur sa poitrine, de l'autre main la couronne ducale qu'elle a l'air d'écarter d'un geste de mépris; d'une main, l'image de Celui qui lui a donné la force de persévérer dans la voie de l'immolation et du sacrifice; de l'autre, le symbole des grandeurs humaines, brisées au

pied de la croix, pulvérisées, anéanties par une vocation surnaturelle.

« La femme d'Henri de Luxembourg, père de Marie, était Madeleine de Montmorency, fille unique et héritière d'un Guillaume de Thoré, troisième fils du célèbre connétable Anne de Montmorency. » Montmorency! race illustre entre toutes, de laquelle on ne saurait dire si elle a grandi à l'ombre de la monarchie française, ou si la monarchie a grandi sous sa tutelle! Vingt fois alliée aux Bourbons dont elle est presque l'égale! Parchemins cueillis dans le berceau de la royauté nationale! Noms prestigieux qui justifieraient l'orgueil, si un ange pouvait être accessible au péché des démons! Fleur rare qui n'avait plus de quoi vivre sur un sol nivelé par la démocratie révolutionnaire, qui s'est laissé mourir avec toutes les belles traditions du passé, et que pourtant on se dispute encore sur un amas de ruines et une rangée de tombeaux, comme si la France ne voulait pas permettre à ce grand nom de mourir avant elle!

L'auteur anonyme décrit à larges traits la situation du pays, tel que l'assassinat d'Henri IV l'avait brusquement légué aux hasards d'une régence, aux rivalités princières, aux querelles religieuses et aux chances d'une guerre civile. « La famille de Luxembourg, nous dit-elle, appartenait d'origine à l'Allemagne; tous les trônes de l'Europe avaient été occupés par quelques-uns de ses membres, qui avaient donné plusieurs rois à la Bohême, une race d'empereurs à l'Allemagne, deux reines à la France, Marie et Bonne de Luxembourg,

femmes de Charles IV le Bel et de Jean le Bon. Il y avait même un saint de ce nom dans l'Église, le Bienheureux cardinal Pierre de Luxembourg. »

Marie naquit en avril 1611, dans le vieux manoir seigneurial, loin de la cour, mais dans un milieu d'une majesté et d'une opulence quasi royale. C'est ici que les pages exquises, écrites par l'auteur anonyme, me donneraient raison contre elle, si j'avais — ce qu'à Dieu ne plaise! — envie de la discuter. Elle a beau faire, évoquer les noms très réels d'Henri IV, de Marie de Médicis, de Richelieu, de Condé et de leurs contemporains, prendre pied autant que possible sur le terrain solide de l'Histoire; l'Histoire se démet et se soumet au profit de la Légende, dès que nous voyons apparaître Marie-Liesse, « aussitôt enveloppée dans de fins langes de toile de Flandre garnis de dentelles brodées de Venise », — elle qui, dans sa cellule et sur son lit de sangle, ne trouvera pas de couche assez dure, de linge assez grossier, de cilice assez rude!

Naturellement, la naissance de cette seconde fille fut une déception pour ses illustres parents, qui désiraient un fils, et qui moururent peu de temps après, sans laisser d'héritier de leur grand nom. — « Mais, ajoute l'auteur, le ciel, comme contraste, parut entourer ce berceau de l'auréole brillante que le monde ne lui accordait pas, et tout aussitôt s'éleva, au sujet de cette enfant, l'émotion populaire, imprévue, irrésistible, qui crée LA LÉGENDE. »

Oui, *la légende*, et je suis loin de m'en plaindre.

C'est un charme de plus, un élément de persuasion qui me trouve tout persuadé. Je ne veux pas déflorer pour le lecteur ce récit vraiment suave, qui nous explique le doux nom de Liesse, — « pur et joyeux comme un cantique », — ajouté au grand nom héraldique de Luxembourg, comme si la vocation finale de la jeune duchesse réclamait un second baptême; la chapelle de Notre-Dame de Liesse, voisine du château de Pougy, résidence des Luxembourg, rendez-vous de nombreux pèlerinages; la mère de Marie, prise des douleurs de l'enfantement, faisant vœu à Notre-Dame de Liesse de donner son nom à l'enfant, et immédiatement délivrée; la petite Marie, si frêle en venant au monde, que l'on croit qu'elle n'y est venue que pour en sortir, *et qu'un même jour la verrait commencer et finir sa vie*, sauvée par l'intercession de la Vierge miraculeuse; et, au même temps où cette petite fille commença à voir la lumière, une belle colombe blanche, qui, ayant voltigé autour de madame sa mère, alla enfin se reposer sur la fille, dès qu'elle fut née.

Je fais ici une halte pour soumettre, non pas une critique, mais une observation toute personnelle à l'auteur de ce *grand amour chrétien*. Quand je lis la vie des saints, les récits de la primitive Église, rien ne me gêne, rien ne m'embarrasse. Il me manquerait quelque chose si je ne me sentais pas emporté et comme soulevé par le souffle du surnaturel. C'est qu'il existe une parfaite harmonie entre les divers éléments dont se compose ma conviction imperturbable. Certes, je crois à

l'existence de Néron, de Domitien, de Septime Sévère, de Dioclétien, de Galérius, comme à celle des confesseurs et des martyrs dont ils furent les persécuteurs. Pourtant ils m'apparaissent à travers la brume des âges lointains. La pierre du Saint-Sépulcre parle encore; on voit encore les traces de la présence divine sur les sommets du Carmel et de l'Horeb; chaque verset de l'Évangile a son commentaire dans les sites où ont vécu Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses apôtres. La grande voix de saint Paul vient à peine de rentrer dans le silence; les Pères de l'Église vont paraître, prêts à recueillir l'héritage sacré, à le faire valoir, à féconder la semence qui leur est confiée par les premières générations chrétiennes. Au seuil du XVIIe siècle, l'impression est un peu différente. Nous en sommes trop près. Les miracles de la grâce, tels qu'ils se révèlent chez le duc de Ventadour et Marie-Liesse, font, pour ainsi dire, mur mitoyen à des événements qui relèvent déjà de l'histoire moderne, à des personnages peu mystiques, dont la carrure et le relief se retrouvent dans le livre de l'auteur anonyme. Je reviens, par exemple, au cardinal de Richelieu, sévèrement jugé par l'auteur, qui a évidemment des tendances féodales :

« ... L'habile ministre étendit silencieusement ses réseaux sur la politique extérieure, et, attendant patiemment que l'Europe s'y prît, il se retourna vers l'intérieur, il mit sa main téméraire et rapace sur le cœur même de la France, et, sous prétexte d'en régulariser les battements, il en repoussa le sang le plus

généreux, et l'affaiblit à jamais. La noblesse le gênait : il fit croire qu'elle était un danger public... Les torts de la noblesse avaient été provoqués par le cardinal pour se donner d'apparents prétextes à l'écrasement qu'il méditait. Et, quand un mouvement de colère éclatait contre lui, il en faisait un mouvement hostile à la royauté et une dangereuse conspiration. Ainsi fit-il périr le jeune comte de Chalais, emprisonner Vendôme et d'Ornano. Henri de Montmorency décapité à Toulouse, les Cinq-Mars, les de Thou, suivront bientôt le cortège noble et sanglant qu'on regarde passer avec étonnement et stupeur bien plus qu'avec la réprobation inspirée par des traîtres... Ces grandes figures qui traversent comme des météores la vie des nations jettent un éclat trompeur. Elles sont souvent plus redoutables qu'utiles. En paraissant tout élever, elles brisent pour un effet passager des racines qui manqueront plus tard. Leurs desseins n'ont qu'un jour comme elles-mêmes. Ils ne reposent pas sur le passé, et ne préparent pas l'avenir : « Les peuples, a dit lord Beaconsfield, ne peu- » vent vivre que par les moyens qui les ont fait naître » et grandir. »

C'est original, c'est féodal, c'est crâne; c'est peut-être vrai; mais, je le répète, ce burin de l'histoire manié d'une main si ferme, cette solidité de touche, cette redoutable figure de Richelieu saisie avec tant de hautaine hardiesse, tout, jusqu'à cette citation du plus moderne des hommes d'État de l'Angleterre, et, ailleurs, d'Étienne Vacherot, de Bazin et autres écrivains

contemporains, offre un tel caractère de réalité, que, lorsque je rentre avec le duc de Ventadour et Marie-Liesse dans le monde surnaturel, je ne puis me défendre d'une sorte de soubresaut; il est probable que j'ai tort, et je m'en accuse.

Marie-Liesse fut, à quatre ans, orpheline de père et de mère. Suivant les usages du temps, le roi de France devenait son tuteur. La reine régente, Marie de Médicis, l'envoya chercher, elle et sa sœur, en grand appareil, au château de Ligny, sur les bords de la Meuse, où les jeunes filles étaient enfermées depuis la mort de leurs parents. Marie-Liesse fit son entrée au Louvre. Elle avait pris ou on avait pris pour elle le nom et le titre de princesse de Tingry. « Ainsi, dit l'auteur anonyme, cette enfant de quatre ans descendait de son berceau pour entrer sur la plus grande scène du monde. » Après les princesses Élisabeth, Christine et Henriette, filles d'Henri IV, le royaume n'avait pas de plus noble et de plus riche héritière que cette petite orpheline, appelée par une prédestination divine à connaître toutes les grandeurs de ce monde pour s'élever plus haut en leur préférant une cellule, et à goûter tous les délices de l'amour chrétien pour trouver dans cet amour même le courage de le sacrifier en le divinisant.

Quatre années s'écoulent. Marie-Liesse, âgée de huit ans, est demandée à Marie de Médicis par la duchesse de Ventadour. La voilà quittant Paris et la cour, fiancée au jeune Henri de Ventadour et emmenée par la duchesse au château de la Voulte, une des résidences seigneu-

riales où s'est marquée le plus nettement la différence des époques, la victoire de l'industrie sur la féodalité. Le volume que j'ai sous les yeux contient une vue de ce château de la Voulte, qui domine le Rhône et qui jadis attirait nos regards, lorsque nous descendions en bateau à vapeur le cours majestueux de notre fleuve. On peut aisément se figurer ce qu'il était en 1620, habité par une de ces familles princières qui touchaient du pied à tous les ducs, du front à tous les rois. « Et maintenant les trois quarts seulement du château sont intacts, toute la partie supérieure en a été couverte d'un toit moderne à la place des anciens créneaux, et la noble famille y est remplacée par une compagnie industrielle des forges de Bessèges, Terre-Noire et la Voulte. »

Si je voulais donner à la vieille noblesse sa revanche, je dirais que la démocratie révolutionnaire va plus vite que les siècles dans sa besogne destructive. Elle avait remplacé le château seigneurial par la souveraineté du charbon et du fer. Quelques années lui ont suffi pour que ce fer et ce charbon, ruinés par la concurrence étrangère, rongés par le malaise universel, aboutissent à la faillite. Une antique tourelle qui tombe ou qui se tapisse de lierre a plus de majesté qu'une caisse qui se vide et se ferme.

A un point de vue plus général, doit-on conclure au déclin ou au progrès? Le pauvre, l'ouvrier, le travailleur, souffraient-ils plus alors qu'aujourd'hui, sont-ils plus heureux aujourd'hui qu'alors, au temps où ils étaient soutenus par la foi, consolés par l'espérance, et où

Marie-Liesse, dans toute la fleur de son angélique adolescence, leur apportait dans ses petites mains l'aumône, sur ses lèvres la prière, dans ses grands et beaux yeux un reflet du ciel? Les malheureuses victimes du grisou se chargeraient peut-être de la réponse.

Fiancée à huit ans, mariée à douze, à l'âge de toutes les virginales ignorances, Marie-Liesse fit son apprentissage conjugal sous le regard vigilant de la pieuse duchesse de Ventadour. Elle eut ce privilège, où se reconnaît la main divine, que son cœur, sans avoir été consulté, se hâta d'être du même avis que les convenances de famille et ratifia le contrat de mariage rédigé et paraphé, comme un acte de vente, à l'heure où elle ne savait pas encore écrire, et où, si elle avait été une enfant ordinaire, elle aurait hésité entre son fiancé et sa poupée. Elle fit mentir la prévention trop souvent justifiée, défavorable à ces sortes de mariages. On se marie ainsi parce qu'on ne peut faire autrement. Mais l'amour qui peut faire autrement, l'amour qui est un indépendant, un réfractaire, un factieux, se récuse, se réserve et quelquefois se venge. Les servitudes expliquent les révoltes. Chez Marie-Liesse et le jeune Henri de Ventadour, son fiancé, ce fut tout le contraire. Rien de plus ravissant que la peinture de ces juvéniles amours, sous le pinceau délicat de l'auteur anonyme. Les images de fraîcheur printanière, d'aube matinale, de lune de miel, de gouttelettes de rosée étincelant dans le calice des fleurs, ne suffisent pas. Il y a autre chose. Il y a le pressentiment de ce que Dieu réserve à cet amour, de

ce qu'il sera lorsqu'un amour céleste l'aura sanctifié et transfiguré. Il faudrait dire ou faire comprendre d'où viennent les chastes lueurs de cette aurore, dans quelles sphères brille cette étoile du matin, — *stella matutina*, — sur quelle sainte montagne a été cueilli ce miel, d'où tombe cette goutte de rosée qui fait reluire la blancheur des lis. Dans cette première phase comme dans toutes les autres, on remarquera l'extrême précocité : la cour à quatre ans, les fiançailles à huit, la première communion à neuf, le mariage à douze, le sacrifice suprême à dix-sept; c'est-à-dire à l'âge où, selon nos idées modernes, approuvées par la science, il est encore trop tôt pour marier les jeunes filles, où on compromet d'avance leur maternité, où nous disons, en assistant à un de ces mariages prématurés : « Les parents étaient donc bien pressés? Ils ne savent donc pas à quels dangers ils exposent la santé et l'avenir de leur fille? Elle n'a pas atteint l'âge de discernement : elle ne se rend pas compte de ce qu'elle va faire. Elle ne voit dans le mariage et dans le mari que les élégances de la corbeille, les cadeaux à recevoir, le plaisir d'être appelée *Madame*, de porter des bijoux, de s'habiller ou de se déshabiller comme les jeunes femmes, de faire son voyage de noce, de courir les petits théâtres avec son mari, etc., etc. » Nous disons tout cela au sujet des jeunes mariées de dix-sept ans; et c'est à dix-sept ans que Marie-Liesse, épouse depuis cinq ans, renonce à tout ce qui n'est pas le grand amour divin, l'amour en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour élevé jusqu'aux cimes du Carmel!

Mais, avec celle-là, tous les aspects changent. Le mystère sacré fait taire la raison, la science et les vraisemblances humaines. Son éloquente biographe explique cette précocité extraordinaire par le travail intérieur et aussi par l'influence des événements du dehors. Marie avait vu tant de choses, subi tant d'épreuves, aperçu tant de personnages, et, comme on dirait aujourd'hui, traversé tant de *milieux* différents! De quoi défrayer, en quelques années, toute une longue vie! La mort de ses parents, si imprévue et si soudaine qu'on la traita de mystérieuse, son berceau drapé de deuil, les jours sombres, passés, comme en prison, dans le château de Ligny, la transition subite de l'ombre de cette forteresse aux splendeurs du Louvre et de la cour la plus brillante de l'univers, l'apprentissage conjugal dans le château de la Voulte, le contact journalier avec cette famille qui va être la sienne, avec ce fiancé qui va être son mari, que de visions, et bientôt, que de leçons pour son intelligence où l'appel de la grâce sollicitait une maturité hâtive! Écoutons l'auteur anonyme : « A l'âge où les autres enfants n'ont fait encore que se reposer sur les genoux de leurs mères, elle avait déjà trois fois changé de lieux, d'affections, de protection. Des lumières inconscientes lui étaient venues de ces épreuves. Il lui fallait plus que des vanités, il lui fallait des biens qui demeurent, des vérités profondes, un asile immuable. De plus, son cœur n'avait rien aimé encore, qui ne lui fût enlevé; et, quand l'amour divin y entra, il lui apparut comme le premier et le seul amour durable. »

On ne saurait ni mieux penser ni mieux dire. Ajoutons que la précocité fut un des traits distinctifs de la noblesse de cette époque, et des âmes qu'une vocation particulière poussait invinciblement au sacerdoce ou au cloître. On eût dit que l'une avait hâte de combler les vides creusés dans ses rangs par les guerres civiles, les orages et les représailles du XVIe siècle; que les autres, comparables à des oiseaux blessés qui retournent à leur nid, se pressaient autour du sanctuaire, pour consoler les douleurs de l'Église, l'indemniser de ses pertes, la défendre contre l'hérésie, cacher ses blessures sous une floraison d'œuvres fécondes, dont nous pouvons encore, à trois siècles de distance, apprécier les bienfaits. Je lis dans un livre excellent de M. l'abbé Bouyac, un des prêtres les plus distingués du diocèse d'Avignon, — *la Révérende Mère de la Fare*, — dont je me reproche de n'avoir pas encore parlé :

« Le XVIIe siècle, ce siècle austère que Cousin appelle le type immortel de la vraie grandeur, le fut aussi de la vraie sainteté. Le P. de Condren, dont la parole était si grave que le cardinal de Bérulle écrivait à genoux tout ce qu'il lui entendait dire et que saint Vincent de Paul ne le quittait jamais sans s'écrier : « Aucun homme n'a » parlé comme celui-là! » le P. de Condren estime que le nombre des saints de son temps (1588-1641), quoique plus cachés, égalait celui des premiers siècles du christianisme. Sans parler de M. Ollier, de Bérulle, du bienheureux de La Salle, ni de sainte Chantal, la fondatrice de la Visitation, ni de saint François Régis, l'apôtre

des Cévennes et du Vivarais, ni du bienheureux Claver, l'*esclave des nègres pour toujours*, ni de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, l'apôtre du Sacré-Cœur, il y a deux noms qui brillent d'une gloire à part, et dont un seul suffirait à illustrer un siècle : François de Sales et Vincent de Paul, noms bénis que l'humilité n'a pu sauver de la gloire! »

Oui, François de Sales et Vincent de Paul! Ne vous semble-t-il pas que ces deux saints sont arrivés à leur moment dans ce passage d'un siècle à l'autre, celui-là pour persuader par la douceur, celui-ci pour convertir par la charité; celui-là pour ramener à l'Église *ses frères séparés*, à force de leur prouver par sa parole et par son exemple que l'Église est une mère; celui-ci pour apaiser les passions des hommes et fléchir les colères célestes en montrant d'une main les orphelins abandonnés dont il fait ses enfants, de l'autre la cornette blanche des religieuses dont il fait ses sœurs?...

Fidèle à sa méthode, madame X... a profité du séjour de Marie-Liesse à la cour de Marie de Médicis, pour nous parler des trois royales sœurs de Louis XIII, Élisabeth, Henriette et Christine. Je passe sous silence Henriette, à laquelle on ne doit pas toucher après Bossuet, pour m'arrêter un moment à Christine, épouse du jeune prince de Piémont, fils et successeur du grand Charles-Emmanuel, duc régnant de Savoie. — « La Savoie, dit l'auteur anonyme, semblait alors destinée à attirer les grandes âmes, et la France à les lui donner. » Que de réflexions douloureuses suggère aujourd'hui cette alliance! Certes,

la France et le Piémont n'étaient pas toujours d'accord, et, dans ce livre même, nous voyons Louis XIII guerroyer contre Charles-Emmanuel. Mais les souverains, les princes et les sujets priaient aux mêmes autels. Même protection aux fondations religieuses. Les intérêts de l'Église demeuraient intacts au milieu de ces conflits. La balsamique influence de saint François de Sales s'étendait sur les deux pays. Ses aimables vertus donnaient aux deux peuples l'envie de n'en faire qu'un, afin de pouvoir le réclamer tous deux comme leur patron et leur saint. De temps à autre, une princesse de la maison de France ou de la maison de Savoie apportait en dot un nouveau gage d'amitié et un traité de paix. Nous sommes au seuil du XVIIe siècle : pouvons-nous oublier que, cent ans plus tard, la duchesse de Bourgogne, arrivée à Versailles, comme une déesse marchant sur les nuées, opérait par sa douce magie deux prodiges : un sourire dans la sombre vieillesse de Louis XIV et un rayon d'enthousiasme sur la face grondeuse de Saint-Simon. Avons-nous d'ailleurs besoin de franchir l'espace d'un siècle? — « Marie-Christine méritait bien son titre de Madame Royale avec la majesté et les grâces de son visage. — Plus chrétienne encore que souveraine, soumise, elle aussi, à de cruelles épreuves que sa piété fervente lui donnait la force de surmonter, elle fut la digne amie de Marie-Liesse. » Toutes deux, devant le crucifix du parloir, arrivées au but commun des plus différentes épreuves, disaient d'une même voix : « Seigneur, je vous rends grâce; vous avez rompu nos liens! »

Et maintenant? Maintenant l'attitude du Piémont fait partie des humiliations de la France. Nous ne pouvons songer sans un mélange d'indignation, de rancune et d'inquiétude aux descendants de ces princes, de ces princesses, qui rivalisaient avec les nôtres de dévouement à l'Église. Si, par le bienfait de la tradition catholique et de l'éducation maternelle, une belle âme échappe à ces miasmes de franc-maçonnerie et d'athéisme, elle est mise sous le séquestre. Je me souviens que, vers la fin de l'Empire, Hébert exposa au Salon le portrait de la princesse Clotilde. On connaît le talent élégiaque et maladif de l'éminent artiste, enclin à donner les *pâles couleurs* à ses modèles. Cette fois, il avait exagéré sa manière. La pieuse princesse nous apparaissait comme dans un nimbe, à travers un nuage d'encens. On se demandait si c'était une figure ou une ombre. N'est-ce pas l'emblème de son passage en ce monde! Sacrifiée aux combinaisons d'une politique également frauduleuse des deux côtés de la frontière, elle a payé de sa personne, aux dépens de son bonheur, l'odieuse alliance d'où sont sorties la spoliation du Saint-Siège, les douleurs de la papauté et les calamités de la France. Autour d'elle, quelle déchéance, malgré des airs de triomphe! Qui oserait dire que le roi d'Italie est plus grand que ses ancêtres? Il s'est rapetissé de toutes les usurpations qui élargissaient son royaume. Il a fait de la prétendue résurrection de l'Italie les funérailles de la justice, de la vérité et de l'honneur. L'héritage de tant de glorieux et religieux souvenirs

— des reliques, — est devenu la proie de l'avocat Crispi, ivre d'impiété et de sacrilège, geôlier de Notre Saint-Père Léon XIII, et, vis-à-vis de Bismarck, vassal obséquieux, volontaire de toutes les servitudes, de toutes les complaisances et de toutes les bassesses, afin d'être mieux posé pour haïr, humilier et menacer les vainqueurs de Solférino et de Magenta, les complices bénévoles de Garibaldi, les dupes de Cavour, les victimes du guet-apens de Castelfidardo, les crédules signataires du dérisoire traité de Villafranca. Si Manzoni et Silvio Pellico, ces catholiques sincères, revenaient au monde, comme ils regretteraient leurs vœux et leurs hymnes pour la délivrance de l'Italie! « Qu'est-ce que la gloire sans la liberté? » disaient-ils. Nous leur répondrions : « Qu'est-ce que la liberté qui opprime les consciences? Qu'est-ce que la liberté qui persécute la vertu, la vieillesse, le droit, la sainteté, la faiblesse? Qu'est-ce que la liberté qui excommunie les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, l'ossuaire des martyrs, le refuge des affligés et des pécheurs, le berceau de saint François d'Assise, la terre bénie de laquelle Pie IX a dit qu'il suffirait de la remuer pour remplir des milliers de reliquaires? C'est par amour pour votre patrie que vous désiriez la chute de ses oppresseurs. — Votre patrie? N'en avez-vous pas une autre? Et croyez-vous que ce qui offense celle-ci puisse porter bonheur à celle-là? »

L'auteur anonyme a écrit au début d'un de ses chapitres : « Peut-être cette histoire devrait-elle s'arrêter

là! » Et plus loin : « Pour le monde, cette histoire est finie; une vocation exceptionnelle prise sur les hauteurs sociales, la sublime entente de deux âmes pour un but sublime, l'immolation du plus radieux amour à un amour supérieur, et de toutes les plus enviables félicités terrestres aux joies mystérieuses de l'âme, une lutte dramatique avec le monde, un solennel holocauste, de grandes et généreuses fondations, ont pu l'intéresser un instant, mais le Carmel est un tombeau qui engloutit les morts.... »

Il était impossible de mieux résumer ce récit, que j'admire, qui m'émeut et qui me déconcerte. Je disais, en commençant, que le sujet et l'œuvre s'expliquaient surtout par l'inspiration et sous la plume d'une femme. En effet, tout est féminin dans ces pages, brûlantes de toutes les ardeurs de la foi, même l'évidente supériorité de la femme sur le mari. A coup sûr, il serait injuste, et même absurde, de séparer l'inséparable, de chercher à faire deux parts dans cette intime communauté de sentiments, de pensées, de vertus et de sacrifices. L'émulation du *mieux* possédait également ces deux âmes; même, on serait d'abord tenté d'attribuer au duc Henri de Ventadour encore plus de mérite, puisque, plus âgé que sa femme, il était arrivé à l'âge de discernement quand elle ne pouvait qu'obéir à une impulsion surnaturelle, puisqu'il était un jeune homme quand elle n'était qu'une adolescente. Pourtant, mon impression persiste, et je crois qu'elle sera partagée. C'est, en somme, Marie-Liesse qui est l'héroïne du

récit; c'est toujours à elle que l'auteur revient après les digressions historiques qui doublent la valeur de son livre. A dater de la page 160, elle suit Marie-Liesse pas à pas sur cette voie mystique, où chaque jour la rapproche des sublimes austérités du Carmel. Le duc ne joue plus qu'un rôle secondaire, — j'allais dire un rôle d'*utilité*, si toute allusion de ce genre ne produisait ici l'effet d'une profanation. Nous ne le voyons plus reparaître qu'à de rares intervalles, tantôt pour légitimer dans une dernière entrevue et un consentement suprême la résolution irrévocable, tantôt pour inaugurer par un adieu et consacrer par son absence la séparation définitive. Mais elle! quelle flamme généreuse, dont on peut dire : *Urit enim fulgore suo!* Quel perpétuel triomphe de la grâce sur la nature! Quelle échelle miraculeuse, montant de l'amour chrétien à l'amour divin! Pas un moment de repos, tant qu'il reste un échelon à gravir, tant qu'il reste quelque chose à faire ou à dompter pour que la duchesse disparaisse dans la carmélite, pour que l'immolation anéantisse les derniers vestiges d'humanité, pour que la femme s'absorbe dans la sainte. En nous racontant sa mort, l'auteur anonyme nous la représente « si sèche et si exténuée qu'elle ressemblait à un squelette, et qu'on la découvrait à peine sous les plis de son voile, plus blanche que la blancheur de sa coiffe elle-même ». Il ne pouvait en être autrement. Marie-Liesse avait préludé à son agonie et à sa mort par une agonie volontaire où s'accumulaient toutes les souffrances, toutes

les privations, toutes les désobéissances aux plus simples lois de l'hygiène. C'était, pour ainsi dire, le suicide chrétien poursuivi et accompli avec une inflexible rigueur sur soi-même : le régime du cilice, du jeûne et de la discipline, le sacrifice permanent à la nostalgie céleste. Elle ressemblait à ces grandes hirondelles de mer, qui n'ont pas de corps, qui n'ont que des ailes, et à qui, si on pouvait les arrêter au passage dans leur vol infatigable, on serait tenté de demander si elles ne sont pas des âmes attendant leur tour pour entrer au ciel.

Ma ville natale occupe une grande place dans les derniers chapitres de ce volume. C'est à Avignon que Marie-Liesse contracte son engagement avec le Carmel. C'est à Avignon et dans le Comtat que la peste de 1629-1630 fournit à l'illustre postulante, — qui n'était pas encore religieuse, — l'occasion de déployer toutes ses ardeurs de dévouement, de redoubler d'énergie et d'héroïsme, tandis que les populations, affolées d'épouvante, fuient et se dispersent devant l'ange de la mort. Elle traite le péril comme un ami, un bienfaiteur, qu'elle doit bénir puisqu'il lui sert de trait d'union entre le chevet des malades et le but de ses aspirations surhumaines. « Rien n'obligeait Marie-Liesse, — que ses sentiments intimes, — à rester au foyer de la contagion; il ne lui vint même pas à la pensée qu'elle pût s'éloigner.... » Après avoir lu cette page, on se dit que la seconde vocation de Marie-Liesse était contenue dans la première, que les fêtes de la cour, les grandeurs

mondaines, les exigences d'un rang princier, les fiançailles, le mariage, n'avaient pu être pour elle que le préambule de son entrée au Carmel.

Peut-on en dire autant du duc de Ventadour, chanoine de Notre-Dame de Paris? Est-il aussi à sa place dans sa stalle que la duchesse dans sa cellule? Oui, sans doute, et j'ai grand tort de chercher une différence. Pourtant, ceci va m'aider à conclure.

J'ai lu et relu la très belle introduction de M. l'abbé Lagrange, et, certes, je n'avais pas de plus agréable moyen de me laisser convaincre. Cette merveilleuse histoire du duc et de la duchesse de Ventadour avait passé inaperçue au milieu des magnificences du grand siècle. Seul, un humble moine contemporain, un carme, le Père Paul du Saint-Sacrement, en avait laissé un récit, malheureusement trop sommaire, et écrit pour les cloîtres seulement. Madame X... a été enthousiasmée de cette trouvaille, et, comme dit M. l'abbé Lagrange, « elle en a fait un diamant finement et délicatement ciselé ».

Il ajoute : « Le public à qui nous le présentons en sentira-t-il le rare prix? Cette question serait injurieuse si nous ne nous préoccupions, en la posant, que de la forme, que du style et de l'art de l'écrivain. Sous ce rapport, nous n'avons pas d'inquiétude. On ne se méprendra pas sur le talent éminent de l'auteur anonyme. On prisera comme elle doit l'être cette manière sobre, originale, de mettre en relief les choses dans un récit qui court avec une rapidité attachante et vous

entraîne en vous charmant. Mais ce que l'auteur a bien autrement à cœur que ce mérite, secondaire quoique essentiel, c'est le fond même de son récit, ce qui en fait l'âme; la doctrine qu'il implique, l'édification qui en est le but. »

Dans la pensée de l'abbé Lagrange et de madame X..., c'est pour les personnes du monde qu'elle a entrepris de recommencer et de compléter le récit monastique du Père Paul du Saint-Sacrement. Voilà donc la situation, telle que la jugent l'abbé Lagrange et l'auteur anonyme; d'une part, un livre étrange, émouvant, pathétique, qui nous transporte dans les plus hautes régions de la *spiritualité* et du mysticisme; une histoire qui fait songer à la fois aux siècles de la primitive Église et aux pages les plus touchantes de l'*Imitation de Jésus-Christ*; de l'autre, une société que M. l'abbé Lagrange connaît sans doute aussi bien et mieux que nous et dont il a pénétré toutes les faiblesses, tous les désordres, toutes les misères. Ici, l'on n'en saurait assez dire : sans parler, à Dieu ne plaise! ni des turpitudes du roman pornographique, ni des hontes de la politique, ni des scandales qui, de temps à autre, éclairent d'un jour sinistre les vices de la société polie, il nous suffit de constater l'avènement et le succès d'une jeune école qui a fait du scepticisme sa religion et de M. Ernest Renan son oracle. Ce n'est pas de l'impiété agressive, encore moins le grossier plaisir de manger du prêtre tous les matins; c'est un athéisme poli, anodin, élégant, discret, qui ne demande pas mieux

que de croire au Dieu de l'Évangile, pourvu qu'on lui permette de croire également aux dieux de l'Olympe, à Mahomet, à Brahma et à Bouddha. Il n'existe pas de dissolvant plus actif, et cela au moment où les âmes auraient le plus besoin de raffermir leurs croyances et leurs forces morales comme des armes défensives! C'est à cette jeune école, maîtresse aujourd'hui de journaux fort sérieux et de revues fort accréditées, qu'il faudrait répondre par des exemples accessibles, par des œuvres capables de réchauffer les tièdes, de fortifier les faibles et de dissiper les doutes. Est-ce là l'effet que l'on peut attendre de l'histoire de ce *grand amour chrétien au* XVIIe *siècle?* Je voudrais le croire. Mais il me semble qu'entre cette miraculeuse légende et ceux qu'il s'agirait de convertir, la distance est trop immense pour que le rapprochement soit possible. Dans une œuvre de ce genre, deux points sont à considérer : risque-t-elle de faire sourire les indifférents, les mondains et les sceptiques? En second lieu, réunit-elle les conditions nécessaires pour convaincre les lecteurs d'élite? Laissons à l'écart, si vous le voulez, ceux que feraient sourire les perfections, les abstentions et les sacrifices du duc de Ventadour et de Marie-Liesse. Disons même : « Tant pis pour eux! » Restent les autres, ou du moins la majorité de ceux à qui l'auteur anonyme s'adresse dans son éloquent appel aux plus hautes et aux plus pures facultés de l'âme. Eh bien! pour ceux-là, après avoir rendu un respectueux hommage à la sainte mémoire d'Henri de Ventadour et de Marie-Liesse, à

la piété et au talent de madame X... et de son éminent introducteur, je me permets d'exprimer une opinion, non pas comme vraie, mais comme personnelle ou peut-être paradoxale : les vertus surnaturelles du duc et de la duchesse de Ventadour, leur façon séraphique de traiter le mariage, leur conception de ses devoirs, supérieurs à ceux que lui attribuent les époux simplement chrétiens et qui consistent à faire bon ménage, à se garder l'un à l'autre le serment de fidélité, à faire souche d'honnêtes gens, à élever chrétiennement leurs fils et leurs filles, enfin le souffle divin qui donne l'épouse au Carmel et le mari à l'Église, tout cela est une exception, admirable, héroïque, sublime, entraînante quand l'auteur anonyme la raconte; mais, en définitive, une exception ne saurait être ni un exemple ni un modèle.

Août 1889.

UNE VENDÉE MÉRIDIONALE [1]

Le 25 juin 1832, au moment où les passions politiques étaient chauffées à blanc par les insurrections parisiennes et par l'héroïque tentative de Madame la duchesse de Berry, je descendais le Rhône en bateau à vapeur. Le temps était admirable, l'atmosphère si limpide et si lumineuse, que je distinguais, sur la rive droite du fleuve, tous les accidents de terrain, toutes les anfractuosités et toutes les fissures des gigantesques rochers du Vivarais, ravinés par les pluies, dénudés par le déboisement, tels enfin que, dans la saison des inondations, chacune de ces masses granitiques semble se changer en torrent et roule sur le Rhône débordé un effrayant amas de gravier, d'eau trouble, de sable, de feuilles mortes et de *détritus* de toutes sortes. Nous arrivions en vue de Bourg-Saint-Andéol, quand j'entendis le timonnier chanter à demi-voix une complainte dont

1. *Les Camps de Jalès*, par Simon Brugal.

la monotonie avait un charme mélancolique. Je fus frappé du refrain, qui ne me disait pourtant rien de bien précis :

Si les *eiganòu* se réveillent,
Jalès, ranime tes échos!

O honte! Je connaissais alors tous les détails du siège de Troie et des guerres puniques, et je savais peine à ce que c'était que Jalès. En revanche, je ne savais pas du tout ce qu'il fallait entendre par le mot *eiganòu*.

Je m'approchai du chanteur. C'était un homme d'environ soixante ans, taillé en force, aux épaules carrées, aux traits énergiques, à l'aspect farouche. Il m'offrait le type de ces patrons du Rhône, aujourd'hui disparus, qui conservèrent longtemps les traditions du plus ardent royalisme. Sous ses cheveux blancs, coupés très courts, son teint, hâlé par le soleil, donnait l'idée d'une brique poudrée de neige. Je lui demandai une explication : — Les *eiganòu*, me dit-il, dans une langue mi-partie de français et de languedocien, ce sont les protestants, les huguenots, — que le diable les emporte!

— Et Jalès?

Il étendit sa main calleuse dans la direction des montagnes de l'Ardèche, et il ajouta :

— Jalès, c'est une grande plaine... là-bas, là-bas... de l'autre côté de ces montagnes.... On s'y est battu dans le temps.... Bien des braves gens y sont morts, notamment mon père et deux de mes oncles....

Et, comme pour me prouver que notre conversation devait en rester là, il reprit :

Si les *eiganòu* se rèveillent,
Jalès, ranime tes échos!

Quarante ans après, presque jour pour jour, en juin 1872, des affaires de famille m'appelèrent au château de La Bastide, à trois kilomètres de la plaine de Jalès et de la commune de Berrias. Naturellement ce fut le but de ma première promenade; un spectacle étrange m'y attendait.

Cette plaine immense était plantée de châtaigniers et de chênes séculaires qui, pendant trois ou quatre générations, avaient fait l'orgueil et l'admiration du pays. La jeunesse de Berrias, de Vagnas, des Vans, de Sampzon, venait jouer aux boules et danser sous ces beaux ombrages. Mais il était écrit que le fatal hiver de 1870-1871, dont on n'oubliera jamais les horreurs, serait funeste aux chênes comme à la France. Ces arbres magnifiques, qui avaient résisté aux terribles hivers de 1789, de 1820 et de 1830, étaient tous morts de froid, comme nos pauvres conscrits ou mobiles, victimes de l'extravagante vanité de M. Gambetta et des étourderies meurtrières de M. Jules Favre. On n'en avait pas encore arraché un seul, et je ne saurais exprimer l'effet sinistre de ces géants changés en cadavres et gardant, en plein mois de juin, la lugubre livrée de janvier. Nos imaginations, surexcitées par les calamités récentes, voyaient dans ce vaste cimetière, où les tombeaux et les ossements étaient

figurés par des branches et des troncs centenaires, un souvenir de ceux qui étaient morts sous la première République et une image de ceux qui venaient de mourir pour inaugurer la troisième. Si j'avais trop longtemps ignoré ce que c'était que Jalès, cette plaine néfaste se gravait désormais dans mon regard et dans mon esprit en caractères ineffaçables.

Le malheur a ses privilégiés comme la fortune. A défaut de succès final et de triomphe, les Vendéens ont eu la gloire. C'est à eux que songeait Chateaubriand, lorsqu'il écrivait : « Qu'importent la mort et les revers, si notre nom fait battre les cœurs généreux deux mille ans après notre vie ! » — Un homme qui s'y connaissait a décerné aux guerres de Vendée le titre de guerres de géants. Tous les partis se sont inclinés devant La Rochejaquelein, Charette, Lescure, Cathelineau, Stofflet, d'Elbée, d'Andigné, Bonchamp, comme devant Marceau, Championnet, Hoche, Kléber et Desaix. Le théâtre et le roman, ces deux falsificateurs de l'histoire, n'ont pas osé la défigurer aux dépens des héros du Bocage, du pont de Thouars, de Fontenay, de Torfou, de la Tremblaye, d'Antrain, de Luçon. Chaque fois qu'ils opposent un chef vendéen à un général de la République ou de l'Empire, ce n'est pas pour sacrifier l'un à l'autre ; c'est pour maintenir entre eux l'égalité de deux adversaires qui se valent et qui s'estiment.

Pour les camps de Jalès, rien ou presque rien. Pas une inscription sur ces tombes ; pas une branche de laurier entrelacée à ces croix de bois noir. A peine une de

ces brèves mentions réservées à ceux qui, n'ayant pas réussi, sont traités comme s'ils n'avaient pas essayé. Et cependant, c'étaient des cœurs fortement trempés : Louis Bastide de Malbos, Chalbos de Teyrargues, Claude Allier, prieur de Chambonas, le comte de Tauriers, le comte de Lauberivière de Quinsonas, le commandant d'Albertony, François-Louis de Saillans, Charrier, le baron d'Aygaliers et cent autres. Que leur a-t-il manqué? Le succès d'abord, puis un historien; le voici; on ne saurait assez remercier M. Simon Brugal d'avoir comblé cette lacune.

Jalès eut quatre fédérations : la première date du 18 août 1790; la seconde, du 1er au 12 juillet 1791; la troisième, du 1er au 12 juillet 1792; les dernières, de 1793 à 1815. M. Simon Brugal commence par faire justice d'un paradoxe ou d'une erreur de Michelet et de Lamartine, d'après lesquels « l'idéal républicain aurait été, au début, le mobile de ce grand mouvement méridional ». Il en était de la République, en 1789 et 1790, comme en décembre 1847 et en janvier 1848. Si on l'avait pressentie, devinée ou appelée par son nom, elle était morte avant de naître. Elle est si profondément antipathique à la vraie France, à la France des honnêtes gens, elle éveille de si effroyables souvenirs, des appréhensions si légitimes, que, pour qu'elle puisse naître, il faut qu'on la croie impossible; ou mieux encore, il faut que, dans les hypothèses et les combinaisons de l'avenir, elle n'entre pas plus en ligne de compte que le règne d'un Tibère ou d'un Néron. Il faut que son

avènement soit clandestin, qu'elle arrive sans se faire annoncer, que, profitant d'une distraction, on la voie installée dans la place, avant qu'on sache comment et par où elle a pu y pénétrer.

M. Simon Brugal nous le dit excellemment : la Révolution eut une aurore ; parmi ceux qui devaient un jour la maudire ou figurer au nombre de ses victimes, la plupart eurent leur saison d'illusion, et crurent, sans trop d'invraisemblance, qu'elle allait réformer pour se dispenser de détruire. Ils n'y étaient que trop préparés par le travail intellectuel, social et moral du XVIIIe siècle, où l'audace des doctrines se conciliait avec l'hypocrisie des sentiments, où la société était démolie au profit de la nature, où l'on menait de front la philosophie voltairienne et la *sensibilité* vertueuse ; où l'homme, rendu à son innocence primitive, était déclaré *a priori* capable de servir de moule aux plus dangereuses utopies ; où l'on se vantait de conduire le genre humain avec une houlette, et où le bêlement des agneaux préludait au rugissement des tigres. Illusion d'autant plus explicable, que les abus étaient évidents, que Louis XVI se plaçait à la tête des réformateurs, et que ceux-ci, quand ils étaient de bonne foi, pouvaient confondre leurs idées d'amélioration sociale avec leur amour pour le roi. C'est généralement ce qui advient en pareil cas, ce que j'ai vu, en juillet 1830, quelques jours avant les Ordonnances. Les deux tiers au moins des 221, réélus dans leurs départements, mais se croyant à cent lieues d'une révolution, s'exhortaient mutuellement à redoubler de respectueux dévoue-

ment envers Charles X, afin de lui faire accepter sans trop d'amertume la chute du ministère Polignac et un changement de politique. Seulement, le troisième tiers (oh! surtout, pas de calembour! le sujet est trop grave, et d'ailleurs l'orthographe n'y serait pas) se disait tout bas : « Allez, bonshommes! Quand viendra le moment, nous sauterons par-dessus la charte de 1814, par-dessus le trône, par-dessus l'irresponsabilité royale, et nous vous forcerons de sauter avec nous. Vous vous endormirez royalistes constitutionnels, et vous vous réveillerez sujets d'une autre constitution et d'une autre royauté! »

Il y eut donc, dans les premières fédérations, une sorte de lune de miel; d'un miel où les abeilles n'étaient pas encore entremêlées de frelons et de guêpes. Les premiers décrets de l'Assemblée nationale, l'abolition des dîmes, des censives, des droits féodaux, des bénéfices commendataires, étaient salués avec enthousiasme, aux cris de *Vive le Roi!* — Dans leur adresse à Louis XVI, les fédérés ajoutaient : « Nous regardons comme criminels tous ceux qui oseraient insulter, soit en paroles, soit par écrit, les décrets des augustes représentants de la nation, et tous ceux qui ne porteraient pas tout le respect dû *au plus juste*, *au plus populaire*, *au plus adoré des monarques*. » Au plus adoré des monarques! Remarquons, en passant, que peu de rois ont été plus loués que Louis XVI. Il est impossible d'évoquer ce souvenir sans songer aux victimes que l'on parait de fleurs avant de les traîner à l'autel.

— « Admirable spectacle! s'écrie M. Simon Brugal;

enthousiasme sublime, qui, hélas! ne devait durer qu'un jour! » L'auteur décrit en larges traits cette scission, cette rupture qui, là comme ailleurs, caractérisa les lendemains. — « Si la Constituante eût été fidèle à son mandat, le pays, délivré des abus qui pesaient sur lui, n'eût pas mieux demandé que de s'avancer sans violence, sans secousse, guidé par son roi, dans les voies d'une sage liberté. Malheureusement, l'audace des sophistes fit évanouir les plus légitimes espérances. Tout-puissants pour détruire, les disciples de Jean-Jacques Rousseau, les fanatiques du *Contrat social*, les professeurs de matérialisme, s'attaquèrent à la religion catholique et froissèrent les masses dans ce qu'elles avaient de plus cher : leur foi. Dès lors, deux France apparurent : l'une acceptant la Révolution jusqu'au cannibalisme, maîtresse de la rue, hurlant dans les clubs, démagogique et démoniaque; l'autre, repliée sur elle-même, anxieuse du présent, doutant de l'avenir, très ferme dans ses convictions et s'y attachant avec d'autant plus d'énergie qu'elles étaient plus violemment battues en brèche. Au printemps de 1790, ces deux France étaient en présence, s'observant. »

Ainsi, en Vivarais et en Languedoc comme en Vendée, la religion sépara ses amis et ses ennemis. Ceux-ci savaient bien, ils savent encore que c'est là qu'ils doivent frapper, que là est le secret des résistances à leur propagande infernale. Les opinions peuvent être modifiées ou assouplies par des événements qui déjouent les prévisions humaines. En ce qui touche aux vérités, sûres

de rester immuables au milieu des variations politiques, il n'y a pas de milieu pour les consciences : ou l'apostasie, ou la faculté de se retremper dans la persécution et dans l'adversité.

Ce qui donne pour nous un charme particulier aux récits de M. Simon Brugal, c'est que nous y retrouvons bien des noms qui *vivent* encore, qui nous parlent de nos compatriotes, de nos parents, de nos amis. En bien des pages, son livre est un reliquaire. C'est un chapitre détaché de l'histoire de la province et des archives de famille. Les Malbos, les La Tourrette, les La Bastide, les Jovyac, les Maubec, les Valgorge, les Quinsonas, les Rivière de Larque, les La Rochette, les Boissin, les Bournet, etc., etc., ont laissé des héritiers, et, parmi ceux que j'ai l'honneur de connaître, il n'en est pas un qui ne soit resté fidèle à des souvenirs dignes de figurer au nombre de leurs titres de noblesse. Je citerai notamment M. Jules de Malbos, fils de l'organisateur du camp de Jalès, fervent chrétien, royaliste sincère, poète aimable, géologue, botaniste, minéralogiste, que j'ai vu, bien souvent, dans ma jeunesse; excellent homme, savant modeste, marcheur infatigable, son rouleau de fer-blanc sous le bras, et, à la main, une grosse canne sur laquelle il écrivait de jolis vers.

M. Simon Brugal nous donne de la plaine de Jalès une description dont je puis garantir l'exactitude : — « La plaine de Jalès a deux lieues de long de Berrias à Grospierre, et une lieue de large, de Bec-de Jun à la rivière de Chassezac. Elle est bornée à l'ouest, sur le dernier

plan, par la chaîne granitique de Bannes et les cimes escarpées du mont Lozère; au nord par la barrière formidable du Tanargue et du Bourrenc; à l'est, par les volcans du Coyron; au sud, par la Serre de Barjac qui s'étend de Saint-Brès à la gigantesque poudingue de Sampzon. Au premier plan, d'un côté, le fort de Bannes, ancré sur un amoncellement de roches néocomiennes, dominant la plaine comme la proue d'un immense navire; en face, le bois druidique de Païolive, impénétrable et mystérieux; plus loin, hérissés et fantastiques, les Gras, sorte d'Arabie Pétrée, jetée par la Nature en plein Bas-Vivarais. L'aspect de cette contrée est parlant. La fertilité des vallées, des ravins et des coteaux y fait contraste avec l'aridité des plateaux calcaires qui séparent le pays du froment de celui de la châtaigne. Chaque versant de colline cache une oasis, et chaque pas est propre à une embuscade. »

Qu'en dites-vous? Ne vous semble-t-il pas que les lieux ont leur prédestination comme les hommes, et que cette plaine, si bien peinte par M. Simon Brugal, était faite pour servir de théâtre à des scènes de drame ou à des fragments d'épopée? C'est aussi beau et plus grandiose que la Vendée. Supposez un Walter Scott français se promenant, vers 1850, au milieu de ces bois de châtaigniers et de chênes, à travers ces amas de roches calcaires ou granitiques, à la lisière de cette forêt druidique, en face de ces contrastes de plateaux arides et de vertes oasis, se renseignant auprès des vieux fermiers et des vieux bergers du pays; le mont Lozère, la rivière

de Chassezac, les volcans du Coyron, le bois de Païolive, n'auraient plus rien à envier aux bords de la Clyde, au saut du Jaugeur, au lac de Lochleven, à la caverne de Balfour de Burley, au labyrinthe de Woodstock, au château de Kenilworth, et les héros des camps de Jalès seraient immortels.

Le cadre est pittoresque, le tableau est émouvant et tragique; quel romanesque épisode, la mort du comte et de la comtesse d'Avéjan! Après le licenciement du camp, le comte d'Avéjan retourne à Sauve, auprès de sa femme. Les protestants de Boucoiran menacent et injurient le noble couple. Madame d'Avéjan est dans un état de grossesse fort avancée. Elle a peur; son mari l'adore; elle le supplie de quitter Sauve où elle ne se croit pas en sûreté, et de partir avec elle pour ses terres du diocèse d'Uzès. Cédant à ses prières, il la prend en croupe et s'enfuit avec elle; c'est quelque chose de fantastique, cette fuite à travers une nuit d'orage, le galop effréné de ce cheval, l'angoisse de ce mari, les terreurs de cette femme prise d'un accès de délire, comme poursuivie par des ennemis invisibles. On dirait une sœur de Lénore, une fille du roi des Aulnes. Sur les bords de la route, les paysans qui les voient passer se signent avec effroi, croyant à une chevauchée de fantômes. En arrivant au château d'Avéjan, elle meurt. Le comte la tient morte dans ses bras pendant cinq heures, et, au moment des obsèques, ne voulant pas lui survivre, il se perce de son épée sur le cercueil de la « trépassée ».

Cet épisode, que je reproduis à la diable, peut donner

une idée de tout ce que M. Simon Brugal a su mettre de mouvement, de couleur, d'émotion, d'intérêt dramatique, dans son histoire des camps de Jalès. Ce qui le domine, c'est le soin de réfuter les écrivains révolutionnaires, qui ont représenté les obscurs héros des camps de Jalès comme des aristocrates réfractaires à toute idée de progrès, de réforme et de liberté. Non, suivant l'expression de M. Léon Vedel dans des notes sur Jalès, ce n'étaient pas des ambitieux, c'étaient des convaincus. Ils se levèrent pour la plus belle des causes : celle de la religion. La seconde fédération offre à peu près les mêmes caractères. C'est le 24 août 1790 — singulier anniversaire de la Saint-Barthélemy, qui devait en avoir un autre, la mort de M. le comte de Chambord, — que Louis XVI eut la faiblesse d'accepter le décret relatif à la constitution civile du clergé. Aussitôt, une réunion ecclésiastique eut lieu chez Claude Allier, prieur-curé de Chambonas. Tous les prêtres voisins de sa paroisse y assistèrent. A cette question : « Le Roi n'étant plus libre, ses ordres nous obligent-ils? Devons-nous les exécuter? » — Unanimement, la réponse fut : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Tel est le point de départ de la seconde fédération. A mon grand regret, je ne puis, faute d'espace, vous raconter la mystérieuse et saisissante apparition de deux inconnus qui voyagent sous de faux noms, et qui finissent par avouer : l'un, qu'il s'appelle Charles-Louis-Alexandre de Polignac, l'autre qu'il se nomme Laurent-

Jean-François de Palarin, ci-devant marquis de Castelnau. Il est bien entendu qu'ils étaient chargés d'une mission secrète, et que cette mission se rattachait aux opérations du camp de Jalès. Ils avaient reçu leurs pouvoirs des mains de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, qui faisaient dire aux fédérés royalistes : « Leurs Majestés remerciaient les fédérés du Vivarais de leur zèle et les avertissaient qu'il se préparait des événements dans lesquels on aurait peut-être besoin de leur concours. »

Malheureusement, l'armée de Jalès fut mal commandée. Des gardes nationaux, secrètement dévoués à la Révolution, firent nommer général en chef Chastanier de Burac, qui ne possédait aucune des qualités nécessaires à ces difficiles et périlleuses fonctions. Les attentats de l'Assemblée nationale contre la liberté de conscience le laissaient fort indifférent. Il manquait d'énergie, se bornait à des demi-mesures, ne songeait qu'à lui, craignait de se compromettre. « Bref, dit un historien, là où il aurait fallu un homme de feu, on avait un homme de glace. » — Or, on sait ce qui arrive en pareil cas. Des troupes, réunies par un intérêt commun, mais venues de tous les points d'une province, moins disciplinées qu'une armée régulière, incapables de former un ensemble homogène, ont, avant tout, besoin de voir à leur tête un général dont la supériorité, les talents militaires, l'autorité morale, la résolution, la bravoure, imposent silence à tous les dissentiments, improvisent la discipline, étouffent les querelles de vanité ou de préséance,

réalisent le *si forte virum quem* de Virgile, et réussissent à fondre ces éléments divers au nom d'une seule pensée et d'une seule volonté. M. Simon Brugal retrace les conséquences de cette faute capitale; elles furent désastreuses et paralysèrent la seconde fédération. Le héros de la troisième fut François-Louis de Saillans. Cette fois, l'organisation est complète; on agit sous l'inspiration des princes, qui attendent monts et merveilles des intrépides catholiques du Languedoc, du Vivarais et du Gévaudan. Mais, hélas! la fatalité ne lâche pas prise. — « Il était convenu que l'insurrection éclaterait le même jour et à la même heure (dans la journée du 15 août), sur tous les points du Bas-Vivarais, du Haut-Uzège, du Gévaudan et du Velay, dont les habitants acquiesçaient à la fédération. — Les instructions adressées par M. de Saillans à ses énergiques complices étaient d'une audace et d'une crânerie admirables. Le Midi tout entier allait prendre feu, et l'on espérait que les conjurés s'en rendraient maîtres. Par malheur, les derniers ordres furent saisis et tous les secrets de la conjuration dévoilés. Le courrier du comte de Saillans se laissa maladroitement arrêter, au moment où il quittait Saint-André-de-Cruzières, porteur des instructions destinées à M. de Blou. »

Dès lors, nous assistons à la période de décadence et d'agonie. Les dernières fédérations furent aux trois premières ce que la chouannerie fut à la Vendée : des prodiges isolés de bravoure individuelle au profit d'une cause perdue. Ce qui donne à l'épilogue du livre de

M. Simon Brugal le sombre intérêt d'une tragédie, ce sont les représailles. C'est le martyre des principaux chefs des diverses fédérations. Bastide-Malbos est étranglé dans sa prison; on lance son cadavre par la fenêtre, croyant le jeter dans le Rhône. Saillans tombe foudroyé d'un coup de sabre. Le citoyen Lapaille lui scie la tête. Ce cannibale plante ensuite cette tête sanglante au bout d'une pique, la promène devant les fenêtres des habitants des Vans qui passaient pour favorables à la cause royaliste, et, pendant tout le jour, s'amuse de ce hideux trophée. — Mais le drame le plus poignant, au milieu de ces innombrables tueries où la Révolution, rendue à sa spécialité, partage sa proie entre les massacreurs et les bourreaux, c'est la mort de l'héroïque prieur de Chambonas, Claude Allier. Il s'était réfugié dans une grotte isolée, masquée de ronces et de broussailles. Il entend des gémissements. Il sort de sa cachette, et voit une femme, le bras en écharpe, étalant une plaie saignante. Il la console, la soigne, panse sa plaie, la guérit. Cette malheureuse devine qu'il est prêtre; pour gagner la prime promise, elle le trahit et conduit elle-même les gendarmes devant la grotte qui lui servait de refuge. Claude Allier est condamné à mort et exécuté. « Arrivé sur la plateforme de la guillotine, il se recueillit un instant, fit le signe de la croix et regarda le ciel. »

Le livre de M. Simon Brugal est une œuvre de réparation et de famille. Grâce à lui, les malentendus seront dissipés; la légende prendra rang dans l'histoire. Les esprits superficiels, tentés de regarder les fédérations

des camps de Jalès comme des échauffourées équivoques ou vulgaires, sauront qu'il y a eu là assez d'héroïsme, de grands caractères, de belles âmes, de martyres, de dévouement à la religion et à la royauté, pour que Jalès ait le droit de s'appeler la Vendée méridionale.

13 octobre 1886.

DEUX LIVRES

SUR LA RÉVOLUTION DE 1848 [1]

M. Pierre de la Gorce a retracé toute l'histoire de la seconde République, depuis la chute de la monarchie de Juillet jusqu'au coup d'État; M. Monchanin s'arrête au 16 avril 1848 et à ses suites; mais il y a, dans les deux ouvrages, un tel accent de vérité, que je ne puis résister à l'envie de les associer dans mon analyse. Je serais fort ridicule, si j'écrivais en marge de ces pages : « *Et quorum pars parva fui.* » — *Parva* ne serait pas assez; il faudrait dire *minima,* et traduire par *imperceptible.* Pourtant, je ne puis oublier que, de toutes les phases de ma vie, c'est celle où je fus mêlé de plus près aux événements parisiens; que, à titre de garde national ou de simple témoin, j'assistai à la manifestation du 17 mars, aux journées du 16 avril et du 15 mai, à l'effroyable bataille du mois de juin, aux obsèques de

1. *Histoire de la seconde République française,* par Pierre de la Gorce. — *1848,* par Monchanin.

Chateaubriand, aux revanches de la réaction le 29 janvier et le 13 juin 1849, à toutes les crises où des hommes à qui l'on dresse aujourd'hui des statues furent pris la main dans le sac des loteries scélérates. J'étais de garde au Palais Bourbon le jour où le prince Louis-Bonaparte fut proclamé président de la République, et je me souviens des efforts malheureux auxquels se livraient les députés républicains pour faire bonne contenance entre deux grimaces. On eût dit des malades à qui on ferait avaler une forte dose d'émétique, et qui voudraient nous persuader que c'est de l'excellent vin de Bordeaux. Un peu plus tard, lors des élections de Paris qui ne nous laissaient plus aucune illusion sur les bienfaits du suffrage universel et qui envoyèrent à la Chambre Carnot, de Flotte et Vidal d'abord, puis Eugène Sue, je fus du nombre des journalistes d'extrême droite qui inventèrent la candidature du brave Leclerc, héros et martyr des barricades de Juin. Je mis, à soutenir cette candidature, une telle ardeur, que je faillis commettre, suivant mon usage, une grosse bévue. Eugène Sue, dans sa première jeunesse, avait été chirurgien de marine. Un habitué des bureaux de l'*Opinion publique* m'ayant conté que, pendant un combat naval, l'auteur des *Mystères de Paris* s'était caché à fond de cale, j'allais abuser de ce renseignement, lorsqu'un de mes amis, capitaine de vaisseau (je n'ai que de belles connaissances), m'avertit que, en cas de combat naval, le fond de cale est justement la place assignée aux chirurgiens.

Enfin, le 1er décembre 1851, j'étais, le soir, à l'Opéra-Comique, à la première représentation du *Château de Barbe-Bleue*. Il me semble que je vois encore M. de Morny entrant dans la loge de madame Liadières. Sa figure fine, élégante, déjà ravagée, ne trahissait aucune émotion. Il gardait ce sang-froid, ce sourire de grand seigneur et de conquérant, qui sied aux beaux joueurs, prêts à risquer le tout pour le tout. C'est ce soir-là, on le sait, deux heures avant le coup de minuit, que madame Liadières lui dit : « Eh bien! cher comte, il paraît que l'on va donner un coup de balai? — Madame, je tâcherai d'être du côté du manche », répondit-il. — Manche magnifique, qui allait changer pour lui trois millions de dettes en vingt millions de capitaux, sans compter les péchés!

Si je rappelle ces détails, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour me faire valoir et me mettre en scène; c'est pour mieux constater, après avoir contrôlé d'après mes propres souvenirs les récits de M. de La Gorce et l'abrégé si vivant de M. Monchanin, que je n'ai pas eu à relever chez l'un ou chez l'autre la moindre inexactitude. Il y a plus : s'ils n'ont pas pu m'apprendre ce que je savais déjà, ils m'ont parfois aidé à m'expliquer ce que j'avais difficilement compris.

On cite un mot de Royer-Collard à propos du ministère Polignac : « C'est un effet sans cause. » — J'étais tenté d'en dire autant de la révolution de Février : accomplie parce qu'elle semblait impossible; maudite, dès le lendemain, non seulement par ceux qui l'avaient

subie, mais par un certain nombre de ceux qui l'avaient faite et par tous ceux qui l'avaient laissé faire; surprenant le pays en pleine prospérité; d'autant plus illégale que le gouvernement qu'elle frappait n'était pas un moment sorti de la légalité; opposant ses brutales et perfides violences à la majorité compacte de la Chambre des députés, à la presque unanimité de la Chambre des pairs, à tous les pouvoirs de l'État et à la province tout entière; condamnée, dès le début, à être malfaisante ou impuissante, ruineuse ou inutile, sanglante ou oiseuse, à périr d'inanition ou de mort violente. Eh bien! après avoir lu les ouvrages de MM. Pierre de La Gorce et Monchanin, je me rétracte, et je reconnais que cette révolution fatale a eu sa raison d'être.

Les royautés de vieillards ont un double inconvénient et offrent un double péril. Le septuagénaire couronné est à la fois plus entêté et plus faible; plus entêté, en temps ordinaire, lorsqu'il pourrait, par des concessions habiles, des réformes sagement graduées, enlever à l'opposition tout prétexte pour arracher par la force ce qu'elle obtiendrait à l'amiable; plus faible, aux heures de crise, lorsqu'il suffirait d'un peu de sang-froid et d'énergie pour empêcher une manifestation de tourner à l'émeute, l'émeute de grossir en insurrection, l'insurrection de se formuler en révolution, la révolution de s'envenimer en république. A la fin de 1847, la situation de Louis-Philippe était singulière. A ne consulter que les surfaces, tout lui avait réussi. Abd-el-Kader était pris, l'Algérie pacifiée, la France à peu près

rentrée dans le concert européen dont les symphonies ne valent pas celles de Beethoven; les mariages espagnols flattaient notre amour-propre national et faisaient honneur à notre diplomatie et à notre ministère; le prince de Joinville et le duc d'Aumale, bien jeunes encore, déjà couverts de gloire, veillaient, l'épée à la main, sur les marches du trône. La majorité ministérielle était si sûre de son fait, qu'elle écartait du secrétariat et de la questure les membres du centre gauche. Les fonds publics et les valeurs industrielles montaient comme des fusées dans un ciel parsemé d'étoiles et vide de points noirs. Le baromètre était au beau fixe. On savait, dans le monde du journalisme, que le *National* vivotait et que la *Réforme* était aux abois. Personne ne songeait aux Bonapartes. On commençait à chuchoter, dans les salons, que le comte de Chambord n'aurait pas d'enfant. Quelques années encore, et le mot République, tombant en désuétude, allait être rayé du dictionnaire politique, comme ces vocables archaïques qui, n'ayant plus, dans la vie réelle, une idée ou un fait à exprimer, finissent par disparaître de la langue. Quelques années encore, et la monarchie de Juillet allait acquérir cette légitimité bourgeoise qui s'appelle la nécessité.

Et pourtant, je puis l'attester *de visu*, sous ces dehors rassurants, on sentait un secret malaise. Cette même année 1847 s'était hérissée de catastrophes étranges, compromettantes pour les trois aristocraties de la naissance, de la politique et de l'argent : un duc assassinant

sa femme; un aide de camp d'un des princes surpris en flagrant délit de filoutage; un diplomate se coupant la gorge; un général, un banquier, un ancien ministre, accusés et convaincus d'avoir trempé dans une affaire véreuse; le *Charivari* s'écriant à propos de ce malheureux M. Teste : « Le gouvernement s'est décidé à poursuivre et à dénoncer un des siens pour faire croire que *les autres* sont honnêtes, etc., etc. » — Tous ces symptômes sinistres agitaient vaguement les esprits, que tenaient en haleine les banquets réformistes et l'*Histoire*, haute en couleur et quasi-prophétique, *des Girondins*. Cette *Histoire* et ces banquets révélaient un Lamartine inédit. Détaché du plafond où il avait accroché sa politique, encore plus détaché de la royauté de Juillet qu'il n'avait jamais aimée, il entrait en conquérant dans les réalités contemporaines, avec ses illusions de poète, son penchant à se griser de ses phrases et à prendre le mirage pour la terre promise; prêt à toutes les aventures, aimant mieux se risquer que s'abstenir, tourmenté par les mécomptes de son ambition, les tentations de son orgueil et le désordre de ses affaires; alléguant pour prétexte le désir d'arracher la France à son ennui, comme s'il n'eût pas mieux valu la désennuyer à l'aide d'un nouveau *Jocelyn* qu'au moyen d'une révolution. Inutile d'ajouter que Louis-Philippe, dans sa sagesse quelque peu prosaïque, ne se préoccupait pas plus des velléités factieuses de Lamartine que Louis XVIII et M. de Villèle ne s'étaient inquiétés de la colère de M. de Chateaubriand. Les

hommes d'imagination ont cela de terrible que les hommes positifs attendent, pour les prendre au sérieux, le jour où il faut les prendre au tragique.

Ces préliminaires sont excellemment décrits par M. de la Gorce et par M. Monchanin. Celui-ci, témoin oculaire, nous renseigne sur quelques détails intimes qui ont leur importance. Louis-Philippe, en vieillissant, n'avait assurément nulle envie de cesser d'être un monarque constitutionnel. Mais il croyait, avec raison peut-être, en savoir plus, à lui seul, que tous ses ministres, surtout en ce qui touchait aux affaires extérieures. De là à prétendre au gouvernement personnel, il n'y a qu'un pas. De là à dire *in petto* : « Le gouvernement, c'est moi! » — il n'y a pas très loin. Louis-Philippe, pendant les dernières années de son règne, offrait donc le bizarre contraste d'un souverain, constitutionnel dans ses actes, absolu dans ses volontés. Déjà, en 1844, lors de l'épisode de *Belgrave-square*, c'est lui qui avait exigé le vote de flétrissure, refusant de comprendre qu'il est maladroit de flétrir ceux qu'on ne peut pas mépriser, et que la réélection presque certaine des députés démissionnaires serait d'un effet plus dangereux que le pèlerinage légitimiste. Un jeune député, mon parent, avait rédigé un amendement ainsi conçu : « Le pays... refuse de prendre au sérieux de puériles manifestations. » — M. Guizot le pria, *de la part du roi*, de garder son amendement dans sa poche.

Au point où on était arrivé, un antagonisme se produisait, qui ne présageait rien de bon. Le roi, qui avait

beaucoup fait pour le repos et la prospérité de la France, s'irritait qu'elle ne lui en sût pas plus de gré, — et la France ingrate, inquiète, turbulente, malade d'un trop-plein de santé, menacée d'un coup de sang comme les gens trop bien nourris, reprochait au roi sa politique de *statu quo*. Louis-Philippe ne pouvant, en conscience, pratiquer sur le trône un absolutisme contraire à la *Charte-Vérité*, le pratiquait en famille. A ce point de vue, certaines pages de M. Monchanin sont très curieuses. Il rappelle la lettre du prince de Joinville au duc de Nemours, trouvée aux Tuileries, lors du pillage. Cette lettre, datée du 7 novembre 1847, fait l'effet d'un coup de cloche : « ..... Le roi est inflexible; il n'écoute plus aucun avis; il faut que sa volonté l'emporte sur tout.... Il n'y a plus de ministres; la responsabilité est nulle; tout remonte au roi. Il est arrivé à cet âge où on n'accepte plus les observations... Situation déplorable... Tout cela est l'œuvre du roi, le résultat de la vieillesse du roi, qui veut gouverner, mais à qui la force manque pour prendre une résolution virile. »

Rapprochez de cette lettre trop significative la boutade, ou, si vous l'aimez mieux, la *gaminerie* de la jeune duchesse de Montpensier. Elle vient de voir, en quelques heures, s'écrouler le trône de son beau-père. Elle fuit, elle perd dans la boue un de ses souliers; — et, comme M. Thierry la plaignait, elle s'écrie en riant : « J'aime encore mieux cela que les soirées des Tuileries, autour de la table à ouvrage ! » Ceci demande explication.

Ce qui, dans cette famille d'ailleurs admirable, nous semblait union parfaite, était évidemment soumission forcée. A distance, en procédant par vues d'ensemble, l'idéal domine : la sagesse du roi, l'impeccable piété de la reine, les angéliques vertus des princesses, l'héroïque bravoure des princes saluant leur père comme un oracle infaillible. De près, la réalité prend sa revanche ; il se trouve que le faisceau si bien lié tend à se dissoudre et à se rompre. Les filles du roi sont mariées ou mortes. La duchesse d'Orléans est à l'*index* et se tient à l'écart. Les quatre autres belles-filles se plaignent d'être les plus grandes dames de France, et de n'avoir, le soir, pour tout amusement, que leur place autour de cette table à ouvrage « où on ne parlait qu'à demi-voix, où l'on n'entendait jamais le léger babil et les éclats de gaîté, besoin et grâce de la jeunesse, et que surveillait le regard sévère de Marie-Amélie ».

On sait tout ce que cette charmante épithète de *belle* gâte ou enlève aux affections maternelles et filiales. Ce qui, chez les adorables filles de la reine Marie-Amélie, était de la tendresse, n'était plus, chez ses belles-filles, que de l'obéissance. Sans nul doute, quand elles se retrouvaient avec leurs maris, elles leur faisaient remarquer que c'était là un régime bien austère pour leur jeunesse, et les maris étaient de leur avis. Quant à la veuve du duc d'Orléans, l'erreur fut plus grave et devait avoir plus de portée. Si elle avait été nommée régente, les choses auraient peut-être tourné tout autrement. Lamartine, qui fut un moment l'arbitre de cette

révolution, n'aurait pu, malgré ses variations, renier l'œuvre à laquelle il avait concouru. Il n'y aurait pas eu cette complication funeste, qui, sous la pression de l'émeute, à cette heure tragique où les minutes sont des années, substitua d'urgence la duchesse au duc de Nemours, le plus vertueux et, par conséquent, le plus impopulaire des jeunes princes : « Mais, nous dit M. Monchanin, la reine n'aimait pas la duchesse d'Orléans, et lui supposait des vues ambitieuses, bien que rien, dans la conduite et les relations de cette princesse, ne pût justifier ces soupçons et cette méfiance. — Marie-Amélie était très pieuse, — dévote même. Ce fut avec une résignation pleine de ressentiment qu'elle vit son fils aîné épouser une protestante, et la charmante princesse Marie épouser un protestant, le duc de Wurtemberg. Elle attribuait à ces alliances hérétiques la mort de ses deux enfants de prédilection, ainsi que tous les malheurs de sa famille. »

Ainsi les dissolvants ne manquaient malheureusement pas pour l'instant suprême où ce n'eût pas été trop du parfait accord de toutes les volontés, de tous les sentiments et de toutes les pensées pour opposer au péril cette unité de résistance qui en double la force.

Après l'entêtement sénile, la faiblesse sénile; faiblesse d'autant plus lamentable que l'entêtement a été plus absolu. C'est dans l'ordre de la nature, même chez les rois. Louis-Philippe s'obstine jusqu'au bout. Par une singulière inconséquence, il ne veut pas qu'il soit dit que la réforme électorale est une question grave; — et

il repousse impérieusement toute idée de conciliation et d'apaisement sur cette question qui, bien menée, pouvait tourner au profit du gouvernement; car l'adjonction des capacités n'avait, en elle-même, rien de bien effrayant. Un petit avocat sans causes, un médecin sans malades, un instituteur, un greffier de justice de paix, devaient être, entre les mains de préfets et de sous-préfets habiles, plus malléables et de séduction plus facile qu'un grand propriétaire ou un riche industriel. N'importe! En exagérant le gouvernement personnel, le roi s'est découvert; il se sent plus responsable que ne devrait l'être un monarque constitutionnel. Les banquets et les discours réformistes lui semblent spécialement dirigés contre sa personne. Pas de concession, même parlementaire! Il exige que la commission de l'Adresse parle de *passions aveugles ou ennemies*. A M. Gabriel Delessert, préfet de police, à M. de Rambuteau, préfet de la Seine, qui lui signalent des symptômes inquiétants, — baisse des fonds publics, petits rentiers retirant leur argent de la caisse d'épargne, réunions nocturnes des chefs du parti républicain, conciliabules dans les cafés révolutionnaires, — il répond : « Bah! propos d'estaminet! »

La scène change, et nous passons d'un extrême à l'autre. Madame Sand, qui fut si rarement dans le vrai, a écrit pourtant, pendant la guerre, quelque chose de fort juste dans une de ces *Lettres* où elle clouait au pilori le grand citoyen Gambetta : « L'empire, disait-elle, ou à peu près, était inséparable de l'armée, comme la monarchie de Juillet était inséparable de la garde natio-

nale de Paris. Du moment que l'armée a manqué à Napoléon III, c'en était fait de l'empire. Dès l'instant que la garde nationale de Paris a manqué à Louis-Philippe, c'en était fait de la royauté de 1830. Elle ne put que s'abandonner. » — S'abandonner, rien de plus exact; comme un passager, atteint du mal de mer, qui se jetterait à l'eau plutôt que de se défendre; comme une femme qui s'évanouit pour se dispenser de résister. S'abandonner, c'est-à-dire se faire, d'heure en heure, complice de sa défaite, s'en griser, pour ainsi dire, afin de n'avoir pas à marchander avec elle! Louis-Philippe s'était assimilé la garde nationale de Paris. Elle l'avait aidé à traverser sans encombre les jours de péril, à vaincre les factions, à triompher des émeutes, à subir sans pâlir les tentatives de régicide. Ils personnifiaient la même politique; leurs intérêts étaient communs. Si elle avait pu être représentée sous les traits d'une figure allégorique, on eût dit deux têtes dans un même bonnet à poil. Il n'y avait pas de raison pour qu'elle se détachât de lui, puisque, fidèle à ses promesses, il lui avait donné dix-huit ans de liberté, de prospérité et de paix.

Hélas! malgré les souvenirs du passé, il ne comprenait pas que, dans une agglomération immense comme la population et la bourgeoisie parisiennes, la garde nationale ne peut être qu'un corps essentiellement révolutionnaire, un passe-partout de révolution; que, chez elle, l'esprit de conservation et de résistance ne saurait être qu'intermittent, lorsqu'il est trop tard, lorsque le péril, au lieu d'être proche, est présent, lorsqu'il s'agit

de sauver, non plus un pays, des institutions et un trône, mais la maison et la boutique; lorsque la bourgeoisie épouvantée voit se retourner contre elle-même la leçon qu'elle a voulu donner au pouvoir; lorsqu'enfin il lui faut plus d'efforts, de luttes, d'angoisses, d'effusion de sang, de tambours battant le rappel, de patrouilles dans la rue et de nuits de corps de garde pour défendre les épaves du naufrage qu'il ne lui aurait fallu de chiquenaudes pour préserver le navire tout entier.

Voilà le point de départ. Pour les suites, je ne puis que vous renvoyer aux livres si remarquables de MM. Monchanin et Pierre de La Gorce, qui racontent à merveille, l'un la dégringolade, l'autre tout l'ensemble des événements qui vont du 22 février 1848 au 2 décembre 1851. Lorsqu'on parle de la seconde République, il existe deux écueils dont il faut également se méfier : ou traiter cette révolution, comme elle le mérite, d'absurde, d'inepte, d'inexplicable, d'événement sans motif comme sans excuse; ou tremper sa plume dans l'encrier de Bossuet (où il n'y a plus d'encre) faire hardiment de l'histoire surnaturelle, saluer le coup d'État de la Providence qui trouble la raison de ceux qu'elle veut perdre, qui infligea au roi des barricades la peine du talion, le punit par où il avait péché, permit que sa sagesse, son expérience et son habileté, servies par l'élite des politiques et des hommes de guerre, laissassent bien loin derrière elles, en fait d'imprévoyances, de fautes, de vertige et de désarroi, Charles X et ses ministres, — et finalement s'arrangea pour que la déchéance et l'expulsion de la

branche aînée des Bourbons parussent un triomphe de la majesté royale, comparées à cette fugue clandestine, en fiacre, dans un paroxysme de frayeur, sans escorte, sous une blouse ou un habit bourgeois, avec tout ce qui pouvait ajouter à l'humiliation et aggraver le désastre. Cette interprétation providentielle eut des partisans en 1848, alors que les passions étaient assez vives, les haines assez récentes pour que la chute de Louis-Philippe consolât les *nobles* et les *riches*,

> Faisant à mauvais jeu risette et bonne mine,
> Du chagrin de se voir menacés de ruine.

Aujourd'hui cette version n'est plus possible après que la naissance, la vie et la mort de l'*Enfant du miracle*, après que l'avènement et le règne du jacobinisme athée, ont rendu plus mystérieux encore les secrets de la Providence.

C'est pourquoi j'ai lu avec un si vif intérêt le volume de M. Monchanin. Il me maintenait en équilibre entre les deux extrêmes. Jamais je ne m'étais mieux rendu compte de la *logique* de cette débâcle. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous dit que, pendant la séance royale du 16 mars 1815, qui commença si bien et finit si mal, on croyait entendre les pas de Napoléon se rapprochant de sa capitale. Ici c'est le contraire. On croit entendre les pas de la Monarchie qui s'en va, puis s'enfuit, puis s'évanouit. Vous diriez ces féeries où le sifflet du machiniste change les nains en géants et les géants en pygmées. L'œil fixé sur le cadran de l'horloge des Tuileries,

vous y comptez les secondes, comme on compte les pulsations de l'artère chez un malade qui va mourir. A mesure que l'aiguille avance, vous voyez M. Guizot débordé, M. Molé impossible, M. Thiers rebuté, M. Odilon Barrot insuffisant, l'abdication inutile, la Régence submergée. *Away*! *Away*! Le lecteur prend sa part de cet étourdissement qui gagne de proche en proche le roi, la famille, les serviteurs, les conseillers, l'entourage, et qui fait perdre en même temps la tête et la couronne. On dit que la plupart des condamnés à mort sont déjà des cadavres cinq minutes avant leur exécution. Il y a, chez Louis-Philippe, quelque chose de cette mort préventive, de cette passivité funèbre. Vous apercevez, comme à la lueur de cierges funéraires, la sinistre figure d'Émile de Girardin, cet oiseau de proie et de mauvais augure, ce fossoyeur des ministères et des dynasties, tendant la plume de l'abdication — et du suicide — au vieux roi qui se laisse faire avec une stupeur foudroyée, avec une inertie de machine. Pris dans l'engrenage révolutionnaire, il lui a tout abandonné, depuis la faculté de régner jusqu'à la faculté de vouloir.

10 mars 1887.

QUELQUES POÈTES

MM. PIÉDAGNEL, DELAPORTE, GRIMAUD, MANIVET

Dans un aimable volume dont je me reproche de ne pas avoir encore parlé, — *Figures parisiennes*, — M. Léon Tyssandier a enfin donné à M. Alexandre Piédagnel la place à laquelle il avait droit depuis longtemps. On s'accoutumait un peu trop à traiter M. Piédagnel comme un littérateur *à côté*, sous prétexte que, par une abnégation bien méritoire, il s'était, pendant quelques années, effacé dans le rayonnement de notre ami Jules Janin. M. Tyssandier nous rappelle le mélancolique souvenir de ces saisons crépusculaires où, n'étant pas encore nuit, il n'était déjà plus jour, où la goutte et l'obésité paralysaient à demi l'étincelant *lundiste* du *Journal des Débats*. Le chalet légendaire de la rue de la Pompe, à Passy, devenait alors une succursale du Théâtre-Français et du Gymnase, dont les acteurs se nommaient Arsène Houssaye, Albéric Second, Gus-

tave Claudin, Frédéric Béchard, Xavier Aubryet, Henri de Bornier, le docteur Ménière, soufflés par madame Janin, si spirituelle et si dévouée, et par Alexandre Piédagnel, premier ministre du *Prince des critiques*. Janin se renseignait ainsi sur la pièce nouvelle, qu'il n'avait pas vue. Chacun lui apportait son impression toute fraîche ou toute chaude, lui débitait une scène, lui esquissait un dialogue, lui racontait une situation, lui dessinait un personnage; le feuilleton s'improvisait, sous ces amicales influences, au milieu des feux croisés d'une brillante et bruyante causerie, secondé par ce flux de paroles qui, d'ordinaire, trouble les cervelles les mieux équilibrées; chose singulière, quand il était fini, il se trouvait que Jules Janin ne l'aurait pas fait autrement!

« Heureusement, nous dit M. Léon Tyssandier, Jules Janin avait pour ami de la dernière heure un homme qui, après avoir rempli des fonctions importantes dans la marine, s'était voué platoniquement au culte des lettres : M. Alexandre Piédagnel. Quoiqu'il se fût déjà fait connaître par de nombreux travaux personnels, le jeune officier, qui arrivait du Mexique, où il avait gagné la croix d'honneur, fit à son vieux maître, à son illustre ami, l'hommage discret de son talent. »

Et ailleurs, ce croquis très fin et très ressemblant : « Quel était donc cet homme jeune encore, à la tournure militaire, aux allures franches et vives, aux traits finement dessinés, avec une pointe de malice dans l'expression, comme un médaillon du XVIIIe siècle? C'était le

secrétaire intime de l'ermite de Passy, son disciple fervent et son collaborateur. »

Aujourd'hui, c'est du poète que je veux m'occuper. L'auteur de ces charmants recueils, — *Avril*, *Hier*, *En route!* — a prouvé une fois de plus que les solides amitiés peuvent vivre de contrastes; car la sobriété, ainsi que le remarque M. Léon Tyssandier, est un de ses traits caractéristiques, et ce n'était pas précisément la qualité maîtresse de Jules Janin. M. Tyssandier cite un mot de Sainte-Beuve, qui m'avait échappé : « Alexandre Piédagnel cherche le mot et non la phrase, et, l'émotion atteinte, il s'arrête, trouvant que la page finit là. »

Avant d'aller plus loin, je dois déclarer que, en présence de succès écœurants et de complicités déplorables, je suis plus que jamais décidé à ne mentionner, à n'avoir l'air de connaître que les poésies absolument irrépréhensibles. S'il plaît aux beaux esprits de 1887 d'ériger des Panthéons de tolérance en l'honneur de l'impiété, de l'obscénité et de la pourriture, si la *Charogne*, la *Géante*, les *Femmes damnées*, la *Fromagère*, *Tes père et mère*, doivent désormais résumer la poésie de l'avenir et rejeter dans le néant la poésie du passé, il y aura du moins un coin bien humble où le plus arriéré des critiques se réservera uniquement pour les poètes épris de l'idéal, inspirés par la religion, l'amour, le patriotisme, l'esprit de famille, retrempés aux sources limpides de toute vérité et de toute beauté.

En route! Le cadre est bien simple. Le poète a fait

une halte entre deux étapes. Le voilà chez lui, goûtant un repos bien gagné, auprès de celle qu'il retrouve toujours souriante, toujours gracieuse, aimante et aimée, à la suite de chacune de ses absences. Mais la Muse le sollicite encore. L'horizon est la patrie des imaginations poétiques : En route !

Des vers, encor des vers! ô Muse incorrigible!
Après AVRIL, HIER, et ce n'est point assez!
Mais tu ne sais donc pas que les dieux sont chassés,
Qu'il n'est plus de Parnasse, et qu'on rit de la Bible?

C'est à peine aujourd'hui si la foule irascible
Peut tolérer la prose; on traite d'insensés
Les chercheurs d'idéal, et les mots épicés
Sont seuls à conquérir un triomphe indicible.

Pauvrette, tu voudrais, sans emphase et sans fiel,
Parler, selon ton cœur, de la terre et du ciel,
Peindre ce qui t'émeut, ce qui te fait sourire...

Mais je te prêche en vain! Des voyages nouveaux
Te tentent. — Tu t'en vas et par monts et par vaux;
Pour tout bagage, hélas! n'emportant qu'une lyre!

Je ne prétends pas que ce sonnet vaille un long poème, ou, en d'autres termes, soit sans défaut. Évidemment, *irascible* et *indicible* s'expliquent ici par les servitudes de la rime, qui a imposé à Victor Hugo et à Béranger bien d'autres esclavages. Il fallait *blasée* et *insolent*. Mais un des mérites de ce joli volume qui n'a pas cent pages, c'est la variété des tons et la souplesse d'un talent qui passe sans effort de la description mélancolique, presque sinistre, d'un parc abandonné, désert, à une mélodie printanière sur les premières cerises, des

noces du samedi, avec leurs gaîtés bourgeoises, à une exquise silhouette de l'incomparable marquise, de madame de Sévigné :

Le château Louis Treize est tapissé de lierre;
La lèpre des ans ronge et jaunit son perron
A double rampe svelte, en dentelle de pierre,
Où le lézard sommeille, où court le liseron.

Les murs sont crevassés; les fenêtres sans vitres,
La toiture arrachée à demi par les vents,
Montrent sinistrement le vain éclat des titres,
Et que l'homme bâtit sur des sables mouvants.

Vous tournez la page, et vous lisez :

Au flâneur, le long du marché,
Mai, qui sourit, fait des surprises,
Par hasard, m'étant approché,
J'ai vu les premières cerises!

Ces beaux fruits ronds, brillants, charnus,
Sur des lits épais de fougère,
Pour nous tenter sont revenus
Avec la fraise bocagère...

Ce gentil panier de cerises, rapproché des beaux vers à madame de Sévigné, nous rappelle une des charmantes images qui fleurissaient si naturellement sous la plume de l'adorable épistolière. N'est-ce pas aussi un élégant panier de cerises, ce volume où l'on peut tour à tour cueillir l'élégie qui fait pleurer, le *rondel* qui fait sourire, l'odelette aussi fraîche que sa jeune héroïne, la chanson qu'un doux refrain enlève sous ses ailes, le déjeuner d'un gourmet, le bulletin d'une promenade, la matinée d'un papillon ou d'une abeille; le tout indiqué

d'une main si légère et si fine, que le fruit y garde toute sa saveur, la fleur son duvet, l'abeille son miel, le papillon l'or de sa poussière? Je veux finir par les strophes intitulées : la *Morte :*

Deux enfants près du lit se sont agenouillés.
Sur la table, le buis trempe dans l'eau bénite,
Devant un crucifix, — et la garde hypocrite
L'indique aux visiteurs avec des yeux mouillés.

Un drap de fine toile a voilé le cadavre;
Sa forme vaguement apparaît sous les fleurs
Dont l'aïeule a couvert, tremblante et tout en pleurs,
Le corps de l'adorée. Et son désespoir navre!

Pourquoi donc ces sanglots? Pourquoi ces orphelins?
Pourquoi la mort livide où la joie était reine?
L'âme répond : « Souffrir est la loi souveraine,
Et l'horrible douleur mène aux espoirs divins. »

Cette strophe si chrétienne me servira de transition pour arriver aux *Récits et Légendes*, de M. P.-V. Delaporte. Le latin, si j'ai bonne mémoire, n'a qu'un seul mot pour exprimer admiration et surprise. M. Delaporte ne m'en voudra pas, je l'espère, si j'applique le mot, dans les deux sens, au volume que je viens de lire. M. Delaporte est prêtre, et, si vous me poussez un peu, j'ajouterai : Jésuite..... Ah! je voudrais que les libres-penseurs, esclaves de tout, même de leur pensée, les athées, les matérialistes, les laïcisateurs à outrance, les expulseurs de religieux, les crocheteurs de serrures, les décrocheurs de crucifix, les abatteurs de croix, pussent lire ces *Récits et Légendes*, non pas pour leur châtiment, — au contraire! — mais pour être forcés de

reconnaître que cette robe si détestée — ou si redoutée, — n'exclut ni le sentiment poétique, ni le culte de l'idéal, ni les aspirations généreuses, ni les aptitudes de l'artiste, ni le plus pur patriotisme ; qu'il y a plus de feu sous cet éteignoir que chez les artificiers du lyrisme chevelu ; qu'un jésuite peut sourire à la mélodieuse mémoire de Boieldieu, emprunter une épigraphe à Taine ou à Déroulède, s'inspirer d'une page de Longfellow, et, par surcroît, manier le vers avec un merveilleux mélange de précision et de facilité. Certes, j'admire, nous admirons tous, le *Cimetière d'Eylau*, de Victor Hugo, quoique cette grandeur épique semble hissée à bras tendu, dans un effort de géant. Mais que direz-vous de ce religieux qui, simplement, sans clairon dans la bouche et sans encensoir sous le nez, écrit les vers que voici :

60 !

Ils arrivaient trois mille, et nous étions soixante,
Affamés, grelottant près de nos feux éteints.
Ils traînaient leurs pas lourds sur la route glissante;
L'ombre et le soir tombaient dans les vallons lointains.
Nous étions là, blottis sous les pins et les ormes,
Dans le bois, près d'un tertre, à vingt pas du chemin;
Et voyant déboucher leurs colonnes énormes,
Nous attendions sans bruit, mais le fusil en main;
Nous regardions, muets, le doigt sur la détente,
Comptant les bataillons qui montaient lentement...
Qu'une minute est longue à ces heures d'attente
Où l'angoisse fait vivre un siècle en un moment!
Quel cauchemar saisit l'âme en sa rude étreinte,
Là, tout près de la mort, en face du vainqueur;
On se sent des frissons de bravoure ou de crainte;
La honte monte au front, et le sang monte au cœur.

... Ils passaient, enfermés dans leur capote grise;
Un chef en grommelant parfois les haranguait.
Des uhlans, çà et là, flairant quelque surprise,
Galopaient près du bois, près de nous, l'œil au guet.
Tout à coup sur la route on fit halte et silence;
Un uhlan étendit la main, puis regarda...
Mon cœur battait tout bas, mais avec violence.
Leur colonel montra le tertre, et dit : « Wer'st da? »
— Rien ne répond. — « Wer'st da? Rendez-vous! » —
[Rien ne bouge]
Leur fusillade éclate et siffle autour de nous.
— « Hé, dit notre fourrier, voyant la neige rouge,
Vite! A chacun son arbre, et visons à genoux! »

Et chacun en rampant se glisse et prend sa place
Derrière un chêne, un orme; on observe, on attend,
Les genoux enfoncés dans la neige ou la glace :
« Vive Dieu! crie alors le fourrier; c'est l'instant!...
Mes enfants, reprit-il plus bas, pas d'imprudence!...
Tout le monde est-il prêt?... Je vais donner le *la!*...
Bien, ménageons la poudre, et chantons en cadence,
Un, deux, trois... » — Aussitôt le chassepot parla.
Par de longs hurlements les Prussiens répondirent;
Et leurs balles pleuvaient leur grêle sous le bois;
Le bruit et leurs hourras d'abord nous assourdirent;
A la fin, le fourrier dit gaîment : « Un, deux, trois! »

Les brèches dans leurs rangs se changeaient en trouées;
Leurs décharges tonnaient, sifflaient; et par endroits
Nous entendions craquer les branches secouées;
Mais le fourrier sans bruit reprenait : « Un, deux, trois! »
De nos arbres sur nous tourbillonnait l'écorçe;
La mitraille éclatait sur nos remparts étroits.
Le fourrier fut atteint : « Bah! ce n'est qu'une entorse,
Cria-t-il; en avant la musique!... Un, deux, trois!... »

Une balle survint qui lui broya la hanche.
— « Ils me prennent en flanc, dit-il; les maladroits!... »
Les vieux pins se courbaient comme sous l'avalanche...
« Hé! nos murs vont crouler, mes amis! Un, deux, trois!...

Une branche en tombant lui déchira l'épaule,
Puis le front; le fourrier fit un signe de croix :

« Des balafres de bois, c'est moins fier, mais c'est drôle !
Un, deux, trois... mes amis ! un, deux, trois... un, deux,
[trois !... »]
L'ennemi s'enfuyait, poussant des cris farouches,
L'écho doublait au loin leurs hourrahs menaçants...
Il nous restait encore, en tout, vingt-deux cartouches;
Nous avions huit blessés; ils en avaient deux cents.

Non ! Le nombre n'est point la force ou l'assurance;
Non !... Donnez-nous des cœurs fiers, des chefs obéis;
Donnez la foi, gardienne et sœur de l'espérance;
Avec cela Dieu sauve ou refait un pays.

Est-ce assez beau? En copiant ces admirables vers, j'y cherchais une tache; je n'en ai pas trouvé. C'est rimé à faire envie aux Parnassiens, tellement amoureux de la rime qu'ils en perdent la raison. Pas une cheville, pas une épithète oiseuse, pas un vers de remplissage. Tous les souffles de l'inspiration s'y rencontrent avec tous les secrets du métier. La date même est éloquente : 13 juin 1883, Jersey. Ainsi, l'auteur de ces vers, qu'il faudrait réciter dans toutes les chambrées, dans toutes les écoles, et où l'on sent, à chaque hémistiche, les battements d'un cœur français, était expulsé, proscrit, comme un suspect ou un repris de justice. C'est de la terre d'exil qu'il adressait à la France ce tribut de son patriotisme, tandis que les assassins et les incendiaires, rappelés par une amnistie triomphale, venaient prendre leur part de la curée républicaine et ronger les os du cadavre qu'ils avaient déchiré. C'est de Canterbury, 24 août 1885, qu'est datée une pièce non moins belle : *La Croix de l'École*. Dans celle que je viens de citer, le soldat inspirait le prêtre; dans celle-ci, le prêtre

domine le soldat. En réalité, c'est la même physionomie, la même ardeur, la même âme, le même génie, sous l'uniforme et sous la soutane. N'y a-t-il pas, dans les règles de la Compagnie de Jésus, quelque chose d'une organisation militaire? Eh bien! dans cette Compagnie militante, le P. Delaporte n'est peut-être que soldat; mais, en poésie, il est général :

L'étude est commencée et la prière est dite;
Les fronts blancs sont penchés près du pupitre noir;
Sur l'ardoise polie ou la page érudite,
Prenant l'air sérieux de l'homme qui médite,
Vingt ou trente écoliers s'appliquent au devoir.

Ils sont là sur deux rangs, tout le monde à sa place.
La maîtresse, sans bruit, se promène au milieu;
Seuls, quatre ou cinq petits, vers le fond de la classe,
Près du mur, sous un Christ qu'une guirlande enlace,
Epellent sur leur planche ou leur croix de par Dieu.

Tout à coup des pas lourds piétinent à la porte;
Les écoliers tremblants quittent leurs escabeaux...
Un homme entre, suivi d'une hideuse escorte;
Il riait aux éclats, parlait d'une voix forte,
Et se serrait les reins d'une écharpe en lambeaux.

La maîtresse effrayée essaie une parole...
— « Silence!... Et vous, marmots, apprenez vos leçons;
Je viens mettre ici l'ordre et nettoyer l'école,
Et je veux qu'on entende une mouche qui vole!...
Voyons, surveillez-moi ces petits polissons!...

A l'œuvre! » — Un forgeron armé d'une tenaille
S'avança vers le Christ, prit et jeta les fleurs;
Les enfants sanglotaient tout bas... — « Tais-toi, canaille!
Dit le maire; je veux qu'on rie et qu'on travaille! »
De tous les yeux roulaient ou ruisselaient des pleurs.

Le Christ tomba : « Pitié, Seigneur! » dit la maîtresse...
Le maire sous son bras prit la croix en riant :
— « J'interdis la prière et j'exclus la paresse! »
Tous les pauvres petits que leur chagrin oppresse
Jetaient sur leur grand Christ un regard suppliant.

La cohorte sortit; bientôt, pour leur salaire,
Dans un bouge voisin le vin coulait à flots...
Mais de ces cœurs d'enfants que la foi sainte éclaire
Désormais sans contrainte éclatait la colère,
Et les cris alternaient avec les longs sanglots.

Tous les yeux attachés à la muraille nue
Cherchaient encore la Croix; la Croix n'était plus là!
La douleur indignée et longtemps contenue
Prêtait son éloquence à leur lèyre ingénue;
Quand ils eurent fini, la maîtresse parla :

« Nous ne le verrons plus sur la muraille blanche;
Non! Mais il est vivant, il garde tous ses droits;
De son beau ciel sur nous son doux regard se penche;
Et quand, au dernier jour, il aura sa revanche,
Personne entre ses mains ne prendra plus sa croix.

Gardons-le dans nos cœurs, et gardons sa parole!
Prions pour les méchants qui nous l'ont enlevé.
Que Jésus leur pardonne à tous et nous console.
Chantons : Vive la Croix! ensemble... » — Et dans l'école
Les petits, à genoux, chantaient : O CRUX AVE.

Contrairement à mes habitudes, j'ai cité beaucoup, et je citerai encore. Voici pourquoi : La réclame a fait, de nos jours, de tels progrès, elle s'est si insidieusement substituée à la critique, elle a mis de si beaux morceaux de littérature et de rhétorique au service des Pilules Suisses et de la douce Revalescière, que le lecteur est désorienté. Il ne sait plus s'il doit demander les Pilules à la Librairie Nouvelle, ou acheter le roman à la mode chez M. Hertzog, pharmacien, bienfaiteur de l'humanité. Il ignore si le livre le guérira de sa bronchite, ou si le remède justifiera le bien que lui en a dit son journal. La citation a cela de bon, qu'elle prouve, sinon l'infaillibilité, au moins la sincérité de l'éloge ou du blâme.

Elle met à découvert tout ensemble le talent du poète et le goût du critique. Si celui-ci ne se croyait pas sûr d'être dans le vrai en vous recommandant des vers ou de la prose, il se garderait bien de citer. Il s'en tirerait avec des phrases. C'est si facile, les phrases!

J'ai lu et relu les *Récits et Légendes* du R. P. Delaporte, et mon enthousiasme ne s'est pas attiédi. Le P. Delaporte est vraiment un poète de race; je ne dirai pas, à Dieu ne plaise! qu'il poétise la religion, qui n'en a pas besoin. Mais, dans cette imagination exquise, poésie et religion sont si intimement unies, que l'on se demande où l'une finit, où l'autre commence; — ou plutôt, pourquoi se le demanderait-on? Il a fallu toute la perversion révolutionnaire, toute la pourriture démagogique et athée, pour séparer ce qui devrait être inséparable. Quoi! le sensualisme païen, le vice, la luxure, le doute, le pessimisme, l'appel aux passions les plus basses, seraient des sources d'inspiration, et la source divine serait désormais tarie? La Muse de Dante et de Pétrarque, de *Polyeucte* et d'*Athalie*, préférerait les cloaques infects, les marais pestilentiels, aux rives évangéliques du Jourdain et du lac de Tibériade? Mieux vaudrait prendre pour guides les petits-fils de Voltaire, les fils d'Henri Heine, que François d'Assise, ce saint délicieux, cher aux poètes et aux artistes? Mieux vaudrait semer sur le sol aride, sur le sable desséché par le simoun, que sur la terre fécondée par les larmes des anges et le sang des martyrs? Le P. Delaporte a pensé le contraire, et son livre lui donne raison. Que ne puis-

je citer le *Loup de Gubbio*, les *Cinq brigands de Charles Nodier*, *Ibant gaudentes*, le *Pater d'un mourant*, le *Vicaire de Saint-Sulpice et sa montre*, l'*Enfant muette* et surtout *Rêve d'écolier*! Ces citations prouveraient que l'auteur de *Récits et légendes* sait toucher à toutes les cordes, et passer, avec un égal succès, de l'émotion religieuse à l'extase mystique, de l'histoire sainte à l'histoire profane, de la tristesse chrétienne à l'enjouement des âmes pures. J'ai parlé des *Six sous de Boieldieu*, chanson ravissante où se révèle toute la flexibilité de cet heureux génie. Les voici :

Au porche de l'église antique
Un vieux soldat aux pas tremblants,
Ombre noire des piliers blancs,
Tend la main et dit son cantique :
« Chrétien qui montes au saint lieu,
Français qui chéris ta patrie,
Donnez aux pauvres du bon Dieu,
Le bon Dieu vous en prie,
Le bon Dieu! »

La foule passe, écoute et donne.
Le soldat pleure et dit : Merci!
Un petit enfant vient aussi,
Qui s'en va prier la Madone.
Son œil éclaire un front riant;
Sa robe est blanche comme neige :
« Ami, dit le vieux mendiant,
Le bon Dieu te protège!
Le bon Dieu! »

L'enfant réfléchit et s'approche :
« Bon vieillard, que demandez-vous?
Je ne possède que six sous,
Six sous neufs au fond de ma poche.
J'en puis gagner en grandissant,
Et maman parfois me raconte

Qu'un sou que l'on donne en vaut cent;
Le bon Dieu nous les compte,
Le bon Dieu! »

Le vieillard dans sa main tremblante
Reçut l'aumône de l'enfant,
Et montrant d'un air triomphant
L'humble monnaie étincelante :
« Ah! dit-il, j'ai lu sur ton front;
Ta gloire, mon fils, sera grande;
Tes sous en or se changeront!
Le bon Dieu te les rende!
Le bon Dieu! »

Or, pour cet enfant d'espérance
Le vieux mendiant priait Dieu;
L'enfant s'appelait Boieldieu,
Et sa gloire étonna la France.
Mais lui souvent, dans le secret,
Disait : « Cette gloire enivrante;
De mes six sous c'est l'intérêt;
Du bon Dieu c'est la rente,
Du bon Dieu! »

Je donnerais tout Béranger, — et plus de six sous avec, — pour le plaisir d'entendre chanter cette charmante chanson par Talazac ou par Faure, sur un air de la *Dame Blanche* ou de *Jean de Paris*, — surtout si ce Jean s'appelait Philippe.

Encore une fois, mes éloges sont bien sincères; je voudrais qu'ils ne fussent pas tout à fait stériles. Le P. Delaporte a dédié son livre aux jeunes gens. Je voudrais qu'une active propagande mît toute la jeunesse chrétienne en mesure de lire ces petits chefs-d'œuvre et de reconnaître que, pour émouvoir, attendrir et charmer, pas n'est besoin de casser toutes les vitres, excepté celles

des fenêtres de Charenton. Je suis sûr que le pieux et noble poète ne demande pas d'autre récompense.

Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour arriver au volume que M. Emile Grimaud intitule crânement : *Dieu et le Roi!* — Dieu, en 1887, c'est déjà du courage. Le roi, après le 24 août 1883, c'est mieux que de la fidélité, mieux que de la bravoure. Quand nous apprîmes le cruel malheur qui nous mit en deuil, nous pouvions tout craindre et tout espérer de nos amis les Bretons; tout craindre; car nous nous disions : « Qui sait si ces caractères, taillés dans le chêne et le granit, consentiront à démarquer le linge blanc de leur royalisme? » — Tout espérer; car cette ténacité même, cette fermeté proverbiale nous assurait que ces âmes droites, renonçant à un sentiment, ne renonceraient pas à un principe, et que, à force de se rattacher au principe, elles finiraient par y mettre du sentiment. C'est ce dernier parti qu'a pris Émile Grimaud, et il s'en trouve bien. Il n'y a pas de solution de continuité dans sa foi politique. Il est le barde inspiré de l'armée de dévouement et d'honneur, dont notre cher et intrépide Charette est le chef et le héros. L'orfèvre le plus habile, chargé de raccommoder un bijou de grand prix, ne met pas plus d'art à dissimuler la soudure.

Ouvrez ce recueil de poésies à la page 154, — 8 juillet 1883, — première phase de la maladie du comte de Chambord :

Ah! comme ils triomphaient, nos maîtres, ces prophètes :
Qui donc pourrait nous vaincre ou pourrait nous troubler?

Sous quel vent s'éteindraient nos lampions de fêtes?
La Monarchie est morte, il n'en faut plus parler.

La Monarchie! Un mot qui salit notre histoire!
Un arbre qui portait des fruits empoisonnés!
Nous lançâmes sur lui la hache expiatoire...
Son tronc et ses rameaux gisent, abandonnés.

Oui, la France est à nous! Oui, nous sommes ses maîtres;
Nous avons tout détruit : ses lois, ses mœurs, ses freins!
Les moines sont chassés, nous affamons les prêtres,
Et nous biffons leur ciel de nos doigts souverains.

L'enfant croyait en Dieu... Nous en vidons son âme.
Le crucifix souillait le regard de nos fils...
Nous l'avons décroché comme un objet infâme;
Nous avons dans l'égout noyé le crucifix.

Nous l'avons descendu des murs de nos prétoires,
Où l'on n'atteste plus le Christ comme autrefois.
Nous avons, poursuivant le cours de nos victoires,
Au front du cimetière aussi brisé la croix.

Les mourants méritaient notre sollicitude.
Nous avons, pour que tous soient libres de nier,
Aux lits de l'hôpital rendant la quiétude,
Proscrit la Sœur d'abord, puis proscrit l'aumônier.

Que le dévot s'afflige et qu'il se scandalise;
Qu'il s'écrie : « O pouvoir impie et scélérat! »
Qu'importe! Nous aurons bientôt tué l'Eglise;
Les rois ont fait leur temps, c'est le tour de Marat!

Pendant que votre orgueil ainsi raille et se vante,
N'accordant au Passé qu'un immense dédain,
Pourquoi, maîtres, pourquoi cette brusque épouvante?
Et pourquoi votre chant s'est-il glacé soudain?

Quel désastre sur vous s'abat et vous écrase?
Désabusé, le peuple enfin vous chasse-t-il?
Non! L'Autriche nous lance une terrible phrase :
« Le fils de saint Louis agonise en exil! »

Et, ce cri remuant l'âme de la Patrie,
Toute la France tombe au pied de ses autels;
Pour qu'un grand Prince vive, elle y pleure, elle y prie...
Maîtres, vous passerez, nos Rois sont immortels!

— Allons, tant mieux! Allons, tant mieux! disait M. Villemain, lorsqu'Alfred de Musset lui affirmait qu'il venait de passer deux jours dans l'eau. Voyez pourtant quel est le pouvoir magique de la poésie! M. Émile Grimaud est un irrésistible magnétiseur; ses beaux vers ont fait de moi un somnambule. Pendant ma léthargie extralucide, j'ai rêvé que, le 8 juillet 1883, *toute la France* était, en effet, tombée à genoux, pour demander à Dieu la guérison de son roi; que, en présence de cette manifestation unanime, opportunistes, radicaux et anarchistes, glacés d'*épouvante*, *écrasés*, s'étaient tenus pour battus et étaient rentrés dans leur néant; que le roi, miraculeusement guéri, remonté sur le trône de ses pères, avait, d'un seul regard, fleurdelisé le Sénat, la Chambre des députés et le Conseil municipal de Paris, restauré les finances, moralisé la littérature, converti les athées, *délaïcisé* les hôpitaux et les écoles, sanctifié Clémenceau, remplacé les citoyens Goblet, Freycinet, Berthelot, Dauphin, Lockroy, par MM. Albert de Mun, Chesnelong, Octave Depeyre, Lucien Brun, de Kerdrel, Édouard Bocher et le duc de Broglie. Inutile d'ajouter que, dans mon sommeil magnétique, la paix intérieure et extérieure était affermie pour un siècle, et que M. de Bismarck, en extase devant la légitimité française, avait spontanément réduit à quatre hommes et un caporal les forces militaires de l'Allemagne :

Les dieux, en m'éveillant, ne m'ont pas tout ôté.

Il m'est resté de beaux vers. C'est quelque chose, de beaux vers! Les vers d'André Chénier ont survécu à Robespierre. Les vers de Lamartine ont survécu à deux royautés. Ceux de Victor Hugo survivent à Napoléon III. Ceux d'Émile Grimaud survivront à M. Goblet.

Ce n'est pas sans un certain embarras que j'aborde l'élégant volume de M. Paul Manivet, les *Glas de l'âme*. Le titre est inquiétant et pas assez explicite. Est-ce l'âme qui sonne à elle-même son propre glas, renonçant à être immortelle? Est-ce le matérialisme moderne qui sonne ce glas funèbre, pour annoncer à l'âme sa fin prochaine? Ce qui domine, en apparence, ces poésies très remarquables, apostillées par François Coppée et par Jean Aicard, c'est le Doute. Heureusement, ce Doute est douloureux, ce qui fait espérer qu'il ne sera pas durable. Les maladies les plus dangereuses sont les maladies inconscientes; on cherche à se guérir de ce dont on se plaint. Je ne ferai pas de sermon à mon jeune compatriote; mais j'userai du triste privilège de mon âge pour lui dire en toute cordialité : « Ah! que j'en ai vu, — surtout aux environs de 1830, — de ces stagiaires du doute, de ces surnuméraires de la désespérance, qui se vantaient de douter sans daigner se renseigner sur ce qu'il fallait croire, et sans se demander de quoi il fallait désespérer! C'était une mode, comme la crinoline, les manches à gigots et les chapeaux gibus. La plupart ont mal tourné. Quelques-uns, — hélas! le mieux doué de tous! — ont noyé leur doute dans le vin de Champagne et leur désespoir dans l'absinthe. Ils ont alcoolisé leur pes-

simisme, qui le leur a bien rendu. D'autres, après avoir jeté leur gourme dubitative, sont devenus, comme disait Louis Veuillot, des notaires limpides, et n'ont plus eu de timbré que leur papier. Quelles sont les deux qualités auxquelles doit aspirer un jeune poète? L'originalité et le naturel. Or il y a aujourd'hui plus d'originalité à croire qu'à douter. D'autre part, le doute est une *pose*; la foi n'en sera jamais une; pourquoi? Parce que le doute est artificiel et que l'homme est forcé de le greffer sur ses croyances primitives, tandis que la foi fait partie essentielle de l'âme qui la possède, et se confond avec elle; parce que la vanité et l'imbécillité humaines ont si bien arrangé les choses, que l'amour-propre est plus flatté de nier avec MM. Michelin, Mesureur, Vaillant et Hovelacque, que de croire avec Bossuet, Bourdaloue, Veuillot, Montalembert et Lacordaire. Et puis, mon cher poète, vous ne serez pas toujours jeune. Le doute, qui est une berceuse quand on a devant soi un long avenir, devient une torture quand on touche à la solution de l'énigme, terrifiante pour les sceptiques, rassurante pour les fidèles, quand on croit déjà sentir la poignée de main de cette dame blanche, un peu maigre, dont parle Chateaubriand. J'imagine que le vieillard qui doute, ou qui, en d'autres termes, n'a ni la tranquillité animale de l'athée, ni la sérénité divine du chrétien, doit être horriblement malheureux. Si le temps a fait le vide autour de lui, quel sera son refuge contre l'isolement de cœur? S'il a eu le bonheur de conserver les chers objets de ses tendresses, comment songer sans

frémir à une séparation que les plus belles phrases d'académie et d'obsèques nationales n'empêcheront pas d'être un suprême adieu, un adieu éternel?

Je me suis laissé entraîner. Au lieu de prêcher, j'aurais mieux fait de citer un sonnet admirable, dont l'auteur, M. J.-B. Martin, est un simple correcteur typographe; mais c'est aussi un fin lettré, qui sait du latin et du grec autant qu'homme de France. Voici sa réplique au poète des *Glas de l'âme* :

Où donc a-t-il sonné, ce glas de l'âme humaine?
Quel néant s'est flatté d'escorter son convoi?
Le Christ a-t-il sur elle abdiqué son domaine,
Et la terre cessé de vivre de sa foi?

Esclave de la chair, gémissant sous sa chaîne,
Le vieil homme déchu que tout cœur porte en soi,
Par des luttes d'un jour dont la palme est prochaine,
Reconquiert lentement sa couronne de Roi.

Rien ne périt en lui, c'est la forme qui change;
C'est le corps de péché, l'édifice de fange,
Qui s'écroule en ruine au choc de la douleur;

Ainsi germe la vie, et Dieu veut qu'elle croisse;
L'espérance chrétienne enfante avec angoisse,
Et ne donne son fruit qu'aux dépens de sa fleur.

Mars 1887.

L'ABBÉ EMERY [1]

Le seul défaut de ce bel ouvrage, — non pas pour le lecteur, mais pour le critique, — c'est l'ampleur de ses dimensions; c'est l'immensité des souvenirs qu'il évoque et des noms célèbres qu'il rappelle. Comment résumer ou analyser en quelques pages une biographie qui va de 1732 à 1811, parcourant les dernières phases de l'ancien régime, l'agonie de la royauté, la Révolution, la Terreur, le Directoire, le Consulat, la réouverture des églises, le Concordat, l'Empire, le mariage de Napoléon avec Marie-Louise et la naissance du roi de Rome; rencontrant sur son passage les victimes et les bourreaux, les martyrs et les apostats, les généraux et les tribuns, les politiques et les évêques, les diplomates et les courtisans, le pape et l'empereur, les misères et les gloires, les douleurs et les consolations de l'Église de France? Ce n'est pas seulement la transition d'un siècle à un

1. *Histoire de M. Emery et de l'église de France pendant la Révolution et l'Empire*, par M. Elie Méric.

autre, c'est l'écroulement du vieux monde, l'avènement d'une société nouvelle, l'épiscopat français en face de circonstances imprévues, d'une situation terrible, pleine de difficultés, de pièges, de périls, où les consciences droites et les esprits sages ont sans cesse à se demander si les capitulations ne sont pas plus dangereuses que les résistances, ou si des concessions justifiées par la nécessité ne sont pas préférables à des révoltes inutiles.

L'abbé Emery, on le sait, personnifia excellemment cette sagesse, cette droiture, ce mélange de douceur et de fermeté, d'habileté et de franchise, qui l'aidèrent à rendre à la religion de si éminents services, lui concilièrent presque constamment les bonnes grâces de l'Empereur, épargnèrent provisoirement à l'Église les angoisses et les déchirements d'un schisme, et furent cause que, à cette date décisive, Napoléon Bonaparte ne s'appela pas Henri VIII.

M. l'abbé Elie Méric a parfaitement réussi sa difficile et monumentale entreprise. Avec autant de clarté que d'éloquence, il a su grouper autour de son héros les événements auxquels il a pris part, les personnages qui intervinrent dans sa vie, les affligés qu'il consola, les condamnés auxquels il donna du courage, les coupables qu'il rendit à Dieu, et finalement le formidable despote à qui il n'était pas aisé de faire comprendre qu'il y avait quelqu'un et quelque chose au-dessus de sa volonté, de son omnipotence et de son génie. Encore une fois, le cadre est trop vaste, la moisson trop riche, les gerbes trop touffues. Pour aujourd'hui, nous nous arrêterons

sur deux figures qui ont leur valeur historique, sur deux hommes dont l'un fut tour à tour servi, courtisé, conseillé, haï, délaissé, trompé et trahi par l'autre : Napoléon et Talleyrand!

Mais, auparavant, disons que, dans ces deux volumes, formant un ensemble de près de mille pages, il n'y en a pas une où n'éclatent les vertus angéliques et évangéliques de l'abbé Emery. A plusieurs reprises, il se croit près de paraître devant Dieu. Entre la mort et lui, il n'y a que l'intervalle, alors bien court, entre le juge et le bourreau, entre la sentence et l'exécution, entre le tribunal et l'échafaud. Mais ce n'est pas à ses dangers personnels qu'il songe en ces temps effroyables où l'on eût dit que l'Enfer, installé sur la terre, réclamait une double proie et s'arrangeait pour que les condamnés fussent aussi des damnés. L'abbé Emery se fait gardien et sauveur d'âmes, à une époque où Robespierre gouverne les persécuteurs et Voltaire les persécutés. Sa douce et balsamique influence s'étend et se fait sentir partout, dans les prisons, dans le secret des refuges où se cachent les proscrits, dans le prétoire, au pied de la guillotine, jusque sous le regard de ceux qui ont mis la religion hors la loi. Il y a, dans ses prodiges de dévouement, d'activité, de charité, d'abnégation et de courage, quelque chose de la primitive Église, un souvenir des Catacombes, renouvelé par les dignes héritiers de Néron, de Galérius et de Domitien. A sa voix, les prêtres assermentés se rétractent, les insermentés se raffermissent, les désespérés renaissent à l'espoir, les pécheresses

recommencent la touchante histoire de Marie-Madeleine. La foi, que les sophistes ont éteinte, se rallume au contact des calamités que les sophismes ont produites. Les approches de la mort révèlent les mystères d'une autre vie. En lisant le beau livre de M. Elie Méric, on est étonné d'apprendre que les plus grands criminels — Philippe-Egalité par exemple — ont eu leur heure de repentir et de retour à ce Dieu de miséricorde qui ne mesure la grandeur des fautes que pour agrandir le pardon. On apprend que des *jureurs*, des renégats, tels que Gobel et Fauchet, redevinrent chrétiens et catholiques avant de mourir. Fauchet abjura aux pieds de M. Emery ses erreurs et en déplora le scandale. Lamourette l'eut aussi pour confesseur et consolateur, et, au moment où M. Emery lui présenta un crucifix caché sous ses vêtements, répara, en y appliquant ses lèvres, le baiser dont la légende doucereuse reste attachée à son nom. La mission de ce prêtre est plus qu'un sacerdoce : c'est un apostolat. C'est en apôtre qu'il se prodigue, qu'il se multiplie, qu'il se retrouve partout où il y a un remords à apaiser, une plaie à guérir, un mourant à préparer, un rayon à faire pénétrer dans les ténèbres des consciences et des cachots. Il est aussi ingénieux qu'intrépide. Il découvre un moyen de communiquer avec Marie-Antoinette; il restitue à la religion et aux bonnes œuvres madame de Villette, la patronne, la cliente, l'écolière de Voltaire. La duchesse de Noailles dit de lui : « Nous avons ici un ange qui nous garde. » — Oui, M. l'abbé Méric a bien raison d'écrire : « On vit se

renouveler, à cette époque, dans cette prison qui rappelait les Catacombes, des scènes magnifiques et les glorieux sacrifices des premiers chrétiens. Dans les rangs épais de ces prisonniers mêlés, qui sortaient de ce cachot après quelques jours, quelques heures d'attente et d'agonie, il y avait des prêtres de tout âge, des jeunes filles et des jeunes femmes dont l'âme était à la hauteur de leur race. Ces prêtres, ces femmes, ces jeunes filles, ces confesseurs de la foi, consolés par les espérances éternelles, relevés et fortifiés par un dernier pardon, montaient au martyre de l'échafaud, comme les premiers chrétiens allaient aux lions de l'amphithéâtre, d'un pas sûr et tranquille, en portant déjà sur leur front et dans leurs yeux le signe divin des prédestinés. »

Passer d'un ange à M. de Talleyrand, c'est faire beaucoup de chemin. Récemment encore, un journal nous contait un détail de ses funérailles. Toutes les cérémonies étaient terminées, à l'église et rue Saint-Florentin. On venait de transporter le cercueil sur la voiture de poste qui allait se diriger vers le château de Valençay. Le postillon demande par quelle barrière il doit sortir de Paris. « Par la barrière d'Enfer ! » répond le chœur des assistants.

Je trouve dans le livre de M. l'abbé Méric des renseignements tout nouveaux sur les débuts de M. de Talleyrand dans la carrière sacerdotale qu'il devait se hâter de déserter et de déshonorer. Voici la version généralement accréditée, et que m'avait paru adopter Monseigneur l'évêque d'Orléans, confesseur du plus énigmatique des grands coupables, — au moment où sa diplomatie n'avait

plus à tromper que le bon Dieu : Un enfant de race illustre, naissant avec un pied-bot; cette infirmité, d'après la funeste habitude des familles de haute noblesse, le condamnant fatalement à la prêtrise et à l'épiscopat; tous les ravages, tous les corrosifs d'une vocation forcée, se combinant, dans une âme pervertie d'avance, avec les leçons de la philosophie, les raffinements de l'incrédulité, les tentations du libertinage et les approches de la Révolution; cette Révolution laissant tout juste au jeune Talleyrand le temps d'être évêque d'Autun et de préluder à l'apostasie par le sacrilège; le prêtre émancipé jetant sa mitre par-dessus les moulins, rompant avec l'Église, aspirant par tous les pores les impiétés révolutionnaires et les ignominies du Directoire, n'ayant plus d'autre bréviaire que ses vices, ne gardant de son caractère indélébile et sacré que ce qu'il fallait pour profaner ce qu'il reniait et joindre la parodie à la trahison. On sait le reste : la singulière indulgence du monde pour le célèbre apostat qui rachetait ses mauvaises actions par des bons mots; les divers gouvernements réclamant le droit de l'employer en le mésestimant; lui, toujours impassible, se vengeant de cette mésestime par un détachement absolu de ce qu'il avait l'air de servir et une incroyable aptitude à prévoir la chute de ce qui allait tomber; profitant de l'élasticité de sa conscience pour la mouler sur les événements et faire croire à autrui, peut-être à lui-même, que ceux qu'il abandonnait avaient pris les devants sur son abandon; enfin, après avoir savouré tous les plaisirs de la vie, toutes les

puissances du pouvoir, après avoir parcouru toute l'échelle des dignités et des vanités humaines, toute la gamme des honneurs *qui n'ont pas de singulier*, se décidant, *in extremis*, à abjurer ses erreurs, évitant d'ajouter aux scandales de sa vie le scandale de l'impénitence finale, et donnant à sa conversion, que nous voulons croire sincère, l'apparence, sinon d'un escamotage, au moins d'une formalité, plutôt que l'effusion d'un repentir immense, mesuré d'après l'immensité de ses fautes et de la miséricorde divine.

Voilà le Talleyrand légendaire ou, si vous l'aimez mieux, le Talleyrand historique. A présent, si nous nous en rapportons au récit de M. Elie Méric, Talleyrand, à ses débuts, aurait été plus coupable encore. Ce n'est plus un gentilhomme, disciple de Voltaire et de Jean-Jacques, un bel esprit mondain, voluptueux et libertin, à qui l'on fait violence. C'est un hypocrite, qui se prépare par d'odieux mensonges à une longue série de ruses, de dissimulations, d'intrigues et de roueries. Personne ne le force d'entrer dans les ordres, au contraire. Ses précepteurs, ses camarades, ses maîtres, tous ceux qui le connaissent, savent que l'Église ferait en lui une dangereuse et détestable recrue. Mais ce mécréant, qui va profiter des *bienfaits* de la Révolution, exploite, en attendant, les abus de l'ancien régime. Ses vices ont de perpétuels besoins d'argent, et il veut émarger à la feuille des bénéfices. Ici je cède la parole à M. Elie Méric :

« Quel est donc cet homme néfaste qui accepte la mission sacrilège de se passer du chef suprême de l'Église

et de donner au troupeau des pasteurs intrus? C'est Talleyrand... M. de Sauzin, mort évêque de Blois à l'âge de quatre-vingt-huit ans, disait un jour à M. Langlais, laïque, excellent chrétien, et premier précepteur de Talleyrand : — Comment donc avez-vous pu faire un prêtre de cet homme?

» — Hélas! répondit M. Langlais, vous ne vous imaginez pas tout ce que j'ai fait pour l'empêcher d'entrer dans l'état ecclésiastique. »

Il y a loin de là à une vocation *imposée de force* par une famille ambitieuse.

« ... Les directeurs du séminaire de Saint-Sulpice ne l'appelèrent pas au sous-diaconat; ils avaient deviné, sous ce masque sardonique, l'âme qui ne pouvait pas appartenir à Jésus-Christ. Ils avaient bien vu. M. l'évêque de Blois dit formellement ceci en parlant de Talleyrand : « Je certifie qu'il n'a pas été appelé. Mais, pendant les vacances, quand il n'était plus dans la maison, il obtint des dispenses et se fit ordonner le jour de la fête de saint Mathieu. Je peux attester qu'il était d'une humeur de chien au moment de son sous-diaconat. »

M. de La Roche-Aymon, moins accommodant que son prédécesseur à la feuille des bénéfices, M. de Jarente, avait déclaré qu'il exigerait le sous-diaconat de tout membre du clergé qui voudrait obtenir une abbaye, un prieuré ou même une pension du roi. — « Voulant satisfaire à cette condition rigoureuse, Talleyrand reçut le sous-diaconat, et fut pourvu de la riche abbaye de Saint-Denis de Reims, qui valait vingt-deux mille livres

de revenu. A partir de ce moment, sachant bien qu'il ne pouvait pas rentrer au séminaire, dont les directeurs lui auraient fermé rigoureusement l'accès des ordres supérieurs, il prit un logement en Sorbonne, et arriva au sacerdoce par une voie détournée. Prêtre, il se livre à l'agiotage et ne recule devant aucun moyen pour satisfaire sa passion de l'argent... »

Voici qui est encore plus concluant : Talleyrand voulait être évêque : — « Son père, étant tombé dangereusement malade, abandonné et condamné par les médecins, vit un jour son fils fondre en larmes et se jeter aux pieds de son lit. Le fils ne pleurait pas le père qui allait mourir. L'ambitieux craignait de perdre sa dernière espérance. Il représenta à son père qu'il serait déshonoré si l'épiscopat lui était refusé. Il prit l'engagement de renoncer à l'agiotage et de réparer par une conduite meilleure les déplorables scandales de sa vie passée. Le vieillard, ému de ces larmes, faible et croyant à la sincérité de la douleur de son fils, écrivit à Louis XVI d'une main tremblante, et demanda pour lui un évêché. Le roi connaissait beaucoup M. de Talleyrand. Il l'avait eu pour *menin* pendant son enfance. Il ouvre sa lettre, la lit avec attention, hésite un instant et répond :

» — M. de Talleyrand est un homme de bien; il est atteint d'une maladie mortelle; puisque, sur le point de paraître devant Dieu, il me fait cette demande pour son fils, en m'assurant qu'il est converti, il faut que cette conversion soit, en effet, sincère, » — et il le fit nommer aussitôt à l'évêché d'Autun. »

De cet ensemble il résulte, d'abord, qu'aucune pression ne fut exercée sur le jeune Talleyrand, qui eut toute l'initiative de son ordination sacrilège, et dont la résolution bien arrêtée était d'arriver, *per fas et nefas*, à la richesse et aux dignités de l'Église; secondement, que le trait caractéristique de cette première phase de sa carrière fut l'hypocrisie, une hypocrisie vulgaire et basse, ayant horreur de la ligne droite et ne procédant que par voies tortueuses. Ainsi serait justifiée la célèbre épigramme d'Ecouchard Lebrun :

Roquette dans son temps, Talleyrand dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun;
Tartufe est l'image de l'un...
Ah! si Molière avait vu l'autre!...

Remarquez, en effet, que, si l'on adopte, au sujet du prince de Talleyrand, l'opinion généralement répandue, l'hypocrisie proprement dite ne figurerait que d'une façon bien secondaire dans son énorme dossier. Il nous ferait penser au don Juan de Molière plutôt qu'à son Tartufe. La dissimulation, la duplicité, l'astuce, confinent l'hypocrisie, mais sans s'y confondre; dans ses désordres, dans ses vices, dans ses volte-face, dans ses sacrilèges, Talleyrand garde je ne sais quel air de grand seigneur, je ne sais quelle nonchalance narquoise et hautaine, qui se concilient mal avec le type habituel de l'hypocrite; c'est le front haut, le sourire aux lèvres, qu'il se fait le contempteur des lois divines et humaines et qu'il joue avec les vases de l'autel. Il y a, dans sa vie publique et privée, quelque chose de taciturne, de mys-

térieux et de clandestin, qui le dispense de mentir. Il sous-entend ses mensonges plutôt qu'il ne les articule. Il rejette la responsabilité de ses trahisons sur les caprices de la fortune et les fautes de ceux qu'il trahit. Peu s'en faut que cet homme sans conscience, sans préjugés, sans principes, ne se déclare l'interprète et le mandataire de la conscience et de la morale universelles, quand il s'agit d'achever d'un coup de son pied-bot le gouvernement qui finit et de saluer d'un coup de son encensoir le gouvernement qui commence.

Je soumettrai une objection à M. Elie Méric : M. de Talleyrand, père de l'évêque d'Autun, a-t-il pu jouer le rôle que lui attribue le biographe de l'abbé Emery, s'appuyant sur des notes manuscrites conservées au séminaire de Saint-Sulpice? N'y a-t-il pas là quelque erreur de date ou de personne? De trente-cinq ans plus âgé que Louis XVI, M. de Talleyrand n'avait pu être son *menin*, titre bizarre et assez mal choisi, qui signifiait, dans l'ancienne cour, une sorte de camaraderie entre l'héritier de la couronne et ses compagnons d'enfance, d'études et de jeux. Et puis, est-il bien vraisemblable que ce jeune homme, spirituel et sceptique, ayant le sentiment de sa supériorité d'esprit, libre de choisir sa carrière, flairant dans l'air des catastrophes prochaines qui devaient ouvrir à ses talents des horizons nouveaux, ait attaché tant de prix à un évêché qui, de toutes façons, ne pouvait que l'embarrasser, soit que le vertueux Louis XVI restât sur le trône, soit qu'une révolution vînt bouleverser toutes les conditions de la vie sociale? C'est un doute que j'exprime, rien de plus.

Que dire de Napoléon Bonaparte, qui occupe une large place dans le second volume de l'ouvrage de M. Elie Méric? On ne me croirait pas, si je me faisais son panégyriste ou même son avocat; mais, en vérité, je me demande ce que l'histoire, le patriotisme et la morale peuvent gagner à ces tardives flétrissures où s'entremêlent des commérages de femmes de chambre, des renseignements de libelles apocryphes et des odeurs de roman naturaliste. Que l'on juge Napoléon de haut, que l'on condamne en lui le meurtrier du duc d'Enghien, le revenant de l'île d'Elbe, le persécuteur de toute idée libérale, le consommateur insatiable de chair à canon, maudit des veuves, des orphelins et des mères; que l'on rappelle qu'il nous a fait beaucoup de mal et nous en a légué encore plus; que l'on fasse ressortir le contraste de ces maux effroyables avec d'absurdes programmes où s'affirment des illusions insensées, soit! Mais il faudrait que les arrêts lancés contre cette gigantesque mémoire eussent un caractère de grandeur et fussent formulés au nom des lois immortelles de la justice et de la pitié. Il faudrait jeter à ce Titan des quartiers de roc et non pas des poignées de boue; il faudrait extraire les projectiles des flancs épiques de Pélion ou d'Ossa, et non de la hotte du chiffonnier. Avec un homme de cette taille, j'accepte Tacite; je récuse Suétone et Pétrone. J'écoute Chateaubriand, Bonald, Joseph de Maistre, Lamartine; je ne veux ni de madame Pipelet, ni du *Gazetier cuirassé*. Notre siècle est-il donc si riche en grands hommes, les rayons de son soleil couchant sont-ils donc

si éclatants, pour que le rival de César et d'Alexandre devienne l'émule de Tibère à Caprée?

Dans le livre de M. Élie Méric, Napoléon, Premier Consul et Empereur, nous apparaît tel que nous nous l'étions toujours représenté : despote, irascible, inégal, absolu, enclin à faire de sa volonté souveraine une partie essentielle de la religion de l'État, pas assez croyant pour comprendre que cette religion doit dominer tous les intérêts terrestres; pas assez humain pour se dire que n'admettre le christianisme que comme un instrument de règne et un ressort de gouvernement, c'est s'exposer à ce qu'il se retourne tôt ou tard contre la main qui le profane en l'employant; — mais ayant du moins le mérite, au milieu d'un entourage d'athées, de généraux sans foi ni loi et de femmes galantes, de poursuivre énergiquement son idée de reconstitution de l'Église catholique, ravivée par ses douleurs et renaissant sur ses ruines. Si, après avoir lu les deux volumes de M. Élie Méric, on reconnaît que l'abbé Emery fut un type de piété inflexible, de vertu, de douceur et de sagesse, on m'accordera peut-être que l'homme revêtu d'un pouvoir sans limites qui, sauf quelques crises et quelques bourrasques, sut constamment s'accorder avec ce modèle de perfection chrétienne, ne fut ni un ogre ni un monstre.

2 septembre 1887.

M. GEORGE DURUY [1]

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Nous savons ce que c'est que l'*unisson* en musique, et nous ne pouvons oublier le foudroyant unisson des quatorze violons de l'Opéra, au dernier entr'acte de l'*Africaine*. En ménage, l'unisson est-il exactement synonyme du bon accord? Nous ne le croyons pas; nous dirions volontiers que, en matière conjugale, le bon accord est la prose, et l'unisson la poésie. Vivant au milieu de paysans et de paysannes, j'ai pu remarquer que le mari et la femme sont presque toujours d'accord, surtout quand il s'agit d'exploiter le propriétaire. Dirons-nous que leurs cœurs battent à l'unisson? Les âmes sensibles nous accuseraient de profaner un des mots les plus doux du vocabulaire romanesque. Pour réaliser l'heureux titre du récit de M. George Duruy, il faut imaginer certaines conditions sociales où les sentiments

1. L'*Unisson*.

sont plus délicats et plus raffinés, où les esprits plus cultivés ont à la fois plus d'exigences et peuvent faire plus de concessions, où la politesse du langage et l'élégance des habitudes ajoutent au charme de l'intimité. Pour le bon accord, la raison suffit. Il suffit que l'un des deux intéressés soit assez sage pour se dire que la nécessité de vivre ensemble, la communauté des intérêts, l'avenir des enfants, prêchent la résignation à défaut du bonheur, l'amitié à défaut de l'amour, et conseillent de supporter patiemment les aspérités de caractère, les inégalités d'humeur et même le chagrin d'être incompris ou incomprise. L'unisson suppose que l'on ne se borne pas à supprimer, à ignorer les motifs de dissidence, les petits griefs, les légers nuages, mais que, dans une exquise harmonie, le mari se demande si ce n'est pas lui qui a pensé ce que sa femme vient de dire, si ce n'est pas elle qui a senti ce qu'il vient d'exprimer. On a répété à satiété la maxime de La Rochefoucauld : « Il y a de bons ménages; il n'y en a presque pas de délicieux. » — Eh bien! le bon mariage, c'est le bon accord; le mariage délicieux, c'est l'unisson. L'un est le potage, le bœuf, deux plats au choix et le pain à discrétion; l'autre, un menu savant, combiné entre un habile cuisinier et un millionnaire gourmand.

Loin de moi l'idée de chicaner une lecture agréable et de taquiner M. George Duruy, auteur de l'*Unisson*! Pourtant, on doit avouer qu'afin de s'assurer le mérite de la difficulté vaincue, il a commencé par créer entre ses deux héros de telles dissonances, de tels désaccords

que, pour se prêter à l'*unisson* final, le lecteur a besoin d'y mettre un peu de complaisance. Raymond Blachère, baron, fils d'un général, n'est pas seulement romanesque; il est poète, et nous le verrons plus tard écrire et publier avec succès des romans antinaturalistes; ce que je suis loin de lui reprocher. Claire Lecoulturier, fille d'une bourgeoise sottement prétentieuse et d'un père positiviste, en a profité pour être à la fois très positive et très mal élevée. A tous les élans de passion, elle répond par des calculs d'arithmétique, assaisonnés de persiflage et d'ironie. Elle excelle à jeter de l'eau froide sur les amours les plus incendiaires. Elle n'a plus cette virginale innocence qui consiste à ignorer; peu ou point de religion; tout ce qu'il faut, semble-t-il, pour rebuter un amant, effrayer une mère et scandaliser un prêtre, fût-il un ancien aumônier de la marine, comme le très original et très sympathique abbé Papillon.

Madame Blachère, mère de Raymond, veuve d'un époux digne d'elle et tendrement aimé, est un type de perfection idéale qui fait le plus grand honneur au romancier. Evidemment, la Providence l'a prédestinée à réhabiliter les belles-mères; quand arrive le moment d'intervenir, elle s'acquitte admirablement de sa tâche. Est-elle bien prudente? Ne faut-il pas, au début, la croire douée d'une sorte de seconde vue, pour comprendre que son choix tombe sur Claire Lecoulturier, et qu'elle ne se laisse pas arrêter par tant de sujets d'appréhension et de méfiance? Claire est très belle, soit! Raymond est amoureux de cette splendide et cor-

recte beauté. Les deux familles habitent deux domaines qui se touchent. Mais madame Blachère, dans son orgueil maternel, doit se dire que son fils, riche, beau, spirituel, bien posé dans le monde, apparenté dans le noble faubourg, peut aisément rencontrer ailleurs, et dans des conditions moins alarmantes, une jeune personne mieux appropriée aux idées, aux habitudes, aux goûts, aux sentiments du fils et de la mère.

Quoi qu'il en soit, nous assistons aux fiançailles, puis au mariage, et l'auteur, sûr de sa force et de son adresse, accumule à plaisir, autour du contrat et du sacrement, tous les dissentiments, tous les disparates, tous les *hiatus*, capables d'embrouiller le fil qu'il se charge de démêler. On peut craindre que ce ne soit pas seulement un désaccord, mais une cacophonie. Les témoins d'abord. Raymond écrit avec une émotion de fierté bien légitime, mais un peu inconséquente : « Pour moi, deux intimes amis de mon père, le vice-amiral de Noirmont, notre cousin, et le général de La Croix de Manse, ancien gouverneur du Sénégal... Pour Claire, M. Clérambot, enrichi dans les boîtes à sardines, et M. Blum, millionnaire par la grâce du guano... J'ai éprouvé une petite satisfaction égoïste et maligne... Il y a donc encore des cas où les millions de M. Clérambot et ceux de M. Blum, les boîtes à sardines et le guano, passent après les huit ou dix mille livres de rente de deux vieux soldats, couverts de blessures et de gloire!... *Merci, mon Dieu*, et faites que cela dure! »

Ailleurs, Raymond écrit : « J'admire la rigueur de la

méthode scientifique appliquée par Claire aux choses du sentiment... Et je vais lire un peu de Musset pour me réchauffer; car cette douche de froide sagesse m'a glacé...

»... Comment se peut-il faire qu'une fille si charmante, si gaie, si vivante, si vraiment femme à de certains moments, puisse se métamorphoser à d'autres en une sorte de petit notaire qui raisonne avec toute la froide, sèche et désenchantante sagesse d'un vieux tabellion?... »

Voici qui est plus grave, plus irrémédiable : — « Je lui ai parlé de mon père. J'ai tâché de faire revivre un instant, d'évoquer devant elle cette figure fine et fière de soldat-gentilhomme dont le cher souvenir vivra dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai moi-même. J'étais ému. J'aurais voulu lui dire comment il s'était conduit à Reichshoffen; mais elle m'a coupé la parole :

» — Oui, oui, je sais..... Il paraît que ç'a été superbe... L'Empereur voulait le faire comte, n'est-ce pas?... La chute de l'Empire a dû bien vous ennuyer!... »

Plus loin, à un mot de Raymond qui trahit son désir d'avoir des enfants, Claire réplique :

« — Faut-il, pour vous plaire, que je fasse semblant d'adorer les enfants, parce que ce goût-là entre, comme celui des sonates de Mozart, dans le programme de l'éducation féminine, telle que vous la concevez? Eh bien! non, je ne les aime pas!... Ça pleure, ça crie, *ça bave*, c'est *sale comme de petits gorets*... Et puis, pour une

jeune femme, songez quel ennui! Allez donc au bal, au théâtre, à cheval... Essayez de vous amuser un peu!!.. »

Enfin, dans la rédaction du contrat, la jeune fille déploie toute l'âpreté de son esprit pratique, toutes ses « épouvantables aptitudes ». — « Nous nous marions sous le régime de la communauté réduite aux *acquêts*. A moi de faire des *acquêts*! Quelle belle chose que cette prime offerte à l'avarice du mari! »

Ainsi, aucune illusion n'est possible, pas même celle d'un amour partagé, tel que pourrait l'entendre Raymond, avide d'effusion et de tendresse, désireux de mettre dans le mariage autre chose que des chiffres, des convenances, des achats d'ameublements et de corbeille. Sa future compagne, dont le cœur est déjà ridé comme un billet de banque, ne se donne même pas la peine de dissimuler et de feindre : si elle a accepté Raymond, c'est qu'il ne lui déplaît pas, et que, en somme, elle le trouve préférable aux autres jeunes gens qui ont demandé sa main. Mais qu'il n'exige rien de plus! Pendant ces causeries préliminaires, doux échange de pensées, de sentiments, de projets, de rêves, où deux âmes s'épanchent l'une dans l'autre, et qui font souvent du prologue quelque chose de supérieur au poème, si Claire semble un moment s'oublier, s'humaniser, se *féminiser*, se départir de son ironique tiédeur, se montrer capable d'une affection vraie, c'est un éclair. Elle ne tarde pas à se raviser, à rentrer dans son rôle, et un mot cruel, une réponse glaciale rejette le pauvre Raymond dans ses perplexités.

Il l'épouse pourtant. Sa mère et l'abbé Papillon paraissent se réjouir de ce mariage. Ils ont foi dans l'avenir; Raymond partage leur espoir et leur confiance. Mais, lorsque, à la fin de la seconde partie, brisé par une série de désenchantements et de déboires, Raymond se sent en proie à une détresse morale si cruelle, que le mot redoutable, qu'il s'obstinait encore à ne pas vouloir prononcer, jaillit soudain de ses lèvres; lorsqu'il s'écrie : — « Mon Dieu! que je suis malheureux! » — on est tenté de lui dire : « Tu l'as voulu! »

C'est que, dans cette seconde partie qui risquerait d'être décisive, Raymond et Claire n'ont cessé de jouer à leurs dépens une comédie qui a été essayée, je crois, et qui sera toujours à refaire : *Faute de s'entendre*. Citons au hasard quelques détails. Nous voici au voyage de noces, dont les médecins et les moralistes ont bien raison de dissuader les jeunes mariés. La causerie en vagon, les épisodes de l'arrivée à Biarritz, prouvent que les deux âmes sont encore fort loin de s'appareiller. Raymond parle de ses émotions pendant la cérémonie du mariage religieux. Claire répond : « Je regardais le suisse... Je regardais aussi un vieux prêtre, dans le chœur, qui avait l'air bien malheureux de ne pas pouvoir priser. » — Raymond écrit à sa mère : « Je n'ai rien à vous dire, sinon que je suis le plus heureux des hommes... » (En vérité, il n'est pas difficile!) — Claire écrit à la sienne : « Nous sommes installés à l'hôtel d'Angleterre; c'est un peu cher, mais confortable; avec mon café au lait du matin, nos deux repas à

table d'hôte, il faut compter *dans les quarante francs* par jour. Je ne comprends dans ce prix ni le vin qui est à part, ni le blanchissage. » — Quelques jours après, Raymond reçoit une lettre, où sa mère lui conseille d'obtenir, dans l'intérêt même de la santé de Claire, que la jeune femme se livre avec beaucoup plus de modération à son goût pour les bains de mer; et il a lu entre les lignes la pensée de tendre sollicitude qui inspire ces recommandations. Il profite de l'occasion qui s'offre pour indiquer discrètement que ces bains trop fréquents sont de nature à compromettre la plus douce et la plus chère de ses espérances.

— N'insistez pas, mon cher, réplique Claire d'un ton sec. J'en prendrais deux par jour, si j'étais sûre de ce que vous me dites...

Prenez la basse-taille la plus profonde, la plus abrupte, du théâtre de l'Opéra et le *soprano* le plus aigu de l'Opéra-Comique. Priez-les de chanter ensemble, l'un l'air de la Reine de la Nuit, de la *Flûte enchantée*, l'autre la *Marseillaise*; vous aurez une idée de l'harmonie qui sévit sur ce jeune ménage, en attendant l'*unisson*. Mais, quand même le récit de M. George Duruy ne serait pas, en somme, fort intéresssant, quand même un roman d'analyse psychologique ne me semblerait pas préférable à tous les autres genres de romans, voici qui me désarme : Raymond et Claire ont rencontré à Biarritz, la marquise de Sizerac, une de ces femmes sans préjugés, qui se consolent de vieillir en se donnant à elles-mêmes toutes les illusions, toutes les pré-

rogatives de la jeunesse, et qui se font pardonner leurs galanteries en patronnant les Lettres et les Arts. (On sait que ces patronnes-là n'ont pas besoin d'être des saintes.)

Nous assistons à une soirée d'intimes chez la marquise : « L'énorme dame brune était une Phanariote, madame Théophanie Contouriadès, qui s'occupait de poésie. Le vieux monsieur s'appelait Durand-Bey. Il avait longtemps habité l'Égypte, voyagé chez les Nyams-Nyams, et composé un ouvrage fort intéressant sur les mœurs des Termites. Un petit jeune homme blond, à moustache naissante et frisée, rose de teint, timide comme une jeune fille, était Cyprien Bordère, romancier dont les débuts avaient eu un certain retentissement.

» Le jeune homme blond et rose raconta une nouvelle qu'il allait bientôt publier. C'était une *Contribution à l'enquête sociale*, — la monographie d'une fille de cuisine, mise à mal, au premier chapitre, par un hercule de foire, et qui, après avoir, au second, accouché — avec les fers, — d'un enfant mort, mourait, au troisième, asphyxiée dans sa cuisine par les exhalaisons de l'évier, un jour d'orage qu'elle épluchait des carottes.

» J'ai mis près de deux ans à *documenter* cette étude, ajouta-t-il timidement. L'accouchement, surtout, m'a donné beaucoup de mal... à cause des fers.

» — Je vous crois!... fit madame de Sizerac. Avez-vous un bon titre, au moins!

» Il baissa les yeux et répondit d'un air modeste :

» — Souillon, madame la marquise!

» — Ah! dit-elle, ces jeunes gens d'aujourd'hui ont des idées charmantes!... Vous aurez un succès énorme, mon cher!... cinquante éditions! »

Quel joli croquis satirique! Et dire que ce n'est pas même une parodie, puisque la parodie comporte une exagération et qu'ici la copie reste au-dessous du modèle! *Souillon*, la fille de cuisine mise à mal par un hercule de foire, l'accouchement par le forceps, l'évier, l'asphyxie, les carottes, tout cela fait l'effet d'un *conte à ma fille*, comparé à certains chapitres du dernier roman de M. Zola, encore plus asphyxiant pour le lecteur que les exhalaisons de l'évier pour mademoiselle Souillon!

Cette rencontre littéraire, poétique, scientifique, archéologique et naturaliste avec la marquise de Sizerac a des conséquences qui tournent bien, mais qui pourraient mal tourner. Raymond fait preuve d'esprit en discutant avec Cyprien Bordère les beautés de l'asphyxie, de la carotte et du forceps. Il publie un roman de la vieille école, — genre Charles de Bernard ou Jules Sandeau, — et ce roman a du succès. Il écrit de jolis vers sur l'album de madame de Sizerac. Il réussit — un peu trop — auprès de l'inflammable marquise. Bref, sa femme commence à s'apercevoir que, s'il n'est pas habillé à la mode des gommeux et des *clubmen*, il mérite d'être aimé. Elle se dit : « Mon cœur bat », mais ce battement tardif n'est pas encore l'*unisson*. Alors, c'est Raymond qui récalcitre, et décourage l'amour de Claire, au moment où il n'aurait plus qu'à le cueillir dans ses beaux yeux et sur ses lèvres. Il ne lui plaît pas

d'être aimé ainsi; d'autant moins que la pauvre Claire, jalouse de la marquise et assez mal inspirée par sa jalousie, a la fâcheuse idée de se transformer en *bas bleu*, elle qui déclarait son antipathie pour la littérature, la poésie et la musique, elle qui s'avouait incapable de distinguer Mozart d'Offenbach et Mignard de Raphaël. Un *bas bleu* sans vocation, ce n'est pas de l'azur, c'est de l'indigo. Naturellement, la jeune néophyte bâtit sur le sable sa conversion poétique et littéraire. N'ayant pas le don, elle commet d'étranges bévues. Elle passe par-dessus Lamartine et Musset pour arriver à Leconte de Lisle. Remercions encore M. George Duruy qui saisit cette occasion pour décocher un trait malin à la poésie hirsute et préhistorique du successeur de Victor Hugo :

Et la trentième année, au siècle de l'épreuve,
Etant captif parmi les cavaliers d'Assur,
Thogorma, le voyant fils d'Elam, fils de Thur,
Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
A l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur...

Stupeur et malaise de Raymond, à qui Claire répond en éclatant de rire :

— « Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de femmes qui soient capables de réciter du *Kaïn*, et du *Kaïn* avec un K, encore! »

Raymond est agacé; puisque le titre du roman nous induit en comparaisons musicales, je dirai qu'il éprouve une souffrance analogue à celle que ressentirait un mélomane, doué d'une oreille excessivement juste, s'il enten-

dait une jolie voix chanter faux d'un bout à l'autre d'un air de bravoure. Son irritation croissante l'empêche de remarquer ce qui se mêle d'amour maladroit, mais sincère, aux efforts de Claire pour se mettre, non pas à l'unisson, mais au niveau des Philamintes contemporaines. Sa mauvaise humeur s'exacerbe encore, lorsqu'il voit sa femme se prendre au sérieux dans sa métamorphose, suivre toutes les séances de l'Institut, occuper d'elle, de ses réceptions, de ses talents, des documents humains qu'elle récolte pour son mari, les journaux à sensation, les railleurs et les rivales. Pour lui, simplement spirituel, ennemi de tout charlatanisme, de toutes les variétés de la fanfare et de la pose, quel supplice! Avoir rêvé une tourterelle et ne posséder qu'une perruche! Être le mari d'une femme qui *documente* à tort et à travers sous prétexte de contribuer à ses succès littéraires, et qui fait concurrence à certain salon de la rive gauche! C'est alors que ce cri de détresse s'échappe de sa poitrine : « Mon Dieu, que je suis malheureux! »

Vous le voyez, Raymond et Claire ont à revenir de bien loin; de si loin, que je n'oserais pas conseiller aux jeunes mariés, lecteurs et lectrices du roman de M. George Duruy, de se fier à ces billets de retour. Ce qui complique encore la situation, c'est que Raymond, ennuyé des prétentions littéraires et documentaires de sa femme, ne lui sachant aucun gré de cette pédantesque preuve d'amour, s'engage fort avant avec la dame de Sizerac, dont la beauté mûrissante pourrait bien accepter cette

bonne aubaine. Nous avons là quelques jolies pages de marivaudage sérieux, plus dangereux peut-être que le marivaudage de comédie. Maintenant, voici ma seule critique : L'étude très fine et très délicate de M. George Duruy me semblerait plus persuasive, si, dans son analyse, les sentiments et les caractères créaient les événements; tandis que, dans l'*Unisson*, ce sont des circonstances particulières qui modifient les sentiments, assouplissent les caractères et amènent le dénouement. Madame Blachère, mère de Raymond, est exquise, parfaite, idéale. Mais j'ai connu des mères, presque aussi admirables, auxquelles il suffisait de soupçonner les tristesses et les déceptions conjugales de leur fils pour prendre leur belle-fille en grippe, — et bonsoir! Elles perdaient toute influence, et devenaient des dissolvants au lieu d'être des traits d'union. Exemple :

Il y a quelque espoir de grossesse. Claire ne s'obstine pas moins à monter à cheval avec une sorte de bravade. Son mari se fâche. Elle en appelle à sa belle-mère. — « Est-ce un bien grand crime? — Non, mon enfant, répond madame Blachère, ce n'est pas un grand crime... Mais ce serait un grand malheur que vous n'eussiez pas un jour une petite fille pour lui apprendre à porter l'amazone avec autant de grâce que vous-même... »

On ne saurait mieux dire; mais supposez une réponse aigre-douce, aspergée du verjus de belle-mère; les dissentiments s'aggravent et s'enveniment au lieu de s'adoucir.

L'aimable femme soutient jusqu'au bout son rôle

d'ange conciliateur. Que dire de l'abbé Papillon, qui ressemble un peu trop à Got, le *rabbi* dans l'*Ami Fritz?* « *Croissez et multipliez!...* » Au lieu de cet aumônier du dieu Neptune et du dieu des bonnes gens, imaginez un curé ordinaire, un peu sermonneur, dont la soutane aurait des manches plus étroites, et qui, prêtre avant tout, ne perdrait pas de vue, dans ces alternatives de tendresses et de bouderies, la religion, une religion sérieuse, trop négligée comme moyen de rapprochement définitif entre les deux époux. Il prêche tour à tour Raymond et Claire; mais ses sermons arrivent trop tôt, et produisent un effet contraire à celui qu'il se propose. Quant à madame de Sizerac, le jeune ménage en est quitte à bon marché; *quitte pour la peur!* Courtisée par un beau poète-romancier de vingt-sept ans, la marquise, qui en avoue quarante-quatre, a le courage de faire une bonne action, sans doute pour atténuer celles qui furent moins bonnes. Seulement, je ferai observer à M. Duruy que la scène capitale, où il nous montre Claire allant demander humblement à madame de Sizerac de lui rendre son mari, n'est pas originale. Je la retrouve dans un des premiers récits de Balzac, *Gloire et malheur*, où nous voyons Augustine de Sommervieux, née Guillaume, — *Au chat qui pelote*, — chez la duchesse de Carigliano, une de ces duchesses pour lesquelles Balzac aurait mérité un brevet d'invention.

— « Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous

va vous sembler bien singulière; mais le désespoir a sa folie et doit faire tout excuser; j'adore mon mari, madame!... »

N'importe! Tout est bien qui finit bien. Si l'*Unisson* se fait attendre, s'il n'arrive qu'à la dernière page sous les traits d'un gros *bébé* que Claire nourrit de son lait, l'auteur nous conduit à ce dénouement plus désiré qu'espéré par une route fort accidentée, entrecoupée de sentiers de traverse, mais où nous n'avons nulle peine à le suivre; car il y déploie de rares qualités d'observateur et de conteur. Si j'ai cru devoir faire à l'*Unisson* bonne mesure, c'est que j'y ai vu, avec un de mes meilleurs confrères, un nouveau mouvement de réaction « contre les ennuyeuses études ou les grossièretés voulues »; — contre les romans où il est bien difficile d'observer et d'étudier les personnages et les caractères; car, préalablement, il faudrait les nettoyer — et ils sont si sales!...

15 août 1887.

M. DE VILLÈLE [1]

Bien souvent, depuis plus d'un demi-siècle, nous avons évoqué le souvenir et le nom de M. le comte de Villèle. A mesure que la France passait d'une faute à une folie, d'une folie à une aventure, d'une aventure à un désastre et d'un désastre à un opprobre, nos légitimes regrets redoublaient de vivacité. En effet, ce qui a perdu notre malheureux pays dans ses diverses étapes du mal au pire, c'est l'imagination, sans correctif et sans contrepoids; l'imagination, quand les libéraux, coalisés avec les bonapartistes, nous persuadèrent, avant 1830, que nous risquions de dépérir d'un jeûne de liberté et d'une inanition de gloire; l'imagination encore, lorsqu'un grand poète nous fit croire que la France s'ennuyait sous une monarchie trop prosaïque et trop bourgeoise pour nos ambitions et nos rêves; puis, d'un extrême à l'autre, quand le prestige d'un prodigieux

1. *Mémoires et correspondance.*

génie nous éblouit au point de nous aveugler sur la différence qui pouvait exister entre un oncle et un neveu; enfin, au penchant de notre ruine, à mi-chemin de l'abîme, lorsque le plus hâbleur des tribuns, s'improvisant ministre de la guerre, tacticien, stratégiste et général d'armée, nous lançait, chaque matin, un bulletin de victoire, démenti, le soir, par un aveu de défaite. Cherchez le secret de l'absurde popularité de M. Gambetta, vous n'en trouverez pas d'autre que celui-ci : pendant cinq mois, nous lui avons dû d'être vainqueurs en imagination, tandis que les Prussiens étaient vainqueurs en réalité.

M. de Villèle a personnifié la raison dans le gouvernement, et c'est pour cela qu'il fut impopulaire; la raison supérieure, touchant de près au génie; car, si l'on dit couramment le génie des affaires, le génie des finances, jamais ce mot sonore ne reçut d'application plus exacte; raison imperturbable, ne se payant pas de mots, rebelle aux chimères, refusant de compromettre ou d'appauvrir la France sous prétexte que Milthiade avait jadis gagné la bataille de Marathon, et que Sophocle avait composé de belles tragédies. Je viens d'écrire le mot *finances*, ce cauchemar de nos ministres d'aujourd'hui. Comment échapper à la comparaison? Comment se défendre d'un serrement de cœur et d'un aplatissement de porte-monnaie, quand on songe à ce que furent nos finances sous l'admirable direction de M. de Villèle, et à ce qu'elles sont sous les ministères républicains; bien habiles, eux aussi, puisqu'ils ont trouvé moyen

de nous mettre plus près de la banqueroute et plus avant dans le *déficit* que les prodigalités de l'Empire, la guerre de 1870, les horreurs de l'invasion, la rançon de la France, les crimes de la Commune et le traité de Francfort?

Ici, je ne puis résister à l'envie de citer, en guise de preuves, quelques lignes des *Mémoires*. Nous sommes en 1807. M. de Villèle, jeune encore, sans le moindre antécédent politique, accompagne son père chez M. Pons de Vier, homme de loi et ami de la famille. Il s'agit d'éclairer des affaires fort embrouillées. Après une longue séance : « Au moment où nous nous disposions à sortir, M. Pons de Vier tira mon père à l'écart et lui dit : — Monsieur de Villèle, vous n'aurez plus besoin de moi pour vos affaires; vous avez là un fils pour qui il est inutile de les étudier ; il les devine. »

Et M. de Villèle ajoute avec une simplicité charmante : « On m'a tenu souvent des propos semblables pendant ma carrière ministérielle, et je les aurais volontiers pris pour des flatteries à l'adresse de mon habit, si je ne m'étais rappelé le mot de M. Pons de Vier. »

Ainsi, à propos de détails d'intérêt privé, quinze ans avant l'entrée de M. de Villèle au ministère, se révélaient déjà cette lucidité merveilleuse, cette sagacité incomparable, cette espèce de divination, toujours prête à mettre du jour là où il est si facile de mettre de la nuit. On parle souvent de l'éloquence des chiffres, — hélas! aujourd'hui même, cette éloquence n'est pas de nature à nous rasséréner. M. de Villèle savait élever les chiffres

jusqu'à la véritable éloquence. Un député de sa majorité me contait, il y a cinquante ans : — « Après une heure de bavardages, la discussion semblait inextricable, surtout quand les avocats y avaient passé. M. de Villèle montait à la tribune; aussitôt, on eût dit que le brouillard se dissipait, que la lumière pénétrait à flots dans ce dédale, et tel était ce prodige de clarté, qu'il donnait du charme à des questions peu *susceptibles d'ornements égayés*, comme dit Boileau en un vers médiocre. »

Mais nous allons trop vite. Les premiers chapitres offrent d'autant plus d'intérêt, que la nouvelle génération et même l'ancienne connaissaient assez mal les débuts du comte de Villèle. Nous savions qu'il avait été, à la Chambre des députés, le chef de la droite; que, après l'assassinat du duc de Berry, la naissance du duc de Bordeaux et un ministère de transition entre le centre gauche et la droite, le mouvement de l'opinion et le vote de la majorité avaient amené Louis XVIII, sincèrement constitutionnel, à modifier sa politique et à nommer — je ne dis pas à subir — ce ministère, personnifié dans le *trio* Villèle, Peyronnet et Corbière, qui devait exciter tant de colères, essuyer tant de calomnies, inspirer tant d'épigrammes, défrayer tant de satires, donner tout son essor à ce perfide esprit d'opposition qui s'accoutumait, en attendant 1830, à viser la couronne par-dessus la tête des ministres. Nous savions que M. de Villèle avait eu l'honneur d'être impopulaire et le malheur d'être l'antagoniste de

M. de Chateaubriand. Nous ne savions pas qu'il avait commencé par être marin et préludé aux bourrasques du Parlement par les orages de l'Océan. L'aimable modestie dont il a fait preuve dans ce premier volume, et qui fut un de ses traits caractéristiques, ne lui a pas permis de se faire le héros de sa propre histoire; mais ceux qui glorifient sans cesse les bienfaits de la Révolution, mis en regard des maléfices de l'ancien régime, feront bien de lire les pages où le jeune élève de l'école de marine, sans aucun luxe de palette (ce n'est pas dans ses cordes), décrit les richesses de Saint-Domingue et les inépuisables ressources qu'y trouvait la métropole :

« Rien au monde n'était comparable au spectacle qu'offrait alors, à Saint-Domingue, le développement de la culture et du commerce, fruit d'une bonne administration. La fécondité du sol était inépuisable, son étendue était immense, comparée à la consommation possible des précieux produits de son exploitation. Moins de la moitié de la colonie était cultivée, et non seulement elle suffisait à l'approvisionnement de la France en sucre, café, coton, indigo, et au débouché des vins, farines et objets manufacturés de la métropole; mais encore elle fournissait à celle-ci des moyens d'échanges avec les populations du centre de l'Europe... »

La politique coloniale de M. Jules Ferry a coûté beaucoup plus cher et rapporte beaucoup moins. Mais glissons sur ces souvenirs, qui nous forceraient de voir

les choses en noir. L'intérêt redouble, quand nous nous trouvons en présence des deux années terribles, 1814 et 1815. Ici, nos amis seront peut-être étonnés de quelques jugements de cet homme si sage, de cet esprit si admirablement équilibré : jugements de la première heure, qu'il avait probablement adoucis, huit ans plus tard, quand il entra au ministère. A cette aurore de la Restauration, si vite assombrie par le fatal épisode des Cent-Jours, M. de Villèle penche-t-il du côté de Louis XVIII ou du comte d'Artois? Le doute est permis. Il exprime le regret que Louis XVIII ait, pour ainsi dire, usurpé le pouvoir constituant, qu'il ait octroyé la charte, qu'il ne soit pas revenu à la division de la France par provinces, avec des États au lieu de préfets et de sous-préfets. Il écrit à propos du roi, qu'il prend à ce premier moment de confusion et de trouble où il était si facile de se tromper :

« Il me reste à expliquer comment un roi aussi éclairé que Louis XVIII, aussi ferme dans la défense des droits de sa couronne et aussi plein de dignité dans sa personne et dans ses actes, peut être entraîné dans une voie que ses éminentes qualités semblaient devoir lui faire éviter. Je vais remplir cette tâche, quelque pénible qu'elle soit pour les sentiments de reconnaissance, d'affection et de respect que j'ai conservés pour la mémoire de ce monarque.. »

Il dit du comte d'Artois : « Toutes les mesures qui accompagnèrent le retour du comte d'Artois révèlent une faiblesse et un aveuglement déplorables d'un côté,

et une active et satanique prévoyance de l'autre... J'ignore si la déplorable condescendance que montra le comte d'Artois, en acceptant la lieutenance générale des mains du Sénat, lui fut imposée par Louis XVIII... »

Et, dans un autre cadre, sur un autre ton : « Le rang élevé de Louis XVI et les avantages du comte d'Artois avaient rendu ces deux princes, auxquels il se sentait supérieur à tant d'égards, l'objet de sa constante émulation, *peut-être même* (oh! que c'est beau, l'esprit de respect!) d'un sentiment de jalousie. Comment voulez-vous que le roi pardonne à son frère de marcher? disait un jour, avec autant d'esprit que de malice, M. de Sémonville en voyant Louis XVIII roulé dans un fauteuil par un valet de pied, tandis que le comte d'Artois marchait auprès de lui, leste, dispos et plein de grâce, comme un jeune homme de vingt-cinq ans... »

Et beaucoup d'*et cætera*.

S'il n'y avait pas quelque chose de puéril et d'illusoire dans les distinctions de ce genre, nous dirions que, dans ces jugements approximatifs sur les deux frères que l'on put parfois, avec beaucoup d'exagération, signaler comme les deux frères ennemis, l'esprit de M. de Villèle était pour Louis XVIII et son cœur pour le comte d'Artois. Ministre sous les deux rois, il ne pouvait oublier qu'il n'avait dû, en 1822, son portefeuille et la confiance du roi constitutionnel qu'au jeu de nos institutions parlementaires et à l'énergique vœu de la majorité des Chambres, tandis que, six ans

après, Charles X ne s'était séparé qu'à contre-cœur de ses collègues et de lui, pour les remplacer par un ministère centre droit, avec une arrière-pensée, toute personnelle, toute de sentiment, qui s'appela le prince de Polignac.

Ces questions sont bien vieilles, ces souvenirs s'effacent de plus en plus dans le lointain, à l'instar de palimpsestes dont les caractères primitifs disparaîtraient sous cinq ou six couches d'écritures. Pour jeter un peu de variété sur les récits de l'illustre homme d'État, je veux citer une jolie page sur le favoritisme, à propos de M. Decazes, la bête noire de tous les *blancs* de 1818 :

« Par une fatalité qu'on ne saurait assez déplorer, la faiblesse inexplicable de quelques princes, connue sous le nom de favoritisme, était poussée chez Louis XVIII au point le plus extrême dont probablement on ait jamais vu d'exemple, et, ce qui paraît le plus étonnant, elle se conciliait dans sa personne avec un esprit éclairé, un sens droit, un tact exquis et un caractère plein de dignité...

» J'ai beaucoup réfléchi sur le favoritisme afin de chercher à m'expliquer cette inconcevable aberration de l'esprit humain. Précisément, les situations diverses où je me suis trouvé dans le cours de ma vie m'ont fourni quelques données sur ce singulier phénomène... Cette faiblesse des princes est certainement de la même nature que celle qui, chez les particuliers, a reçu le nom d'engouement. Elles affectent l'une et l'autre des

personnes saturées de bien-être et placées, en réalité ou à leurs propres yeux, dans une condition supérieure à ceux qui les entourent. Quand on est sûr d'obtenir tout ce que l'on désire, on en arrive bientôt à la satiété; quand on peut tout ce que l'on veut, on n'a plus envie de rien. Quand on n'éprouve aucun obstacle, on cesse de jouir. Le dégoût de tout est donc le fléau des hommes qui ont le sentiment de leur toute-puissance; une seule chose peut ramener chez eux le désir et la jouissance, c'est la contrariété : c'est d'elle qu'est né le favoritisme. Remarquez que c'est par l'exigence poussée jusqu'à l'asservissement que le favori fonde et consolide son pouvoir. C'est une sensation nouvelle, qu'il fait éprouver à l'heureux qui se dessèche faute de rien sentir; c'est une occupation qu'il procure au désœuvré mourant d'ennui; c'est la faim retrouvée par un estomac rassasié, la vie rendue à un corps sans âme. L'homme blasé sur tout ne peut jouir que de ce qui lui résiste. L'obstacle, la contrariété, l'assujettissement sont choses nouvelles pour lui. Elles lui plaisent et le séduisent par leur étrangeté. Voyez aussi jusqu'à quel point les favoris abusent de leur empire, et n'allez pas croire que ce soit l'excès de leurs exigences qui mette un terme à leur domination. Ce n'est que lorsque les stimulants qu'ils emploient sont émoussés par l'habitude, qu'ils sont supplantés par des rivaux dont les caprices offrent l'attrait de la nouveauté. »

J'avoue que, avant d'avoir lu cette page ingénieuse, j'expliquais autrement, du moins chez Louis XVIII, la

manie du favoritisme. Les hommes blasés sur l'exercice de la toute-puissance (et peut-on reconnaître à ce trait le roi qui en avait été si longtemps privé, et qui ne l'exerçait qu'avec les restrictions constitutionnelles?) préfèrent au plaisir d'être contrariés le bonheur d'être aimés. Or, reportez-vous en idée à la première jeunesse de Louis XVIII, et même à la seconde, puisqu'il avait trente-quatre ans, lors de la prise de la Bastille. Il voyait son frère aîné, heureux époux d'une adorable reine, qui, pour rappeler une de ses expressions pittoresques dans sa correspondance avec sa mère, n'y mettait pas de *nonchalance*; il assistait aux conquêtes mondaines et galantes du sémillant comte d'Artois, qui se préparait brillamment à être, dans sa vieillesse, *un pécheur repentant*. Marié à une princesse de Savoie, laide, massive, maladive, maussade et lunatique, il n'avait pas même eu la ressource, comme son frère, de prendre *Duthé* (la danseuse), pour se guérir d'une indigestion de gâteau de Savoie. En d'autres termes, lui, le plus spirituel des trois petits-fils de Louis XV, il n'avait pas été aimé. Son obésité précoce, d'autres infirmités peut-être, avaient mis en fuite les amours, et son aimable quatrain, qui finit par le vers :

Les amours y viendront d'eux-mêmes,

devait lui faire l'effet d'une cruelle ironie. Dès lors, à une époque où tout le monde se piquait d'être *sensible*, même ceux qui s'apprêtaient à dresser les échafauds, Louis XVIII devait accueillir avec une *sensibilité* par-

ticulière tout ce qui lui offrait l'illusion d'un sentiment intermédiaire entre l'amour et l'amitié, tout ce qui lui permettait d'aspirer la fumée d'un feu qui n'avait jamais flambé pour lui. Pour un homme d'une haute et vive intelligence, physiquement disgracié, c'est un supplice d'avoir à se dire que le plus insignifiant des jolis garçons, le plus nul des frivoles héros de salon, a plus de chances que lui auprès des femmes. D'autre part, si l'homme supérieur dont je parle est prince de sang royal ou roi de France, il éprouve une sensation analogue à celle qu'éprouverait une riche héritière, médiocrement jolie, qui aurait toujours à se demander si les plus empressés prétendants à sa main l'aiment pour elle-même ou pour les beaux yeux de sa cassette. Remarquez que la faveur de MM. d'Avaray et de Blacas coïncida avec la phase la plus douloureuse de la vie de Louis XVIII, alors que, traqué d'exil en exil, sans asile, sans argent, sans armée, il était bronzé par l'adversité plutôt que blasé sur la toute-puissance, et que les témoignages d'affection et de dévouement de ses deux nobles amis lui rappelaient, quoi qu'il ne fût pas Richard, la célèbre romance de Blondel. A qui lui aurait reproché ce favoritisme, — cette goutte d'eau dans le désert, — il aurait pu répondre, comme ce pauvre homme à qui son curé reprochait d'avoir un chien : « Monsieur le curé, si je n'en ai plus, qui m'aimera? » — Avec M. Decazes, l'explication est plus facile encore. Louis XVIII ne pouvait pas trouver chez les grands seigneurs de la vieille roche, — les Montmo-

rency, les Rohan, les La Rochefoucauld, — la souplesse, la déférence, la nuance exquise entre l'obséquiosité sans bassesse et la familiarité sans impertinence, qu'il rencontrait chez M. Decazes, homme nouveau, issu de la bourgeoisie, et d'autant plus caressant que son maître l'élevait plus haut. En pareil cas, le maître regarde le favori comme son ouvrage, et quel est l'auteur qui n'aime pas à se mirer dans son œuvre?

En outre, Louis XVIII ne détestait pas les anecdotes salées, — et même poivrées, — et même pimentées. Or, M. Decazes était en fonds dans ce genre-là, si j'en juge d'après mes souvenirs de Vichy, en 1853. M. Decazes avait alors soixante-treize ans. Chaque matin, de concert avec son digne compère, M. d'Argout, il rassemblait, autour de la Grande Grille ou de la Source de l'Hôpital, un auditoire trié sur le volet. Là, ces deux invalides de la gaudriole, qui avaient, à eux deux, cent quarante-cinq ans, racontaient des histoires tellement drôlatiques, que, pour les digérer, les gens vertueux étaient forcés d'avaler deux verres de plus.

Je terminerai par deux citations cette notice, écrite d'après les *bonnes feuilles* du premier volume, et où mes réserves, si je m'en permettais quelques-unes, devraient être surtout attribuées au contraste de la situation *actuelle* des royalistes avec celle dont s'inspirait le futur ministre de la Restauration.

Le prince Napoléon, vous le savez, décidé à tout célébrer dans la vie et les œuvres de son oncle, a eu le

triste courage d'écrire : « Tomber d'un trône comme le sien à la principauté de l'île d'Elbe, quelle chute pour Napoléon! Pourtant il eût accepté le sacrifice, il aurait vécu là, si on l'y eût laissé vivre et si le *cri de la France* n'était pas venu retentir sur ce rocher. *A cet appel passionné*, il répond avec sa décision ordinaire. »

Voilà le mensonge. Voici la vérité sous la plume de M. de Villèle :

« Je ne puis me résoudre à mettre sous les yeux de mes lecteurs les tristes détails de cette catastrophe, l'attentat le plus coupable et le plus insensé dont un peuple ait jamais été victime. Les conséquences en furent aussi honteuses que funestes pour tous. Bonaparte, qui en était le principal auteur, y perdit, comme homme de guerre, le prestige dont ses prodigieux succès l'avaient entouré jusque-là. Il reprenait les armes au moment où toutes les forces militaires de l'Europe, auxquelles il n'aurait pu résister dans sa plus grande puissance, étaient encore rassemblées. Il arrivait avec une poignée d'hommes, pour chercher les débris dispersés et démoralisés de sa vieille armée à laquelle il était redevable de tout ce qu'il avait été, et qu'il allait conduire à une entière destruction, après en avoir inutilement compromis l'honneur, la loyauté et la gloire. Il plaçait ses maréchaux et ses généraux, en récompense de tant de fidèles services, dans la dure alternative de trahir le roi ou de l'abandonner lui-même. Il avait protesté, en abdiquant, de son dévouement au

peuple français, et, au bout de quelques mois, il venait montrer, par l'acte le plus égoïste, combien le touchaient peu les intérêts les plus précieux de ce peuple. »

Maintenant, voici la touchante conclusion de la courte préface, écrite sans doute à la fin du règne de Louis-Philippe ou sous la République de février :

« J'adresserai la seconde partie de ces Mémoires à l'héritier légitime des deux rois que j'ai servis. Si, pour le bonheur de la France, qui ne saurait trouver sécurité, prospérité, liberté ni honneur, en dehors des voies qui l'ont placée à la tête des nations, la Providence et le retour de mes concitoyens à une juste appréciation de leurs intérêts, appellent ce jeune prince à remonter sur le trône de ses ancêtres, je désire qu'il puisse trouver, dans ce qu'il m'a été donné de connaître, quelque lumière sur les exemples à suivre, les erreurs et les fautes à éviter dans la direction des affaires de l'État. »

Rien de moins, rien de plus. M. Gondinet n'y trouverait pas l'équivalent du *Panache*. C'est bien là le même homme qui disait à l'aîné des Bertin : « Peu m'importerait de loger dans une cave, pourvu qu'il me fût donné d'y travailler au bien de la France. »

Peut-être les éditeurs auraient-ils dû mettre une note en marge ou au bas de ces lignes si simples, que nous ne saurions lire sans une profonde tristesse. Si le vœu de l'illustre homme d'État s'était réalisé, la France aurait échappé à des malheurs et à des hontes que je n'ai plus besoin d'énumérer. Mais enfin, puisque

la Providence en a décidé autrement, puisque notre prince a rendu à Dieu sa belle âme, si peu comprise, si méconnue, trop noble et trop pure pour les complications de la politique, il convient d'accepter quelques changements ou plutôt quelques déplacements d'idées, de sentiments et de souvenirs, que M. de Villèle serait, dans sa sagesse, le premier à nous conseiller. Nous serions infidèles au principe qu'il invoque et qui seul peut nous restituer ce que la Révolution nous a pris, si nous n'acceptions pas avec empressement, avec persévérance, la solution qui, au milieu de notre deuil, a eu du moins l'avantage d'unir dans une même pensée, dans une même espérance, toutes les nuances du parti royaliste. Sur le cercueil de notre roi sont nés pour nous de nouveaux devoirs, mais non pas des convictions nouvelles. Nous pouvons nous dire, pour nous consoler, que le royal héritage ne pouvait échoir à un plus digne, à un prétendant plus irréprochable et plus légitime.

7 octobre 1887.

LE COMTE H. DE LA FERRIÈRE [1]

Je dirai volontiers des ouvrages du comte Hector de La Ferrière, notamment d'*Amour mondain et Amour mystique*, ce que l'on dit des ménages bien assortis : « Ils semblent faits l'un pour l'autre. » — Il m'arrive souvent, en lisant les livres qui servent de textes à ces *Causeries*, de me dire tout bas : « C'est très bien; mais on ne sent pas, entre l'auteur et le sujet, ces affinités électives qui passionnent l'écrivain avant d'intéresser le lecteur, et que possédait à un si haut degré notre ami regretté, Régis Chantelauze. » A chaque page de cet élégant volume, je devinais que l'érudition et le talent d'Hector de La Ferrière auraient pu s'essayer sur un autre terrain, mais que le charme et le succès auraient été moindres. Il est si séduisant, ce XVIe siècle, paré de toutes les fleurs de la Renaissance! Et quel curieux objet d'étude, la cour des Valois! L'astuce ita-

1. *Amour mondain et Amour mystique.*

lienne s'alliant à la galanterie française! Machiavel donnant la main à Brantôme! La poésie, l'art, le réveil des imaginations endormies, devenus complices de toutes les variétés de l'amour, depuis l'amour qui chansonne jusqu'à l'amour qui tue! Figurez-vous un riche exemplaire du *Décaméron* passant par des mains sanglantes et gardant, à chaque marge, des traces de sang! Tout s'altère, se falsifie, se corrompt et s'envenime sous les dissolvantes influences dont la reine Catherine prend l'initiative. Elle a des doigts de fée pour nouer, embrouiller et débrouiller les intrigues dont elle tient les fils, et auxquelles elle demande sa puissance. Elle crée une atmosphère particulière, subtile, chaude, saturée de parfums : parfums délétères, qui grisent lorsqu'ils ne tuent pas.

Étrange époque! Byzantine avec des airs de jeunesse! Machinée comme un décor de théâtre, avec des trappes sous chacune de ses planches, recouvertes de brocart et de velours! Quand s'ouvre une fenêtre, on ne sait pas si c'est pour jeter à un amant une échelle de soie ou pour tirer sur un rival un coup d'arquebuse. Les rendez-vous sont des guet-apens, les regards n'ont pas besoin d'être louches pour être faux, les sourires sont des pièges, les hommages sont des mensonges, les serments sont des trahisons. Le plus auguste des sacrements de l'Église sert parfois à sceller les réconciliations de la veille, qui seront les assassinats du lendemain.

Et cependant, au milieu de ce chaos où il semble

qu'il n'y ait de place que pour la défiance, la terreur, la ruse, la haine, la violence et les représailles, quelle vie! Quelle fièvre de plaisirs! Que de fêtes! Que de beautés réunies pour faire tourner toutes ces têtes qui ne sont jamais bien sûres de ne pas tomber! Vous le savez, le drame et le roman se sont emparés du règne et de la cour des Valois, comme d'un domaine que l'histoire leur donnait à exploiter. Mais, en vérité, lorsqu'on lit Hector de La Ferrière, on se demande si la réalité n'est pas plus romanesque que le roman, plus dramatique que le drame. On a vivement agité, dans ces derniers temps, la question de savoir si les femmes devaient indéfiniment rester dans l'état d'infériorité sociale et morale où les a reléguées l'*omnipotence de la barbe*. On a rappelé les ouvrages de madame Sand, où la femme, supérieure au héros du récit, ne consent à cesser d'être vertueuse que par excès de vertu, c'est-à-dire de bonté, par pure concession aux exigences d'un être matériel et vulgaire, où elle garde, jusque dans ses défaillances, une sorte d'autorité maternelle, où la *maman* maintient ses prérogatives chez l'amante et a l'air de dire à la galerie stupéfaite et fort édifiée : « Ah! s'IL était à ma hauteur, Platon serait content de nous! »

Sérieusement, ne serait-il pas permis, sans choir dans le madrigal, de soumettre à une revision, non seulement la République, qui aurait droit à être réformée, comme les conscrits boiteux, bossus, sourds, aveugles, scrofuleux et valétudinaires, mais la phrase proverbiale et légendaire de je ne sais quel alcade : « Cherchez

la femme! » — Oui, cherchons-la, mais que ce ne soit pas uniquement pour trouver la piste d'un crime, pour remonter au prologue d'une tragédie de famille, pour nous expliquer comment un millionnaire a fini sur la paille, comment un homme d'esprit est mort *gâteux*, comment un homme d'honneur s'est déshonoré. Que ce soit aussi pour la reconnaître et la saluer dans tout ce qui se fait de beau et de bien, pour distinguer l'empreinte de sa main fine et délicate dans les menus détails de la vie intime qui exigent plus de dextérité que de force, pour déclarer que la femme est supérieure à l'homme, puisque c'est elle qui donne au monde ces trois types, éternellement présents à quiconque voudrait médire de l'humanité : la sœur, la mère — et la sœur de charité.

Voyez, dans le livre charmant d'Hector de La Ferrière, Jeanne de Piennes. Quel beau caractère, et quelle supériorité d'âme, de cœur, de vertu, de courage, si on la compare à son triste amoureux, à son époux selon la loi divine, François de Montmorency! C'est à peine si on ose invoquer comme circonstance atténuante en faveur de ce Montmorency, oublieux de la foi jurée, l'autorité paternelle, plus respectée alors qu'aujourd'hui, la volonté impérative du connétable, dont l'ambition et l'orgueil n'admettaient ni résistance ni réplique. Qu'il est impitoyable, ce père! Qu'il est pusillanime, ce fils! Le roi Henri II a une fille, sinon légitimée, au moins reconnue, Diane de France, et j'avoue que ces deux noms me paraissent bien séduisants! Il demande au connétable la main de François pour sa fille, et il met dans

la corbeille quasi-royale de quoi grandir un Montmorency, ce qui ne semblait pas bien facile : le cordon de chevalier de l'ordre, le gouvernement de Paris et de l'Ile de France; — sans compter la survivance de la place de grand-maître, dont le connétable est titulaire. Quel appât pour un insatiable appétit! Mais François est engagé d'honneur, d'amour et de mariage religieux, avec Jeanne de Piennes, et, certes, si la noblesse des parchemins se mesurait d'après celle des sentiments, c'est Jeanne qui ferait une mésalliance. Voilà le point de départ de cet émouvant récit : une lutte inégale entre une fière et chaste jeune femme, qui n'a, pour elle, que son amour et son droit, et toutes les puissances que l'ancien régime donnait pour complices à l'arbitraire... — Je me trompe; il en est une, la plus vénérable, la plus haute, la plus sainte de toutes, qui prend ici la défense de la faiblesse opprimée. Tandis que la majesté du trône, la gloire des armes, l'éclat des noms et des titres, les habiletés diplomatiques, conspirent contre la pauvre Jeanne, Rome refuse de consacrer cette injustice. Le mariage secret, qui a été célébré, a-t-il été consommé? Un mystère plane sur ce chapitre, et ajoute à l'intérêt romanesque. Les fières et loyales réponses de Jeanne aux divers interrogatoires ne laissent pas de doute. — « Il n'y a eu que des paroles; il ne m'a requise d'autre chose; je n'eusse pas d'ailleurs consenti. »

Par cette franche déclaration, Jeanne de Piennes donnait des armes contre elle. Elle n'en est que plus

touchante. Enfin, après bien des alternatives, la force l'emporte sur le droit. Le connétable triomphe; mais, si le privilège et le châtiment de l'orgueil n'étaient pas de s'aveugler pour s'assouvir, ce père inflexible et hautain aurait dû être moins fier de voir sa volonté accomplie, sa victime écrasée et son fils marié selon ses souhaits et ses ordres, qu'humilié d'avoir un fils si infidèle à ses promesses, si prompt à se contredire, à se dérober, à plier sous le joug paternel, à rétracter le soir ce qu'il avait affirmé le matin, à jouer, en un mot, le rôle le plus pitoyable dans ce roman dont il aurait dû être le héros, et où il fut tour à tour girouette et cire molle. Je viens d'écrire le mot châtiment. La main de Dieu s'appesantit sur presque tous les acteurs de ce drame, sur tous les meneurs de cette odieuse intrigue. Diane de France, mariée à François de Montmorency, ne put mener à bien qu'une seule de ses grossesses, et son unique enfant mourut en bas âge. Le connétable, sur qui remontait la responsabilité la plus lourde, vit s'évanouir à Saint-Quentin son prestige militaire, et sa défaite eut des conséquences désastreuses. — « Henri II meurt de l'historique coup de lance de Montgomery. Le cardinal Carafa est étranglé dans sa prison par l'ordre de Pie IV, qu'il venait de faire pape. » Enfin, jusqu'à l'archevêque de Vienne, Marillac, un des juges de Jeanne de Piennes, qui sera plus tard cité à Rome et accusé de tendances calvinistes. Quant à François de Montmorency : — « Frappé dans ses enfants, malade de corps et d'esprit, il fut pris d'un tardif remords, et

sollicita de Pie IV l'absolution qu'il n'eût peut-être pas osé demander à Paul IV. » — Il l'obtint. Espérons, pour son honneur, qu'il ne parvint ni à se consoler ni à s'absoudre.

Et Jeanne de Piennes? On voudrait que sa vie mondaine se fût terminée avec cet amour dont elle eut à se repentir, mais non pas à rougir. Malheureusement, si romanesque que soit l'histoire, elle ne peut pas être toujours du même avis que le roman. Une fois que François de Montmorency fut marié selon la volonté de son père, on consentit à lui pardonner le mal qu'on lui avait fait. Elle rentra dans le monde, et reparut à la cour. Si les belles personnes qui entouraient la reine Catherine composèrent ce que l'on appela un *escadron*, et ce qui fut plutôt un état-major, il est probable que Jeanne y mérita au moins le grade de capitaine. Hector de La Ferrière, très bien renseigné, écrit cette phrase trop vraie : — « Lorsqu'une femme a été indignement trompée et abandonnée par un homme, malheur à celui qui vient après! » — Oui, malheur! Si cette femme, ayant conscience de sa beauté et de sa valeur, n'a pas l'âme assez haut placée pour sanctifier son infortune et en appeler du trompeur à Celui qui n'a jamais trompé, elle généralise ses rancunes, qui ne devraient être qu'individuelles, et qui deviennent collectives. Au lieu de se dire : « Celui-ci paiera pour tous, » — elle dit : « Tous vont payer pour celui-ci. » — Elle ne veut d'abord qu'essayer le pouvoir de *ses charmes* (vieux style), et se prouver à elle-même que l'infidèle a été encore plus

aveugle que perfide. Il lui plaît de lire dans les regards de ses adorateurs la réhabilitation de sa beauté et la condamnation du coupable. Mais bientôt elle prend goût à ce jeu cruel. Elle change sa revanche en représailles. Elle rend responsables de ce qu'elle a souffert ceux qui aspirent à la consoler de ses souffrances. C'est en multipliant ses victimes qu'elle se dédommage d'avoir été sacrifiée. Les moralistes et les romanciers, épris d'analyse psychologique, ont remarqué que la femme abandonnée, loin de rien perdre de son prestige, y gagne, au contraire, l'attrait du mystère et de l'inconnu. La curiosité assaisonne l'amour; on veut savoir; on veut deviner. Les plus généreux désirent et espèrent indemniser celle qu'ils aiment, et, souvent, c'est à leurs dépens que se solde l'indemnité.

Les deux prétendants les plus sérieux furent Gersay et d'Alluie; sinon le billon, au moins la monnaie d'un Montmorency. Mais Jeanne ne put échapper à la prédestination tragique. qui la vengeait de ses persécuteurs. Gersay, qu'elle eût probablement préféré, était sous le poids d'une de ces équivoques. qui, à cette époque surtout, forçaient un gentilhomme d'exagérer la bravoure jusqu'à la folie, afin de prouver qu'il avait toujours été brave. On le soupçonnait d'avoir manqué de loyauté et de courage dans un duel nocturne où il tua son adversaire, le baron d'Ingrande. Il se lava de ce soupçon dans un bain de son propre sang. Jeanne de Piennes lui avait fait don d'une écharpe blanche. « A l'attaque du fort de Sainte-Catherine, il se porta à la

rencontre d'un gros de cavalerie, la tête entourée de cette écharpe, qui servit de point de mire à l'ennemi. Atteint d'une balle, il tomba raide mort. »

Restait d'Alluie. « Un petit secrétaire d'État », dit Brantôme. Jeanne finit par l'épouser. Ce mariage ne fut pas plus heureux que celui de François de Montmorency avec Diane de France. D'Alluie mourut en 1569, à peine âgé de trente-six ans. Il ne laissa pas d'enfant. Pas n'est besoin d'être sorcier pour deviner que Jeanne de Piennes, fière, aigrie, blessée dans son orgueil et dans son amour, dut souvent faire sentir à son mari qu'il n'avait été pour elle qu'un pis-aller. Détestable condition pour être heureux en ménage! La femme se renferme dans les souvenirs du haut desquels elle est tombée. L'époux, comme si ce n'était pas assez d'être jaloux du passé, est jaloux de la supériorité de celui qu'il remplace. — « Sachez, monsieur, disait l'héroïne d'un vaudeville de la rue de Chartres, que, si je n'avais pas épousé un épicier tel que vous, j'aurais pu épouser M. Chaboulard, pharmacien de père en fils! »

Après la mort de d'Alluie, commença pour Jeanne, « restée veuve à la fleur de l'âge », — l'existence voilée de deuil et d'ombre, que nous aurions voulu pouvoir dater du jour où François de Montmorency épousa Diane de France. Rien de plus mélancolique, j'allais dire de plus lugubre, que ces épilogues où l'héroïne, encore éclairée d'un rayon de soleil couchant, nous apparaît réduite aux proportions d'une femme ordinaire, avec des rides sur le visage et des cheveux qui grisonnent.

Quand elle ne meurt pas dans l'exercice de ses attributions romanesques, ou quand on ne peut pas terminer le récit par la formule obligatoire : « Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, » — le mieux est que l'on ignore ce qu'elle est devenue, et comment elle a fini. Le mystère est sa dernière auréole.

Au XVIe siècle, malgré tant de corruptions, de désordres et de scandales, cette auréole et ce mystère avaient un nom : ils s'appelaient le couvent. Les pécheresses ou les femmes trahies, plus ou moins ruinées au profit du Diable, gardaient toujours de quoi offrir le denier à Dieu. Une fois que les portes du cloître étaient retombées sur elles, l'oubli, au lieu d'être leur expiation, devenait leur suprême récompense. Si, deux cents ans plus tard, une actrice célèbre a pu dire : « Nous autres comédiennes, nous mourons deux fois, » — les femmes dont je parle, religieuses de la onzième heure, volontaires ou réfugiées du sanctuaire et de la retraite, étaient mieux partagées; elles avaient le droit de dire : « Nous autres chrétiennes, nous vivons deux fois, et la seconde vie est la réparation de la première. » — « Jeanne a disparu sans laisser de traces, écrit excellemment Hector de La Ferrière, et cet inconnu, qui nous dérobe ses dernières années, ajoute encore au romanesque de sa vie. »

Ces émouvants récits ramènent sous ma plume une remarque que m'avaient suggérée les beaux livres de Mgr le duc d'Aumale et du duc Albert de Broglie. Grâce aux progrès des sciences modernes, l'art de tuer son

prochain, que l'on devrait pourtant aimer comme soi-même, se perfectionne de jour en jour. Les engins de destruction et de mort arrivent à un tel degré de précision, de portée et de rapidité foudroyante, que bientôt, quand deux armées seront en présence, celle qui n'aura pas l'esprit de tirer la première sera anéantie en trois minutes. Et cependant, à ces époques où l'artillerie et la mousqueterie semblent être à l'état d'enfance, les batailles et les sièges sont relativement plus meurtriers que Sébastopol et Solférino. La noblesse française paie de tels tributs, que l'on se demande comment il lui est resté dans les veines assez de gouttes de sang pour teindre les bois de justice de Robespierre et de Danton. La mort, au XVIe siècle, a des goûts aristocratiques. Les *sans-culottes* et les *tricoteuses*, qui criaient, en 1793 : « A bas les aristocrates ! Les aristocrates à la lanterne ! » ne se doutaient pas qu'ils étaient les plagiaires des guerres d'ancien régime, qui cachetaient de sang les parchemins. On reprochait aux gentilshommes d'autrefois de n'avoir eu que la peine de naître. Ils avaient un autre privilège, sous le canon des Anglais et des Allemands : le privilège de mourir.

En relisant ces tragiques histoires où les personnages les plus enviables sont ceux qui meurent de la main d'un ennemi de la France, je me figurais, en guise d'*illustration*, une gravure à l'eau-forte, d'après le tableau le plus féroce, le plus farouche, le plus sanguinolent, de Salvator Rosa, que le pinceau délicat et féerique de madame Madeleine Lemaire aurait encadrée dans une

guirlande de fleurs. Par ces fleurs symboliques, je n'entends pas les beautés féminines qui brillaient d'un si vif éclat à la cour galante et voluptueuse des Valois, — ce serait une fadeur, — mais la poésie, cette fraîche et charmante poésie de la Renaissance, qui fait presque regretter que *Malherbe soit venu*. Marot avait surtout de l'esprit; mais Saint-Gelais! Ronsard! Desportes! Baïf! Les métaphores les plus usées, que notre rhétorique en détresse emprunte à l'aurore, au matin, au printemps, aux roses, aux papillons, aux abeilles, aux gouttelettes de rosée dans le calice des magnoliers, semblent se renouveler en l'honneur de ce *renouveau*, se rajeunir pour se mettre à l'unisson de ces chefs-d'œuvre de jeunesse et de grâce. Plus tard, sous la férule de Boileau, la langue et la prosodie seront plus correctes et plus savantes; mais la science, en poésie comme ailleurs, ne s'acquiert pas sans détriment pour la fraîcheur, le velouté, le duvet. Quel dommage que ce merveilleux épanouissement des imaginations ne se soit pas rencontré avec une langue faite, et que la *poétique* et la poésie ne soient pas écloses d'un seul jet! Et aussi, quel dommage que les Valois aient été des princes si pitoyables! Boileau, malgré ses perfections de courtisan, dit un jour à Louis XIV, qui avait commis quelques vers : « Sire, vos vers sont royalement mauvais! » — Ronsard ne l'aurait pas dit à Charles IX, et il ne l'aurait pas pensé.

Hector de La Ferrière a distribué avec un tact exquis ces citations poétiques, qui nous reposent l'esprit quand nous sommes un peu trop attristés de cette série d'in-

justices ou de violences et font l'effet d'un baume appliqué sur des blessures. Ces poésies charmantes ressemblent parfois au chœur des tragédies antiques, qui réclame les droits de l'humanité, de la justice et de la pitié, tandis que les acteurs du drame sont tour à tour emportés par leurs passions ou dominés par la Fatalité. Je résiste à l'envie de citer les vers de Desportes et de Ronsard; je me laisserais entraîner, et je veux me réserver une petite place, sinon pour la *Jeunesse d'Henri III*, excellent chapitre d'histoire, mais qui m'exposerait à me répéter, — au moins pour *Anne de la Boderie*, qui représente l'*Amour mystique*, sous Louis XIII, roi chaste dont l'exemple purifie l'atmosphère empestée de la cour des Valois; une sorte de carême, succédant au carnaval de la Renaissance, à ce que M. Lockroy père, acteur admirable et auteur applaudi, appelait, en 1833, *les jours gras sous Charles IX*.

Anne de la Boderie! L'amour mystique! On ne saurait assez louer l'extrême délicatesse avec laquelle Hector de La Ferrière a traité ce sujet si délicat; deux jeunes époux dignes l'un de l'autre, unis par l'amour le plus tendre, renonçant au bonheur le plus légitime pour se donner séparément au bon Dieu, qui n'exigeait pas un pareil sacrifice! Ainsi que l'auteur le laisse deviner sans y rien perdre de son émotion et de son respect, ces *ut dièze* de la dévotion et de la grâce divine restent toujours discutables. Les âmes privilégiées, exceptionnelles, qui en ont la vocation et le courage, ne devraient pas oublier que le plus précieux attribut de la piété est de

servir de modèle, et qu'il ne faudrait pas placer ce modèle assez haut pour le rendre inaccessible.

Ce qui ajoute encore à la sainte originalité de cet épisode, — j'allais dire de cette légende, — c'est que l'initiative de l'immolation extra-conjugale vient du mari d'Anne de la Boderie. La pauvre femme, bien que très pieuse, ne demanderait qu'à remplir tous les devoirs du mariage, que lui rend plus faciles et plus doux sa tendresse pour son époux, Jean Halbout de la Becquetière. C'est lui qui, tourmenté d'une nostalgie monastique et céleste, n'a ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'il ait amené sa femme à partager ce projet ou ce rêve de séparation de corps qui achèvera de consacrer l'union parfaite des âmes. Or, il est reçu, d'après la théologie ou la morale mondaine, que l'épouse a pour mission spéciale de convertir son mari, s'il est indifférent, ou de l'initier à la perfection chrétienne, quand il n'est encore qu'un chrétien de bonne volonté. Lorsque les rôles sont intervertis, il semble qu'il y ait quelque chose de dérangé dans la *spiritualité* du ménage, un renversement de l'invisible échelle qui monte de la terre au ciel.

N'insistons pas trop. Il me suffira de remarquer que ce terrible mystique, Jean Halbout de la Becquetière, prit, en entrant en religion, le nom de *Frère Elzéar*, ce qui nous ramène dans notre Provence, et signale, entre l'Elzéar normand et le Jean Halbout provençal, une émulation de sainteté. L'édifiante histoire de notre Elzéar et de notre Delphine a été, on le sait, admirablement racontée par une femme éminente, que regrettent

la Religion et les Lettres, la marquise de Forbin d'Oppède. Hector de La Ferrière n'est pas resté au-dessous d'une tâche analogue. Il a eu la main aussi légère que notre pieuse marquise. C'est en pareil cas qu'il faut savoir effeuiller une sensitive sans la faire souffrir, surtout quand cette sensitive est arrosée d'eau bénite. Encore une fois, l'admiration et le respect doivent nous laisser la liberté de notre jugement. Je ne crois pas être démenti par l'heureux auteur d'*Amour mondain et Amour mystique*, si je conclus en disant que le chrétien ne doit jamais sacrifier la Grâce à la Nature, mais que, lorsqu'elles veulent bien se réconcilier, il lui est permis de profiter de leur accord.

14 octobre 1888.

LA COMTESSE DIANE [1]

Madame la comtesse Diane vient d'accomplir et de réussir quelque chose de plus difficile qu'un petit volume de pensées fines, délicates, ingénieuses, souvent profondes, telles que ses charmantes *Maximes de la vie*. Elle a réhabilité un jeu d'esprit en forçant ce titre inquiétant de n'être pas une antiphrase. Je m'explique : l'esprit individuel n'est pas commun; collectif, il est encore plus rare. On se figure qu'il s'accroît en se multipliant, et que la quantité ajoute à la qualité; on se trompe. Il suffit que cinq ou six hommes réputés spirituels se trouvent ensemble, avec leur réputation à soutenir, pour que tous aient moins d'esprit que chacun en particulier. Ce qui devrait les exciter les paralyse; pourquoi? parce qu'ils cessent d'être simples, parce que leur nature devient un rôle, parce qu'ils se mettent à la torture pour éclipser le voisin, parce qu'ils posent au lieu

1. *Le livre d'or de la comtesse Diane.*

d'être tout bonnement eux-mêmes, parce qu'ils sont en représentation au lieu d'être au coin de leur feu, en robe de chambre et en pantoufles, parce qu'ils méritent qu'on leur applique le vers-proverbe, tant de fois cité :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Avec le jeu des petits papiers, l'inconvénient s'aggrave. Sans doute, vous connaissez ce jeu, et peut-être l'avez-vous maudit, comme les suppliciés, au moyen âge, maudissaient la question. La maîtresse de maison rassemble autour d'une grande table ronde l'élite de ses habitués. Chacun d'eux écrit sur un carré de papier une demande qu'il jette dans une corbeille. Puis, on tire au sort, et le hasard désigne l'heureux mortel ou l'infortuné qu'il charge de la réponse. Il en résulte un pêle-mêle de surprises, de contrastes; comme disait Royer-Collard à propos du discours de réception de Victor Hugo à l'Académie française, on s'attend à de l'imprévu. Ainsi, chez la comtesse Diane, à en juger par les clefs que nous livre la première page, un amiral peut avoir à répondre à une question posée par un poète; un membre de l'Académie des sciences peut être obligé de donner la réplique à un diplomate, un fantaisiste à une reine; — oui, une reine, Carmen Sylva, la poétique reine de Roumanie, bien digne d'avoir Alecsandri pour ministre!

Voilà ce qui saupoudre de sel attique ou gaulois le jeu des petits papiers. L'amour-propre, qui se fourre partout, y est sans cesse en suspens entre une caresse

et une égratignure. Ah! s'il était possible de tricher! Si le questionneur pouvait être aussi le répondant! Avec quelle sécurité il ferait dans son cabinet la toilette de son esprit! Quel aplomb pour avoir l'air pris au dépourvu par le point d'interrogation, dont il aurait prémédité la réponse! Dans ces conditions accommodantes, il nous serait facile, sans recourir aux petits papiers, de faire çà et là une cueillette. — « Qu'est-ce que la conscience? — C'est le droit de changer. » (Labiche.) — « Qu'est-ce que le XVIIIe siècle? — Une souris accouchant d'une montagne. » (A. P.) — « Qu'est-ce que les affaires? — L'argent des autres. » (A. Dumas.) — « Qu'est-ce que l'athéisme? — La superstition des impies. » (Caro.) — « Qu'est-ce qu'une belle-mère? — L'apologie du célibat. » (Gondinet.) — « Qu'est-ce qu'un miroir? — A vingt ans, un ami; à trente, un flatteur; à quarante, un conseiller; à cinquante, un juge; à soixante, un exécuteur. » (A. P.) etc., etc...

M. Gaston Bergeret nous dit dans sa préface : « Le jeu des petits papiers n'est pas nouveau. Il florissait déjà du temps de Charlemagne, où Gisla et Richtrude rivalisaient d'esprit et de sentiment avec Angilbert et l'archevêque Riculf. C'était Alcuin lui-même qui tenait le *Livre d'or*. On en a conservé quelques extraits qui semblent avoir encore de l'actualité. Ils ne valent guère ni plus ni moins que les petits papiers d'aujourd'hui. »

Il est probable que ce jeu était spécialement pratiqué par les chevaliers de la Table ronde. Il faut croire aussi qu'on le jouait sous le Premier Empire. Je lis dans les

Mécontents, de Prosper Mérimée : « C'est un jeu ; mais » il faut avoir de l'esprit pour y jouer... Chacun écrit » quelque chose sur un petit morceau de papier ; et puis, » il y en a un qui lit, et tous les autres rient comme des » fous. »

— « Il faut avoir de l'esprit pour y jouer ! » C'est bien cela, et cette condition essentielle est parfaitement remplie par les amis de la comtesse Diane. Elle nous offre la fleur du panier ou plutôt de la corbeille. Ici, j'éprouve un embarras et une tentation. L'embarras me vient de la difficulté d'appliquer les procédés ordinaires de la critique ou de la causerie littéraire à des pensées qui cesseraient d'être piquantes si elles cessaient d'être concises. Les développer, c'est les affaiblir. Les discuter, c'est comme si on essayait de tisser des ailes d'abeilles, de composer un bouquet avec les pétales d'une fleur, ou comme si on débouchait un petit flacon de précieuse essence pour en verser le contenu dans son pot à l'eau.

La tentation... Ah ! elle est bien simple : rencontrer, une fois dans ma vie, la chance d'écrire un feuilleton spirituel d'un bout à l'autre, et, pour réaliser ce prodige, n'avoir qu'à copier telle ou telle page de ce *Livre d'or*. Un excellent homme, admirateur passionné de madame de Sévigné, lui avait consacré un volume émaillé de citations. Jules Janin lui disait : « Vous avez manqué l'occasion de nous donner un chef-d'œuvre. Il fallait tout citer, et ne rien écrire. »

Il y aurait peut-être un moyen terme, dont j'ai essayé,

je crois, dans une circonstance analogue, ce que l'on pourrait appeler une éprouvette et une pierre de touche : contrôler quelques-unes de ces réponses d'après mes propres souvenirs. Sont-elles ingénieuses? — Oui. — Sont-elles vraies? — Voyons. La comtesse Diane répond à cette question : « Est-on heureux de posséder ce qu'on a désiré? — Oui, quand cela arrive à temps. » — Rien de plus juste : aussitôt trois souvenirs, que j'appellerai Georges, Jacques et Gustave, pour être plus clair. Georges, un de mes camarades de collège, était pauvre et souffrait horriblement de ne pas être riche; sa pauvreté l'avait empêché de demander ou d'obtenir la main d'une charmante jeune fille, — Antoinette, — qui l'aimait sans oser le dire, vu que son père ne plaisantait pas sur la question d'argent. Les années s'écoulent. Antoinette s'est résignée à un mariage de raison. Tout à coup, un gros héritage fait de Georges un millionnaire. Antoinette, veuve depuis quelque temps, lui offre de rattraper le temps perdu; elle a cinquante ans; lui, cinquante-cinq. — Trop tard!

Jacques était un peintre remarquable et remarqué. A chaque Exposition, il espérait la croix d'honneur; il la désirait vivement. Sous l'Empire, ses opinions orléanistes retardaient sa nomination. Survint le ministère Ollivier, plus éclectique. Après un nouveau succès au Salon de 1870, Jacques fut décoré... le 15 août, entre Reichshoffen et Sedan; une des dernières signatures de l'Impératrice et de M. Maurice Richard. — Trop tard!

Gustave était ambitieux, et tout justifiait son ambition :

études brillantes, diplômes, prix de discours français au concours général, succès oratoires à la conférence Molé, science préventive de tout le mécanisme parlementaire. Il avait vingt-neuf ans et onze mois le 1er février 1848, il se croyait sûr d'être élu, avant la fin de l'année, dans le département de la Haute-Sarthe. Arriva la République, sans se faire annoncer, qui déplaça toutes les perspectives de l'horizon électoral. On prouva facilement à Gustave que les vétérans du parti légitimiste, longtemps tenus à l'écart par les préfets de Louis-Philippe, avaient le droit de passer avant lui. Il se résigna, et attendit. Justement, le 25 novembre 1851, un siège devint vacant par le décès d'un de ces *anciens*, mort de vieillesse. L'élection de Gustave semblait assurée. Mais le coup d'Etat du 2 décembre vint, encore une fois, déjouer toutes les prévisions de la sagesse humaine. Ce fut un ajournement de dix-huit ans. En juillet 1871, il avait dépassé la cinquantaine et perdu autant d'illusions que de cheveux. Sincèrement patriote, il se disait, en présence des épouvantables malheurs de la France, à propos de sa candidature à l'Assemblée nationale : — « Hélas ! Ce n'est plus la même chose ! » Il manqua son élection de quelques voix, parce que M. Thiers, inaugurant son œuvre dissolvante, donna sous main ses instructions au préfet de la Haute-Sarthe, qui appuya la liste républicaine. En 1876, il fut nommé, puis invalidé, et il se le tint pour dit. — Trop tard !

Je lis, page 2, sous les initiales Alp. P. — (Alphonse Pénaud) : — « Pourquoi la mythologie n'a-t-elle pas

fait l'Hymen frère de l'Amour? — Réponse : Pour ne pas répéter l'histoire de Caïn. »

Ici il y a matière à discussion ou du moins à distinction. Comment l'entendez-vous? Si vous me dites que l'Hymen réussit à tuer l'Amour, je vous répondrai que l'Amour est un braconnier qui, sans port d'armes, chasse bien des fois sur les terres de l'Hymen, au risque de tuer le propriétaire.

On le voit, c'est plaisir de suivre, page par page, les ingéniosités de ces beaux esprits qui font songer tantôt à Marivaux, tantôt à La Rochefoucauld, tantôt à Joubert. Voilà, par exemple, un amiral qui brûlerait ses vaisseaux plutôt que d'écrire une vulgarité. Voilà un illustre mathématicien qui admet, sur la foi de la comtesse Diane, que, dans l'arithmétique du sentiment, un et un font un. Et ne serrez pas de trop près cette arithmétique paradoxale; elle vous dirait, l'impertinente, que parfois, dans le mariage, un et un font trois. Si vous demandez à la comtesse Diane : « Voudriez-vous avoir des ailes? » croyez bien qu'elle ne vous répondra pas comme Gubetta dans *Lucrèce Borgia :* « Oui, de faisan dans mon assiette. » — La réponse est bien féminine : — « Oui, pour revenir. » — Aussitôt se réveillent, dans notre mémoire, les deux pigeons de La Fontaine, qui s'aimaient d'amour tendre, et les mésaventures de celui qui, s'ennuyant au logis, fut assez fou pour entreprendre un voyage en pays lointain. Revenir à quoi? Revenir à qui? A la maison où se sont écoulées les heureuses années de l'enfance et de l'adolescence? A l'infidèle qui a imploré

son pardon? A la patrie que l'on a quittée pour aller chercher fortune dans le pays des dollars? La vie a des chapitres qui ressemblent à des histoires de revenants.

Parmi les aimables dilettantes du plus innocent des jeux de hasard, je remarque M. Eugène Mouton, qui, sous le pseudonyme de *Mérinos*, a publié de petits chefs-d'œuvre d'*humour*. Il est un des favoris de cette corbeille, bien différente de celle des agents de change, puisque les riches d'esprit sont sûrs de ne jamais s'y ruiner. On lui demande : « Pourquoi chante-t-on quand on a peur? — Pour crier sans se l'avouer. — Comment se débarrasser d'un égoïste? — En lui parlant de soi. — Qu'est-ce que l'honneur? — Pour un homme, ne rien craindre; pour une femme, ne rien braver. — L'obstacle est-il pour vous une barrière? — C'est la barrière du combat. — Qu'est-ce que le souvenir? — Un portrait flatté. — Avec qui le secret est-il plus difficile à garder? — Avec sa conscience. — A quoi reconnaissez-vous un ami? — Il ne parle de mes défauts qu'à moi-même. — A quoi sert la conscience? — Elle sert après, à donner des remords. — Qu'est-ce que l'exactitude? — Ne pas arriver trop tôt. — Quelle est la différence entre un gentilhomme-bourgeois et un bourgeois-gentilhomme? — L'un oublie, l'autre voudrait faire oublier. — Qu'est-ce que l'amitié? — Une vieille fille. » Halte-là! N'est-ce pas un peu injuste pour l'amitié? Sauf de nombreuses exceptions, la vieille fille, telle qu'on se la figure d'après le type proverbial, est une maussade personne qui n'a pas trouvé à se marier, et qui, tout en maugréant, a coiffé

Sainte Catherine. Ses disgrâces lui laissent un fond d'aigreur, — *acedia*, — et cette aigreur s'exacerbe avec les années. On se la représente avec un bonnet invraisemblable, un tour de faux cheveux, des lunettes et une robe de soie puce. Son cœur étant demeuré à l'état de sinécure et de disponibilité, elle le dépense en menue monnaie ou plutôt en billon, au profit d'un carlin, d'un perroquet. Sa dévotion, quoique sincère, est suspecte, parce que l'on est toujours tenté de croire que c'est faute de mieux qu'elle a donné à l'église ce dont le monde n'a pas voulu. Elle a, d'ailleurs, à l'égard des faiblesses féminines, une intolérance et une ardeur de commérages où s'entremêlent la curiosité, l'envie, l'oisiveté et le regret.

Telle n'est pas l'amitié, cette consolatrice de ceux qui désespèrent d'inspirer un sentiment plus tendre. Bien différente des vieilles filles, et comparable aux grands crus de Bourgogne et de Bordeaux, elle s'améliore à mesure qu'elle vieillit. Je la comparerais plutôt à une honnête femme, jeune encore, qui, redoutant les orages de la passion, se contente d'un bonheur raisonnable, et ne demande à la vie et au monde que ce qu'ils peuvent lui donner. Il est rare que les souvenirs légués par l'amour (légués, entendez-vous bien? légués après décès), ne soient pas mêlés de quelque amertume; et n'est-ce pas déjà un sujet de tristesse, qu'il ait existé et qu'il n'existe plus. L'amour en cheveux gris — et il grisonne si vite! — ne rencontrerait que des sceptiques. L'amitié en cheveux blancs n'est que plus précieuse et plus sûre.

Lorsque je vois de vieux époux célébrer leurs noces de diamant ou d'or, je me dis qu'ils ont eu, de longue date, assez de sagesse pour charger l'amitié de servir d'exécutrice testamentaire à l'amour; sans quoi, leur diamant serait du strass et leur or du chrysocale.

J'ai fait bonne mesure à M. Eugène Mouton; mais n'allez pas croire que ses spirituels partenaires n'aient pas, eux aussi, des atouts dans la main. On demande à M. Gaston Bergeret : A quoi servent les aveux? — Il répond : « A faire croire qu'on n'est coupable que de ce qu'on avoue. » — Le petit papier interroge M. Ernest Fernier : « Qu'est-ce que l'égalité? » Il répond « La concession des forts, la prétention des petits. » Hippolyte Lemaire ne reste pas muet devant ce point d'interrogation : « Qu'est-ce qu'un parfum? » — Il réplique : « Un baiser de l'air : » Je m'arrête. Tout le volume y passerait. Il a déjà tant de traits de ressemblance avec le légendaire panier de cerises!

N'y a-t-il donc rien à critiquer dans le *Livre d'or de la comtesse Diane?* Des vétilles. Je crois devoir prévenir madame L. A. que sa réponse à la question : « A quoi sert l'esprit? — Il sert à tout, et ne suffit à rien », est d'un âge intermédiaire entre celui de Mathusalem et le mien. Je voudrais aussi retrancher deux de ces questions et de ces réponses : « Qu'est-ce qu'un colonel? — Celui qui sort de *la ligne* »; — et un peu plus loin : « Quelle différence y a-t-il entre pécher et pêcher? — Une différence d'*appâts*. » — C'est drôle; mais, sur cette pente, nous verserions dans le calembour, qui est

au mot fin, à la pensée délicate, objectif des petits papiers, ce que la chicorée est au moka, le thé suisse à celui de la porte chinoise, la cassonade au sucre, le campêche au raisin, l'étain à l'argent, la carotte à la truffe, le général Boulanger à Napoléon Ier, Floquet à Berryer, le pitre au comédien, Lavigne à Blanche Barretta, Christian des Variétés à Got du Théâtre-Français, Paulus à Faure, une chanson de café-concert à la sérénade de *Don Juan*. Si l'on s'étonne de cette violente sortie contre un genre d'esprit que l'on m'accuse d'avoir trop cultivé, je répondrai : C'est justement pour cela! Je le déteste, comme un pécheur converti déteste ses vieux péchés. Lorsque, pendant plus de cinquante ans, on a couvert des rames de papier au service des causes vaincues, il est dur de s'entendre dire que l'on a tout gâté, parce que, pour se distraire de tant de sujets de tristesse, on a commis çà et là quelques calembours, comme Homère (*Oudeis*), comme Walter Scott (jeu de mots intraduisible en français), comme Victor Hugo (question de *pape ôté*), comme M. Sauzet (petit *tour à Gand*) et comme Hector Berlioz (*Brésilier* son engagement). Je lis dans l'ouvrage fort intéressant de M. Adolphe Jullien, *Berlioz, sa vie et ses œuvres* : « Calembour excellent, disait-il avec orgueil d'un de ceux qu'il avait lancés certain soir, mais longuement préparé, bien entendu; car un calembour ne se bâcle pas comme un opéra-comique. » — Je suis plus modeste; je n'ai jamais prétendu que mes meilleurs ou mes moins mauvais valussent le *Pré aux Clercs* ou la *Dame blanche*.

M. Gaston Bergeret n'a pas de peine à prouver l'opportunité et l'agrément de ce *Livre d'or*. La comtesse Diane a très bien fait de le publier. Le vif succès des *Maximes de la vie* avait suscité des envieux et des envieuses. J'en connais au moins une, que, par charité chrétienne, je me résigne à ne pas nommer. Ils et elles affirmaient que ces maximes exquises étaient une œuvre de collaboration, que la comtesse Diane avait fait sa gerbe avec les fleurs et les épis apportés par les habitués de son salon. Eh bien! dans ce nouveau recueil, où elle reparaît presque à chaque page, elle garde une supériorité qui doit dissiper tous les doutes. Puisqu'elle a choisi pour pseudonyme le nom d'une déesse, je lui dirai en latin : « *Et vera incessu patuit Dea.* » — Il suffirait de détacher des *Pensées* de ses amis celles qu'elle a signées, pour composer une charmante plaquette, heureuse récidive des *Maximes de la vie*.

Me voici presque au bout de cette notice, et je n'ai pas nommé M. Sully-Prudhomme, un des plus riches tributaires de ce *Livre d'or*. Il avait, on s'en souvient, présenté au public les *Maximes de la vie*, et il ne leur a pas porté malheur. On a tellement abusé du vers légendaire :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes,

que je n'aurais pas osé le répéter. Mais, cette fois, je n'ai pas besoin de le deviner. Le poète, après avoir marché d'un pas leste et ferme à travers les feuillets du

Livre d'or, s'est tout à coup souvenu qu'il avait des ailes; il s'est reproché de n'en pas faire usage, et il les a déployées. Si nous voulions caractériser d'un mot ce qui fait le charme du *Livre d'or*, nous dirions : C'est la nuance. C'est ce je ne sais quoi d'insaisissable, que l'on retrouve dans la physionomie, dans le langage, dans les manières, dans les vêtements, dans le style, dans la littérature, dans la musique, qu'on serait fort embarrassé de définir, et qui fait que l'on distingue... que l'on distingue... silence à la prose! Voici les fleurs du *Livre d'or* rassemblées dans un poétique bouquet :

LA NUANCE

On jouait à des jeux d'esprit :
Qu'est-ce, a-t-on dit, que la nuance?
Je l'ignorais, on me l'apprit,
Et j'en ai gardé souvenance.

— C'est, dit l'une, ce qu'un seul voit. —
Pensait-elle à ce bien suprême
Que dans l'être aimé n'aperçoit
Nul être au monde que nous-même?

— C'est la chose qu'on ne sent pas,
Ou qu'on sent trop, dit-elle encore, —
Un timide aveu fait si bas
Qu'on en tressaille ou qu'on l'ignore.

Un jeune homme dit à son tour :
— C'est la peur. — Mot profond, intime;
Car la nuance est en amour
La passerelle sur l'abîme.

— Ce qui se glisse entre les mots,
Reprit finement une femme. —
Quand le passage entre eux est clos,
L'accent le met en eux, Madame!

— C'est, dit-elle, ce qu'à la fois
On ne voit pas et l'on préfère;
C'est le motif de tous les choix
Qu'on fait, ne les croyant pas faire.

Ah! ce mot-là fut le vainqueur!
La nuance est si peu de chose
Pour les yeux et tant pour le cœur!...
Mais ce fut bien mieux dit en prose.

Si j'avais le choix, ce ne serait pas dans une corbeille que je mettrais ces vers charmants, mais dans un vase. Si, par hasard, ce vase avait une fêlure, M. Sully-Prudhomme sait comment on fait d'un vase brisé un vase immortel.

13 décembre 1888.

LES POÉSIES DE LEOPARDI [1]

Je retrouve, dans mes lointains souvenirs, le nom de Leopardi associé à celui d'Alfred de Musset, mais de façon à me renseigner bien mal sur le grand poète italien. *Après une lecture!* tel est le titre de la pièce de Musset. Dès lors, il semble que ses vers devraient refléter quelque chose des traits caractéristiques, de la physionomie originale du poète qu'il vient de lire. Oh! que non pas! L'auteur de *Rolla* procède tout autrement. Jusqu'aux dernières strophes, jusqu'au vers :

Sombre amant de la mort, pauvre Leopardi!...

je défie le lecteur le plus attentif de deviner que Musset écrit sous l'impression d'une poésie vigoureuse, austère et triste. Lisette, Margot, Ninette, Ninon, *la cornette au bout d'un cotillon*, et mille détails anacréontiques, aussi étrangers à Leopardi qu'une chanson de Désau-

1. Traduction en vers français par Auguste Lacaussade.

giers au *Lord Byron* de Lamartine, des allusions transparentes à la versification de Victor Hugo, à ses chevilles et à ses antithèses, voilà tout ce que la lecture de Leopardi avait inspiré à notre poète. On pouvait surprendre sur le vif, dans ce petit cadre, les deux défauts ou les deux manies que Sainte-Beuve a justement reprochées à Alfred de Musset, et qui gâtent tant de qualités charmantes : une affectation de dandysme, qui croirait déroger s'il serrait son sujet, en observait la logique, au lieu de le traiter cavalièrement, en grand seigneur, à bâtons rompus, par soubresauts, par à peu près, en multipliant, *à côté*, les digressions, les divagations, les incohérences, les apostrophes, sans souci des transitions, en passant brusquement, par exemple, comme dans *Rolla*, du froid sourire de Voltaire aux nègres de Saint-Domingue; — et le parti pris de nous rappeler sans cesse que, à ses yeux, les plus graves intérêts de la religion, de la politique, de la société, de la morale et même de la poésie se résument dans un sourire de Mimi Pinson, un regard de Bernerette ou un ruban de Rosalinde. C'est très joli sous le rayon de la vingtième année; même, cela vaut mieux que de faire une révolution comme Lamartine, ou de l'envenimer comme Victor Hugo; mais ce n'est pas le moyen de rester dans *le ton*, quand on se trouve en présence de figures graves et viriles, telles que Giacomo Leopardi.

M. Auguste Lacaussade, qui a fait, lui aussi, ses preuves de poésie, vient de rendre un éminent service aux deux littératures en appelant notre attention sur ce

grand lyrique et en nous offrant une traduction, en vers, de ses chefs-d'œuvre, précédée d'une éloquente notice sur cette vie si douloureuse, si tourmentée, si maladive et si courte. Je ne crois pas manquer de respect à mes lecteurs en supposant qu'ils me sauront gré de venir en aide à leur mémoire et de leur dire, d'après M. Lacaussade, ce que fut cet homme étrange et étrangement malheureux, toujours en quête de l'infini et décidé à s'y anéantir au lieu de s'y retremper.

Giacomo Leopardi naquit, le 29 juin 1798, à Recanati, dans la Marche d'Ancône, petite ville assise à quelque distance de l'Adriatique, sur le versant oriental des Apennins. Ici j'ouvre une parenthèse : Leopardi était de douze ans plus âgé qu'Alfred de Musset, et il mourut vingt ans avant lui, en 1837. On peut cependant les regarder comme contemporains, et découvrir dans leur destinée, non moins que dans leurs inspirations, certaines analogies. Les derniers petits poèmes de Leopardi datent de 1836, c'est-à-dire de l'année où Musset publiait la *Lettre à Lamartine*, les *Stances à la Malibran*, la *Nuit d'août*, la *Nuit d'octobre*, et deux ou trois autres bijoux poétiques, qui ne devaient pas, hélas! être suivis de beaucoup d'autres. A y regarder de près, la mort de Leopardi coïncida avec les premiers symptômes du rapide déclin de Musset; car le *Caprice*, son dernier Proverbe de quelque valeur, est de 1837. Mais il y a plus : si la page où il nomme le poète italien est parfaitement insuffisante pour le faire connaître, il se rapproche de lui et semble le côtoyer de près dans quel-

ques-unes des poésies de sa seconde saison, notamment dans l'*Espoir en Dieu*, qui n'a plus rien des amusantes équipées, du libertinage juvénile et des fringantes allures des *Contes d'Espagne et d'Italie* et du premier *Spectacle dans un fauteuil* :

> Je ne puis... malgré moi, l'Infini me tourmente;
> Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir...

Ici, l'on doit signaler une nuance : le poète français n'est ni un désespéré ni un athée. Pour lui, l'Infini n'est pas le néant, au contraire; il sert de voile à un Dieu qui se cache, mais qui existe, qui se fait deviner dans ses œuvres et sa toute-puissance, et que le poète bénira le jour où il pourra le voir, le saisir, le mettre en contact avec son âme en deuil et en détresse. Il y a là une suprême inconséquence. Le sceptique troublé, mais non converti, refuse de s'apercevoir que ce Dieu qu'il invoque, qu'il accuse presque de ne pas se montrer et de se jouer de ses tourments, lui a donné assez de lumière pour le connaître, le prier, l'adorer, se reposer dans sa grandeur et dans sa bonté, et que c'est sa faute, à lui *enfant superbe*, si cette lumière s'éteint au souffle de ses passions, s'il répugne à son orgueil de croire et d'espérer avec les âmes simples. N'importe! s'il ne s'agenouille pas encore, il lève les yeux au ciel sans lui reprocher d'être désert ou fermé. A l'insouciance du viveur ont succédé le doute, l'inquiétude, le sentiment du je ne sais quoi qui fait que l'incrédulité est le contraire du repos. Encore un pas, et cette religiosité

anxieuse ferait place à la religion; cette âme, qui se débat avec l'Infini, serait chrétienne. Si Musset n'a point franchi ce pas, c'est que ses vagues aspirations s'absorbaient dans ses vices. C'est, en un mot, parce qu'il a mal vécu.

Tout autre est Leopardi. Chez lui la passion de l'Infini n'est que la nostalgie du néant. Il rêve et il évoque

Des espaces sans borne, un surhumain silence,
De l'absolu repos la morne somnolence.
Le silence infini de cette immensité
Verse en moi les stupeurs de sa sérénité...
D'un ineffable émoi mon âme est oppressée;
Et — du néant humain sondant le gouffre amer,
Dans cette immensité s'abîme ma pensée,
Et doux m'est le naufrage en une telle mer...

Ici, le pauvre poète se contredit ou se calomnie. Si son âme est oppressée, ce naufrage ne peut être pour lui qu'une souffrance de plus; sans quoi, on aurait peine à s'expliquer le pessimisme qui a fait de Leopardi, en maint endroit, le précurseur de Schopenhauer. Ce poète du désespoir pourrait être consolé, si son âme s'unissait à l'Infini qui l'obsède pour s'envoler avec lui vers les régions immortelles et se dérober aux douleurs humaines. Non! il aime mieux être écrasé que soutenu, anéanti que relevé, foudroyé qu'illuminé. Il abdique en face de cette mystérieuse puissance qui l'épouvante et le tue. Il lui plaît de renoncer à sa qualité d'être pensant, parce que sa pensée ne sait plus que faire d'elle-même et se sent perdue dans ces espaces déserts et vides que la foi lui enseignerait à remplir. Il se punit de son

impuissance par une sorte de suicide, ou plutôt il est comparable à ces amants qui assassinent leur maîtresse faute de pouvoir l'épouser, sauf à se tuer ou à se manquer sur son cadavre.

Eh bien! ce qu'il y a de curieux, — et M. Auguste Lacaussade ne me démentira pas, — c'est que Leopardi, incrédule jusqu'aux moelles, amoureux d'athéisme, sombre comme un ciel sans horizon, en proie à une hallucination de somnambule au bord d'un abîme, vivant dans un monde invisible où il fait froid, où il fait nuit, où les figures sont des fantômes, où les lointains sont des mirages, où les sensations sont des vertiges, où les idées sont des songes, où les mots sont des négations, est, en somme, plus intéressant, plus attendrissant, même pour un chrétien, qu'Alfred de Musset. Pourquoi? Parce que, avec ce diable de Musset, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. On craint d'être dupe, comme nous le fûmes, d'après lui-même, de sa *Ballade à la Lune*. On se demande s'il sied de prendre au sérieux ses bouffées de spiritualisme, ses recours au Dieu inconnu, ses doléances de martyr de l'Infini, ou s'il faut n'y voir qu'une *pose*, une fantaisie de poète, fatigué des suites d'un souper, attristé d'une perte à la bouillotte ou agacé du dénouement d'une amourette travestie en grande passion romanesque. Nul ne fut plus *poseur* que Musset, avec ses airs d'élégante insouciance. Sa réputation, sur bien des points, était usurpée, ou établie à contresens. On l'a représenté comme le plus français des poètes contemporains, et il manque presque cons-

tamment de la qualité la plus française, la clarté. On l'a salué comme un supplicié de l'amour, et tous ceux qui le virent de près, pendant et après la *crise*, restèrent persuadés que, le monde lui ayant attribué ce rôle de victime d'une passion légendaire, il s'était laissé faire au profit de ses succès littéraires et mondains, comme Victor Cousin amoureux de madame de Longueville. On a vanté son naturel, ses qualités de prime-sautier, le peu de souci qu'il prenait pour assurer la fortune de ses ouvrages, et, dans tout cela, comme le disait Sainte-Beuve, il y avait bien de l'ajustement, de l'artificiel et du calcul. Je me souviens que, le lendemain de la *première* de *Louison*, qui serait tombée à plat, si elle avait été signée d'un nom inconnu, j'étais, de grand matin, au bureau de la *Revue des Deux Mondes*, fort embarrassé d'avoir à rendre compte de cette soirée glaciale. Je me concertais avec M. Buloz afin de trouver un *biais* qui nous permît de laisser entrevoir la vérité sans blesser le poète. Tout à coup, nous vîmes arriver Musset, moins matinal d'habitude; très correct, très sérieux, pincé dans sa redingote, en homme qui aurait mis beaucoup d'eau dans son vin. Il nous apportait la pièce intitulée : *Sur trois marches de marbre rose*, qui n'est pas, tant s'en faut, un de ses chefs-d'œuvre. Dès lors, nous étions forcés de changer de ton. Il avait très justement pensé que ses vers désarmeraient notre critique, et que la *Revue*, son obligée, n'oserait pas le chicaner dans le numéro où reparaissait sa poésie. J'ajoutai trois ou quatre morceaux de sucre, je supprimai deux ou trois

gouttes de verjus, et je m'indemnisai en disant tout bas à Henri Blaze de Bury : « Mieux vaudrait que les marches fussent en bois de sapin et qu'il les montât au lieu de les descendre. »

Avec Leopardi, rien de pareil. Il n'est que trop sincère, et il n'en est que plus malheureux. Si le paradoxe ne ressemblait presque à un blasphème, je dirais que son athéisme, de quelque nom qu'on l'appelle, est d'un bon exemple; car il donne envie de se placer à l'extrémité contraire, pour éviter de souffrir ce qu'il a souffert, et pour goûter en paix ce qui l'aurait consolé. Hâtons-nous d'ajouter que tout, depuis son berceau jusqu'à son cercueil, concourut à développer en lui le germe de ces maladies de l'âme, que l'orgueil humain prend pour des signes de supériorité et qui ne marquent trop souvent qu'un manque de proportion, le défaut d'équilibre entre une imagination puissante et les facultés secondaires, mais essentielles, qui se chargeraient de la diriger, de l'éclairer et de la contenir. C'est une des faiblesses de l'homme, que les défaillances de sa santé exercent une fâcheuse influence sur l'emploi de son génie ou de ses talents. Avec tous les dons d'un enfant précoce ou plutôt d'un *enfant prodige*, Giacomo Leopardi en eut les infirmités et les misères. Au point de vue de cette précocité presque maladive, il dépassa nos deux poètes, Victor Hugo et Alfred de Musset. A treize ans, il traduisait des fragments des Pères de l'Église, et enrichissait de notes savantes la *Vie de Plotin* par Porphyre; puis il traduisait en sixains coulants et faciles, dit Sainte-

Beuve, le premier chant de l'*Odyssée*, le second chant de l'*Enéide* et les *Idylles* de Moschus. Ce cerveau d'adolescent était déjà une sorte d'anthologie grecque, latine et italienne, à un âge où les enfants ordinaires en sont encore à traduire péniblement Quinte-Curce et Tite-Live. Mais voici le revers de cette médaille d'or. Dans cette petite ville de Recanati, où personne n'est capable de le comprendre, il prend peu à peu l'habitude de se replier sur lui-même, et, au moment où il va passer de l'adolescence à la jeunesse, il perd, dans cette contemplation intérieure, sa foi, ses espérances, son ressort intellectuel, tout ce qui donne le courage de lutter contre les épreuves de la vie. Le voilà à dix-sept ans, désarmé, désenchanté, prêt à devenir le poète du désespoir, en proie, comme nous dit M. Lacaussade, à l'ennui, à l'inexorable ennui, qui, d'après Bossuet, fait le fond de la vie humaine et dont on ne peut parler sans songer au plus illustre des *ennuyés*, à M. de Chateaubriand. L'auteur de *René*, ainsi qu'il nous l'a conté lui-même, *bâillait sa vie*; mais il eut, pour éviter d'aller jusqu'au bout de ce sentiment corrosif de toute création durable, ce qui manqua toujours à Leopardi : le prestige de son nom, de ses aventures, de ses premiers succès, de ses passions idéales ou romanesques, le bonheur d'être entouré d'un groupe d'esprits distingués ou supérieurs, capables de l'apprécier, de l'admirer, et même, au besoin, de l'avertir. Bien que sa religion, jusqu'aux dernières années de sa vie, fût demeurée un peu vague, elle était pourtant assez vivace pour que l'ennui dont il

se vantait ne dégénérât jamais chez lui, comme chez Leopardi, en préférences pour la négation universelle et le néant.

Remarquons aussi que les souffrances morales de Leopardi se compliquèrent des douleurs de sa patrie. C'est en 1818 qu'il écrit son petit poème : *A l'Italie*, excellemment traduit par M. Lacaussade :

Je vois tes monuments, tes arcs, ô ma patrie,
Les temples, les palais, qu'éleva ton génie;
Je vois tes murs, les tours qu'habitaient nos aïeux;
Je ne vois plus ta gloire! Et vainement mes yeux,
Eblouis du passé, cherchent des jours prospères
Le glaive et le laurier, ceints jadis par nos pères!
Gloire, glaive, laurier, comme un rêve effacé,
Il ne reste plus rien d'un illustre passé...

Singulière rencontre! On dirait que les accents plaintifs du patriotisme italien trouvent immédiatement un écho en France et en Angleterre : c'est en 1813 que Lamartine, dans le *Golfe de Baïa*, s'écrie :

O de la liberté vieille et sainte patrie!
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes tyrans, maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus;
    Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli!

Dans le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, Lamartine, s'inspirant de lord Byron, lance à l'Italie dégénérée (franchement, je l'aimais mieux dégénérée

que régénérée, elle nous coûtait moins cher), la célèbre tirade, qui lui valut un duel avec le général Pepe :

... Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!

A un rang inférieur, Casimir Delavigne, presque à la même époque (1821), publiait *Parthénope*, hymne en l'honneur de la grande insurrection napolitaine :

Entre! Quel est ton nom? — Je suis la liberté!
Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités!...

Il ne prévoyait pas que quarante ans après, son vœu poétique serait réalisé par Garibaldi, et que la France n'aurait pas lieu de s'en réjouir. Enfin, en 1833, Leopardi, quoique n'ayant plus que quatre ans à vivre, était encore dans toute la force de son talent, lorsque Auguste Barbier, dans *il Pianto*, se fit l'interprète des gémissements de l'Italie et des condoléances de la France, sa sœur. Il y a, de cela, cinquante-six ans; était-ce la peine de dépenser tant d'hémistiches, d'alexandrins, de métaphores, de prosopopées, pour descendre des Scipions et des Paul-Emile à l'avocat Crispi! Les poètes sont de terribles gens, de grands innocents ou de grands coupables. Ils se sont évertués à évoquer de glorieuses ombres, et le jour où ces ombres ont pris corps a été une de nos journées les plus néfastes. La poésie n'est

pas la politique; heureusement pour elle quand elle s'en abstient; malheureusement pour nous quand elle s'en mêle.

Mais Leopardi était dans son droit de poète italien, et, si ses lecteurs ont dit, comme nous le rappelle M. Lacaussade : « Avec Manzoni, à l'église! avec Leopardi, à la guerre! » nous ne pouvons que nous demander si l'auteur des *Fiancés* n'avait pas choisi la meilleure part. La double inspiration de Leopardi — le patriotisme et le désespoir, la patrie et le néant, — n'est pas une des moindres singularités de ce génie. Est-on citoyen, quand on cesse d'être homme, et ne cesse-t-on pas d'être homme quand on se détache de la grande famille humaine pour se perdre, pour s'abîmer dans une immensité qui n'est ni la patrie céleste, ni la patrie terrestre? Ce lyrisme de la négation absolue, désespérante et désespérée, peut-il se concilier avec l'idéalisme, qui règne en maître dans la poésie de Leopardi? Il paraissait le croire, lorsqu'il écrivait : « Ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, et, pour ainsi parler, par la terre entière; considérer l'étendue incalculable de l'espace, le nombre et la masse prodigieuse des mondes, et trouver que tout est pauvre et petit pour la capacité de notre âme; se figurer le nombre des mondes infinis, l'univers infini, et sentir que son âme et que son désir sont encore plus grands que cet univers, et toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir de manque et de vide, voilà pour moi le plus haut signe de grandeur et de noblesse... »

L'infortuné poète voyait là un signe de sa grandeur; c'était aussi le secret de ses souffrances. Dans cette lutte sans issue avec l'Infini, rien ne l'avertissait que l'insuffisance, le vide des choses, *trop pauvres et trop petites pour la capacité de son âme*, prouvait l'existence d'un être supérieur, assez grand, celui-là, pour remplir le vide, l'espace intermédiaire entre ces immensités qui ne suffisaient pas à l'âme et l'âme qui ne s'en contentait pas. Tant il est vrai qu'il n'existe pour l'athéisme qu'une logique : le culte de la matière, la jouissance immédiate, l'oubli de tout ce qui n'est pas la vie présente, avec ses plaisirs, savourés par les disciples d'Epicure, et ses douleurs, supportées par le stoïcisme païen! Pour avoir méconnu cette vérité, Leopardi fut horriblement malheureux. Mais qu'il est intéressant! Quel pathétique spectacle nous offre cette âme, pénétrée du sentiment de sa grandeur, et comparable à un grand seigneur qui, ayant égaré ses lettres de noblesse, ne se souviendrait plus de ses origines!

Ce ne fut pas sa seule inconséquence. Doué, nous l'avons dit, d'une sensibilité maladive, il se méfie de l'amour, des femmes et de lui-même. Il définit la femme « un animal sans cœur ». Il écrit à son ami : « La scélératesse des femmes m'épouvante, non pour moi, certes, mais pour les autres, dont je vois le malheur. »

Ne croit-on pas entendre la fameuse imprécation de Musset :

Amour, fléau du monde, exécrable folie?

Et cependant Leopardi eut, à deux reprises, sinon les joies, au moins les illusions de l'amour. Là s'arrête la comparaison. Léger comme un Français du XVIIIe siècle, Musset s'accommoda fort agréablement de ce fléau du monde et de cette exécrable folie. Le lendemain de la mort de Leopardi, Ranieri, son fidèle ami, écrivait : « Cet homme, digne en tout point d'un siècle meilleur, emporta intacte au tombeau la fleur de sa virginité, et, pour cette raison même, il aima deux fois (bien que sans espoir), comme jamais homme n'avait aimé sur la terre. »

Athéisme et idéalisme, stoïcisme et sensibilité, virginité et amour, patriotisme et désespérance, que de contradictions! Quel beau sujet d'analyse et de revanche pour un moraliste chrétien! Quand je vous aurai dit que M. Lacaussade, dans son éloquente introduction, a donné en maître l'exemple de cette étude, si curieuse et si instructive, et que sa traduction — de poète à poète — a toute la saveur d'une œuvre originale, vous devinerez le plaisir que j'ai pris à me lancer à sa suite, non pas dans une immensité sans horizon et une énigme sans mot, mais dans ce monde invisible où il suffit de la lumière d'en haut pour tout éclaircir, et de l'idée de Dieu pour tout expliquer.

Mars 1889.

PAUL DE SAINT-VICTOR [1]

Ce charmant volume arrive d'autant plus à propos, qu'il était urgent de défendre le nom, le talent et les écrits de Paul de Saint-Victor contre les odieuses attaques des doublures de M. Zola. On eût dit une ville de l'Attique envahie et saccagée par les barbares. Pouvait-on s'en étonner? Non; car, à toutes les qualités exquises de l'auteur d'*Hommes et Dieux*, répondaient symétriquement les vilenies de ces messieurs. Il a le charme, ils ont la laideur; il plaît, ils répugnent; son style est un enchantement, leur langue est un affreux amalgame de tout ce que la grossièreté a de plus infect, le galimatias de plus amphigourique, le néologisme de plus interlope, l'afféterie de plus prétentieux, l'ordure de plus malpropre; ses phrases donnent l'idée d'un essaim d'abeilles éclairé d'un rayon de soleil, leur répertoire fait songer à un marécage pestilentiel où grouillent

1. *Le Théâtre contemporain*; *Emile Augier; Alexandre Dumas fils.*

toutes sortes de reptiles venimeux et d'insectes nauséabonds.

Les œuvres d'Émile Augier et d'Alexandre Dumas fils suffisent à défrayer ce volume. Ne sont-ils pas, en effet, les maîtres du théâtre contemporain? Incontestables, si on les compare à leurs rivaux; discutables, si on étudie de près quelques-unes de leurs pièces. C'est ce qu'a fait Paul de Saint-Victor avec une supériorité, une sûreté de main, une *maëstria* incomparables. Ce mérite n'est pas le seul. Sous cette plume prestigieuse, l'analyse se colore, s'anime et se fertilise; le didactique se fait pittoresque. Le compte rendu a des trouvailles qui lui donnent la valeur d'une œuvre d'art. La baguette magique se couvre de fleurs, comme la verge d'Aaron. Le critique, en s'assimilant la pensée de l'auteur dramatique, se l'approprie, la ciselle, l'assouplit, la transforme, met une anthologie dans une scène. Figurez-vous un homme d'affaires si habile, que, en faisant admirablement celles de son maître, il fait merveilleusement les siennes.

Je ne voudrais rien risquer de désobligeant pour la jeune génération; mais comme c'est supérieur aux nouveaux venus, qui sont entrés dans la critique dramatique comme dans un pays conquis ou à conquérir, en fourrageant à droite et à gauche! Je mets à part Francisque Sarcey, mon oracle en matière théâtrale, qui, d'ailleurs, n'est plus jeune. Sarcey, à force de se familiariser avec son sujet et son public, a fini par n'avoir que le style d'une conversation bourgeoise. Il est de la maison; l'habitude d'aller tous les soirs au spectacle ne

l'a pas blasé. Il se passionne, il s'amuse ou s'ennuie franchement; il rit aux éclats ou bâille à se démonter la mâchoire. Il se fâche contre l'auteur qui a manqué la scène à faire; il le tutoie; il lui dit : « Misérable! N'as-tu pas honte, toi qui as tant de talent? » Il avoue n'avoir pas *aimé beaucoup* M. Frédéric Febvre dans tel rôle ou mademoiselle Reichemberg dans tel autre. Tout à son affaire, comme le juste d'Horace, il analyserait par le menu un vaudeville de Cluny, quand même l'insurrection gronderait dans les rues. Il ne voit rien en dehors de la pièce qu'il juge; il la laisse où elle est, sur les planches, et de ces planches il fait un amphithéâtre où il la dissèque avec une sévérité chirurgicale, tempérée d'affection paternelle. Il ne lui emprunte pour lui-même que le plaisir de la juger, sans le moindre accent personnel, sans la moindre échappée du côté de l'idéal, des fenêtres ouvertes, de l'air libre et du ciel bleu. Ainsi comprise, la critique théâtrale fait partie si essentielle du théâtre même, qu'on ne pourrait plus les séparer.

Tout autre est le procédé de Paul de Saint-Victor. Il ne néglige pas l'analyse; mais, après nous avoir dit assez pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur le mérite et le succès, il s'empare de la pièce, la transporte chez lui, la fait sienne, non pas pour la soumettre à un travail de dissection, mais pour en extraire l'idée juste ou fausse qu'elle renferme et la féconder en la discutant. Il recompose les caractères, il retouche les portraits, il remet en scène les personnages, et, si nous avons assisté avec lui à la première représentation, il

nous amène souvent à découvrir ce que nous n'avions pas aperçu. Ce n'est plus un critique, c'est un interprète, traduisant l'ouvrage qu'il juge dans une langue si charmante, que souvent le lecteur y prend plus de plaisir que n'en a pris le spectateur.

Je rencontre un exemple dès les premières pages. Il s'agit de la *Ciguë*, d'Émile Augier, comédie antique, qui, en somme, a laissé peu de traces. Émile Augier a-t-il commis un anachronisme en attribuant à Clinias, son héros, cette mélancolie, cette désespérance, ce dégoût de la vie, sentiment que l'on regarde comme moderne, et qui a inspiré la poésie du commencement de ce siècle? Paul de Saint-Victor prouve le contraire, et le voilà parcourant à vol d'oiseau et de critique-poète, la Bible, les *Proverbes* de Salomon, les symptômes de l'implacable ennui, du *tædium vitæ*, qui se mêlent aux religions et aux mystères de l'Extrême-Orient, et se révèlent dans les prodigieuses existences de ses despotes, tels que Sardanapale, réclamé d'avance par lord Byron. Nous sommes à cent lieues de l'Odéon, où s'est jouée la *Ciguë*. Nous soulevons les voiles qui couvrent les théogonies et les légendes hindoues. Nous faisons connaissance avec Sidhârta, fils de Soudhodana, roi de Maghada, qui pousse ce dégoût de toutes choses bien plus loin que les héros de Gœthe, de Byron, de Senancour et de Chateaubriand. Il prend la vie en horreur, s'échappe du palais de son père, rase ses cheveux, se revêt du suaire dont il dépouille un cadavre, et se livre, pendant six ans, à des jeûnes inouïs, à des macérations

affreuses, entrecoupées de méditations à faire sauter un crâne. Ce voyage aérien à travers les poésies et les religions orientales nous rappelle un des traits caractéristiques du talent de Saint-Victor : ce coloriste était un érudit. Dès le collège, il lisait, cherchait, furetait, étudiait à côté, ajoutant sans cesse le superflu à ce nécessaire qui, même pour les bons élèves, se renferme entre Homère et Virgile. Cette fois, au moment où nous serions las de le suivre et où les hauteurs de l'Himalaya nous donneraient le vertige, il nous repose, nous rassure, nous remet en possession de notre Évangile et de notre catéchisme, à l'aide de cette phrase : « Le christianisme, en sanctifiant cette tristesse, ouvrit un refuge aux désabusés du vieux monde. Il ne tua pas la mélancolie, mais il lui donna des ailes et la tourna vers le ciel. »

Rapprochez de ce merveilleux hors-d'œuvre le chapitre sur la *Dame aux Camélias*. Ici, nous sommes en plein Paris, en pleine civilisation parisienne, dans un appartement trop moderne, funèbre et demi-mondain, dont les élégances frelatées sont en progrès, puisque les valets de chambre y sont remplacés par les huissiers. Civilisation, ai-je dit? C'est corruption qu'il faudrait dire; comment qualifier autrement cette curiosité maladive qui confond tous les rangs, toutes les vertus, tous les vices, la marquise et la pécheresse, Pénélope et Phryné, le *gentleman* et le commissaire-priseur, le *Jockey-Club* et la revendeuse à la toilette, devant les écrins, la garde-robe et l'armoire à glace d'une courtisane? Paul de Saint-Victor décrit en maître ce pêle-

mêle de tous les mondes attirés à la vente de Marie Duplessis : cette manie des honnêtes femmes ou des femmes honnêtes de se donner, pendant quelques heures ou quelques minutes, l'illusion des mœurs faciles qu'elles ne doivent pas connaître, le mirage d'une vie à outrance qui devrait les épouvanter, la sensation approximative de ce qu'elles éprouveraient, si une subite métamorphose changeait pour elles la chambre nuptiale et la *nursery* en boudoir cosmopolite et polyglotte; quelque chose comme le miroir aux alouettes, avec cette différence que ces alouettes échappent au chasseur avant d'être toutes rôties.

Que de jolis mots! quel bonheur d'expressions! Saint-Victor ne laisse pas partir une phrase sans l'habiller de sa livrée, la marquer de son chiffre et la teindre de ses couleurs. Et comme il reste idéaliste en présence de ces somptuosités de la matière! — « L'impression que nous laissa cette consomption fébrile fut plutôt une mélancolie des yeux qu'une tristesse du cœur. Il manquait au déclin de cette beauté mourante cette lueur de l'âme qui colore la cime des vies purifiées de la suprême rougeur des crépuscules. » Avec quelle délicatesse l'écrivain moralise l'immoralité! — « Quand la chasteté tremble sur sa couche de lis aux approches de la mort, il ne sied pas à la courtisane d'entrer, le front haut et le cœur tranquille, dans l'éternité... Que la Du Barry serait moins touchante si elle avait porté devant l'échafaud la sérénité souriante qu'il appartient seulement aux saintes et aux martyres de présenter à la mort! »

Avant d'aller plus loin, remarquons, chez Paul de Saint-Victor, un autre trait de physionomie qui s'expliquait par ses traditions de famille, sa première éducation et la distinction de son esprit. Il était le plus catholique de tous ceux qui ne le sont pas. Une impiété plus ou moins grossière le blessait, comme s'il revenait d'entendre la messe, de même qu'une note fausse blesse l'oreille du dilettante, qui, sans être musicien, a l'oreille juste. Il remplaçait la foi absente ou à demi perdue par le tact, le goût, l'instinct de respect et cette haine de la vulgarité qui nous fait préférer Torquemada à Gaudissart et le Saint-Office au Conseil municipal de Paris. Ce *dilettantisme* catholique (rien de moins, rien de plus) a eu l'occasion de se produire à l'égard des comédies anticléricales d'Émile Augier, qui, se glorifiant d'être le petit-fils de Pigault-Lebrun, voulut deux ou trois fois se montrer digne de cet honneur en continuant les traditions de son grand-père. A propos de l'impardonnable *Fils de Giboyer*, Saint-Victor écrivait : « C'est l'artillerie et non la pyrotechnie de l'esprit; ce ne sont pas des fusées, ce sont des balles que lance le dialogue. Une comédie si agressive est-elle légitime? L'objection a surgi dès le premier soir : elle n'a fait depuis que grandir. La première loi pour les combats de l'esprit comme pour ceux du corps est l'égalité du terrain et des armes. Dès qu'elle est un privilège, la polémique devient un abus. » On ne saurait mieux dire; est-ce en dire assez à propos de cette personnalité insultante qui n'avait au théâtre d'autre précédent que le *Bégéarss*

de Beaumarchais? Non; mais n'oublions pas que les feuilletons de Paul de Saint-Victor paraissaient dans un journal quasi-officiel, que le *Fils de Giboyer* est du 1er décembre 1862, et que, à dater de cette époque, M. Émile Augier devint un des auteurs favoris des Tuileries et de Compiègne. Plus heureux que M. Thouvenel et que le duc de Gramont, Giboyer, M. Maréchal, la baronne Pfeffers, le marquis d'Auberive et le comte d'Outreville étaient probablement dans le *Secret de l'Empereur*.

Saint-Victor est plus explicite et plus incisif avec la comédie de *Lions et Renards*, dont la chute complète punit, en 1869, Émile Augier de ses récidives, de sa manie de manger du jésuite, de dissimuler une tonsure sous un chapeau gibus et une soutane sous une houppelande. Que de mots charmants dans cette exécution polie! — « Ses coups d'épée dans l'eau bénite effleurent à peine la question qu'il prétend résoudre. » — « Ce conseiller des Dix de l'Église occulte remplace la gueule de bronze, que l'Inquisition ouvrait aux délateurs, par la boîte à cancans d'un petit journal. » — « Voilà donc cet escroc véreux, ce coquin de la pire espèce, ce baron de Wormspire en gants jaunes, reçu avec transport, au moment où il est expulsé du monde, dans le giron de la Compagnie!... Le voilà désigné comme le successeur des Ignace, des Lainez, des Acquaviva, des Oliva, des Ricci, dans la royauté mystérieuse et presque papale du *Gesù!!*... etc., etc... »

Au fond, malgré bien des témoignages et des précau-

tions oratoires où le critique exprime l'estime toujours, l'admiration quelquefois, on devine qu'il ménage Émile Augier, mais qu'il ne l'aime pas. Voici, à propos de la fade, fausse, blafarde et mignarde comédie de *Philiberte*, quelques lignes que notre cher et toujours regretté Louis Veuillot n'aurait pas désavouées : « Ici, je demande la permission d'être de mon avis et de le dire en toute franchise. M. Émile Augier n'a ni originalité, ni manière. Il vague de la copie de Molière à l'imitation d'Alfred de Musset, avec l'indécision du pastiche en quête. Son tempérament poétique se compose d'une propension saillante à la gaillardise et d'une foule de petites velléités romanesques et lyriques aussi embarrassées de croître et d'aboutir sur ce fonds gaulois, que le seraient des fleurs bleues semées sur un jambon. Grattez l'élégance vernie et superficielle de son style; vous trouverez une tendance, à peine contenue, à la panse et à la trogne de la facétie rabelaisienne et je ne sais quelle façon prosaïque et positive d'entendre les choses, peu favorable à la poésie... Le malheur est que la poésie de M. Augier n'a ni la franchise de sa crudité, ni l'embonpoint de sa nourriture. »

Frère d'armes courtoises et damasquinées de Théophile Gautier, admirateur passionné de Victor Hugo, Paul de Saint-Victor ne pouvait oublier que M. Emile Augier, dont les débuts avaient coïncidé avec ceux de Ponsard, s'était laissé enrôler sous ce drapeau de l'école du bon sens, qui semblait fait avec la serviette d'un bourgeois mis au régime des viandes blanches et de l'eau claire. Émile Augier et Ponsard, chefs d'école malgré

eux, ne tardèrent pas à décliner cet honneur; ils eurent e bon esprit de reconnaître qu'ils n'étaient pas de taille à personnifier une réaction contre les géants du romantisme, alors même que ces géants étaient restés à mi-chemin entre Ossa et Pélion. Mais on s'en souvenait encore en 1852, et le vieux levain romantique de Théophile Gautier fit explosion aux dépens de *Diane*, drame que mademoiselle Rachel ne put sauver d'une demi-chute, et que Gautier qualifia de réduction de *Marion Delorme* par le procédé Collas. Paul de Saint-Victor dut, pendant quelque temps, garder cette impression, sinon d'antipathie, au moins de tiédeur; pourtant, un quart de siècle s'était écoulé entre *Diane* et les *Fourchambault*, et, heureusement pour Émile Augier, les chapitres qui le concernent dans ce volume se terminent sur ce grand et légitime succès. Si nous exceptons le *Gendre de M. Poirier*, qui me semble le chef-d'œuvre du théâtre contemporain, mais où Jules Sandeau a eu sa part, les *Fourchambault* sont, selon moi, le chef-d'œuvre de Émile Augier.

La seconde partie, qui conduit le riche répertoire de M. Dumas fils jusqu'à la *Princesse de Bagdad* — hélas! Saint-Victor n'a vu ni *Denise* ni *Francillon*, — a pour moi encore plus de charme. J'ai assisté à la première représentation de presque toutes les pièces que Saint-Victor analyse; je me souviens des impressions que je rapportais de chacune de ces soirées, et j'ai quelque plaisir à constater que l'opinion du merveilleux critique a été presque toujours d'accord avec la mienne.

Il y a plus : j'attachais un intérêt particulier à savoir ce qu'il pensait des *Idées de Madame Aubray*, dont l'auteur m'avait traité en privilégié. Lié de longue date avec mon ami Joseph Autran, il était venu lui lire sa pièce, et il m'avait fait l'honneur de m'admettre à cette lecture. Nous en avions la primeur avant Montigny et ses artistes. Le poète de la *Fille d'Eschyle* et son admirable femme composaient avec moi tout l'auditoire. Pour cadre, une jolie villa des environs de Marseille, dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin planté d'ormeaux et de platanes centenaires. Quel régal! quelle aubaine!

Dumas lit admirablement; sa pièce est parsemée de ces mots qui jaillissent du dialogue comme des étincelles d'un foyer tisonné par une main nerveuse; d'ailleurs, tout concourait à nous enthousiasmer; et cependant, le lendemain, après mûres réflexions, je fis part à madame Autran de mes doutes, de mes inquiétudes. Or, ces inquiétudes et ces doutes, je les retrouve ici, parés du beau style de Paul de Saint-Victor. Qu'aurait-il dit, s'il avait assisté à cette première lecture que devaient nécessairement modifier les répétitions? Le rôle de Barentin, destiné d'abord à Landrol, qui l'aurait joué correctement, mais sans éclat, fut confié à Arnal, qui y retrouva un regain de verve et de succès. Barentin a une fille, Lucienne, « qui rachète, par sa candeur, la science infuse de ses sœurs aînées (les héroïnes ordinaires et extraordinaires de M. Alexandre Dumas); c'est la demoiselle à tablier et à bretelles vertes de l'ancien Théâtre de Madame, rentrant au Gymnase comme

dans son pensionnat, plus charmante, mais aussi naïve. Cette naïveté passe quelquefois la mesure. A propos d'un bouvreuil malade, Lucienne récite, au second acte, une élégie qu'on pourrait accompagner sur la serinette. C'est le petit chat de l'Agnès de l'*École des Femmes* métamorphosé en oiseau. A ce degré d'enfantillage, l'innocence touche à l'insignifiance. Ce n'est plus une personne, c'est un âge que nous avons sous les yeux. »

Il y avait, vous le savez, un vague projet de mariage entre le jeune Camille, fils de madame Aubray, et cette *petite grue* de Lucienne Barentin, à qui Camille ne déplaisait pas. Eh bien! dans la version primitive, afin de mieux accentuer tout ce que le caractère et les sentiments de Lucienne avaient d'enfantin, l'auteur lui faisait dire : « Mon bouvreuil est guéri! » Et ce mot terminait la pièce. Je dis tout bas à mes aimables hôtes : « Ce bouvreuil n'ira pas jusqu'au feu de la rampe; il s'y rôtirait. » — En effet, au moment où madame Aubray, prise au mot par ses idées et forcée dans ses retranchements, vient de consentir au mariage de son fils avec Jeannine, c'est Barentin qui dit le mot de la fin. Lorsque Arnal s'écria avec un entrain de moraliste goguenard : « C'est égal, c'est raide! » ce mot répondait si bien au malaise de toute la salle, qu'il fut accueilli par une explosion d'applaudissements et sauva la pièce; sauvetage qui n'eut pas beaucoup de suites, car le succès ne se soutint pas, et bientôt l'éclatant triomphe de la *Grande-Duchesse* fit pâlir les éloquents paradoxes de madame Aubray.

Rien de plus intéressant que cette série de rencontres du plus brillant de nos critiques avec le plus hardi de nos auteurs dramatiques. Ce qu'il faut admirer, c'est que le soin de sa propre phrase, les coquetteries de son style n'empêchent jamais Paul de Saint-Victor d'analyser et de juger ce dont il parle. Si élégant qu'il soit, il ne se regarde pas dans la glace, quand il doit avoir les yeux fixés sur la scène. S'il enveloppe son idée dans une image, soyez sûr que l'image fait mieux ressortir l'idée, la rend plus nette et plus persuasive. Et puis, quand il le faut, quelle résistance aux séductions du talent et du succès, chaque fois qu'Alexandre Dumas, revenant à ses péchés mignons, s'alourdit et s'égare à plaider une thèse, ou essaie d'imposer aux complaisances de son public une crudité brutale qui change en un cas pathologique l'étude morale ou comique! Lisez les pages sur cette révoltante et odieuse *Visite de noces*, qui me rappelle une de mes nombreuses humiliations. En juin 1871, peu de temps après les crimes de la Commune, le déboulonnement de la Colonne et la victoire lugubre de l'armée de Versailles, j'avais lu, avec tout Paris, une lettre fort spirituelle et même éloquente où M. Alexandre Dumas nous indiquait les moyens de nous relever de nos ruines, de nous retremper dans l'adversité, la vertu et le travail, de rattraper, jour par jour, la monnaie du lingot d'or que nous venions de perdre. En latin, les poètes sont aussi prophètes; mais il paraît que, en français, les hommes d'esprit ne sont pas sorciers; car M. Dumas nous annonçait qu'au bout de dix ans la

France se retrouverait riche, honorée, intacte et puissante comme en 1869.

C'est ici qu'éclata ma naïveté. Poursuivi par mes souvenirs de 1848, où l'avènement de la République avait donné lieu à une véritable réaction en faveur de la morale et de la famille, je m'imaginais qu'il en serait de même en 1871, et que les auteurs dramatiques les plus en vogue allaient nous donner le bon exemple. Or, après l'interruption forcée, M. Dumas reprit possession du théâtre avec *une Visite de noces!* Je cède la parole à Paul de Saint-Victor; c'est, à tous les points de vue, ce que j'ai de mieux à faire : « M. Dumas prête à la morale, qu'il traite comme une chirurgie, l'impudeur tranchante d'une science expérimentale qui a le droit de tout éventrer et de tout décrire. Tous les organes étant égaux devant le scalpel, il tranche dans le cœur comme dans l'estomac. Il pousse ces pénibles études au degré où elles réclameraient le huis clos. Il oublie que la littérature finit où la pathologie commence, que l'analyse d'un caractère ne doit pas empiéter sur la dissection, qu'il est des types et des choses dont l'écrivain doit se garder comme l'israélite du pourceau et comme le brame du paria. *Une Visite de noces* est moins un drame qu'une opération implacable faite par un chirurgien ironique. »

A mon grand regret, je ne puis suivre Paul de Saint-Victor à travers ce riche répertoire où il rend hommage aux grandes qualités de M. Dumas et fait justice de ses erreurs qu'on pourrait presque appeler des manies. Je me bornerai à deux légères chicanes : je crois, sans en

être sûr, que, dans le *Demi-Monde*, Olivier de Jalin n'a jamais été l'amant de la baronne d'Ange, et que, dans le *Père prodigue*, distinction plus essentielle, Albertine n'a jamais été la maîtresse d'André, fils du comte de la Rivonnière. Ma seconde remarque semblera peut-être bien frivole et dans tous les cas ne saurait atteindre Paul de Saint-Victor. Ses amis et son éditeur ont cru sans doute donner à ce volume un gage de durée en généralisant sa critique et en évitant de mentionner les acteurs. Il me semble pourtant que, sans en abuser, on aurait pu nous rappeler comment le talent des interprètes explique tel ou tel succès qui, sans eux, resterait inexplicable. Ainsi, Got dans les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer*; Rose Chéri dans presque tous ses rôles; la pauvre Desclée, dont l'organisation nerveuse et maladive ne fut pas sans influence sur une des crises du talent de M. Dumas. J'en conviens, il y a là de ma part un peu de futilité et d'égoïsme. Dans mon jeune temps, Alfred de Musset, qui était à peu près de mon âge, me conviait à un *Spectacle dans un fauteuil*. Aujourd'hui, grâce à Paul de Saint-Victor, ce serait encore un spectacle dans un fauteuil. Seulement, le fauteuil est au coin de mon feu, à deux cents lieues de Paris. Le spectateur est presque octogénaire, et c'est au moment de disparaître qu'il aurait à évoquer des figures disparues.

Avril 1889.

LUDOVIC HALÉVY [1]

L'abbé de Féletz, qui s'y connaissait, a défini l'esprit — assez peu définissable, — la faculté naturelle de traiter sérieusement les choses légères et légèrement les choses sérieuses. Dans le volume que j'ai sous les yeux, le charmant esprit de M. Ludovic Halévy se manifeste d'une façon plus persuasive encore, et qui s'accorde mieux avec les douloureux sujets de ses *Notes* et de ses *Souvenirs*. Songez donc! 1871-1872! La France frappée au cœur! Le sang coulant à flots de ses blessures, tandis que son impitoyable vainqueur lui arrache ses milliards et ses provinces! L'invasion avec son effroyable cortège de violences, de pillage, d'exécutions et d'incendies! Paris aux abois! La province atteinte d'un vertige dont quelques scélérats profitent pour renouveler des scènes de la Terreur! Les ruines entassées par la guerre et la défaite, servant de prélude à d'autres

1. *Notes et Souvenirs, 1871-1872.*

ruines, accumulées par le crime! Le génie révolutionnaire, démuselé, déchaîné, ne voyant dans la stupeur des honnêtes gens et les malheurs de la patrie, qu'un moyen d'assouvir ses passions furieuses! La Commune, chargeant ses fusils, s'approvisionnant d'huile de pétrole, se préparant à déboulonner la Colonne, offrant aux Prussiens de quoi assaisonner la joie de leur victoire. Les débris de notre armée, tombés en miettes, affolés, dans un tel état de démoralisation et de décomposition, qu'on ne sait pas s'ils ont encore un drapeau, s'ils obéiront à un ordre, s'ils accepteront une discipline, si les chefs peuvent compter sur ces soldats vaincus par les ennemis du dehors pour combattre les ennemis du dedans et sauver les restes de la France!

Maintenant, s'il est vrai, comme on ne saurait en douter, qu'un peu de comédie se mêle à toutes les douleurs humaines, comment faire pour lui laisser sa part dans cet épouvantable chaos, qui rappelle l'écroulement des villes maudites, où les feux de l'enfer remplacent le feu du ciel, et qui semble annoncer la fin, sinon du monde, au moins d'une race et d'un peuple? Comment s'y prendre pour opposer son sourire à ce désespoir, sans être accusé de manquer de patriotisme et d'insulter à nos misères? C'est difficile, mais ce n'est pas impossible, si l'on songe que, dans toute comédie, il y a un fond de tristesse, que les plus grands comiques sont aussi les plus mélancoliques, que nul ne pénètre plus avant dans ces *en-dessous* où notre nature faible ou perverse se dédommage de ses sacrifices aux appa-

rences et des perpétuelles hypocrisies de sa mise en scène, et qu'enfin croire que comédie est synonyme de gaîté, c'est exactement comme si on supposait que la vie est synonyme du bonheur. Un trait caractéristique des *Notes et Souvenirs* de M. Ludovic Halévy, ce qui donne à leur grâce piquante une valeur sérieuse, c'est que l'on sent constamment un cœur français, déchiré par tout ce qui nous déchire, sous de légères ironies qui saisissent sur le vif un homme, une physionomie, un ridicule, un travers, le contraste des navrants spectacles qui lui donnent, comme à nous tous, envie de pleurer, avec telle ou telle note fausse, qui, par la dissonance même, lui donne presque envie de rire. Exemple : M. Thiers, qui, en avril 1871, est encore indiscutable et indiscuté, faisait assiéger le Paris de la Commune par l'armée de Versailles. Un soir, au moment où nous attendions tous avec angoisse l'issue, douteuse encore et bien tardive, de ce siège, M. Thiers entend, à l'autre bout de son salon, un de ses convives dire que, depuis un mois, on aurait pu entrer à Paris par surprise.

— « Par surprise! s'écrie le petit bourgeois en se dressant sur ses ergots. Par surprise! Apprenez, mon cher monsieur, qu'on n'entre pas ainsi dans Paris fortifié... Je suis peut-être compétent dans la question : les fortifications de Paris sont un ouvrage immense, un ouvrage de premier ordre; elles ont arrêté les Prussiens pendant cinq mois... Ce n'est pas une petite affaire que d'avoir raison des fortifications de Paris. C'est une entre-

prise colossale, gigantesque... Ah! les fortifications de Paris!... Je les connais, moi, mieux que personne, les fortifications de Paris! »

« Mon ami, ajoute Ludovic Halévy, avait reçu cette semonce, la tête basse, docilement, respectueusement; mais, le lendemain, il se vengeait en me disant :

« — Oui, M. Thiers veut entrer dans Paris, et il y entrera; mais il lui déplairait de voir *ses* fortifications tomber trop vite et trop facilement. Il faut qu'il soit bien démontré que M. Thiers seul était capable de prendre cette ville rendue imprenable par M. Thiers. Amour-propre d'auteur! »

Ici, cet amour-propre était doublement comique, ou doublement odieux, à votre choix. Le ministre du 1er mars 1840 ne pouvait avoir oublié que, dans son arrière-pensée de Machiavel lilliputien, les fortifications de Paris étaient destinées, non pas à rendre Paris imprenable, mais à foudroyer une émeute parisienne, avant qu'elle dégénérât en révolution. La Révolution de février, accomplie cent fois plus aisément et plus vite que celle de 1830, s'était chargée de la réplique.

Mais, comme c'est bien lui, le *patriote* pour qui la patrie en deuil se résume dans sa petite personne, dans son ambition, dans sa vanité, dans sa gloriole! Il est le premier personnage de l'État; un malentendu, dont nous serons dupes et victimes, l'accrédite auprès d'une Assemblée monarchique. Les royalistes consentent à oublier les méfaits, qui, en d'autres temps, avaient froissé leurs sentiments les plus chers et les plus sacrés. Nécessité n'a

pas de loi, et n'est-il pas l'homme nécessaire, lui qui sera bientôt l'homme funeste, l'homme néfaste? S'il doit cette paire d'échasses aux calamités de la France, tant pis pour la France et pour nous! Son idéal, c'est lui! A présent qu'il nous est permis de le juger, de le condamner et de le maudire, ne vous semble-t-il pas que la comédie, qui flétrit Tartufe, qui flagelle don Juan, qui raille Harpagon, qui fustige Trissotin, qui réserve à Basile une volée de bois vert, a le droit de s'emparer de M. Thiers, pourvu qu'elle s'habille de noir et qu'on lui défende d'être gaie? Elle n'en sera ni moins mordante, ni moins vengeresse.

Maintenant, saluons Messieurs les Anglais et Mesdames les Anglaises, avec leur jolie petite famille. *Great attraction!* c'est le cri du cœur dans la langue de Shakespeare, sur les lèvres des enfants d'Albion, qui, dans leurs voyages sur le continent, recherchent surtout les occasions de crier *aoh!* le plus souvent possible. Oui, *great attraction!* Un moraliste de mauvaise humeur a prétendu que, dans le malheur de nos amis, il y avait toujours un je ne sais quoi qui ne nous était pas désagréable. J'aime à croire qu'il se trompait; mais, d'abord, les Anglais ne sont pas nos amis; et puis, quelle aubaine! quel régal! quel raffinement de jouissances! Crécy, Azincourt et Poitiers ne sont rien en comparaison. Pour mille guinées, ces touristes n'échangeraient pas Paris en feu, Saint-Cloud en cendres, les squelettes de ce qui fut naguère le palais des Tuileries, l'Hôtel de Ville, le Conseil d'État, le ministère des finances, contre un Paris

élégant, correct, coquet, pimpant, souriant, étincelant, magnifique, tiré au cordeau et à quatre épingles, étonnant l'Europe de son luxe, de ses splendeurs et de ses fêtes, possédant un souverain, une souveraine et une cour. Une nation qui gagne ou perd une bataille, cela s'est vu; une capitale qui fait sa toilette des dimanches pour recevoir des têtes couronnées et des hôtes illustres, ce n'est pas sans exemple. Mais une population qui passait pour intelligente, une ville qui se qualifiait modestement de *Ville-Lumière*, vaincue, décimée, exténuée, affamée, et ne trouvant rien de mieux, dans sa détresse, que le féroce plaisir de s'achever, d'élargir et d'envenimer ses plaies, de jouer, sous le regard ravi de ses vainqueurs, un drame d'intérieur, où, n'ayant pas assez de ses humiliations présentes, elle traîne dans la boue ses gloires passées, voilà qui est plus rare, plus digne de piquer au jeu la curiosité britannique. Aussi, voyez cette figure, lestement croquée par Ludovic Halévy :

« Un Anglais est installé là, à Montretout. Il a trois lorgnettes... trois... une grosse jumelle, une petite et une longue-vue avec un pied... De temps en temps il consulte un plan de Paris et il prend des notes sur un petit calepin... Sa figure rayonne, autant que peut rayonner la figure d'un Anglais... Il est au bon endroit, le temps est clair, ses lorgnettes sont excellentes, et Paris brûle!... De temps en temps, il s'assied sur un petit pliant... Il n'a rien oublié... il a son pliant. Rien de plus irritant que la figure de cet Anglais épanoui et souriant... Cela donne le désir de voir un peu brûler Londres..... »

Oh oui! oh oui! mais ce souhait ne sera pas exaucé; pourquoi? Parce qu'en France, grâce à la Révolution, le patriotisme consiste à tout démolir, et, en Angleterre, à tout conserver; parce que, en France, la tradition est traitée comme une vieille radoteuse dont on cherche à se débarrasser, et, en Angleterre, comme une vénérable aïeule devant laquelle on s'incline en lui demandant des leçons; parce que l'Anglais ne sépare pas, dans ses affections et dans ses fiertés, son souverain et son pays, et que le Français croirait démériter de son pays, s'il ne s'efforçait pas de renverser son souverain; parce que, en France, une défaite est synonyme de la déchéance d'un gouvernement, et que, en Angleterre, les malheurs publics resserrent les liens entre le gouvernement et le citoyen.

Un peu plus loin, la scène serait bien drôle, si Ludovic Halévy et nous n'étions pas si tristes :

« Mardi 6 juin. — Devant les ruines de l'Hôtel de Ville, une famille anglaise : le père, la mère, une grande jeune fille de seize ans, un petit garçon de douze ans. Voici la conversation textuelle :

LE MARI. — Ça ne fume plus.

LA FEMME. — Non, ça ne fume plus.

LA JEUNE FILLE. — C'est très beau.

LA FEMME. — Oui, très beau, et tout à fait à sensation. (*Quite sensational.*)

LE MARI. — C'est très beau, mais pas à sensation... ça ne fume plus... Il fallait venir il y a huit jours... ça fumait encore.

LA FEMME. — Nous n'avons pas pu venir...

LE MARI. — Nous n'avons pas pu venir à cause de votre sœur qui s'était installée chez nous et qui ne voulait pas s'en aller...

LA FEMME. — Elle arrivait d'Amérique; je ne l'avais pas vue depuis deux ans.

LE MARI. — Je sais bien, je sais bien!... mais enfin, ça fumait il y a huit jours, et ça ne fume plus.

LE PETIT GARÇON. — Papa, il y a peut-être ailleurs quelque chose qui fume encore dans Paris.

LE MARI. — Il n'y a plus rien... non, il n'y a plus rien... Ah! il fallait venir huit jours plus tôt. Enfin!... Allons voir la colonne Vendôme!...

LE PETIT GARÇON. — Elle est toujours par terre, papa?

— LE MARI : Oui, HEUREUSEMENT. » — A son insu, cette famille anglaise, si grotesque dans son inconsciente cruauté, si cruelle dans sa curiosité naïve, restait fidèle à sa littérature nationale. Elle nous donnait la seule comédie que notre deuil nous rendît possible : la comédie shakespearienne, celle qui se fait avec le contraste de tout ce que l'homme a de plus petit et de tout ce que l'humanité a de plus grand.

Le contraste! Sous une fine plume comme celle de Ludovic Halévy, le contraste est encore une des formes de l'*à-propos*. Seulement, entendons-nous! Cet *à-propos* en sens inverse nous frappe surtout et nous serre le cœur, quand nous mesurons la distance entre 1871 et 1889, entre les illusions d'alors et les réalités d'aujour-

d'hui. Car nous avions des illusions et des espérances au milieu de cet effondrement de toutes nos espérances et de toutes nos illusions. Il y a la flore des ruines, et il y a aussi l'herbier des fleurs desséchées, le reliquaire des espoirs perdus.

Ludovic Halévy nous dit page 104 : « Lu et relu la lettre qu'Alexandre Dumas fils vient d'adresser au rédacteur en chef du *Nouvelliste de Rouen*. Que de passages éclatants d'esprit, de raison et d'éloquence! » Moi aussi, je l'ai lue et relue, cette lettre éloquente. Elle a été même pour quelque chose dans l'erreur que j'ai commise en supposant qu'il en serait, dans des conditions infiniment plus larges, des lendemains de nos désastres, de l'invasion, du siège, de la Commune et de l'effroyable rançon, comme des lendemains de la Révolution de Février et des sanglantes journées de Juin; que le malheur nous rendrait sages; que, dans les esprits corrigés par cette terrible secousse, il y aurait une réaction dont les honnêtes gens pourraient profiter pour rétablir dans leurs droits séculaires les vérités que la Révolution avait méconnues, insultées et proscrites. Je me trompais; mais, malgré tout son esprit, Alexandre Dumas ne s'abusait pas moins. Mon erreur était d'espérer un retour aux principes sans lesquels la société ne peut que s'égarer et dépérir; la sienne était de croire que la société pouvait s'en passer, et qu'il lui suffirait, pour se relever de ses ruines, de se résigner, pendant dix ans, à une vie de travail, d'épargne et de sagesse, de renoncer au luxe et aux frivolités mondaines; quelque chose

comme un carême sans Pâques, ou un levier sans point d'appui. C'était méconnaître le caractère français, qui n'est bon à rien qu'à faire des sottises, si on veut qu'il se contente d'abstractions, de sentiments et d'idées, et si l'on refuse d'offrir à ces idées et à ces sentiments une étiquette, un nom propre, une épaulette, un visage. S'il était permis de plaisanter avec les destinées et les folies de la patrie, je dirais que la France préférera toujours un général à une généralité.

Lorsque, en juin 1871, Alexandre Dumas nous conseillait de ne penser, pendant ces dix ans, ni aux Abeilles, ni au Coq, ni à l'Aigle, ni aux Lis, son conseil n'était applicable qu'à une imperceptible minorité de savants, d'artistes, de travailleurs, d'académiciens, de philosophes et de sceptiques. Il compliquait, d'ailleurs, une situation qui, à cette date, était fort simple. Rayons d'abord l'Aigle et les Abeilles. Je n'ai jamais compris, pour ma part, comment, sitôt après les affreux malheurs attirés sur la France par Napoléon III, un seul bonapartiste avait eu le courage de se manifester autrement qu'à l'état de *Souvenir et Regrets*. Avoir la gloire pour marraine et la défaite pour filleule, quelle ironie! Le Coq gaulois et le Lis, après quelques années de brouille, ne demandaient qu'à faire bon ménage, et, pour sceller la réconciliation définitive, nous avions à l'Assemblée nationale une immense majorité royaliste. J'imagine que, depuis l'avènement de la République jacobine et de ses basses œuvres, Alexandre Dumas, malgré sa neutralité politique, a dû souvent se dire que le Lis avait du bon,

et que, si la France, humiliée et ruinée en juin 1871, avait trouvé moyen de se ruiner et de s'avilir cent fois plus encore, elle se serait probablement relevée par les moyens contraires.

On est enclin à croire ce que l'on désire. Je ne m'étais pas aperçu que les lendemains du siège et de la Commune différaient essentiellement des lendemains de la Révolution de février. En 1848, le suffrage universel, qui est devenu un grand coupable, était encore un petit innocent. En dépit des bouffées de socialisme et de communisme, la haute main restait acquise aux classes dites dirigeantes et, comme elles se sentaient atteintes dans leur amour-propre, froissées dans leurs intérêts, menacées dans leur avenir, elles prenaient leur revanche en moralisant ce qu'elles n'avaient pas su prévenir et en réagissant contre tout ce qui leur semblait expliquer leur inexplicable défaite. Elles frappaient d'interdit toute idée inquiétante, comme la garde nationale de Paris, après les journées de Juin, appréhendait au collet et conduisait au poste tout individu soupçonné de connivence avec les barricades.

En 1871 et 1872, rien de pareil : sous de faux semblants d'ordre extérieur et de régime autocratique, les *en dessous* se dépravaient de plus en plus; la démocratie gagnait tout ce que perdait la liberté; l'anarchie morale s'infiltrait dans les couches inférieures; le mensonge des candidatures officielles corrompait jusqu'aux moelles le vote populaire; il se frelatait d'autant plus qu'on lui apprenait à mentir; comme l'autorité (*auctoritas*) était

remplacée par la force, il était clair que, le jour où cette force fléchirait, la Révolution, avec tout son cortège de désordre dans les lois, de licence dans les mœurs, de perversion dans la politique, de dégradation dans la littérature, de honteux sacrifices à des ambitions faméliques, à un égoïsme abject, à un athéisme hideux, à d'ignobles convoitises, rattraperait le temps perdu. Ce qu'il y a eu de pire, c'est que les classes élevées, dont je parlais tout à l'heure, n'étaient plus préparées à la résistance et à la lutte. C'est le double inconvénient du despotisme démocratique, de débiliter ceux qu'il tranquillise et d'exacerber ceux qu'il réprime. Dans son charmant volume, Ludovic Halévy signale, à plusieurs reprises, des scènes trop gaies, trop mondaines, trop parisiennes, à Versailles, Hôtel des Réservoirs, pendant qu'on se battait à Paris. Cet hôtel était devenu un petit Coblentz, où on se retrouvait avec des démonstrations bruyantes, et où le suprême bon ton consistait à opposer un élégant sang-froid aux calamités publiques et à renouer les conversations au fil qu'avaient brisé les premiers bulletins de Reichshoffen et de Forbach. Remarquez que, dans l'intervalle, quelques-uns de ces sémillants causeurs avaient eu le temps de se conduire en héros, de braver les balles prussiennes sous le drapeau de Charette, de prendre part aux glorieuses étapes de Coulmiers et de Patay. Il faut accepter les Français tels qu'ils sont. Ils seraient sans doute moins aimables, si à des heures d'héroïsme ils faisaient succéder des années de gravité.

Une veine comique, parfaitement permise, même en

face de scènes poignantes pour notre patriotisme, c'est l'opposition permanente des exigences, des niaiseries, des naïvetés et des ridicules du MOI en présence de spectacles qui devraient absorber le MOI dans l'angoisse universelle. Ludovic Halévy en a tiré un excellent parti. Quoi de plus amusant (pardon! je suis forcé d'employer le même mot que s'il s'agissait d'un joyeux vaudeville, tel que le *Roi Candaule* ou *Tricoche et Cacolet*), quoi de plus amusant que l'anecdote de cette vieille dame de Versailles qui a perdu son chien, et qui, au milieu de ces scènes apocalyptiques, ne voit, ne compte et ne pleure que son chien, la perte de son chien : « Il est blanc, monsieur le commissaire, avec une tache noire sur le nez! » Sur le nez! c'est au sien que l'on rit, et elle s'écrie, indignée : « Tas de sans-cœur! »

Et, au moment où un gamin crie sous les fenêtres de l'hôtel : « Demandez la dernière édition du *Petit Moniteur*... L'incendie de Paris!... un sou, le grand incendie de Paris!... » un vieux monsieur décoré qui se fâche tout rouge, parce que son bifteck ne l'est pas assez, et qui dit au garçon : « Il faudrait faire attention... saignant... je vous l'avais demandé saignant! »

Et cette logeuse, qui arrive éplorée chez le commissaire : « J'avais logé cette dame pour une nuit. Et savez-vous, monsieur le commissaire, ce qu'elle a fait pendant cette nuit?... Elle a accouché; et, pour s'excuser, elle me dit : « Je vous demande pardon, ça n'est pas ma faute, ça ne devait arriver que dans six semaines... mais ces émotions, cette guerre, cette canonnade... on ne sait

plus où on en est!... Enfin, j'ai accouché, voilà le fait!... » Et savez-vous ce qu'elle a d'argent sur elle? cinquante-huit sous... ça n'est vraiment pas raisonnable!... On ne vient pas accoucher chez les gens, quand on n'a que cinquante-huit sous! »

Evidemment, pour cette logeuse, cet accouchement intempestif avec cinquante-huit sous pour payer la layette et les mois de nourrice, était le grand événement et le grand malheur de la journée.

Une part pour le comique, mais une portée plus sérieuse dans le joli chapitre sur le fonctionnement du suffrage universel. D'un côté cent mille ivrognes; — c'est à peu près le chiffre, chaque dimanche, sur le territoire de notre belle France; — de l'autre côté, dix individus, qui s'appellent Édouard Bocher, le duc de Broglie, le comte de Falloux, Mac-Mahon, Canrobert, Dumas, Pasteur, Guillaume Guizot, Albert de Mun, Jules Simon... Le jour du vote, les dix individus comptent pour dix, et les cent mille ivrognes comptent pour cent mille; élections bachiques; le *Triomphe de Bacchus*, cette colossale erreur de M. Carolus Duran. Et quel mot *documentaire*, comme on dit aujourd'hui, ce mot de ce valet de chambre respectueux, obséquieux, correct, attentif, ne parlant au marquis son maître qu'à la troisième personne... Il va voter, il vote pour le candidat radical, et, au retour, il dit : *J'ai annulé monsieur le marquis*!

Ici, je puis apporter mon tribut, et même dire comme le Marseillais : *Plus fort*! J'étais à Cannes, le 8 février

1871; à Cannes, dont la population indigène mourrait de faim sans la colonie. Une communauté de tristesses — mais non pas de millions — m'avait lié avec deux régents de la Banque et deux des plus riches propriétaires du Nivernais. Ils représentaient à eux quatre une cinquantaine de millions. Nous allons voter dans la salle de la mairie, et nous sommes horriblement bousculés par cinq ou six électeurs déguenillés, qui n'étaient peut-être pas ivres, mais qui abusaient de leurs droits de souverains. Après avoir voté, nous allons, pour changer d'air, faire un tour de promenade sur la route du Cannet, et nous rencontrons, groupés sur un parapet, nos électeurs, nos rois, nos maîtres de tout à l'heure, qui nous tendent la main et nous demandent *le petit sou!*

Autre chapitre que je vous recommande : le spirituel parallèle de Voltaire et de Mérimée, déclarant tous deux qu'ils n'étaient pas faits pour le métier de courtisan, qu'ils voudraient bien s'en débarrasser et reprendre leurs aises; l'un plus sincère que l'autre. Mérimée aimait franchement l'empereur et l'impératrice. Quand il forçait, pour leur plaire, son naturel et ses habitudes de célibataire, d'égoïste, d'épicurien, de mécréant, c'était un sacrifice à un sentiment vrai plutôt qu'à une pensée d'ambition et de vanité. Quand il écrivait à propos de la croix de grand-officier de la Légion d'honneur : « Je ne pouvais pas les aimer davantage : ils auraient dû réserver cela pour un autre », — il était de bonne foi. Chez Voltaire, cet esprit voué au mensonge, la courtisanerie

avait cela de haïssable et de méprisable, qu'elle s'associait à une perpétuelle envie de se moquer de ceux qu'il flattait.

Les rangs n'étant pas alors confondus et nivelés comme ils le sont aujourd'hui, Voltaire, aussi vaniteux que s'il n'avait pas été spirituel, croyait se grandir en se hissant, s'ennoblir en s'insinuant, et devenir un important personnage en se familiarisant avec les rois, les princes et les princesses. Il croyait échapper à l'humiliation de cette besogne, en déclarant dans la coulisse qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire ou d'écrire. Erreur! Ce double jeu changeait son obséquiosité en bassesse, son adulation en servilisme et son insolence en traîtrise. Le courtisan devenait une courtisane.

En finissant, j'adresserai à Ludovic Halévy une petite chicane. Ce n'est pas Auber qui a dit : « Beethoven, c'est le premier; mais Mozart, c'est le seul. » — Un soir, en 1831, Rossini, très sensible aux marques de sympathie que lui avait prodiguées M. Guizot, était venu lui faire visite, au ministère de l'instruction publique. Il essayait de le distraire des tristesses d'un récent veuvage. Il venait de lui chanter, — comme personne ne l'a jamais chantée, — la cavatine de *Figaro* : *Largo al factotum*, lorsqu'arrive M. Cavé, alors chef de division aux beaux-arts. Rossini prononce, avec respect, le nom de Beethoven, et M. Cavé lui dit : « Beethoven, je croyais que vos deux génies ne devaient pas très bien s'accorder? — Beethoven, s'écrie Rossini avec chaleur, c'est le pre-

mier. — Mais, alors, Mozart? — Mozart, c'est le seul! »

Après cela, si vous me dites qu'ils l'ont pensé et dit tous les deux, je vous répondrai : « Ils en étaient bien capables. »

8 mai 1889.

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS [1]

M. J.-J. WEISS [2]

« Le mieux est l'ennemi du bien. — Surtout, pas de zèle! — Sur l'avenir bien fou qui se fiera! — Il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin. — On ne sait ni qui vit ni qui meurt. » Ces cinq proverbes joints m'amènent à un aveu. Je crois toujours, quand je signe une notice, que ce sera la dernière. Pour me donner un démenti, je me hâte d'en écrire une autre, puis une autre, puis une quatrième; et c'est ainsi que, pour avoir oublié le *ne quid nimis* d'Horace, il m'arrive de mettre une trop grande distance entre le jour où j'écris un article et le jour où il paraît. Je suis d'autant plus en retard, que j'ai été trop en avance, et sévère ou bienveillante, admirative ou maussade, ma critique ne porte plus. Si je veux offrir un bouquet à un de mes auteurs de prédilection, les fleurs desséchées ne sont plus bonnes qu'à

1. *Six mois aux Indes.*
2. *Le Théâtre et les Mœurs.*

être insérées dans un herbier. Si j'essaie de protester contre le succès d'une œuvre dangereuse et immorale, elle a eu le temps de se hisser sur son *centième mille*, et, du haut de cette pyramide de volumes, elle m'adresse le geste et le mot que les gamins de Paris ont enseignés à l'insupportable *Bob*, et qui font le désespoir de son malheureux abbé.

Je me vois donc, contre mon habitude, forcé à une sorte de liquidation, dont je demande pardon aux auteurs, mes créanciers. En pareil cas, le débiteur ne paie qu'une partie de sa dette. Je me rassure en songeant que cette demi-faillite passera inaperçue au milieu de toutes celles d'une sinistre année qui en a déjà subi de plus considérables, et qui, probablement, en verra bien d'autres.

A tout seigneur, tout honneur! A qui cette devise pourrait-elle mieux s'appliquer qu'à cet intrépide et charmant prince Henri d'Orléans, qui trompe, en tuant des tigres, sa faim de prince français avide de périls, de dévouements patriotiques, d'actions d'éclat et de champs de bataille? Vous connaissez l'histoire de ce figurant, à qui un sociétaire de la Comédie-Française, au moment de débiter sur un théâtre de banlieue le récit de Théramène, avait recommandé de ne pas rester impassible et de donner quelques signes d'émotion, et qui crut faire merveille en s'écriant : « Pauvre monstre! » tandis qu'Hippolyte fait dans le flanc du monstre une large blessure? Eh bien! dussiez-vous m'accuser de placer bien mal ma sensibilité, je suis tenté, moi aussi, de

m'écrier : Pauvres tigres! Ah! que j'aimerais mieux les savoir paisibles dans leurs jungles, sans autre inconvénient que d'inspirer la Muse de M. Leconte de Lisle, et pouvoir saluer du fond de ma solitude ces jeunes princes, debout, l'épée à la main, sur les marches du trône! Duc de Chartres! Duc d'Orléans! Prince Henri d'Orléans! Nobles cœurs, qui n'ont de battements que pour leur patrie, qui ne ressentent ses ingratitudes que pour l'aimer davantage! Etrange destinée que celle de cette race royale! Le chef, l'ancêtre, Louis-Philippe, se résigne à être impopulaire en personnifiant le génie de la paix; la France le récompense de cet inappréciable bienfait en le sacrifiant aux citoyens Bocage, Caussidière et Sobrier. Après lui, s'échelonnent deux générations militaires, qui ne demanderaient qu'à illustrer son drapeau, à se dévouer à sa gloire, à s'inscrire sur le livre d'or où brillent les noms de Condé, de Turenne, de Maurice de Saxe, de Napoléon et de ses lieutenants, de Bugeaud, de d'Aumale, de Joinville, de Lamoricière. Non, la France n'en veut pas; il lui plaît de faire de leurs talents et de leur bravoure des forces perdues, au profit des sieurs Tirard, Lockroy, Goblet, Constans et Floquet. Elle aime mieux se ruiner et s'avilir sans eux que se relever et s'enrichir avec eux! Jamais, entendez-vous bien? jamais famille plus loyale et plus française ne se mit à la disposition de son pays; jamais peuple en délire ne préféra plus follement à l'or pur le clinquant, le strass et le chrysocale!

Dans ces âmes fortement trempées, que de place

encore pour les vertus et les affections de famille! Comme on s'aime! Comme on est digne de célébrer les noces d'argent! Quelle union, et comme ces esprits guerriers se font volontiers bourgeois pour mieux chérir leurs femmes et leurs enfants! Ce n'est pas à eux que l'on reprochera de venir se refaire des austérités du carême conjugal et domestique en se plongeant jusqu'au menton dans le carnaval parisien. Ce n'est pas à leur occasion qu'on se demandera si les illustres visiteurs qui usent et abusent de Paris comme d'un mauvais lieu, sont beaucoup plus respectables que le mauvais lieu lui-même.

Quoi qu'il en soit, puisque nous sommes provisoirement réduits aux éléphants et aux tigres, quelle sève, quelle verve, quelle bonne humeur dans ces récits! Quelle simplicité, et aussi — ce qui n'est pas sans importance dans une famille qui tôt ou tard redeviendra famille royale — quelle bonne santé! On essaie de le dissuader d'aller chasser aux Sundarbands — (*Delta* de l'Ougly) — et cela, pour deux raisons, dont une seule suffirait : le climat est meurtrier, et c'est à pied que l'on doit y chasser le tigre, ce qui décuple le danger. Se rendre à ces raisons de prudence, allons donc! De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace! C'était le mot de Danton, qui trouvait plus commode de lâcher les tigres sur leur proie que de les occire; un fusil et une carabine de chez Gastine-Renette, une pincée de quinine, — et en avant! C'est de la même façon et avec le même mépris du danger que d'Aumale, le grand-oncle, se lançait sur la Smalah d'Abd-El-

Kader, malgré dix chances contre une de n'en pas revenir!

Tout cela est conté sans ombre de jactance; un chasseur marseillais, qui aurait tué deux *tourdres* et affronté un coup de soleil, serait moins modeste en rentrant au logis. Quand il y a eu péril évident, quand *on l'a échappé belle*, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de son cousin le duc d'Orléans ou d'un de ses compagnons de chasse. Parmi ceux-là, il en est un dont le nom me rappelle un souvenir.

Je passai l'hiver de 1872 à Cannes, qui possédait alors, si j'ai bonne mémoire, une succursale du collège Stanislas. Un jour, à la suite d'une de mes mélancoliques promenades, j'assistai à la sortie des externes. Cet âge est sans pitié. Ces écoliers adolescents de douze à quinze ans avaient pris pour souffre-douleur un de leurs camarades, disgrâcié de la nature, chétif, maladif, presque contrefait, et dont l'intelligence ne rachetait pas les disgrâces physiques. Le pauvre enfant n'essayait pas de se défendre. Il pleurait, il disait entre deux sanglots : « *Maman*! » tandis que ses bourreaux lui tiraient les oreilles, lui arrachaient sa casquette, déchiraient sa tunique et le criblaient de coups de pied. Soudain, la scène changea : un des élèves, resté un peu en arrière, se précipita sur les assaillants, et, à l'aide d'une grêle de coups de poing, dégagea leur victime. S'ils avaient su leur Virgile, ils auraient salué le *si forte virum quem*.

Je regardai ce généreux défenseur de la faiblesse. Il était admirablement beau. Sa taille élégante et forte

dépassait celle de ses camarades, quoiqu'il fût évidemment de leur âge. Ses larges épaules, son air de vigueur, l'éclat de ses yeux noirs, pouvaient rassurer sur les suites de cette rapide croissance. Ses yeux étincelaient, il était vraiment superbe, tandis qu'il disait aux persécuteurs du *patito*, qu'il venait d'arracher de leurs mains : « N'avez-vous pas honte? Un infirme, incapable de se défendre! Vous êtes des méchants et des lâches!... Désormais, quiconque touchera du bout du doigt ce pauvre Fernand, aura affaire à moi! » — Poursuivi par mes souvenirs de théâtre, je croyais voir le capitaine Buridan, mais un Buridan rajeuni, aristocratique, chevaleresque, sans le moindre crime sur la conscience, entrant dans la taverne d'Orsini, et s'écriant : « Dix contre un! » Dans ce bel adolescent, on devinait l'homme qui serait un athlète, l'athlète qui serait un chevalier, le chevalier qui s'éprendrait des grands horizons, aurait horreur des platitudes de la vie bourgeoise, ne respirerait à pleins poumons que dans l'immensité des forêts, des océans, des lacs et des solitudes, et vivrait dans le péril comme dans son élément.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé : je m'informai, et j'appris que ce jeune redresseur de torts s'appelait Antoine de Vallombrosa, qu'il était fils de cet aimable duc et de cette exquise duchesse, dont l'hospitalité charmante ajoutait aux enchantements de cette incomparable plage et avait adouci pour moi les tristesses du cruel hiver de 1871, où nos douleurs recommençaient quand elles semblaient finies, où nous n'ap-

prenions l'armistice, les présages de paix, le succès de nos amis aux élections du 8 février, que pour tressaillir d'épouvante au seuil de cet enfer qui s'est appelé la Commune. Oui, exquise et admirable duchesse, disparue aujourd'hui avec nos derniers jours d'illusion et de soleil! Sa grâce idéale avait poétisé le pinceau classique de Cabanel. Les hommages que nous allions, encouragés par son sourire, signer sur son album, nous ne pouvons plus, hélas! les inscrire que sur son tombeau!

L'abbé X..., tout en me renseignant, se demandait ce que cette riche et ardente nature ferait plus tard de son exubérance; si elle ne se trouverait pas trop à l'étroit dans une carrière régulière, dans notre France condamnée à la paix. Si j'étais sorcier, — mais je ne le suis pas, — j'aurais pu répondre : « Eh bien! si le malheur des temps ne permet pas à Antoine de Vallombrosa d'être un héros de Walter Scott, il sera un héros de Fenimore Cooper. » — L'événement m'aurait justifié, car Antoine de Vallombrosa se nomme maintenant le marquis de Morès et figure presque à toutes les pages du livre du prince Henri d'Orléans.

« Le marquis de Morès, nous dit-il, a été officier dans l'armée française, et a donné sa démission pour s'occuper de travaux de colonisation en Amérique. Il vient de passer cinq ans dans les Montagnes Rocheuses, élevant des troupeaux, établissant des abattoirs, fondant une ville. Il a dû lutter sans trêve contre les Indiens et aussi contre les émigrants blancs qui se recrutent trop souvent parmi les gens sans conscience

ni principes, et il s'est défendu avec une indomptable énergie. Un jour, il a mis en fuite, avec deux compagnons, toute une troupe de voleurs de chevaux, et s'est vu, pour ce fait, remercier officiellement par la Délégation de l'Utah. Dans toutes ces épreuves, il a été secondé par sa vaillante femme, qui ne craint pas de coucher sous la tente, ni même de passer sa nuit dans la neige, à l'affût. »

Avouez que notre prince ne pouvait rencontrer un meilleur compagnon, et le marquis de Morès un chroniqueur plus aimable. Remarquez, comme trait caractéristique, que, quand M. et madame de Morès s'amusent à tuer quelques tigres, c'est pour se délasser, — « pour se reposer de la vie si dure à laquelle ils se sont accoutumés ».

Il y a, dans tout cela, un parfum de jeunesse, qui se mêle délicieusement aux vagues senteurs de cette végétation prodigieuse : le sumal, le sumpal, le sissoo, le parass, le mhova, le sirress; la flore du Népaul au pied de l'Himalaya; toutes les fleurs de l'Eden non loin des neiges éternelles! Quels spectacles, et quel spectateur! On dirait que le souffle de la vingtième année anime cette nature somnolente dans sa magnifique immobilité, qu'il circule, avec une pointe de gaîté gauloise, à travers l'inextricable fouillis de ces ronces et de ces lianes gigantesques, au chant du bulbul et du bengali, au milieu de myriades d'oiseaux dont le plumage éclatant semble teint de l'azur de ce ciel et de l'or en fusion de ce soleil. La chasse au tigre a ses entr'actes (tout drame

bien ordonné a les siens), et le prince Henri d'Orléans n'a pas voulu qu'ils fussent perdus pour la botanique et l'histoire naturelle. Il a vu, observé, étudié, récolté, collectionné, et ses récits sont suivis d'une table qui ressemble à un commencement d'acclimatation. Mais qu'entends-je? Ce n'est plus le gazouillement du bulbul, ni le chant du bengali, ni le craquement des branches et des feuilles sous le poids formidable des éléphants, ni le rugissement lointain du tigre hors de la portée des carabines. C'est...

« O Magali! ma bien-aimée,
Fuyons tous deux sous la ramée,
Au fond des bois silencieux! »

« Je me laisse aller, écrit notre prince, à la secousse régulière et monotone de la marche. Je suis tenté de chanter — tout seul, hélas! — le duo de *Mireille*... »

Si j'avais le très grand honneur de m'appeler Mistral ou Gounod, ce mélodieux écho de notre Provence, envoyé au Mas des Micocoules par un illustre Français, chassant le tigre au fond du Népaul, me rendrait plus fier et plus heureux que toutes les ovations de théâtre, tous les éloges de la critique. Non, Prince, vous n'étiez pas tout seul à chanter ce *duo*; ou plutôt ce *duo* devenait un chœur, le chœur de vos fidèles amis, qui, sans se laisser égarer par d'absurdes diversions, sur les pas de MM. Laguerre, Vergoin et Le Hérissé, vous rappellent en France, et disent en fermant votre livre : « C'est

dommage! » — mot qui, cette fois, est un hommage de plus.

Lorsqu'on vient de lire, de savourer le volume du prince Henri d'Orléans et que l'on tombe sur la préface de J.-J. Weiss (le *Théâtre et les Mœurs*), on est quelque peu désorienté, Cette préface est plus curieuse, plus intéressante, plus neuve que le livre lui-même, recueil d'articles publiés un peu partout, qui nous reparlent de M. Scribe, du vieux Dumas, de son fils, de Victorien Sardou, d'Émile Augier, d'Octave Feuillet, de Victor Hugo, comme nous en ont parlé déjà cinq ou six normaliens, — sans compter Paul de Saint-Victor, — tous plus spirituels les uns que les autres, pas assez pourtant pour renouveler des sujets usés et ne pas avoir l'air de dire toujours la même chose. Pour les auteurs dramatiques en vogue et en vedette, mieux vaudrait, selon moi, laisser d'abord le vrai public trancher la question; puis faire honnêtement son métier de *lundiste*, afin de justifier, d'éclaircir, de discuter, de rectifier le jugement du premier soir, après quoi on en resterait là, et on abandonnerait au Temps le soin de décider si la *Dame aux Camélias* est supérieure au *Gendre de M. Poirier*, si le *Sphinx* est préférable à la *Famille Benoiton*, et si les *Fourchambault* survivront à *Mademoiselle de La Seiglière*. Cette partie de la littérature actuelle qui se dépense en ingéniosités, en subtilités, pour saisir dans les en-dessous, étudier à la loupe et dessiner d'après nature l'œuvre et la physionomie des auteurs contemporains, ne peut prospérer et se multiplier qu'aux

dépens des facultés maîtresses d'invention et d'imagination. L'habitude et le raffinement d'analyse ont pour revers l'impossibilité de créer. C'est quelque chose comme une lampe à réflecteur, à laquelle on demanderait vainement la chaleur et la fécondité du soleil. Il en est des littératures qui s'évertuent à se rendre compte d'elles-mêmes, comme des artistes qui raisonnent trop bien leur art, et qui, le jour où ils savent, à ne pas s'y méprendre, comment il faut faire un chef-d'œuvre, se trouvent incapables de donner à leur pensée la forme, l'expression et la vie.

Mais, pour la préface de J.-J. Weiss, nous changerons de langage. Elle a toute l'originalité, toute la grâce, toute la saveur du charmant esprit qui l'a dictée.

Rien de plus exquis que les pages où J.-J. Weiss nous raconte, avec la plus aimable bonhomie, ses origines, sa première éducation; comment, en sa qualité d'enfant de troupe et de fils d'un musicien de régiment, il partageait tous les épisodes, toutes les étapes de la vie de garnison : « Deux ou trois sous de prêt, un pain de munition tous les deux jours, une capote grise et un pantalon garance (pauvre garance!), ce n'était rien, et c'était assez. » — Et moi, je dirai à mon tour : « C'est un rien, et c'est délicieux! Trois ou quatre pages merveilleuses, senties, vécues, ensoleillées, étincelantes des gouttelettes de rosée matinale, et pour lesquelles je donnerais tout le prétentieux et encombrant répertoire de MM. de Goncourt! » — « Avec l'âme fraîche de l'enfance et une imagination ouverte à tous les souffles dont

la caresse ce vaste monde, c'était un empire... A trois heures et demie du matin, le tambour, par les rues, battait la marche du régiment; la colonne de marche se formait sur la place principale du lieu; je prenais rang à l'arrière-garde; quand les jambes me manquaient, ce qui n'était pas fréquent, je me hissais parmi les bagages, sur la charrette louée, jusqu'à l'étape prochaine, par le bataillon; et devant moi défilait la France. »

Cette bienheureuse charrette devenait pour l'enfant de troupe un observatoire, d'où il passait en revue « monts et vallons, fleuves et ruisseaux, sombres châteaux crénelés des temps anciens et riantes villas bâties de la veille ». Cette curiosité intelligente, infatigable, tenue sans cesse en éveil par une imagination dans sa fleur, qu'il applique d'abord aux objets extérieurs, aux paysages et aux grands horizons, il ne tardera pas à l'appliquer avec la même ardeur aux productions de l'esprit; et alors, à mesure que s'épanouit son intelligence et qu'elle prélude à sa vocation décisive, quel appétit! Gargantua et Pantagruel sont de petits mangeurs, comparés à ce jeune vorace, qu'aucune lecture n'effraie, qu'aucune lecture n'assouvit. Ce n'est pas au hasard de la fourchette, mais au hasard de la rencontre, qu'il amuse et tient en haleine cette faim et cette soif prodigieuses. Il dévore du même coup, de ses trente-deux dents, le pain de munition, le pain bis, le pain blanc, la brioche, le petit pâté, le chausson de pommes, le gâteau de plomb, et si, dans ce festin extraordinaire, entre la poularde truffée et l'arlequin, il rencontrait la

semelle de soulier de l'Auvergnat, ma foi, tant pis! il ne reculerait pas d'une semelle; elle y passerait comme le reste. Hier, l'*Odyssée;* demain, la *Jérusalem délivrée*; aujourd'hui, le *Renégat*, du vicomte d'Arlincourt, à moins que ce ne soit *Colomba*, de Mérimée. Il lit les volumes dépareillés, et imagine de quoi combler les lacunes. Le fourrier lui prête *André le Savoyard*, de Paul de Kock; aussitôt, le voilà absorbant l'*Enfant de ma femme*, *Moustache*, la *Maison Blanche*, l'*Homme aux trois culottes*, la *Laitière de Montfermeil*, et rangeant Paul de Kock parmi ses classiques. Le chef de musique lui passe les *Mystère de Paris*, et il n'en faut pas davantage pour que l'histoire du prince Rodolphe, du Chourineur et de Fleur-de-Marie devienne à ses yeux le chef-d'œuvre du génie humain. Et le théâtre! quel régal! quelles délices! quelles belles soirées à l'Odéon, où Auguste Lireux, le plus fantaisiste des directeurs, prodiguait les billets de faveur pour peupler sa salle, et disait avec son bon rire : « Je n'ai pas d'autre recette pour me persuader que j'en fais! » Les *Ressources de Quinola* alternant avec la *Ciguë*, *Lucrèce* chargée des lendemains de *la Main droite et la main gauche*!

Sérieusement, quelle lucidité d'esprit, ou, si vous l'aimez mieux, quelle facilité de digestion n'a-t-il pas fallu, pour que cet incroyable mélange se désagrégeât et se classât peu à peu, pour que chacune de ces hâtives lectures prît son rang et sa place, depuis le sublime jusqu'au ridicule, et pour que ce petit enfant de troupe, tout de vocation et d'instinct, devînt sans effort apparent un

de nos écrivains les plus délicats, les plus ingénieux et les plus fins? Ces singuliers débuts, si simplement contés, présageaient et m'expliquent le J.-J. Weiss, que j'ai connu et que j'aime, comme l'aiment tous ceux qui le connaissent, tel que je crois le voir encore entrant au Café Caron, au coin des rues de l'Université et des Saints-Pères, où l'accueillaient, avec des sourires de bienvenue, Victor de Laprade et Léopold de Gaillard, Émile Chauffard et Édouard Grenier, Hetzel et Jules Sandeau, Gleyre et Chenavard. Plus correct dans son langage que dans sa tenue, moins soucieux d'un chapeau neuf que d'une idée neuve, normalien qui semblait venir des confins de la bohème, et plus proche voisin d'Henry Murger que de Désiré Nisard, il avait toutes sortes d'originalités; peu lui importait de passer de la *Revue des Deux Mondes* au *Nain jaune* et du *Journal des Débats* au *Figaro*; si bien qu'Hetzel, impatienté de cette insouciance, lui dit un jour : « Vous me faites l'effet d'un comédien qui aurait sa place au Théâtre-Français et qui jouerait à Bobino. » De tous ces éléments se composait un type original, attrayant, indépendant, fantaisiste, et si peu fait pour la vie pratique que, le jour où il devint pour quelque temps un personnage officiel, il semblait aussi embarrassé de nous expliquer son avènement que d'en prendre les graves dehors.

Si les confidences de J.-J. Weiss dans cette curieuse préface sont absolument exactes, — et qui pourrait en douter? — c'est à désespérer les partisans de l'éducation classique, graduée, régulière, montant d'année en année

de l'*Epitome* à Tacite et d'Esope à Démosthène, soigneusement protégée par des maîtres de la vieille roche de tout contact avec Pigault-Lebrun ou Paul de Kock et de toute école buissonnière. Vous me direz que, pour réussir cet invraisemblable paradoxe, il faut être aussi bien doué que J.-J. Weiss, et je serai de votre avis.

14 juin 1889.

LE COMTE DE VAUDREUIL [1]

Rapprochée des *Souvenirs* du comte de Rochechouart dont j'ai déjà parlé, la correspondance du comte de Vaudreuil nous présente, sous un aspect différent, l'ancien régime, la Révolution, la Cour, l'émigration, la physionomie d'un gentilhomme d'autrefois, tour à tour mêlé aux petits épisodes du XVIIIe siècle et aux grandes catastrophes de son dénouement. Non pas qu'ils soient contemporains, tant s'en faut! A cette époque où il était d'usage, parmi la noblesse, de se marier jeune, — sauf à profiter de cette jeunesse pour ne pas prendre le mariage au sérieux — Vaudreuil, né en 1740, aurait pu être le grand-père du comte de Rochechouart, né en 1788. Mais une des bizarreries de cette brillante existence, telle que je la retrouve dans la notice de M. Léonce Pingaud, c'est qu'elle n'eut

1. Correspondance du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration, publiée avec une introduction par M. Léonce Pingaud.

tout son éclat que sous le règne de Louis XVI, vers 1779, c'est-à-dire lorsque Vaudreuil touchait à la quarantaine. Il avait plus de cinquante ans, quand il écrivait au comte d'Artois les lettres que M. Pingaud a publiées, et qui composent ces deux volumes. Il était ultra-quinquagénaire, lorsqu'il épousa sa cousine, Joséphine-Victoire, de trente-cinq ans plus jeune que lui, et, malgré la différence d'âge, il répondait à tout venant de la vertu de sa femme, *fort jolie, pleine de vivacité et d'expansion.* — Les hommes à bonnes fortunes n'en font jamais d'autre. Malgré leur acte de naissance et leurs rhumatismes, leur sécurité se forme d'un souvenir et d'un oubli ; le souvenir de leurs triomphes et l'oubli de ce qui les menace, de la peine du talion. Enfin, le comte de Vaudreuil vécut jusqu'en 1817 ; on ne sut s'il fallait l'en féliciter ou l'en plaindre. Il eut la joie de voir rentrer les princes auxquels, à travers l'éblouissement impérial, il avait eu le mérite de rester fidèle ; il eut le malheur de voter la mort du maréchal Ney.

M. Pingaud nous dit au début de sa notice : « La Révolution française, qui a décrété l'égalité, n'a détruit ni les flatteurs ni l'esprit de flatterie. *Le peuple souverain en sait quelque chose.* » — Fort bien ! mais j'aurais voulu qu'il indiquât la nuance. Sainte-Beuve, peu suspect, a écrit que, lorsque La Bruyère traçait l'histoire morale du courtisan, il connaissait les grands et ne connaissait pas les petits. Aujourd'hui, nous les connaissons trop. Flatter les passions d'un Louis XIV

ou d'un Napoléon, c'est moins noble assurément que de gagner la bataille de Rocroy ou la bataille d'Auerstædt. Pourtant, il y a des circonstances atténuantes. En pareil cas, le courtisan s'incline; il ne se prosterne pas. Les passions qu'il flatte peuvent être coupables; elles ne sont pas ignobles. Pour plaire, pour réussir, il est obligé de faire la toilette de son esprit. Le souverain à qui il s'adresse a généralement assez de clairvoyance pour distinguer du gros encens d'un intrigant ou d'un sot la louange délicate d'un homme spirituel. Souvent, lorsqu'on croit qu'il paie la flatterie, il ne récompense que la façon exquise dont elle est tournée; il en sait assez pour n'être dupe qu'autant que cela lui plaît, pour en prendre et en laisser. Au pis-aller, sa crédulité ne coûte pas bien cher : une place, une pension, un cordon, un titre, un *hochet de la vanité*. Si j'étais assez heureux pour avoir un roi; si, dans mon enthousiasme royaliste, je lui disais : « Sire! vous êtes le plus grand des monarques, passés, présents et à venir! » et si, en retour, il me nommait duc, cette gloriole ne ferait de mal à personne, et on aurait même le plaisir de rire à mes dépens.

En outre, le courtisan, tel qu'on se le figurait jadis, lorsqu'il avait joué son rôle et rentrait dans le monde de ses égaux, y apportait une distinction de manières et de langage qui n'était pas inutile, et soutenait la réputation proverbiale de la cour de Versailles. Ce qui, auprès de son maître, avait été de la coquetterie, — de

l'obséquiosité peut-être, — devenait de l'élégance et surtout de la politesse. Sa spécialité de courtisan le maintenait dans une atmosphère particulière, où il se croyait encore, quand il en était sorti. Il en gardait quelque chose de comparable au vague parfum qui s'attache à nos habits et à nos mains, après que nous avons effeuillé une rose. Il n'aurait pu se permettre un mot grossier, un geste vulgaire, sans se dire : « Ah! si le roi le savait! »

Mais le courtisan du peuple! Le flatteur du suffrage universel! C'est le vin bleu après le chambertin ou le château-margaux; c'est la bassesse au service de l'ignorance; c'est l'exploitation perfide des passions les plus mauvaises par un adulateur plus vil que ce qu'il exploite; c'est la propagande, au rabais, de tous les mensonges qui, depuis un siècle, ont gangrené la conscience populaire, et qui expliquent comment la France, placée si haut sous la monarchie, est tombée si bas sous la République. Le flatteur du peuple coûte plus cher que l'autre. C'est l'homme de proie, qui, pour être réélu, pour émarger, pour saigner le pays aux quatre veines, pour continuer les bombances officielles, vote avec entrain une loi ruineuse, honteuse, inique, scélérate, impie, en harmonie avec les préjugés stupides, les sauvages convoitises, les haines brutales, qu'il a lui-même fomentées chez son souverain. Lorsqu'il s'encanaille, lorsqu'il se roule dans la boue, lorsqu'il parle l'argot des crocheteurs, lorsqu'il échange des gifles avec son collègue, jacobin comme lui, lorsqu'il déshonore,

en sa personne, la représentation nationale, il dit : « Si le roi le sait... tant mieux ! »

Le comte de Vaudreuil fut-il courtisan, dans toute l'acception du mot? — Oui et non. Il le fut surtout par délégation. Il profita de son intimité avec la duchesse de Polignac, amie intime de la reine Marie-Antoinette, pour obtenir des faveurs et un crédit d'autant plus extraordinaires que la reine ne l'aimait pas. Ces faveurs, habilement choisies et richement rétribuées, lui permirent de jouer, auprès des artistes, des beaux esprits et des poètes, un rôle de Mécène, d'accord avec ses talents d'amateur, aussi agréables que variés. Il jouait la comédie à merveille, chantait les ariettes en vogue, dansait à ravir, excellait à organiser les fêtes de Versailles et de Trianon. La princesse d'Hénin disait de lui : « Il n'y a que deux hommes qui sachent parler aux femmes : Le Kain sur le théâtre et M. de Vaudreuil à la ville. » — Il est probable que mademoiselle Contat aurait dit : « Il n'y a que deux hommes qui sachent tomber aux genoux d'une femme : Molé au théâtre, et M. de Vaudreuil dans le monde ». Il contait bien, lisait bien les vers; il en faisait même, qui avaient besoin d'être bien lus pour paraître bons. Bref, il possédait, à un haut degré, le don de plaire, et sa jolie figure n'y gâtait rien.

M. Léonce Pingaud a eu la bonne idée de placer en tête du premier volume le portrait du comte de Vaudreuil par madame Vigée-Lebrun, une de ses plus fidèles amies. On serait étonné de la légère teinte de mélan-

colie répandue sur ces traits charmants, si on ne songeait que madame Vigée-Lebrun a peint ce portrait sous le règne de la *sensibilité*. M. Pingaud dit spirituellement : « Entre la vertu et le vice, la *sensibilité* servait de trait d'union. » — J'ai parfois exprimé le regret que ce mot fût tombé en désuétude. J'avais tort; il méritait sa disgrâce; c'était un hypocrite. Il prêtait un pseudonyme spécieux à des liaisons, parallèles au mariage, et dont le temps se chargeait de faire une sorte de sacrement apocryphe, qui profanait le véritable. La société, qui n'avait plus assez de croyances et de forces morales pour se scandaliser, finissait par respecter ces traités d'alliance de l'amour et de l'amitié, ne leur demandant, en échange de ses tolérances, que d'observer quelques conditions accessoires : la durée, les convenances, une fidélité approximative, et l'assentiment du mari, qui aurait cru, s'il l'avait refusé, manquer à un de ses premiers devoirs. Vers 1830, la passion excusait tout. Mais cette excuse n'était valable que si elle s'entremêlait d'orages, de coups de foudre et même d'un peu de mélodrame. L'incendie, après avoir tout dévoré, se dévorait lui-même. La sensibilité était de meilleure compagnie. Elle ne forçait pas les portes, qui s'ouvraient d'elles-mêmes; elle ne cassait pas les vitres, n'ayant pas besoin d'entrer par la fenêtre; elle ne se glissait pas par l'escalier dérobé, mais montait paisiblement l'escalier d'honneur. Discrète, correcte, accommodante, parlant à demi-voix, marchant à petits pas, agissant à petit bruit, se ménageant pour faire jeu

qui dure, on eût pu la comparer à ces étiquettes à l'aide desquelles des marchands peu scrupuleux vendent du malaga de Cette pour du pacaret authentique, des Trouillebert pour des Corot, ou de l'ébénisterie du faubourg Saint-Antoine pour des chefs-d'œuvre de la Renaissance. Tout en couvrant de ses euphémismes bien des façons de n'être pas vertueux, elle gardait ses prétentions à la vertu. En annonçant avec des transports de douleur la mort de la duchesse de Polignac (et M. Léonce Pingaud a soin d'ajouter : « Le mari prit cette mort plus philosophiquement »,) — le comte de Vaudreuil écrit : « Je viens d'être frappé du coup mortel... J'ai perdu une amie de trente ans, l'objet et la confidente de toutes mes pensées, celle par qui et pour qui je vivais, qui possédait tous les charmes, toutes les qualités, TOUTES LES VERTUS. Je l'ai perdue, *et je vis encore!* »

Et même il vivra encore vingt-quatre ans; il se mariera (j'allais dire il se remariera), et avec qui? avec la fille de l'excellent parent, le marquis de Vaudreuil, à qui il annonce si tragiquement la funèbre nouvelle! Et il aura encore assez de jeunesse, d'imagination et de cœur pour aimer tendrement sa chère Joséphine. M. Charles Brifaut a dit de lui :

> Vaudreuil se fit aimer; ce fut là sa science.

Aujourd'hui l'on dirait qu'il était *sympathique*; mot que madame de Genlis définissait d'avance : « *Sympathie*, douce superstition des âmes *sensibles* ». La science

de Vaudreuil, quoique bien simple, n'est pas à la portée de tout le monde. Pour qu'on l'aimât, il avait soin d'être aimable, et, pour être aimable, il aima. Le nombre n'est pas rare de ces natures aimantes, sentimentales, expansives, quasi-féminines, qui inspirent plus de *sympathie* que d'inquiétude. Bien qu'elles aient la faculté d'exprimer plus qu'elles ne sentent, elles sentent assez vivement pour ne pas être accusées de jouer la comédie ou le drame dans l'expression persuasive de leurs joies ou de leurs chagrins. Elles vivent en bonne intelligence avec leurs affections, soit que leurs lèvres doivent sourire, soit que leurs yeux doivent pleurer. Elles ont le don des larmes, larmes conservatrices où elles se retrempent, comme une belle tige de nymphéa dans une eau limpide, et qui empêchent la douleur de creuser trop avant dans le cœur, faute d'issue extérieure. Lorsqu'elles perdent l'objet de leurs tendresses, elles se reprochent, comme Vaudreuil, de lui survivre; mais ce reproche dure un quart de siècle.

Autre *signe des temps*, comme aurait dit Philarète Chasles. Après la mort de la duchesse de Polignac, les nombreuses lettres de condoléances adressées au comte de Vaudreuil sont exactement du même ton que s'il avait perdu sa femme, sa fille ou sa mère. Nous voilà loin de ce héros de roman qui, en pareille circonstance, s'écriait : « Et dire que je n'ai même pas le droit de la pleurer! Pas même le droit de mettre un crêpe à mon chapeau! Pas même le droit d'aller à son enterrement! »

Si je voulais généraliser mes remarques, — M. Pingaud ne me démentirait pas, — et les appliquer à l'ensemble des mœurs et de la vie sociale, à la veille de la Révolution, je dirais que cette sensibilité, sœur naturelle de la vertu et cousine germaine du vice, eut sa part dans les doctrines chimériques d'où sortirent, comme une nichée de tigres d'un massif de fleurs de lotus, les crimes révolutionnaires. Elle figurait parmi les traits caractéristiques de Robespierre comme de l'auteur de *Paul et Virginie*. Elle pleurnichait au théâtre, dans des pièces niaises qui précédèrent de bien peu et souvent accompagnèrent les massacres, les régicides, la dictature de l'échafaud et de l'assassinat. Elle parsemait de ses élégies et de ses idylles la Déclaration des Droits de l'homme. Elle mouillait les avenues de la salle des Etats-Généraux comme les allées du parc de Versailles. Elle habitait la laiterie du petit Trianon avant que la crème en eût tourné. En l'absence de tout principe de religion et de morale, la sensibilité fit illusion aux utopistes. Ils crurent que l'homme sensible restitué, sous les auspices de Jean-Jacques Rousseau, par la société pervertie à la nature innocente, n'aurait qu'à obéir à ses penchants primitifs pour faire refleurir l'âge d'or et pour obtenir sans secousse les réformes désirables et désirées. Ils refusaient de s'apercevoir que le principal mérite de la société, — qui a des défauts, — est de contenir dans de justes bornes la nature, — qui a des vices, — de protéger les hommes contre l'homme, et l'homme contre lui-même.

Afin de compléter ce que j'appellerai poliment la symétrie, M. Pingaud a publié, à la première page du second volume, le portrait de la duchesse de Polignac par madame Vigée-Lebrun, déjà nommée. Ce portrait, qui date sans doute des années heureuses, représente la duchesse dans toute la grâce d'une seconde jeunesse, mise en relief par une toilette élégante, pittoresque, un peu fantaisiste, émancipée des costumes de cour du règne de Louis XIV et de Louis XV. Le visage offre aussi une légère expression de mélancolie, comme si la favorite de 1780 prévoyait les douleurs de 1792. Si charmant que soit ce portrait, je lui préfère celui que je trouve à la page 175, au moment où M. de Vaudreuil vient d'annoncer la mort de son incomparable amie. Ce portrait est contemporain de l'émigration. La duchesse est à Londres. Elle porte le costume de Charlotte Corday : le fichu, la coiffe, les cheveux sans poudre, bouclés, *à l'enfant*. Peut-être vient-elle d'apprendre une des phases du martyre de la reine. Son regard exprime une douleur sans bornes, mêlée d'un vague étonnement, comme si cette âme dépaysée n'avait pu encore s'acclimater à l'idée que ce qui a été ne sera plus. Ses beaux yeux sont humides, gonflés des larmes qu'elle a versées, des pleurs qu'elle va répandre. Ses lèvres entr'ouvertes semblent prêtes à exhaler une plainte, un soupir qu'elle voudrait être le dernier. On ne peut contempler ce portrait sans une émotion profonde. *Sunt lacrymæ rerum*.

La vie du comte de Vaudreuil eut deux points cul-

minants, deux épisodes inoubliables : l'amitié de la duchesse de Polignac, et l'amitié du comte d'Artois qui défraie les deux volumes de lettres publiés par M. Léonce Pingaud. Ces lettres sont curieuses, et moins frivoles qu'on ne pourrait le croire, d'après les antécédents de celui qui les écrit. Vaudreuil, de dix-sept ans plus âgé que le futur roi Charles X, ne s'y montre courtisan que tout juste ce qu'il faut pour prouver qu'il apprécie l'honneur d'une correspondance familière avec un prince du sang, et que la Révolution, qui lui avait presque tout pris, lui avait laissé du moins les manières exquises et l'aimable langage d'un habitué de Trianon. Il aspirerait plutôt, vu son droit d'aînesse, au rôle de Mentor, pourvu que Mentor ne fût pas tout à fait synonyme de Minerve et n'exigeât pas de Télémaque une trop rigide sagesse. Nous voudrions, mais nous ne pouvons pas oublier, que le comte d'Artois avait alors, en la personne de madame de Polastron, belle-sœur de la duchesse de Polignac, une amie dont il se préoccupait parfois un peu plus que de la situation de l'Europe et des moyens de rentrer en France. On ne peut se défendre d'un serrement de cœur en lisant à la date du 18 mai 1804, c'est-à-dire au moment où va s'instruire le procès de Georges Cadoudal et où toute la famille royale doit être encore émue du crime de Vincennes, les lignes suivantes, écrites par le comte d'Artois à M. de Vaudreuil et à la comtesse Diane de Polignac : « Je sens chaque jour de plus en plus que le monde a complètement disparu pour moi. Il est si vrai,

si profondément vrai, que je n'y tenais que pour un seul objet. » Et plus loin, dans une autre allusion à la mort de madame de Polastron : « Que puis-je vous dire, sinon que tout est fini pour moi, et que, depuis le 27 mars, je n'ai plus sur la terre ni but, ni désir, ni espoir, ni même aucun sentiment. Elle réunissait tout, elle animait tout pour moi, et sa mort a rompu tous les liens de mon cœur, de mon âme et de mon esprit. Personne, non, personne au monde ne peut avoir une idée, que moi seul, de ce que cette créature *angélique* était pour moi. »

Voilà encore un de ces anges qu'il ne faut pas regarder de trop près, de peur d'avoir à chercher leurs ailes; anges sortis du paradis de Thomas Moore plutôt que de la Bible, et qui seraient assez embarrassés de leur contenance entre Raphaël et Gabriel. Rappelons pourtant que la mort de madame de Polastron, la piété fervente dont elle fit preuve à ses derniers moments, ses vœux, ses conseils, ses prières, convertirent le comte d'Artois, et que cette conversion amena celle de Vaudreuil. Elle nous vaut une page sérieuse, presque prophétique, écrite en 1802. Les espérances des Bourbons et de leurs amis sont indéfiniment ajournées par le 18 Brumaire. Vaudreuil écrit : « Avec quelle rapidité le tyran marche au titre suprême qu'il ambitionne, pour éterniser l'autorité suprême dont il s'est déjà emparé! Je me flatte qu'il s'est trop pressé, qu'il a trop rapproché de son concordat et de son hypocrisie religieuse le désir orgueilleux de son ina-

movibilité. J'espère que le Ciel, qui tôt ou tard punit les superbes, lui a inspiré cette précipitation, ce mouvement de l'orgueil, cette audace, pour laisser enfin s'écrouler cette puissance d'argile... »

La fidélité royaliste de Vaudreuil ne se démentit pas un moment. Il eut d'autant plus de mérite que bien des revenants de l'émigration se ralliaient à l'Empire, et qu'il était complètement ruiné. Napoléon, qui aimait à pousser dans les rangs de la vieille noblesse son esprit d'usurpation et de conquête, se fût certainement empressé d'accueillir cet aimable vétéran de l'ancien régime dont il ne pouvait ignorer les agréments et les succès, qui aurait apporté à son glorieux corps de garde les pures traditions de Versailles, et eût rivalisé de politesse et d'atticisme avec le comte Louis de Narbonne. Vaudreuil n'eut pas même l'idée qu'il lui fût possible de capituler.

Les réflexions que soulève ce recueil de lettres, échangées entre le comte d'Artois et son ami, suffiraient à défrayer un volume, que je m'engage à ne pas écrire. Ces réflexions sont plus tristes que neuves. On voudrait que le comte d'Artois fût moins aimable et plus déterminé, qu'il mît plus de suite dans ses projets. On le voudrait en Vendée, lorsqu'il est à Londres. On lui pardonne difficilement de se divertir, de songer à ses amours, de se bercer d'illusions et de chimères, au lieu de se battre à côté de Cathelineau et de La Rochejaquelein. Quand M. Léonce Pingaud nous dit, hélas! avec trop de raison : « Vaudreuil fait la partie de

whist du comte d'Artois, et madame de Vaudreuil donne la réplique, dans une comédie de salon, au duc de Berry. Tout était changé en France. Rien n'était changé au delà des frontières, dans les mœurs, les plaisirs et le langage de ses anciens maîtres, » — on s'explique ce qu'on est fâché de s'expliquer trop aisément. Tandis que le comte d'Artois reproche à son ami de lui couper ses rois ou de ne pas répondre à ses invites, tandis que Sylvia marivaude avec Léandre (1799), on croit entendre, derrière la toile de fond, le pas de Napoléon Bonaparte, revenu de la campagne d'Egypte, se rapprochant du but de ses ambitions, et cherchant dans les débris du garde-meuble un trône, une couronne et un manteau impérial, parsemé d'abeilles en guise de fleurs de lis. Quand la toile se lèvera, comme dans une féerie, on verra apparaître un nouveau monde : « Derrière la fumée du canon de Valmy, nous dit M. Pingaud, Vaudreuil avait entrevu l'aurore d'un monde nouveau, d'où il était banni par avance. »

Mentor n'est pas toujours content de son Télémaque. Dans ses lettres, il observe une familiarité respectueuse; il n'est jamais obséquieux. En écrivant au comte d'Entraigues, il se plaint de l'inaction, des irrésolutions de son héros. Il avoue « avoir perdu ses illusions sur ce preux, auquel il avait souhaité avec tant d'autres la destinée d'Henri IV ». Henri IV! Ce nom, dont nous avons tant abusé en prose et en chansons, va me servir à plaider la cause du comte d'Artois pendant l'émigration. On s'est obstiné à comparer ce qui

n'était pas comparable. D'abord, l'éducation d'Henri IV avait été toute militaire. Il était né, il avait grandi sous le feu de la guerre civile et de la guerre étrangère, ce qu'il appelait, dans son langage gaulois et soldatesque, le c.. sur la selle. L'éducation de Louis XVI et de ses frères, mal dirigée par le duc de La Vauguyon, ne les préparait pas à guerroyer. La position d'Henri IV, quoique difficile, était simple et claire; celle du comte d'Artois était fausse. C'est ici le lieu de constater un détail qui aiderait à comprendre pourquoi les Bourbons de la branche aînée tardèrent à remonter sur le trône, y montèrent dans de mauvaises conditions, et n'y sont pas restés. Le comte de Provence et le comte d'Artois ne s'aimaient pas; ils ne pouvaient pas s'aimer, et pas n'est besoin de traduire à leurs dépens le *rara est concordia fratrum*. Les contrastes étaient trop frappants! La grâce et l'élégance du comte d'Artois, ses succès mondains, sa légèreté brillante éveillaient la jalousie de Monsieur, chargé d'embonpoint, menacé ou atteint déjà d'infirmités précoces, incapable de monter à cheval ou de commander un régiment, et à qui la supériorité et la culture de son intelligence infligeaient le supplice d'envier un frère moins spirituel que lui. M. Léonce Pingaud termine sa notice par ces mots, appliqués au comte d'Artois : « Le prince, en qui l'ancien régime expirant eut sa plus complète image. » Rien de plus vrai. Louis XVIII, au contraire, n'avait aucune raison de chérir l'ancien régime, qui lui rappelait des piqûres d'amour-propre, la méfiance

de Marie-Antoinette et de son groupe, un mariage désagréable avec une princesse de Savoie, laide, quinteuse, maniaque, maladive, lunatique, à demi-folle, et le chagrin de se savoir ou de se croire écarté du trône par la naissance du Dauphin. S'il se posa, dès l'abord, en souverain constitutionnel, libéral, au risque d'être traité de jacobin par les *ultras* de 1815, s'il montra peu d'enthousiasme pour les souvenirs et les héros de la Vendée, peu d'empressement à fouiller les reliques du Temple et du cimetière Sainte-Marguerite, c'est que, à part le décorum et le cérémonial du culte royaliste et des regrets, il aurait voulu ne garder de l'ancien régime que quelques traditions d'étiquette, un certain prestige aristocratique et ce qui pouvait donner à la royauté plus d'autorité sans lui causer trop d'embarras. Charles X, ce fut l'ancien régime incarné. Lisez ce recueil de lettres : l'assimilation est si complète, si absolue, qu'elle explique, sous un double aspect, les fautes et la fatalité du règne; vivant, en idée et en souvenir, au cœur de l'ancien régime, Charles X, obsédé par le spectre sanglant de la Révolution et de la Terreur, craignait sans cesse de voir les mêmes causes amener les mêmes effets. Secondement, on voit, dans cette correspondance, à quel point il était, non pas circonvenu, mais enveloppé par les Polignac. Ils reviennent à toutes les pages; le prince écrit Jules et Armand tout court. Il les tutoie. Écrivant à la comtesse Diane, il l'appelle : « Ma pauvre mère! » Il était clair que, une fois sur le trône, il voudrait se donner le plaisir de revivre, dans l'intimité de

son premier ministre, avec ses plus chers souvenirs. Nous savons ce que ce plaisir nous a coûté. Disons en manière de consolation : « Le peuple français, corrompu jusqu'aux moelles par la Révolution, est si étrange, si absurde, si ingrat, si incorrigible et parfois si bête, que, quand même Charles X aurait eu tout le génie de son temps, il est probable que les barricades ne l'auraient pas épargné. »

1er août 1889.

M. FERDINAND BRUNETIÈRE [1]

I

Encore un an, et la *Revue des Deux Mondes* sera sexagénaire. C'est le bel âge, sinon pour les jeunes premiers et les grandes coquettes, au moins pour les *Revues*. Contrairement aux conditions ordinaires de la vie humaine, plus elles vieillissent, plus elles ont chance de vivre. S'il est vrai que rien ne remplace le charme de la jeunesse, surtout quand cette jeunesse s'appelle Alfred de Musset, George Sand, Mérimée, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, c'est quelque chose d'être lu dans les cinq parties du monde, de pouvoir s'intituler simplement la *Revue* sans que personne s'y trompe, — comme Louis XIV était *le Roi*, — d'avoir un budget auquel celui de M. Rouvier voudrait bien ressembler, et de se faire dire une fois l'an par ses actionnaires : « Les beaux yeux de ma cassette ! »

1. *Questions de critique.*

A propos du livre récent de M. Brunetière, je ne prétends, bien entendu, ni discuter les doctrines religieuses et philosophiques de la riche et hautaine *Revue*, — un gros volume n'y suffirait pas, — ni mentionner, même d'un mot, tous les écrivains qui ont contribué à son succès, — ce serait le défilé de toute la littérature contemporaine. Il y a près de quarante ans, M. Buloz me disait : « Sauf Casimir Delavigne et M. Thiers, ils y ont tous passé. »

Non! mais il me semble intéressant de rechercher, dans ce nombre, ceux qui représentent plus particulièrement l'esprit, le ton de la *Revue*, soit qu'ils aient subi son influence, soit qu'ils lui aient imposé leur autorité, ceux qui, en dehors de la célèbre couverture saumon, perdraient quelque chose de leur importance, et de qui les habitués de la maison disent en souriant : « C'est la *Revue* faite homme. » — Dans le passé, par exemple, Gustave Planche; dans le présent, M. Brunetière.

Certes, je ne ferai pas à M. Brunetière l'injure de le comparer à Gustave Planche. J'ai dit ailleurs, et Sainte-Beuve avait dit avant moi, ce que l'on doit penser de cette réputation usurpée, qui fut une des erreurs de M. Buloz. Planche n'a mis en circulation ni une idée juste, ni une idée neuve. Détaché du romantisme et de Victor Hugo par des haines personnelles, ridiculement brouillé avec Alfred de Musset pour les beaux yeux de madame Sand, qui se moquait de lui, conservant toutes ses antipathies contre Scribe et Casimir Delavigne, hostile à Alexandre Dumas et à Lamartine, il offrit le singulier

spectacle d'un critique absolument isolé dans la littérature de son temps. On loua son impartialité; il n'en eut qu'une : celle qui consiste à ne pas être vénal. Toutes les autres lui firent défaut. Sa passion pour madame Dorval le rendit grossièrement injuste pour mademoiselle Mars, qui se vengeait en femme d'esprit. On lui dit un jour que Gustave Planche avait la gale (il en était bien capable) : — « Il se sera mordu ! » s'écria-t-elle. Un autre jour, on agitait en sa présence la question de savoir s'il était le fils du pharmacien de la rue de la Chaussée-d'Antin ou de l'auteur du fameux dictionnaire grec. Elle répondit : « De tous les deux. Il a de l'un la formule, de l'autre la férule. » Il lui contestait Molière, il ne lui accordait que Marivaux, et l'on se demandait comment cet ours si mal léché, qui n'allait jamais dans le monde, où il aurait fait d'ailleurs une étrange figure, et qui menait en plein Paris la vie de bohème, aurait pu distinguer les nuances délicates qui séparent Araminte d'Elmire et Silvia de Célimène.

Partial ! Il fallait qu'il le fût jusqu'à l'aveuglement, jusqu'à la monomanie, pour préférer à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, M. Auguste Barbier, dont la *Curée* ne fut qu'une mauvaise action en mauvais vers, pour s'acharner contre *Ruy Blas* et renvoyer le poète à Charenton, pour déclarer que l'Académie française, en nommant Eugène Scribe, applaudi sur six théâtres, s'était infligé un ridicule et une honte dont elle ne se relèverait jamais, pour refuser de rendre justice à l'admirable talent de mademoiselle Rachel. Cette partialité,

odieuse à la fois et grotesque, produisait parfois des effets bizarres. Lorsque M. Buloz fut nommé commissaire du roi près le Théâtre-Français, il se trouva dans un embarras comique. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* aurait bien voulu ne pas se priver de son cher critique; mais l'administrateur du théâtre, ayant part de sociétaire, ne pouvait, en conscience, irriter la grande tragédienne, exaspérer les seuls auteurs dont les pièces fissent recette. Il fallait renoncer au pessimisme, changer son verjus en eau sucrée, dire du bien d'*une Chaîne* et du *Verre d'eau*, complimenter madame Emile de Girardin, et surtout, quand madame Allan rapporta de Saint-Pétersbourg le *Caprice* d'Alfred de Musset, faire pressentir au public d'élite que, parmi les *Proverbes* de Musset, il y avait de petits chefs-d'œuvre, que le *Spectacle dans un fauteuil* capitonné ne perdrait rien à devenir le *Spectacle dans un fauteuil* d'orchestre , qu'on pouvait découvrir là toute une nouvelle veine de comédie qui, sous une forme irrégulière et fantaisiste, avec un grain de poésie, rajeunirait le répertoire. Ma faveur éphémère me valut l'honneur d'exercer cet *intérim*, qui d'ailleurs dura peu; la Révolution de février, en détrônant à la fois le roi et le commissaire, fit cesser cette situation anormale.

C'est dans la critique d'art que le rôle de Gustave Planche fut surtout haïssable et malfaisant. Il n'y entendait rien, et croyait faire acte de connaisseur en *éreintant* avec un aplomb aussi imperturbable que pédantesque des artistes tels que MM. Ingres, Ary Scheffer, Paul

Delaroche, Horace Vernet. Il fut cause que ces maîtres, ennuyés d'être ainsi maltraités, et sûrs de leur clientèle, cessèrent d'exposer, et que nos Salons y perdirent une partie de leur éclat. Encore, si ces exécutions féroces avaient été relevées et adoucies par le charme et la grâce du style! Mais il faut relire ces articles à distance pour se faire une idée d'un pareil galimatias, où Gustave Planche confondait perpétuellement la critique proprement dite avec la métaphysique transcendante. En outre, il avait posé en principe qu'un critique ne doit pas avoir d'esprit, et il pratiquait scrupuleusement sa maxime. Et dire que la *Revue* l'acceptait comme un oracle! Un jour, j'avais employé le mot *superbe* dans le sens de *très beau* (un temps superbe); M. de Mars me dit tout doucement : « M. Planche ne l'admet que dans le sens d'*orgueilleux*. »

Tel n'est pas, à beaucoup près, M. Ferdinand Brunetière. Si je voulais le caractériser, je dirais qu'il a le mérite d'être à la fois original et traditionnel. Expliquons-nous. Il est fidèle aux belles traditions du XVIIe siècle, fidèle à ses grands écrivains. Il ne capitule pas même à l'égard de Boileau, et notre regretté Nisard serait content de lui. En même temps, comme dit notre langue moderne dans un solécisme de plus, il garde *sa personnalité*. Il est *lui*. Sa physionomie est aussi reconnaissable, aussi tranchée, que s'il était démolisseur ou novateur. Les idolâtries de l'école actuelle n'ont aucune prise sur cet esprit ferme, sec et juste. Il dit aux naturalistes leur fait; il maintient Stendhal et Flaubert à leur rang

secondaire; et, quant au grand poète Baudelaire, que tout jeune homme qui se respecte, — c'est-à-dire qui ne se respecte pas, — doit désormais préférer à Lamartine et à Musset, cet absurde mystificateur lui a inspiré quelques-unes des meilleures pages du présent volume. Comment lui refuserions-nous nos plus vives sympathies, lorsqu'il répond à notre pensée, à nos mépris, à notre dégoût, en écrivant :

« Au moins, s'il était maître dans l'emploi de ses procédés! Quiconque fait supérieurement une chose est un homme supérieur en son genre. Mais les vers de Baudelaire suent l'effort. Ce qu'il voudrait dire, il est rare qu'il le dise; et, sous ses affectations de force et de violence, cet homme fut doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression :

La sottise, l'erreur, le péché, la *lésine*,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps;
Et nous alimentons nos *aimables remords*
Comme les mendiants nourrissent leur *vermine*.

Nos péchés sont *têtus*, nos repentirs sont *lâches;*
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos *taches*.

Sur l'oreiller du mal, c'est Satan *trismégiste*,
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout *vaporisé par ce savant chimiste*.

Encore un progrès, et vous avez M. Stéphane Mallarmé, c'est-à-dire le *non-sens* absolu, les mots jetés comme des boules de loto dans un sac et tirés au hasard

pour le plus grand plaisir d'une vingtaine de poseurs et d'une cinquantaine d'imbéciles. Baudelaire ne sait pas même l'alphabet du métier. Il semble ignorer que *lâche* ne rime à *tache* que lorsque *tâche* est synonyme de besogne. Les méridionaux ne manquent jamais de commettre cette faute parce qu'ils prononcent mal *trône* et *couronne*, *dôme* et *Rome*, — de même qu'ils se disent *adieu*! lorsqu'ils s'abordent. Ce n'est pas une raison pour en faire autant.

M. Brunetière ajoute excellemment : « Quelle langue! Quel style! Et que de mots! Et que de peine, surtout, pour ne rien dire que de bien simple pourtant et de bien banal, qui est que nous manquons généralement de volonté! Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa *lésine?* Et que vient-elle faire entre l'erreur et le péché, sinon rimer avec *vermine*? Si « *nos aimables remords* » signifie que nous nous complaisons dans le péché qui les traîne à sa suite, sommes-nous obligés de comprendre? Quel rapport entre ces *mendiants* qui nourrissent leur *vermine* et le plaisir que nous trouvons à renouveler en nous la cause de ces remords? Quels aveux nous faisons-nous *payer*? Prenez ainsi, une à une, dans ces *Fleurs du mal*, les pièces les plus vantées, à peine y trouverez-vous une douzaine de vers à la suite qui soutiennent l'examen; — et un examen où il en faut venir, parce que Baudelaire est un pédant. »

On ne saurait mieux dire. J'entends quelquefois des politiques de bon aloi, sages, mais retardataires, vétérans ou invalides de nos gouvernements tombés, se

demander comment une nation qui ne date pas d'hier, qui a eu des années de prospérité, de grandeur et de gloire sous des ministres tels que de Serre, Gouvion Saint-Cyr, Lainé, Richelieu, Villèle, Martignac, Casimir Perier, Molé, Guizot, Falloux, de Broglie, etc., etc., peut supporter un régime sous lequel les honnêtes gens, — 22 septembre-6 octobre 1889, — voulant se délivrer à tout prix d'hommes tarés qui déshonorent et ruinent la France, sont tentés de recourir à des libérateurs qui ne valent pas mieux; aventuriers, intrigants, mécréants, athées, charlatans, anarchistes, blasphémateurs, ordûriers, ambitieux de bas étage, champignons vénéneux éclos dans la boue. De même, si jamais notre malheureux pays se relève de son avilissement, on se demandera comment une misérable secte, Cour des Miracles de la littérature, vivant de ses souillures, de ses ulcères et de ses plaies, spéculant sur la laideur, l'opprobre, le scandale et le vice, a pu prendre le haut du pavé, s'imposer à la patrie de Pascal, de Bossuet, de Racine, de Montesquieu, de Lamartine, de Chateaubriand, frapper bruyamment à la porte de l'Académie pour l'insulter ou en forcer l'entrée, accaparer la publicité des journaux à sensation; si bien qu'un Chinois ou un Annamite, venu à Paris pour l'Exposition et apprenant à lire dans le *Figaro* ou dans le *Gaulois*, peut croire l'*Abbé Jules* supérieur à la *Morte*, et *Dinah Samuel* préférable à la *Maison de Penarvan*!

Hélas! c'est que le mal, le *virus* révolutionnaire, une fois qu'il s'empare d'un peuple en décomposition,

ne reste pas isolé; il ne se localise pas dans tel ou tel organe. Le ravage qu'il opère dans une des parties du corps social s'étend sur toutes, ne tarde pas à tout altérer, à tout corrompre, de même qu'une maladie de cœur ou de poitrine a vite fait de tuer son homme. La situation politique qui a créé et qui prolonge le pouvoir de MM. Tirard, Constans, Thévenet, Rouvier, sert de pendant à la dissolution morale, à la dépravation littéraire, qui assurent la vogue de MM. Zola, de Goncourt, Céard, Paul Alexis et de leurs disciples.

Ceci m'amène à la seule critique que me paraissent mériter M. Brunetière et son très bon livre. Madame Émile de Girardin disait de la *Marseillaise de la paix*, de Lamartine : « C'est beau, mais trop doux. » — Je dirais volontiers de l'ouvrage de M. Ferdinand Brunetière : « C'est bon, mais trop tiède. » Puisqu'il est l'interprète accrédité des revanches du bon sens, puisqu'il parle d'une tribune qui est aussi une forteresse, je le voudrais plus ardent, plus indigné. Je souhaiterais plus de flamme. Vous me direz que la critique et la flamme sont peu compatibles, qu'on a peine à se figurer une robe de juge changée en robe de Nessus. Oui, la flamme qui dévore et qui consume, mais non pas le foyer intérieur, qui communique aux questions les plus didactiques la chaleur, le mouvement, la verve et la vie. Ah! c'est que ce foyer ne s'allume et ne brûle que là où se trouve une conviction sincère, profonde, qui intéresse la conscience et l'âme aux délicatesses du goût, parce que, dans ces turpitudes politiques, sociales, morales, litté-

raires, elle voit surtout l'offense au bon Dieu, l'insolent triomphe de la matière, le retour au paganisme, la propagande du mal à travers une génération tout entière, sinistre héritage légué par un siècle qui finit à un siècle qui commence... Mais pardon! J'oubliais que M. Brunetière est une des plus solides colonnes de la *Revue des Deux Mondes*, et l'on sait que ces colonnes n'ont rien de commun avec les piliers de nos églises.

Ce n'est pas seulement par la position qu'il a prise froidement, mais franchement, vis-à-vis d'une école perverse, que M. Brunetière s'est acquis des droits à notre estime, son originalité s'affirme dans sa résistance aux idées reçues, aux idées toutes faites, quand il touche à des épisodes ou à des personnages historiques.

L'Histoire! c'est un mot imposant; mais ne sommes-nous pas ses dupes, tout comme de la légende? Où et quand se séparent-elles? Les vérités de l'une sont-elles beaucoup plus certaines que les fictions de l'autre? Quand nous sommes révoltés d'une absurdité, d'une injustice ou d'une infamie contemporaine, nous en appelons à l'Histoire : sommes-nous bien sûrs que l'appel arrivera à son adresse? Est-il possible de fixer la date précise où les faits, dégagés des passions personnelles, cessent d'être discutables pour devenir authentiques? Un historien tel que Salluste, un anecdotier tel que Suétone, un sceptique tel que Gibbon, un halluciné tel que Michelet, peuvent-ils nous inspirer une complète confiance? Et, si ce sont eux ou leurs pareils qui per-

sonnifient l'Histoire, n'est-il pas permis de dire qu'elle est fort mal représentée?

Ces remarques me sont suggérées par trois des meilleurs chapitres de ce volume : sur le *Buste de Rabelais*; sur *Madame de Maintenon*, et sur l'*Influence des femmes dans la littérature française*.

M. Ferdinand Brunetière a trouvé moyen, en traitant de l'influence des femmes, de rajeunir un sujet qui semblait épuisé, de rester dans le vrai, de garder une juste mesure entre l'enthousiasme quelque peu théâtral de M. Cousin et notre envie de rire aux dépens des précieuses, sans même attendre qu'elles soient ridicules. Il y a là de délicates nuances, des contrastes qui expliquent la différence des mœurs, ou, comme disait M. Guizot, de la vie sociale en 1640 et en 1889. Au temps où fleurissait la guirlande de Julie, où brillaient les beautés célèbres pour lesquelles on *faisait la guerre aux rois* et on l'*aurait faite aux dieux*, ces hommes jeunes, élégants, beaux cavaliers, beaux danseurs, de haute naissance, mis à la mode par quelque fait d'armes sous les ordres de Condé ou de Turenne, recherchaient assidûment les femmes de leur monde, s'efforçaient de leur plaire, leur donnaient une grande place dans l'emploi de leurs journées. Sûres d'être entourées et courtisées, n'ayant à faire ni frais ni avances, elles profitaient de leur empire, non pas peut-être pour rendre les hommes plus vertueux, — puisque c'était la vertu qui servait d'enjeu à cette partie intéressante et intéressée, — mais pour assouplir et polir les mœurs et les manières, pour

mettre un frein ou une sourdine aux libertés gauloises, aux galants dévergondages de la Renaissance, pour effacer les derniers vestiges de grossièreté cavalière et soldatesque, encouragée par Henri IV dans son entourage. Elles associaient à leurs charmantes pruderies leurs adorateurs; elles voulaient qu'ils prissent au sérieux leurs blancheurs d'hermines et leurs susceptibilités de sensitives; elles applaudissaient le chevalier de Méré, extirpant de la langue toutes les syllabes capables d'éveiller une idée malséante. Elles forçaient les petits-fils des contemporains de Rabelais de parler cette langue épurée, clarifiée, assagie, qui fut celle de madame de Rambouillet, de Julie d'Angennes et de mademoiselle de Scudéry, mais qui fut aussi celle de madame de La Fayette, de madame de Hautefort, de *Bérénice* et d'*Esther*.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Ce sont les hommes qui ont pris de l'influence sur les femmes. La vie *sociale* et mondaine a subi de tels changements à son désavantage, que, si les femmes du monde *select* ne veulent pas être délaissées, elles doivent faire les trois quarts du chemin et se résigner à toutes sortes de concessions. Déjà, il y a quelque cent ans, le duc de Lévis écrivait, à propos de la maréchale de Luxembourg : « On avait d'autant plus besoin d'une pareille censure, que l'anglomanie, avec ses clubs, ses fracs et sa rudesse, envahissait la bonne compagnie. » — Que dirait-il à présent? Heureux quand les fracs se bornent à être des vestons, et ne sont pas des casaques de jockeys

ou des maillots de gymnastes, quand les clubs ne sont pas des tabagies, quand la rudesse ne s'exagère pas jusqu'au langage des palefreniers, des *bookmakers* et des maquignons! L'habitude de vivre entre hommes, la vie de cercle, le gros mot ou le mot à triple entente emprunté au répertoire du Palais-Royal ou du Café-concert, la prépondérance accordée aux *filles*, — de quelque nom qu'on les appelle, *cocottes*, *demi-mondaines*, *horizontales*, *drôlesses* ou *belles petites*, — tout a conspiré contre le pouvoir des vraies femmes, qui risquaient d'être complètement dépossédées. Dès lors, qu'est-il arrivé? La montagne ne venant plus à elles, elles sont allées à la montagne. Elles ont imité le capitaine de la garde nationale qui disait : « Je les commande, il faut bien que je les suive! » Je parlais tout à l'heure de leur résignation forcée sur la voie des concessions. Bientôt, à force de se résigner, elles ont pris le goût de ce dont elles avaient le courage. On les a vues fumant la cigarette, autorisant le cigare, chassant à courre, forçant le cerf et le sanglier, franchissant les haies, buvant les petits verres, pratiquant l'escrime, la natation et le patin, s'habillant en hommes dans un bal déguisé ou pour jouer la comédie. Ce ne sont plus les femmes qui imposent à la moins belle moitié du genre humain leur dictionnaire, en ayant soin d'élaguer tout ce qui pourrait effaroucher la pudeur, offenser la décence, blesser le goût, mettre une fausse note dans la causerie exquise d'un marquis avec une duchesse. C'est à leurs frères, à leurs maris, aux amis de la maison, qu'elles

empruntent une langue composite, où *crevant* veut dire *soporifique*, où *canulant* signifie *ennuyeux*, où les anecdotes au gros sel et même au gros poivre se combinent avec des anglicismes, des néologismes, des barbarismes, avec des phrases triées dans les romans naturalistes. De là à lire ces romans, il n'y a qu'un pas, et elles ont vite fait de le franchir. Comment se résoudre à rester muettes, lorsqu'on parle devant elles des sublimités de *Sapho*, des charmes de *Germinal*, des grâces de la *Fille Élisa*, des beautés de la *Terre*?... Je m'arrête; je craindrais de m'emballer et de me répéter.

II

Je signalais plus haut dans les *Questions de critique* de M. Brunetière, ses chapitres sur un *Buste de Rabelais*, sur *Madame de Maintenon*, sur l'*Influence des femmes dans notre littérature*. J'aurais dû y ajouter les pages sur la *Littérature personnelle*, qui peuvent compter parmi les meilleures.

Les extrêmes se touchent. Cette littérature maladive, où se révèlent trop souvent les complaisances du MOI pour lui-même, ne peut avoir que deux excuses : ou l'éclat d'un grand nom, le souvenir d'un grand rôle joué dans la politique, dans les lettres, dans l'histoire contem-

poraine, l'avantage d'avoir été mêlé, non seulement comme témoin, mais comme acteur, aux événements mémorables et aux principales affaires d'une époque; la crainte d'être mal jugé, si l'on ne fournit pas soi-même un supplément à l'instruction ou à la revision du procès; la certitude, si l'on est un grand écrivain comme de Retz, Saint-Simon ou Chateaubriand, d'intéresser par la beauté des pensées et du style ceux-là mêmes qui seraient tentés d'opposer au fond du récit quelque méfiance; — ou bien, à l'autre bout, le sentiment sincère d'une infériorité, d'une situation essentiellement secondaire, qui ne permet à personne de se méprendre, de croire à l'envie de se faire le héros de sa propre histoire. Diverses causes ou divers prétextes peuvent, dans ces conditions, nous donner l'idée, presque toujours malheureuse, de publier certaines pages de nos souvenirs sous le titre prétentieux de *Mémoires*. De tous nos sentiments, la vanité est le plus fertile en supercheries et en subterfuges. Elle ne persiste jamais plus obstinément que lorsqu'elle se cache. Elle trouve à se satisfaire jusque dans les aveux où elle semble s'humilier, et, en la serrant de près, on découvre qu'elle réussit à se faire valoir en ayant l'air de se confesser. Nous n'avouons pas que notre but est d'attirer la curiosité et l'attention sur notre chétif individu, d'appeler, par nos confidences personnelles, sur nos autres ouvrages le succès qui leur a manqué. Nous nous disons que si, au théâtre, le parterre est la meilleure place pour juger la pièce et les acteurs, il en est de même pour la comédie humaine, où

l'obscurité du spectateur ne le rend que plus propre à se rendre compte du spectacle.

Le pire, c'est lorsque cette préoccupation, cette obsession du MOI est poussée si loin, que l'auteur oublie le défaut absolu de proportion entre ce qu'il raconte et ce qu'il vaut. C'est ainsi que les Goncourt nous ont offert un triste exemple de ce mélange de suffisance et d'insuffisance. Je sais un gré infini à M. Brunetière d'en avoir fait bonne et sévère justice. — « Quels titres avaient-ils à nous parler d'eux-mêmes? Quelles explications leur demandait-on? Quel besoin avions-nous de connaître leurs petites histoires?... Dans leur *Journal*, il n'y a de curieux et d'original que ce que les autres y disent. Pour eux, les deux frères, ils n'y font sur eux-mêmes que des observations d'une banalité tout à fait singulière, et dont ils sauraient qu'elles traînent un peu partout, s'ils ne croyaient pas que la « *psychologie* » a daté, dans l'histoire de l'humanité, de l'apparition des Goncourt, et que personne, avant eux, ne s'était regardé soi-même. Ils croient aussi qu'ils ont les premiers emprunté leurs modèles à la réalité, et ils remplissent le tiers d'un volume avec l'histoire de la vieille bonne qui a posé pour eux Germinie Lacerteux. Mais ce que l'on peut pardonner à une jeune fille comme Marie Bashkirtseff, on le pardonne moins aisément à des auteurs de profession qui ont tout essayé, le roman et le théâtre, la critique et l'histoire, sans réussir nulle part, il est vrai, qu'à se mettre en chaque genre au-dessous des maîtres. On est confus pour eux de tant d'inexpérience

jointe à tant de prétention, et que, en irritant notre amour-propre, ils n'aient pas eu l'art d'amuser seulement notre curiosité. »

N'est-ce pas une consolation, au milieu des misères de notre littérature, d'entendre un pareil langage, et de nous reposer de l'odieux régime des réclames au service de la vanité, avec un honnête homme d'esprit, de talent et de bon sens dont l'autorité est d'autant plus incontestable que les causes qu'il plaide le persuadent sans l'asservir et l'attirent sans l'exalter?

Le chapitre sur madame de Maintenon semble pénétré çà et là d'un souffle du XVIIe siècle. M. Brunetière y garde intacts l'esprit de respect, le culte de la vraie grandeur, qui tendent de plus en plus à disparaître. Peu de personnages historiques ont été plus diversement jugés que madame de Maintenon. L'âpre génie et la verve passionnée de Saint-Simon se sont acharnés contre elle. Pour les imaginations éprises de fêtes, de magnificence et d'éclat, son règne a eu le tort de se rencontrer avec l'éclipse du *Roi-Soleil*. Les libres-penseurs ou même les catholiques tièdes lui ont reproché les excès de la conversion de Louis XIV, révoquant l'Édit de Nantes et persécutant les hérétiques pour racheter ses brillants péchés de jeunesse. Peu s'en est fallu que les esprits amoureux de succès ne la rendissent responsable des désastres qui contrastèrent si tristement avec les glorieuses dates de Nordlingen, de Lens et de Rocroy. C'est à elle que ses détracteurs s'en prenaient en nous rappelant que le libertinage et le dévergondage de la

Régence s'expliquaient par la compression exercée sur les consciences et les âmes au nom d'un monarque en pénitence, endoctriné par une dévote, et, contrairement au calendrier, plaçaient les jours gras après le carême.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi quelques mots d'analyse plus ou moins conjecturale sur l'état d'âme de Louis XIV vers 1680, c'est-à-dire au moment où fut congédiée l'*altière Vasthi*.

On s'est trop pressé de parler de sa vieillesse : il n'avait que quarante-deux ans. Mais il avait aussi, malgré ses instincts de despotisme et les éblouissements de la toute-puissance, l'âme haute, l'esprit droit, une raison solide et un fonds de foi que les passions, les amours et les plaisirs ajournaient sans le supprimer. Nul ne fut moins romanesque, — je dirais moins *romantique*, si le mot n'était de date récente et d'origine peu française. Le caractère de madame de Montespan, héritière de la beauté et de l'esprit des Mortemart, se prêtait peu d'ailleurs aux effusions sentimentales et aux suaves tendresses. En se séparant de sa superbe favorite, le roi fit sans doute des réflexions sérieuses. Parvenu à l'âge où il ne pouvait plus que descendre, il se dit que de nouvelles maîtresses lui viendraient sans se faire prier tant qu'il aurait à leur jeter un mouchoir fleurdelisé, mais que chaque année enlèverait à ces amours d'automne, coupables envers Dieu, la reine et la France, le charme, la grâce juvénile, l'illusion d'être aimé pour soi-même, plus précieuse aux princes qu'aux simples mortels, car ils n'en sont jamais bien sûrs, ils ont sans cesse à se

demander si c'est le cœur qui parle au lieu de l'ambition ou de la vanité, si ces avances amoureuses ne sont pas une des formes de la flatterie courtisanesque, si elles s'adressent à l'homme et non pas au souverain. Il en est d'eux, dans un cadre infiniment plus imposant, comme des jeunes filles trop richement dotées, qui craignent toujours que leurs épouseurs ne se passionnent pour leur dot plutôt que pour leur visage.

Donc, s'il était permis d'appliquer à une figure aussi majestueuse une locution familière, nous dirions que Louis XIV ne pouvait choisir un meilleur moment pour *se ranger*. La religion lui parlait par la voix la plus éloquente de son royaume et de son siècle; les complaisances intéressées de Molière ne pouvaient l'indemniser du blâme de Bossuet. Sa conscience lui reprochait les chagrins qu'il n'épargnait pas à la reine, de laquelle il allait dire, en apprenant sa mort : « Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné. » Il ne se pardonnait plus les mauvais exemples qu'il offrait à sa Cour; exemples d'autant plus dangereux, qu'ils ne manquaient pas de flatteurs pour les applaudir et de plagiaires pour les imiter. Madame de Maintenon se trouva là tout à point pour répondre à ces dispositions nouvelles, à ce besoin d'accalmie, de réconciliation avec sa conscience et avec lui-même. Élevée à la rude école de l'adversité, elle ennoblissait, à force de tact, de tenue, de sagesse, de dignité morale, une situation presque subalterne, et le soin qu'elle prenait de rester à sa place donnait envie de lui assigner son vrai rang. Sa beauté, paisible et sérieuse,

contrastait avec la beauté sensuelle, tumultueuse, et, comme on dit aujourd'hui, *troublante*, de madame de Montespan. Louis XIV rencontrait auprès d'elle, quand il y prit goût, ce qui lui avait toujours manqué, un mélange de gravité et d'enjouement, une louange discrète, assez mesurée pour sembler sincère, où la déférence n'allait jamais jusqu'à l'obséquiosité et au servilisme. La balsamique influence s'insinuait plutôt qu'elle ne s'imposait, et devenait peu à peu d'autant plus puissante, que le roi la subissait sans la remarquer. Madame de La Fayette disait de l'auteur des *Maximes* : « Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Madame de Maintenon n'avait pas besoin qu'on lui donnât de l'esprit; mais elle fit pénétrer une douce lumière dans le cœur de Louis XIV. Les liens de l'habitude se resserrant de jour en jour, les gradations insensibles de l'agrément, de l'attrait, de l'amitié, et, finalement, d'un sentiment plus tendre, devaient amener un dénouement qui parut extraordinaire, et que M. Brunetière regarde avec raison comme naturel et logique, entre une femme sûre de sa vertu et un roi redevenu assez chrétien pour se repentir de ses péchés. L'incroyable distance entre le point de départ et le point d'arrivée a fait attribuer à madame de Maintenon une prodigieuse habileté. Erreur ! Elle se laissa faire par les circonstances, se bornant à ne risquer ni une fausse note, ni une fausse démarche, ne négligeant rien de ce qui pouvait inspirer la confiance, se souvenant, suivant l'expression de M. Brunetière, que les rois, comme les autres hommes, n'aiment pas les femmes qui

font des scènes, et mettant toute son adresse à maintenir un juste équilibre entre l'empressement qui promet trop et la pruderie qui désespère.

La preuve qu'elle ne fut pas aussi ambitieuse qu'on l'a prétendu, c'est qu'elle ne fut pas enivrée. Non seulement sa prestigieuse fortune ne lui fit pas tourner la tête, mais il y eut des moments où l'on put supposer qu'elle ployait sous le poids de son invisible diadème et que, s'appliquant avec variante la phrase de Bossuet, elle se débattait contre l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie *royale*. Une pensée mélancolique se devine dans ses lettres, alors même qu'elle s'en défend et affecte de s'étonner de son bonheur. Plus tard, elle écrit : « Je m'ennuie de vivre. » — « Si je croyais que vous pussiez contribuer à me faire vivre cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'ai de mourir. » — « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? » — A Fontainebleau, en regardant les carpes légendaires, elle dit : « Comme moi, elles regrettent leur bourbe. » Mais ici, les opinions peuvent se partager. Des historiens et des philosophes dignes de foi assurent, d'après de nouveaux documents, que ces carpes, douées d'une seconde vue pour se dédommager d'être muettes, étaient mélancoliques, non pas parce qu'elles regrettaient leur bourbe, mais parce qu'elles prévoyaient que,

deux cents ans plus tard, elles seraient les sujettes de M. Carnot.

Songez donc quelle rude tâche! Endurer son propre ennui, et être chargée de désennuyer Louis XIV! C'est l'envers d'une jeunesse trop brillante, trop glorieuse et trop galante dans l'existence d'un souverain, que, arrivé au déclin de l'âge, il soit amené, de deux choses l'une, ou à s'obstiner, à s'enfoncer de plus en plus dans ses habitudes de plaisir, et alors il offre le déplorable spectacle d'un libertinage sénile, qui déshonore la majesté royale; — ou à faire halte, à rebrousser chemin, à brûler ce qu'il adorait, à adorer ce qu'il avait brûlé, et alors le Diable trouve encore moyen de se faire sa part, jusque dans les souvenirs qui essaient d'être des repentirs et qui ne sont parfois que des regrets, jusque dans la difficulté qu'éprouve l'auguste néophyte à se démontrer à lui-même que ses journées sont aussi agréablement remplies qu'à l'époque où il s'amusait. On a attribué à Louis XIV un propos qui m'a toujours paru fort invraisemblable. Pour s'excuser d'être infidèle à la reine, il aurait dit qu'on finit par se lasser du pâté d'anguilles. Il me semble, au contraire, que ce fut la satiété du pain blanc qui lui donna le goût du pâté. En 1684, il renonçait au pâté d'anguilles, cuisiné par le serpent, pour se contenter du pain rassis. N'oublions pas que, à cette date, madame de Maintenon, née en 1635, avait quarante-neuf ans. Quant à elle, deux idées dominèrent sa vie nouvelle : s'effacer; ne prendre des grandeurs de ce monde et de la cour que le strict nécessaire; éviter tout

ce qui ressemble à l'ostentation et à l'enivrement des parvenus; ne pas se laisser décerner plus d'honneurs et attribuer plus de crédit qu'elle ne désire en obtenir; rappeler par son attitude qu'elle est mieux qu'une favorite, moins qu'une reine; — et surveiller sa conscience; se recueillir en elle-même; faire profiter son âme, sa religion et son salut des désillusions qu'elle rencontre sur les marches du trône, de la comparaison entre le peu qu'elle a gagné à cesser d'être la veuve de Scarron pour devenir la compagne de Louis XIV, et tout ce qu'elle perdrait à se laisser détourner des immortelles espérances par les grandeurs périssables. Elle ne se plaît qu'à Saint-Cyr; c'est là seulement qu'elle consent à être souveraine, c'est-à-dire en un lieu béni où une ambitieuse de haut parage, une femme politique, refuserait de s'arrêter, parce qu'il ne la mènerait à rien. Mais aussi, quel milieu, comme dirait M. Taine! Quelle pure et suave atmosphère! Quelle exquise miniature de royauté! Comme l'encens de ce sanctuaire diffère, dans son mystique parfum, de celui que les courtisans font fumer dans le palais de Versailles! Racine pour régisseur et pour poète! Un personnel d'actrices virginales, comme on n'en reverra jamais! *Esther* pour pièce de circonstance! Pour public, Louis XIV en déshabillé, entouré des princes, des grands seigneurs et des grandes dames de sa cour! Pour *reporter* madame de Sévigné! Représentations idéales, à demi féeriques, à demi angéliques, que Michelet a essayé de salir de son venin et de son fiel! Poésie si délicieuse, si *spéciale*, que lorsque, plus tard,

sur un vrai théâtre, elle fut récitée par des acteurs de profession, ils eurent l'air de la profaner! Pour madame de Maintenon, quelle honnête joie d'exercer ses admirables aptitudes d'institutrice, d'éducatrice, dans des conditions particulières qui prêtaient à son autorité morale le reflet d'une autorité souveraine! Quelle détente pour ses nerfs! quel air salubre pour ses poumons! quel repos pour ses fatigues! quel allégement pour ses ennuis! quelle *oasis* dans ce désert de la cour, où son cœur se sentait plus isolé que dans une véritable solitude! Vous comprendrez cette sensation de bien-être, s'il vous est arrivé au mois de mai, la nuit, au sortir d'un bal où on suffoquait, de revenir à pied par le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, d'aspirer les bouffées de brise printanière, de savourer l'odeur des lilas, de regarder le ciel et de contempler les lustres du bon Dieu, qui sont les étoiles.

Tout ce que je viens de vous dire, M. Brunetière l'a mieux dit que moi, et j'aurais dû, en le citant, vous épargner mes excès de prose. Je veux du moins placer madame de Maintenon, comme dans un cadre plus digne d'elle, entre une phrase de Saint-Marc Girardin et les dernières lignes du chapitre de M. Brunetière.

M. Saint-Marc Girardin écrivait, il y a un demi-siècle : « La France a dû ce bienfait à madame de Maintenon, que Louis XIV n'ait pas vieilli et fini comme Louis XV. »

M. Brunetière termine ainsi son chapitre : « Quand il y va de trente-cinq ans d'histoire, — et quelle histoire! — il y a quelque chose de médiocrement généreux à

faire peser tout entière, sur une malheureuse femme, la responsabilité de nos malheurs; à lui reprocher Oudenarde et Ramillies, quand d'ailleurs on ne lui sait gré ni de Steinkerque ni de Staffarde; et surtout quand, à côté d'elle, on trouve, pour en répondre, un roi qui fut aussi résolument, aussi pleinement et aussi courageusement roi que Louis XIV. »

Et Rabelais! Remonter ou descendre de madame de Maintenon à l'auteur ordurier de *Pantagruel* et de *Gargantua*, c'est passer d'un oratoire à un cloaque. J'entends parfois vanter les fleurs de la Renaissance. Il faut avouer que quelques-unes de ces fleurs exhalent des parfums singuliers, plus chers à M. Constans qu'à la bonne compagnie. J'ai toutes sortes de raisons pour être modeste. Cependant, je crois avoir le droit de m'accorder quelque estime, quand je songe que, même au point de vue littéraire, Rabelais, dès ma lointaine jeunesse, m'a inspiré l'aversion la plus profonde. Si j'osais me permettre un de ces *concetti* que l'on m'a souvent reprochés, je dirais que je ne puis pas le sentir. Le mot de Cambronne, — qui d'ailleurs est plus légendaire qu'historique, — est admirable parce qu'il est court, bien en situation, et que l'homme qui l'a prononcé avait vingt chances contre une d'être tué. Mais si ce mot, au lieu d'être quasi monosyllabique, était délayé en un discours de trente pages, il perdrait de son agrément.

Je sais que peu de gens sont de mon avis, que Rabelais compte, parmi les hommes les plus distingués, des admirateurs fanatiques; que quelques-uns ne voyagent

jamais ou ne sauraient dormir sans un petit volume de *Pantagruel* dans leur poche ou sur leur table de nuit. J'ai eu, sous l'Empire, le chagrin d'entendre un académicien, fort bien en cour, dire en exhibant son *Rabelais* : « Voilà mon livre de messe! » En veine d'impiété, il eût pu ajouter : « Ce livre n'est-il pas, à votre choix, d'un moine, d'un curé ou d'un chanoine? » Les pages ingénieuses qui ouvrent le volume de M. Brunetière lui ont été inspirées par l'inauguration d'un buste du grand homme, précédée, escortée et suivie de banquets et de toasts. « Car, nous dit-il, c'est notre manière en France d'honorer nos grands écrivains : ils ont pensé pour nous, et nous mangeons pour eux. » — C'est, en effet, une épidémie; quand on manque de grands hommes, on en invente; l'admiration se fait suppléer par l'appétit, et l'hommage littéraire s'exprime en français de cuisine. Donc une société de Rabelaisiens va se former sur le modèle des Moliéristes, et cette fondation ouvre tout un horizon de pâtés de foies gras, de poulardes truffées et de bisques d'écrevisses.

Singulière alliance de la plume et de la fourchette! Passe encore pour Rabelais, dont la littérature semble avoir vécu dans la graisse et trempé dans des sauces de toute espèce. Mais Molière, mis au régime par les médecins dont il s'est tant moqué? Dans un tout autre cadre, l'aimable et doux Florian, qu'on se figure vivant de fruits et de laitage, et refusant même les côtelettes d'agneau, sous prétexte qu'on les a prises à ses innocents petits amis? Ces *Félibres* sont charmants, mais

terribles! On se demande, en les voyant banqueter avec cet entrain, s'ils dînent pour s'affermir dans leur foi provençale, ou s'ils ont imaginé la Muse Provençale pour avoir des occasions de dîner.

Rabelais a-t-il été vraiment un homme de génie? Il faut bien le croire puisque tout le monde le dit. Pourtant prenez-y garde : êtes-vous bien sûr que l'immense majorité de ses admirateurs recherche, en le lisant, la jouissance littéraire, et non pas cet attrait du vice, qui se reproduit sous toutes les formes, dans un conte de La Fontaine, dans un poème de Voltaire, dans une obscénité de Diderot, dans un roman de Louvet, dans une page de Stendhal, dans un sous-entendu de Balzac? Du moins les Moliéristes, malgré le ridicule de toute idolâtrie, ont bien choisi leur idole. Je ne sache pas que les *Femmes savantes*, le *Misanthrope*, le *Bourgeois gentilhomme*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*, soient interdits aux jeunes femmes, ou même aux jeunes personnes. Qu'est-ce, à vrai dire, que le génie? La beauté suprême de l'intelligence humaine. Admettez-vous la beauté suprême, forcée de demander le huis clos, obligée de se cacher ou de se laver pour paraître au grand jour, réduite à occuper, dans l'ordre de la création, la place qu'occupe, dans l'art, un tableau de maître réservé à un Musée secret?

M. Brunetière n'a pas abordé cette question; mais il a développé à merveille deux idées qui nous présentent Rabelais sous un aspect nouveau, fort différent du Rabelais de la légende. Ce dévergondé « avait mis toute sa

folie dans son livre, et, au contraire, dans sa conduite, une sagesse ou du moins un bon sens exemplaire ». Cet énorme contempteur ne méprisait aucun moyen d'assurer à ses audaces l'impunité et à sa personne la faveur. Cet écervelé, qui ne pourrait avoir pour excuse que l'ébullition continuelle d'un cerveau halluciné, menait sa vie en partie double. Il se promenait un balai à la main, ayant soin de rester toujours du côté du manche, et, de l'autre bout, colligeant assez d'immondices pour remplir un dépotoir. Il faut lire, dans ce chapitre, le détail des concessions que ce système de bascule lui valut de la part de toutes les puissances ecclésiastiques et séculières. On lui donna autant de libertés qu'il risquait de licences et prenait de précautions. Toutes proportions gardées entre les époques et les rôles à remplir, il y eut du Béranger chez Rabelais. Comme le chansonnier, il fut de ces sournois qui *en font beaucoup moins qu'ils ne disent*, et dont le plus vif plaisir est de conserver leur sang-froid en grisant leur prochain.

L'autre idée est d'une portée plus générale. Jusqu'à présent, c'est de Jean-Jacques Rousseau que l'on faisait dater la glorification de la Nature opposée à deux de nos articles de foi, la Chute et la Grâce; la Chute qui rend impuissant pour le bien l'homme abandonné au vice originel de la Nature, — et la Grâce qui lui prête, pour se relever, l'assistance divine. On sait ce que produisit, peu de temps après l'apostolat de Jean-Jacques, ce triomphe de la Nature, acclamé par la société. Il démusela ceux qu'il prétendait délivrer. Il ramena la barbarie

en prêchant l'humanité. Les libérateurs préparèrent les geôliers et les bourreaux. D'après M. Brunetière, — et je crois qu'il a bien raison, — Rousseau eut un précurseur, et ce précurseur fut Rabelais. Il mena le chœur de la Renaissance, comme Silène le cortège de Bacchus. Il traduisit, en le grossissant dans ses bouffonneries prodigieuses, l'esprit de cette crise essentiellement païenne, qui fut une revanche de la *chair*, une réaction contre l'esprit de l'Évangile. Faut-il voir aussi en Rabelais l'ancêtre de nos modernes naturalistes? C'est possible. Je n'ai pas à vous dire quelle est la partie de son héritage qu'ils cultivent avec le plus de zèle, et il n'y aurait pas là de quoi diminuer mon antipathie.

En somme, le livre de M. Brunetière est un grenier d'idées. Si quelque ivraie se mêle au bon grain, c'est si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

12 octobre 1889.

M. ÉMILE OLLIVIER [1]

I

Quelques jours après le 2 décembre, je me trouvai, chez un ami, avec l'excellent M. Janvier, conseiller d'État, grand-père de l'auteur des *Respectables*, qui n'ont pas séjourné longtemps sur l'affiche du Vaudeville. Comme sa contenance et son langage me parurent un peu embarrassés, je cédai à ma déplorable manie, et je dis tout bas à mon voisin : « Décidément Janvier est un peu gêné entre Décembre et Février. »

Dans des conditions plus sérieuses et des sphères plus hautes, j'ai envie, — moins le pitoyable jeu de mots, — d'en dire autant de M. Émile Ollivier, après avoir lu son livre : *1789 et 1889*. Seulement, pour se tirer d'embarras et réconcilier ses prédilections napoléoniennes avec ses antécédents républicains, il affecte de voir en la personne de Napoléon Ier, non pas le despote qui abusa de son prestige, de ses victoires, de son génie, pour con-

1. *1789 et 1889*.

fisquer toutes les libertés promises par les utopistes de 1789, mais l'homme prédestiné à sauver le principe révolutionnaire au moment où la République, tour à tour déshonorée par les crimes de la Terreur et par les ignominies du Directoire, était près de tomber en faiblesse dans les bras de la monarchie constitutionnelle, telle que l'avaient conçue Malouet, Mounier, Mallet du Pan, et quelques autres judicieux esprits, arrivés trop tôt ou trop tard. C'était aussi la pensée de Louis XVIII, qui la réalisa en 1814, et dont le programme aurait produit tous ses bons effets s'il n'eût été violemment déchiré par le retour de l'île d'Elbe et l'inévitable réaction de 1815. Loin de nous l'envie de discuter toutes les idées de l'éminent écrivain, de nous inscrire en faux contre son admiration pour le Premier Consul et les radieuses années du Consulat! Nous sommes prêt à l'applaudir des deux mains lorsqu'il nous dit dans son beau style, plus littéraire que politique : « Le coup de Brumaire n'a pas créé la servitude ; nous y étions depuis le commencement de la crise révolutionnaire. Il nous a affranchis ; il a commencé l'*enchantement des esprits*, suivant l'expression d'Armand Carrel, et donné au genre humain quelques années aussi belles que celles des Antonins et d'Henri IV. Quel épanouissement n'éprouve-t-on pas quand, au sortir des horreurs d'une gorge étroite de montagnes, on découvre les plaines et les horizons sans fin? Non moindre est la satisfaction lorsque, des gouvernements révolutionnaires, quels qu'ils soient, on passe sous la domination réparatrice de Napoléon. On

ressent un soulagement inexprimable à ne plus entendre le hurlement des sectaires et leurs ineptes théories, à ne plus subir l'étalage de leurs actes criminels, à vivre dans une société apaisée qui ne se débat plus dans les fureurs civiles, à se sentir sous l'égide d'un gouvernement fort, équitable, *ouvert*, qui se sert de tous et n'*attriste* et n'*humilie* personne, dans les cadres duquel se coudoient *avec dignité* les conventionnels et les émigrés, les proscripteurs et les proscrits de la veille, qui opère, non la concentration politique de combat et de stérilité, mais la fusion politique de *concorde* et de *fécondité.* »

C'est fort beau, et les pages suivantes ne sont pas moins éloquentes; elles prouvent qu'avec un grand talent d'écrivain on peut arranger bien des choses, surtout lorsqu'on a, contre toute vraisemblance, le droit de s'appuyer sur l'opinion du feu duc Victor de Broglie, un des hommes qui ont le moins aimé le premier Empire et le plus détesté le second. Maintenant, essayons de serrer de plus près la vérité vraie et la réalité. Tout le système de M. Emile Ollivier, si on l'accepte sans réserve, tend à glorifier le gouvernement individuel ou le despotisme, pourvu qu'ils soient entre les mains d'un homme de génie comme Napoléon Ier, ou d'un sage, ami de l'humanité, comme Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle et les Antonins sont bien loin. Bornons-nous à rappeler que leurs vertus et leur règne bienfaisant furent, sauf quelques intermittences, assez tristement encadrés entre ceux de Tibère, de Caligula, de

Néron, de Domitien et de Commode. Ce règne ne fut qu'un accident heureux qui, en somme, ne compense pas, à beaucoup près, les atrocités des tyrans que je viens de nommer, et ne retarda ni la décadence romaine, ni l'approche du Bas-Empire et des Barbares. Contentons-nous de Napoléon Bonaparte, l'homme providentiel, l'homme nécessaire, le grand conciliateur, le grand fusionniste, le prestigieux génie à qui l'on doit que le XIXe siècle ait eu une si radieuse aurore. Soit! mais le crépuscule du soir? S'il est prouvé — et qui oserait, hélas! en douter? — que notre siècle finit aussi mal qu'il avait bien commencé, à quoi attribuer cette différence et ce contraste? Justement, à cette omnipotence *personnelle*, sans limites et sans contraste, qu'inaugurèrent avec tant d'éclat le 18 Brumaire et le Consulat. Remarquez que, avant la fin de ce Consulat tant vanté, le doux émule de Marc-Aurèle trouva, dans le fossé de Vincennes, un moyen assez expéditif de prouver : 1° qu'il voulait supprimer toute idée d'alliance avec la royauté et les royalistes; 2° que, si tout lui était possible, tout lui était permis. D'autre part, nous nous sommes laissé conter que les derniers Vendéens, les derniers Chouans, Georges Cadoudal, Armand de Chateaubriand, Louis de Frotté, s'étaient assez mal trouvés du régime inauguré par le 18 Brumaire. De temps à autre, à travers les salves de coups de canon qui célébraient les victoires et les fêtes, on entendait, du côté de la plaine de Grenelle, le bruit sinistre d'une fusillade qui ne venait pas d'un champ de bataille. L'*aube* consulaire (*alba*) mêlait à ses blancheurs quel-

ques taches de sang; si l'on en croyait le témoignage des contemporains, ces feux de peloton auraient été plus fréquents et ces taches plus larges, sans la balsamique influence de l'aimable Joséphine, trop indulgente au péché pour vouloir la mort du pécheur.

Lorsque j'eus l'honneur de connaître, pour la première fois, M. Emile Ollivier, on m'aurait bien étonné si l'on m'avait dit que les mots de *liberté* et de *servitude* se rencontreraient un jour sous sa plume et qu'il attribuerait au glorieux auteur du 18 Brumaire et des merveilles du Consulat, non pas le mot de servitude, mais le mot de liberté. Il est évident que, si l'on compare les lendemains du coup d'État aux sanglantes tyrannies de 1793 et de la Terreur, la comparaison amène une sensation d'allégement et de délivrance. Mais je me demande quelle est la liberté que ce grand homme a respectée. Les conquêtes de 1789, qui ne ressemblaient pas aux siennes et qui devraient être particulièrement chères à M. Emile Ollivier, furent au nombre de ses premières victimes. Que dirai-je des libertés de la parole, de la pensée, de la presse, de la conscience, de la prière? Peut-on même dire que le Consulat et l'Empire apportèrent aux Français la liberté de ne pas mourir? Oui, sans doute, si l'on songe au tribunal révolutionnaire, aux massacres et aux échafauds. Non, si l'on compte l'effroyable multitude des mourants et des morts. Jamais on ne fit si bon marché de la vie humaine; jamais la *chair à canon* ne fut consommée avec une voracité aussi extraordinaire. Lorsque Napoléon, au mépris des traités, revint de l'île

d'Elbe et nous infligea les Cent-Jours, il savait d'avance que, quel que fût le dénouement de ce terrible épisode, il ferait jaillir des veines de la France épuisée plus de sang que n'en avaient versé Fouquier-Tinville, Danton et Robespierre. Il suffit de ce détail pour nous rappeler ce que ces génies démesurés coûtent à leur pays, tout ce que leur égoïsme rapporte à soi aux dépens de l'humanité; en définitive, on se demande comment M. Emile Ollivier, esprit pacifique et modéré, ennemi du militarisme, homme de lettres plutôt qu'homme d'État, libéré de tout engagement avec les partis, a pu, sur tous ces points historiques, se ranger du côté des violents contre les sages et adopter l'opinion du prince Napoléon plutôt que celle des libéraux de bon aloi. Je viens de nommer le prince Napoléon; M. Émile Ollivier le cite avec complaisance, en ajoutant cette note : « *Napoléon et ses détracteurs*; tout ce *beau* livre est à lire. » Est-ce à dire que nous soyons de l'avis de M. Taine? Non; mais, entre les diatribes exagérées de M. Taine et le panégyrique insensé du prince Napoléon, n'y a-t-il pas un *juste milieu?*

Un *juste milieu!* je viens d'écrire un mot aujourd'hui tombé en désuétude, mais qui rappelle bien des souvenirs d'injustice et doit inspirer bien des regrets.

Maintenant, sans abuser de l'histoire et de la politique conjecturales, livrons-nous à une hypothèse. D'après M. Emile Ollivier, Napoléon Bonaparte, en se mettant en travers de la monarchie, à l'heure décisive où il semblait qu'une restauration royaliste était inévitable, sauva la Révolution, la République et la liberté. Eh bien! rai-

sonnons : supposons que Louis XVIII fût remonté sur le trône en 1799 ou 1800, entouré de conseillers qui voulaient comme lui une monarchie constitutionnelle et libérale, interceptée dix ans auparavant dans la pensée de Louis XVI par le couperet révolutionnaire ; nous y perdions, j'en conviens, une riche moisson de gloire, une merveilleuse épopée à laquelle il n'a manqué qu'un Homère, d'ineffaçables souvenirs pour les vétérans et les invalides de la Grande Armée, heureux de n'avoir perdu qu'un bras ou une jambe ; mais que d'indemnités ! Les bienfaits de la paix au lieu des cruautés de la guerre ; le règne de l'idée remplaçant celui du sabre ; des relations amicales avec les puissances européennes, auxquelles une incroyable série de défaites, d'humiliations, mille abus de la victoire et de la force, léguèrent des rancunes encore vivaces en 1870. Nous évitions les épouvantables revers de la médaille impériale, trois invasions ; la seconde plus cruelle que la première, la troisième plus horrible que la seconde ; voilà pour le dehors. A l'intérieur, Louis XVIII, au lieu de régner neuf ans dans les conditions les plus orageuses, les plus sombres, les plus défavorables à l'établissement d'une monarchie, aurait eu vingt-quatre ans de règne, et, pendant ces vingt-quatre ans, il aurait eu peut-être le temps d'appuyer son trône sur des bases assez solides pour que son successeur, rassuré sur le présent et sur l'avenir, délivré des diables noirs de 93, ne songeât pas à sortir de la légalité. Il y a plus : cette Restauration, antidatée de quinze ans, n'aurait pas eu, comme celles de 1814 et de 1815, à lutter contre une

comparaison écrasante, contre l'image récente de ces merveilles dont on ne gardait plus que l'ivresse et le regret, du moment qu'on n'avait plus peur. Supprimée aussi, l'odieuse légende des baïonnettes étrangères.

Que serait-ce si, bravant le ridicule, j'essayais de faire un peu de morale ou d'aborder la question religieuse? M. Emile Ollivier, dans son accès de lyrisme napoléonien, ne craint pas de nous dire : «... à se sentir sous l'égide d'un gouvernement fort, équitable, *ouvert*, qui se sert de tous et n'*attriste* et n'*humilie* personne, dans les cadres duquel se coudoient *avec dignité* les conventionnels et les émigrés, les proscripteurs et les proscrits de la veille... »

Avec dignité! O M. Ollivier! Avec dignité! C'est tout au plus si j'admets, moi royaliste, des circonstances atténuantes en faveur des émigrés, des proscrits : ils avaient enduré de cruelles souffrances, subi des privations de toutes sortes, vu de près la misère noire, et cela après avoir connu à Versailles et à Trianon toutes les jouissances de la fortune, du luxe et des vanités mondaines. Peu à peu, ces misères avaient assoupi et amolli ces caractères plus légers qu'énergiques, plus braves à la guerre que stoïques dans une mansarde. La plupart revenaient à Paris tout aussi pauvres qu'à l'étranger, et, pour rentrer dans une partie de leurs biens, pour ne pas trop déchoir de leur grand nom, ils étaient forcés de capituler. Il y en eut pourtant qui résistèrent et qui, dans leur fière pauvreté et leur indépendance, n'en furent que plus honorés et plus honorables.

Mais les conventionnels! les régicides! les survivants de 93 et de la Terreur, coopérateurs de Robespierre, pourvoyeurs de l'échafaud, échappés à la peine du talion! Jamais la dignité humaine ne parut tomber plus bas que lorsqu'on les vit se rallier passionnément au despotisme impérial et jeter un habit brodé de chambellan ou de sénateur sur leurs épaules où la carmagnole avait laissé comme l'empreinte d'un fer rouge. Les valets de bourreau changeaient de servilisme, de livrée et de maître. La clef du guichetier se collait sur leur dos pour rappeler leur premier métier. Meurtriers du plus débonnaire et du plus libéral des rois, ils s'agenouillaient devant le tueur des libertés qui avaient servi de prétexte à leurs crimes. Le dossier de leur scélératesse n'eut d'égal que le cynisme de leur apostasie, et l'on se demande s'ils n'étaient pas moins hideux dans leur férocité qu'ils ne le furent dans leur bassesse.

Soyons juste pourtant : si, dans cette partie importante de son ouvrage, il a eu le tort de se faire l'écho mélodieux, le commentateur éloquent du livre du prince Napoléon, on doit signaler ou rappeler à quel point la différence des physionomies et des caractères peut modifier l'impression produite par des opinions analogues. M. Emile Ollivier, nature aimable, courtoise, fidèle à l'esprit de respect, garde toujours, même en exprimant des idées qui nous froissent, le ton de la bonne compagnie. C'est la discussion polie, acceptable dans un salon ou dans une Académie. Le César déclassé ne s'est pas assez méfié de la richesse des deux rimes *princière* et

grossière. On se souvient de ses discours au Sénat, qui effarouchaient ou consternaient ses vénérables collègues, même les plus dévoués à l'Empire. Chacun de ses panégyriques de Napoléon Ier a pour revers une insulte pour tout ce qui n'est pas le héros du 18 Brumaire et du Consulat, le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, le revenant de l'île d'Elbe, le vaincu de Waterloo et le captif de Sainte-Hélène. Il ne lui suffit pas d'être injuste, s'il n'est pas injurieux. Le seul nom des Bourbons a le privilège de le mettre en fureur, et, en vérité, lorsqu'on le voit outrager avec une égale violence la branche aînée et la branche cadette, on serait tenté de croire — si l'on ne savait le contraire, — qu'il a reçu, lui aussi, sur les champs de bataille le droit de s'appeler le dieu Mars et de foudroyer les royautés pacifiques.

Toutefois, nous ne serions pas sincère, si nous ne disions que l'ouvrage de M. Emile Ollivier nous a fait éprouver çà et là l'impression pénible que nous n'avions pu, à notre grand regret, dissimuler il y a quelques années au sujet des *Souvenirs* du duc Victor de Broglie. Partis de deux points différents, préparés à la politique par une éducation plus différente encore, il nous semblait que ces deux esprits si distingués pouvaient se rencontrer sur le même terrain, ne jamais confondre la fausse liberté avec les libertés véritables, et, au besoin, faire taire leurs affections personnelles pour reconnaître ce que la Restauration avait eu de bienfaisant. Il n'en est pas tout à fait ainsi : l'éminent auteur de *1789 et 1889* conserve encore bien des préjugés contre Louis XVI

et la reine; il ne s'est pas départi de son enthousiasme pour Vergniaud, Barnave, Guadet, et, généralement, pour les Girondins, que notre ami Edmond Biré a remis à leur rang, et qui, avec plus d'éloquence et de prestige, malgré les complaisances du drame et des hommes d'imagination, n'ont été, au fond, que les précurseurs de Robespierre. Républicain d'origine et de naissance, révolutionnaire de 1848, M. Emile Ollivier ne pourra jamais être traité de vieille barbe. Seulement, je lui appliquerai le *servat odorem testa diu* du poète latin, pourvu qu'il soit bien convenu qu'ici *testa* signifie le contraire d'une cruche. Soit! mais alors comment ce républicain, *frère d'Aristide et fils de Démosthène*, qu'on dirait parfois, en l'écoutant, nourri du plus pur miel de l'Hymette, a-t-il pu abjurer ses antécédents, renier le vrai Démosthène et le véritable Aristide, méconnaître sa vocation, sa nature, la famille d'esprits à laquelle il appartient, au point de faire *chorus* avec les *brigands de la Loire*, les grognards de la Grande Armée et les vieilles culottes de peau, groupées au pied de la Colonne?

Que serait-ce, si j'abordais les questions religieuses? J'y reviendrai plus loin, et je me borne maintenant à une citation, à une objection et à une remarque. « A peine remis de la catastrophe de février, Louis-Philippe prononça le mot de fusion, remords de l'erreur de 1830. Remords inutile : les Bourbons, auxquels il revenait, étaient plus morts que lui. Ces deux *ombres* n'avaient pas eu le temps de s'embrasser,

que le vote national relevait le trône des Napoléons. »

L'image est belle, et nous savons, d'ailleurs, que le style de M. Emile Ollivier a souvent de ces bonnes fortunes. Mais, que répondrait-il, si je lui disais : Ces ombres dont vous me parlez, et desquelles on pourrait dire

Les gens que vous tuez se portent à merveille,

sont représentées en ce monde des vivants par une famille très nombreuse, très active, très française et très *unie?* Quel symbole emprunterons-nous à l'Enfer dantesque ou aux Champs Elysées de Virgile pour exprimer ce qui reste de la famille des Bonaparte? Je cherche un héritier qui offrît quelque chance; de ce côté-là, je vous fais bonne mesure, et je ne trouve que l'héroïque et pâle victime des Zoulous, qui n'est plus, hélas! qu'un fantôme. Le reste se compose d'un père qui, pour demeurer populaire à sa façon, se déclare radical et démagogue, et d'un fils qui, pour rassurer les catholiques, les conservateurs et les honnêtes gens de son parti, affecte de se séparer de son père et sacrifie le respect filial à ses intérêts de prétendant. Ce sont là, convenons-en, de singulières garanties pour l'avenir; si M. Emile Ollivier tient à sa tragique métaphore, tout ce qu'on peut lui accorder, c'est que, si les événements amenaient un conflit, ce serait une lutte entre des spectres et des ombres. Ceci m'amène à un rapprochement qui m'est également suggéré par les derniers chapitres et les conclusions de *1789 et 1889*

et par l'*Exposition du Centenaire*, de M. le vicomte de Vogüé, le nouveau collègue de M. Ollivier à l'Académie française [1].

Je parlais tout à l'heure de la différence des points de départ entre le duc Victor de Broglie et le ministre du 2 janvier 1870. Peut-être ces contrastes sont-ils encore plus marqués entre les origines, l'éducation, les traditions de famille du fils de Démosthène et du vicomte de Vogüé. Une noblesse chevaleresque, un berceau entouré de tout ce que la religion catholique a de plus fervent, des exemples domestiques qui créaient au petit-fils des devoirs, tout cela si sincèrement accepté par une belle âme et une haute intelligence, que, si Frohsdorf n'avait pas été dépeuplé par la mort, jamais l'auteur de l'*Exposition du Centenaire* n'aurait tenu un autre langage que celui d'un légitimiste désillusionné, mais fidèle à la religion du passé. Henri V disparaît, et voilà le descendant des Croisés arrivant, dans les dernières pages de son livre, aux mêmes conclusions que le républicain de la veille : un sabre pour en finir avec le règne odieux des politiciens, ou bien le concours des conservateurs désabusés remplaçant la République jacobine par celle de Périclès et de Jules Simon. Il nous semble, à nous, esprits plus bourgeois, qu'une monarchie constitutionnelle rendue à la France en la personne de princes intrépides, intelligents, sincèrement libéraux, consacrés désormais par une légitimité indiscutable, gage de stabilité et

1. Voir *Derniers Samedis*, 2e série.

de durée, offriraient à notre malheureux pays, après tant de catastrophes et de secousses, un dénouement plus raisonnable; c'est pour cela, paraît-il, qu'il est impossible d'y penser.

C'est que, chez le serviteur de Napoléon III, admirateur passionné de Napoléon Ier, comme chez le gentilhomme élevé devant le portrait du maréchal de Villars et tourmenté aujourd'hui d'une exubérance d'idées, l'imagination s'est fait une part léonine, ce qui n'est que trop explicable quand la réalité est trop blessante pour les âmes éprises d'idéal. Ceci m'amène à résumer provisoirement mon opinion sur M. Emile Ollivier et son livre en deux lignes qui n'auront rien d'offensant pour personne. Napoléon III avait eu tort de l'appeler dans ses conseils. L'Académie française a eu pleinement raison en lui donnant le fauteuil de Lamartine.

II

Je croirais faire injure à M. Émile Ollivier, si je négligeais un des traits les plus originaux ds sa physionomie, son penchant à traiter les questions religieuses. Je n'en voudrais pour preuve que la série des ouvrages qu'il a publiés depuis que le malheur des temps l'a rendu à la vie privée. J'en ai la liste sous les yeux : l'*Église et l'État au Concile du Vatican;* le *Pape est-il libre à Rome?* le *Concordat est-il respecté?* le

Concordat et la séparation de l'Église et de l'État; Nouveau manuel de droit ecclésiastique, etc.

Dans des conditions bien diverses et bien nouvelles, M. Émile Ollivier nous rappelle ces grands politiques d'ancien régime chez lesquels l'homme d'État se doublait d'un théologien. Il nous est donc prouvé que les questions religieuses ont pour lui un attrait singulier. Loin d'en être détourné par les ironiques répugnances d'un sceptique, il s'en rapproche et cherche à y pénétrer avec un mélange de respect, d'affection et de regret. Oui, elles l'attirent, alors même qu'elles ne le fixent pas encore. S'il n'est pas tout à fait un croyant, il manifeste son envie de croire. Si nous nous permettons ces précautions et ces réserves, c'est que, dans cette église trop petite ou trop grande où M. Ollivier n'entre qu'en inclinant la tête et en essayant le signe de la croix, j'aperçois près du chœur une stalle réservée à M. Ernest Renan. M. Ollivier le cite, et s'est de longue date déclaré son admirateur. Je me souviens qu'en 1878, il dit devant moi à un de nos confrères que l'on adjurait de poser sa candidature à l'Académie française : « Quand j'y aurai fait entrer Ernest Renan, je serai tout à vous. »

Or, c'est pour moi la pierre de touche, qu'il s'agisse de M. Jules Simon ou de l'éloquent auteur de *1789 et 1889*. J'apprécierai tant qu'on voudra la sincérité de leur libéralisme, le charme de leur caractère, la grâce de leur esprit, l'extrême courtoisie de leurs relations avec les évêques et le clergé, je vanterai d'autant plus ces qualités exquises qu'elles contrastent avec la gros-

sièreté de nos vainqueurs actuels et de nos maîtres; mais je ne pourrai me départir d'une sorte de méfiance douloureuse tant que je verrai ces deux hommes éminents pactiser avec l'auteur de la *Vie de Jésus*, des *Apôtres*, de l'*Histoire du peuple d'Israël;* je m'abtiens, par pudeur, de citer l'*Abbesse de Jouarre*.

Mais laissons là ces détails personnels; revenons au livre de M. Émile Ollivier et aux chapitres où il parle des relations du Premier Consul avec l'Église et de l'établissement du concordat. Son erreur, selon nous, a été de trop s'attacher aux légalités et de ne pas aller droit au caractère essentiellement dominateur de Napoléon Bonaparte et à la façon dont le Premier Consul, le futur Empereur, considérait la religion, selon qu'elle pouvait prêter un concours ou opposer un obstacle à ses instincts d'omnipotence et de despotisme. En légalisant, pour ainsi dire, la renaissance chrétienne, interrompue dans la société officielle, mais secrètement préservée ou préparée dans un grand nombre de consciences, Bonaparte ne précédait pas, il suivait le mouvement qui se révéla à la même époque dans le *Génie du christianisme* et son immense succès. Son génie devina aisément qu'il y avait là un élément d'autorité, de gouvernement, de puissance chez le maître, d'obéissance chez les peuples. Seulement, il eut le tort de ne pas se dire que cet *instrumentum regni* ne serait pas docile et malléable comme les autres, qu'à un moment donné, si, après avoir satisfait ou consolé les consciences, il lui arrivait de les blesser, elles feraient plus de résistance

que les nations vaincues, les lieutenants disciplinés et l'entourage ébloui.

M. Émile Ollivier, quoiqu'il ait énormément lu, — surtout les gros livres, — ne connaît probablement pas l'ouvrage de M. Geoffroy de Grandmaison sur les origines de la Congrégation [1], ouvrage qui devrait être dans toutes les mains. Il y aurait vu ce que furent, dès ce début, dès cette aurore du siècle, du Consulat et de l'Empire, les vraies relations de Bonaparte avec l'Église, le pape, l'épiscopat et le clergé. Là, le génie dominateur retrouvait, sous son armure de grand homme de guerre et de conquérant, l'astuce de condottiere italien, de contemporain de Machiavel, signalée et exagérée par M. Taine. Le lion se faisait renard, d'autant plus dangereux que, dans cette métamorphose, il gardait la griffe, la dent et la crinière du lion. S'il ne s'agissait pas des intérêts les plus sacrés de la conscience et de l'âme, s'il n'y avait pas quelque chose de triste et d'odieux à voir un héros, inscrit d'avance sur le livre d'or de l'histoire, se faire policier, mettre les scellés sur toute vérité gênante, saisir les correspondances, forcer les nouvelles de Rome et les idées d'indépendance de se glisser clandestinement entre les doigts de sa police, — et quelle police! — pour parvenir jusques aux catholiques français, ce serait un spectacle curieux, presque comique, d'assister au dédoublement, ou, comme aurait dit M. Cousin, à la dualité de ce caractère essentiel-

1. Voir *Derniers Samedis*, 2e série.

lement impératif, toujours prêt à traduire en français, avec l'accent corse, le vers du poète latin :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas,

à jouer avec des cartes biseautées au lieu de se contenter de ses atouts et à demander à la ruse ce que la force n'obtiendrait pas. Les ciseaux du censeur remplacent l'épée du capitaine; le cabinet noir projette son ombre sur le soleil d'Austerlitz. Le profil sinistre de Fouché apparaît entre les martiales figures de Rapp et de Desaix. Bonaparte avait mille fois trop d'esprit, outre son génie, pour ne pas comprendre que, dans le domaine religieux, il n'était plus sur son terrain, qu'il y avait là une vigueur de résistance qu'il devait tâcher de tromper, désespérant de la dompter. Toute l'histoire de ses premiers rapports avec le pape Pie VII, à présent que nous la connaissons mieux, nous offre ces alternatives de concessions récompensées par de nouvelles exigences et de mensonges essayant d'abuser les catholiques français sur la vraie situation du Premier Consul et plus tard de l'Empereur auprès de la cour de Rome.

M. Émile Ollivier, s'il n'a pas lu le livre de M. Geoffroy de Grandmaison, a certainement lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il y aura vu que, dans une de ces conversations caractéristiques avec ses compagnons de captivité, Napoléon avait dit que François Ier, vaincu à Pavie, comprenant son désavantage vis-à-vis de son formidable rival l'empereur Charles-Quint, aurait dû rétablir les proportions et l'égalité dans la lutte en se met-

tant résolument à la tête du grand mouvement protestant du XVIe siècle. Ce propos le peint tout entier. Napoléon, en définitive, n'était que déiste. Du moment qu'il n'admettait pas d'intermédiaire entre Dieu et lui, il devait fatalement se croire, sinon un dieu, au moins un souverain pontife, disposant des consciences comme des royaumes. Quelle jolie petite existence il aurait faite au pape Pie VII, si celui-ci avait consenti à n'être que le préfet de Rome avec des pouvoirs délégués par le maître! Une liste civile indéfinie; un département à administrer; une sorte de patriarcat romain à revêtir de toutes les dignités officielles; un luxe de présents et d'hommages partant sans cesse des Tuileries pour le Vatican, et, dans cette religion présentée à la foi et au respect des peuples, l'Empereur jouant le même rôle et tenant la même place que le Tsar, voilà tout ce qu'on aurait demandé pour le maintien des relations amicales. Mais le doux Pie VII, dans sa mansuétude et sa bonté, ne consentit jamais à ce marché; pour n'y avoir pas consenti, il subit toutes les misères, devint le prisonnier d'un soudard, fut traîné à travers la France jusqu'à Fontainebleau, sentit la griffe léonine dont je parlais tout à l'heure s'appesantir sur ses frêles épaules; mais aussi le pape resta debout, l'honneur fut sauf, un schisme fut épargné à la France au moins pour les catholiques de bonne foi et les évêques aussi courageux que le souverain pontife. Les consciences gardèrent leur recours infaillible, et, bien peu de temps après, lorsque Napoléon, trahi par la fortune des armes, expia

son vertige d'omnipotence et subit la peine du talion, ce fut le débile vieillard, le pontife désarmé par le despote, le captif de Savone et de Fontainebleau, qui bénit celui que maudissaient toutes les sœurs, toutes les filles et toutes les mères, et offrit l'hospitalité, non pas à son oppresseur (les Anglais y avaient mis bon ordre), mais à toute sa famille.

Passons maintenant à des époques plus récentes, à des chapitres plus rapprochés de nous. Deux traits distinctifs les dominent : partout des sentiments généreux; partout des préjugés invincibles, rebelles à l'expérience et aux mécomptes de l'éminent écrivain. M. Émile Ollivier vis-à-vis de la Révolution est comparable à ces amants trahis que les trahisons de leur idole amènent seulement à changer leur idylle en élégie. « Nous aussi, dit-il, surtout en ces dernières années, nous avons ressenti les refroidissements d'âme, les paralysies de sens moral, les abaissements intellectuels qui les accompagnent; nous avons subi les humiliantes dominations qu'elles édifient. Qu'on n'accuse pas néanmoins la Révolution. Ces crises ont été moins la conséquence de ses principes que le châtiment de les avoir méconnus. » Il nous semble, au contraire, que les effets même les plus effroyables de la Révolution ne furent que la conséquence de ses origines et de son point de départ et que le châtiment des honnêtes gens qui s'y trompèrent fut justement de tomber de leurs illusions séduisantes dans ces terribles réalités.

Poursuivons : les jugements de M. Émile Ollivier

sur la Restauration s'expliquent encore et toujours par sa ténacité révolutionnaire. Il nous dit, et cette fois, à ma grande surprise, les expressions sont aussi défectueuses que la pensée : « Sous la Restauration, les monarques furent médiocres. De Napoléon à Louis XVIII, la chute était rude; c'était tomber de la *réalité* dans le *néant*, du *sommet d'une montagne* dans un *gouffre*. » Assurément, s'il a existé un régime auquel le mot réalité ne puisse s'appliquer, c'est le premier Empire; que notre admiration, si elle persiste, le qualifie de rêve, de vision, d'enchantement, d'auréole, de rayon, soit; mais c'est justement sa chute qui nous rendit à la réalité. Il n'est pas moins étrange de qualifier de néant le gouvernement de Louis XVIII, qui, en quelques années, au milieu de complications, d'orages, de complots, des vicissitudes d'une politique ayant à lutter contre ses propres amis, rétablit les finances, assura la prospérité de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, maintint la dignité de la France vaincue vis-à-vis des puissances étrangères et fit de nouveau circuler un jeune sang dans des veines épuisées. J'admets le *sommet d'une montagne*, mais c'est précisément parce que ce sommet à pic surplombait un gouffre, que la France y fut violemment précipitée; si elle n'y fut pas engloutie, au contraire, elle le dut à cette monarchie tempérée qui fut pour elle un appareil de sauvetage. M. Émile Ollivier ajoute : « Charles X n'était qu'un bonhomme à l'esprit étroit et borné. » Ici je l'arrête encore pour lui dire : En supposant que tout cela soit vrai, comme vous

rappelez avec justice l'immense supériorité des ministres de cette même Restauration, nous aurions eu là l'idéal de la monarchie constitutionnelle, dont l'Angleterre ne s'est pas mal trouvée, alors même que ses rois étaient à peu près fous, ce que n'ont jamais été, Dieu merci! ni Louis XVIII, ni Charles X. L'auteur de *1789 et 1889* fait ensuite un magnifique éloge de ces ministres dont nous gardons le droit d'être fiers après nos défaites et qui n'ont pas même besoin, pour briller de tout leur éclat, qu'on leur fasse l'injure de les comparer aux hommes plus ou moins tarés qui nous gouvernent aujourd'hui. « Quelle touchante figure que celle de Richelieu, un véritable libérateur celui-là, et qui n'a pas trafiqué de sa libération! Quelle finesse aimable et éclairée dans le libéral Decazes! Qui a dépassé de Serre en éloquence et en courage, égalé Villèle dans l'administration financière? Depuis d'Ossat, il n'a pas existé un ambassadeur comparable à Chateaubriand. Aucun ministre de métier n'a plus manié la langue et les intérêts diplomatiques que le chantre de Velléda... Cette série éclatante se clot par une figure non moins touchante, non moins noble que celles qui l'inaugurent, par Martignac *la Sirène*, dont le souvenir exerce encore sur l'histoire la séduction à laquelle nul de ses contemporains n'a échappé. » M. Émile Ollivier n'aurait pu omettre ce nom sans une sorte d'ingratitude. Pendant la courte lune de miel qui avait fait de lui le *leader* du ministère du 2 janvier, je l'ai entendu souvent comparer à cette sirène qui séduisait même ses adversaires

et dont tous les partis vantaient la parole *melliflue*. Tous deux ont brillé un moment; ni l'un ni l'autre n'ont pu donner leur mesure et faire le bien que nous promettaient leurs douces paroles. Ils ont passé comme deux étoiles filantes, l'un par la faute d'un roi qui se trompait sur les véritables périls de la couronne, l'autre par la faute d'un empereur qui s'aveuglait sur les forces militaires de la France.

M. Émile Ollivier traite avec plus de laconisme la monarchie de 1830. Il rend justice aux hommes; il a des expressions heureuses : « Louis-Philippe traita Napoléon comme l'oncle à succession. » — Mais il se trompe, lorsqu'il ajoute, à propos du plus pacifique des monarques, — le moins épris du panache, de la parade, de la gloire achetée au prix du sang : « Il devint un pseudo-Napoléon, comme Auguste avait été un pseudo-César. » Ah! Monsieur Ollivier, prenez garde et n'attaquez pas cette corde-là! S'il y a eu dans notre siècle un pseudo-Napoléon, comme Auguste avait été un pseudo-César, tout le monde vous dira que ce ne fut pas Louis-Philippe. M. Émile Ollivier se trompe encore, lorsqu'il s'étonne que Louis-Philippe, étant données les conditions de son avènement, ait pu régner dix-huit ans, et lorsqu'il considère sa chute comme la conséquence tardive, mais logique, de la façon précaire dont il fut appelé au trône. Il écrit à notre grande surprise : « Contre l'attente des partis, cette monarchie (qu'il appelle ironiquement une tentative) se prolongea pendant dix-huit ans. Cela démontre la longue patience de notre

nation à supporter les gouvernements dont elle est le moins satisfaite. »

Erreur! l'immense majorité de notre nation était fort satisfaite du gouvernement de 1830, qui lui donnait la sécurité, la prospérité et la paix. La Révolution de février ne fut la conséquence de rien, pas même d'une initiative préméditée des chefs du parti républicain. Accidentelle et fortuite, sans lien avec la veille et avec le lendemain, elle fut le triomphe de l'imprévu, la victoire du non-sens. Elle ne s'accomplit que parce qu'elle semblait impossible. Si elle fut un désastre pour ceux qui la subirent, un remords pour ceux qui n'essayèrent pas de l'arrêter, elle fut un embarras pour ceux qui en profitèrent. Vaincus et vainqueurs étaient également pris au dépourvu. Comme il fut prouvé, dès le premier jour, que cette République improvisée était condamnée à être illusoire ou socialiste, elle eut immédiatement contre elle toutes les méfiances, tous les intérêts, toutes les industries, la bourgeoisie, le peuple des campagnes, la Bourse, le monde financier, la ferme comme le château, l'hôtel comme l'atelier. Que le roi Louis-Philippe, qui, évidemment, perdit la tête dans le tumulte et le désarroi de son entourage et sur qui la défection de la garde nationale fit l'effet d'un arrêt de mort, eût recouvré le sang-froid dont il avait donné tant de preuves; qu'il eût autorisé le maréchal Bugeaud à prendre des mesures énergiques; que, le lendemain de cette insurrection avortée, un ministre jeune et résolu comme aurait pu l'être M. Duchâtel quinze ans auparavant, voulant en

finir avec une situation fausse et avec de perpétuelles allusions aux origines équivoques et à la physionomie bâtarde de la monarchie de Juillet, eût convoqué hardiment (pour cette fois seulement, bien entendu), ces grandes assises nationales dont parle avec regret M. Émile Ollivier, le suffrage universel, dans ce mouvement de réaction et de fausse alerte, eût donné à la royauté de 1830 plus de millions de voix que n'en eurent jamais l'élu du 10 décembre et les divers plébiscites; après cette consécration populaire, qui, au fond, ne signifiait rien, la dynastie d'Orléans était affermie pour un siècle.

Nous glisserons plus rapidement sur le chapitre consacré à Napoléon III. Le respect, la reconnaissance, les sentiments généreux, la fidélité au malheur, ont le droit de désarmer toutes les critiques. Les critiques, du moins, doivent se changer en objections. Eh bien! il me semble que les objections hérissent toutes ces pages. Louis-Philippe n'avait pas promis la paix, et il la donna. Louis Bonaparte l'avait promise, et il nous donna la guerre pendant toute la durée de son règne. Il la fit mal, en homme parvenu à l'extrême maturité sans avoir acquis l'expérience des champs de bataille. De stériles victoires servirent de prélude à des désastres qui amenèrent le dénouement fatal sur lequel nous ne voulons pas insister. Dans sa politique extérieure, Napoléon III fut tour à tour versatile, clandestin et incohérent. A l'intérieur, il donna une place énorme au hasard, à l'imprévu, à ce même imprévu qui avait fait de la France

une République et de Louis Bonaparte un empereur. Obéissant à une pensée libérale que son avènement et les débuts de son règne auraient dû lui interdire, il lâcha le frein au moment où il eût été le plus urgent de le serrer. A propos de la guerre franco-allemande, M. Émile Ollivier rappelle le « grain de sable dans l'uretère de Cromwell », de Pascal. Ce grain de sable, au lieu de pousser à la guerre, dans des conditions défavorables, aurait dû, selon moi, détourner Napoléon III, son conseil, l'impératrice, les ministres et le parlement, d'une guerre qu'il était facile d'éviter. En outre, les ministres, à commencer par M. Émile Ollivier lui-même, le préfet de la Seine et surtout le préfet de police, auraient dû s'apercevoir que toute une partie de la population parisienne, la plus dangereuse, la plus remuante, la plus factieuse, ne désirait pas la guerre pour venger la France d'injures qui n'existaient point, mais avec une arrière-pensée plus venimeuse et plus perfide.

Mais voilà assez de chicanes et de taquineries. Rendons hommage avant de finir au sentiment si noble, au patriotisme si sincère, qui circule à travers ces paradoxes comme pour nous faire regretter qu'ils ne soient pas des vérités. Avec quelle courageuse indignation d'honnête homme et de libéral sincère M. Émile Ollivier flétrit la guerre au bon Dieu entreprise et continuée par nos abominables politiciens! « Pourquoi une hostilité systématique contre l'Église? Est-ce parce que, à la vie qui crie douleur, elle répond consolation? Est-ce parce qu'elle conseille au peuple la résignation aux maux pré-

sents, l'obéissance aux lois, le respect des pouvoirs établis? Est-ce parce qu'elle enseigne la charité, la justice et la vertu? On ne vous contraint pas d'aller à la messe, laissez donc enfin tranquilles ceux qui y vont. »

Et plus loin, la page finale, où j'aimerais à saluer un caractère prophétique :

« Grand Dieu, Dieu servateur, la France s'affaisse, descend, s'enfonce insensiblement comme une Atlantide; étends ton bras, ou nous périssons! Il l'étendra, ce bras protecteur. Lorsque les décompositions justicières seront terminées, il parlera; il projettera ses lueurs terribles sur les gouffres qui s'ouvrent silencieusement, et il nous montrera celui qui, par sa volonté souveraine, les fermera et présidera à notre régénération en nous préservant du despotisme et de la ruine. La France s'est relevée d'abaissements qui paraissaient bien plus irrémédiables. Elle a l'habitude du Calvaire : le bûcher de Jeanne, Pavie, le poignard de Ravaillac, la Terreur, Sainte-Hélène, Sedan, elle a reçu le privilège divin des larmes et du martyre. C'est le signe de sa prédestination; car chaque fois elle ressuscite au troisième jour. Elle ressuscitera encore. Que deviendrait le genre humain, si elle se taisait, cette voix qui fut depuis tant de siècles la voix même du droit? Quelle espérance adoucirait le désespoir des opprimés, si elle était à jamais brisée, l'épée du soldat de Dieu? On la reverra, notre France indestructible, brillante d'un nouvel éclat de jeunesse, de vaillance et de force, et elle rendra au monde la joie et la lumière de l'idéal! »

Ce sont là des vœux consolants, de lumineuses espérances, de belles pensées et surtout de belles phrases. En pareil cas, un croisé du XIIIe siècle se serait écrié : « Dieu le veult ! » Aujourd'hui, un vieillard désillusionné ne peut que répondre : « Dieu le veuille ! »

23 décembre 1889.

HIPPOLYTE LUCAS [1]

Voici un livre sans prétention, un livre posthume, publié par un fils qui a bien raison de disputer à l'oubli le nom et les écrits de son père. J'ai connu, dans un temps meilleur, Hippolyte Lucas, membre comme moi, mais infiniment plus actif et plus utile, de la Société des gens de lettres. Rappeler qu'il fut un des principaux rédacteurs du *Siècle*, c'est dire à quel point ses opinions différaient des miennes. Mais il était, avant tout, *une bonne pâte d'homme*, *une bonne créature*, quoiqu'il ressemblât bien peu à l'âne de La Fontaine, d'abord parce qu'il avait de l'esprit, ensuite parce qu'il fut toujours docile à la loi de nature, qui ordonne de s'entr'aider. Si j'en juge par les lettres qui servent d'épilogue au volume, cette plume facile et obligeante avait constamment un article à la disposition de ses confrères et amis. Et quels amis! Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo,

1. *Portraits et Souvenirs littéraires.*

Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Jules Janin, Paul Féval; excusez du peu! aurait dit Rossini, qui figure, lui aussi, dans cette galerie. Tous sont arrivés au succès, à la célébrité, à la gloire. Tous ou presque tous demandent avec entrain des articles au bon Lucas, qui ne les refuse jamais. Théophile Gautier écrit : « Lucas, Lucas, un article! un article! Il faut s'entr'aider en poésie! » — Alexandre Dumas : « Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant, dans le *Siècle*, que le *Voyage au Sinaï* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. » — Le même au même : « Mon cher confrère, voulez-vous me permettre de vous recommander une jeune chrétienne que Caligula met à mort lundi? » (Stella, dans la tragédie de *Caligula*.) — Sainte-Beuve : « Mon cher ami, partant demain pour longtemps, je vous remercie de vos *bons* articles sur moi. » — Paul Féval : « Mon cher confrère, *nec-non* co-Rennais, je vous prie de vouloir bien dire un mot de mon ballot dans une de vos prochaines revues... Je vous supplierai, si les *Mystères de Londres* vous semblent passables, de leur donner un coup d'épaule. » — « Merci, monsieur, mille fois merci de votre bel article, beaucoup trop flatteur. Alexandre Soumet. » — Etc., etc., etc.

La bienveillance parfaite, imperturbable, d'Hippolyte Lucas, aurait désarmé ses ennemis, s'il avait pu en avoir, et lui recrutait des amis parmi ses adversaires. Edmond About, qui lui ressemblait bien peu, et qui, en écrivant la *Grèce contemporaine*, préféra le

sel attique au miel de l'Hymette, était président de la Société des gens de lettres, lorsqu'Hippolyte Lucas mourut. Il parla sur sa tombe. De pareils discours ne comportent que le panégyrique; et cependant cette mauvaise nature était tellement imprégnée de malice, qu'on devine, en lisant cette page, qu'il a eu peine à rentrer ses griffes félines. « Paris n'oubliera pas de longtemps la physionomie originale et sympathique de cet homme *remuant et posé* (?) qui demeurait à l'Arsenal, au bout du monde, et qui trouvait moyen d'être au théâtre, aux conférences, au bal, sur les boulevards, un peu partout. C'était toujours le *même profil anguleux* (allusion au nez légendaire du défunt). » Ce qu'il y eut de curieux, c'est que le bon apôtre, — qui n'était ni apôtre, ni bon, — fit, à la fin de son discours, appel à la concorde entre citoyens de la République des lettres, et les adjura de s'inspirer de l'exemple d'Hippolyte Lucas pour ne dire que du bien les uns des autres. Il oubliait que sa vie s'était passée à cribler d'épigrammes tous ceux qui avaient manqué de respect à *Guillery* ou au *Cas de M. Guérin*.

Le petit livre d'Hippolyte Lucas contrarie mes opinions presque à chaque page. Il personnifie, dans toute son ampleur, le libéralisme voltairien et bourgeois, qui donna au *Siècle* de M. Havin plus d'abonnés que d'esprit, et inspira ce joli mot à un de ses collaborateurs : « Le châtiment de Voltaire est d'être le dieu des imbéciles. » — Pour Hippolyte Lucas, Béranger est toujours le poète national, le Tyrtée français, la *Muse*

de la patrie, titre que je croyais accaparé par madame Émile de Girardin. Avec son ami et compatriote Évariste Boulay-Paty, il fait bravement le coup de fusil sur les barricades de Juillet, et — autre trait de bravoure! — il va embrasser La Fayette, qui laisse tomber dans son gilet une larme héroïque. Cauchois-Lemaire est à ses yeux un plus grand patriote que le duc de Richelieu. Admirateur passionné de Chateaubriand, il fait pourtant ses réserves; voici à quelle occasion : L'auteur du *Génie du christianisme*, persuadé que Lucas, en sa qualité de Breton, partage ses croyances religieuses, lui écrit, le 10 septembre 1844 : « C'est à vous, monsieur, mon compatriote, à soutenir de votre voix la cause de la religion que je n'abandonne pas, mais que je laisse, en mourant, *à mes dignes successeurs.* » Hippolyte Lucas, bien que flatté d'être un successeur de Chateaubriand, ne veut pas que la postérité puisse s'y tromper. Il se déclare profane, et attribue cette phrase à quelque confusion. En effet, si l'on en juge par la *Vie de Rancé*, publiée à la même époque, il devait y avoir, à cette date, dans cette puissante imagination, autant de brouillamini que de tintamarre. A propos de Chateaubriand, l'aimable écrivain nous dit : « Lorsque, en 1832, il fut jeté brutalement dans un *cachot* par la fureur politique, je me sentis, quoique j'appartinsse à des opinions différentes de celles de Chateaubriand, saisi d'un mouvement d'indignation. »

De cette indignation résulta une ode; à quelque chose malheur est bon! Certes, l'arrestation de Chateaubriand

fut une des fautes du nouveau gouvernement. Mais *cachot*, — comme qui dirait les Plombs de Venise, — n'est-ce pas un peu fort? Que pourrait-on dire de plus pour Silvio Pellico? Je croyais me souvenir que M. et madame Gisquet avaient prêté leur appartement à l'illustre prisonnier. Ajoutons que, dans le récit et les détails de cette captivité de quarante-huit heures, le Moi des *Mémoires d'outre-tombe*, quelquefois haïssable, souvent poétique, mélancolique et grandiose, se montre sénile ou puéril, ce qui, dans certaines pages de cette œuvre inégale, est absolument synonyme.

On pourrait donc supposer que j'ai lu avec déplaisir ce livre de l'auteur de la *Bouquetière des Innocents*. Cette lecture, au contraire, m'a été fort agréable, et cela pour deux raisons. Au milieu de ces sujets de dissidence, il y a un tel fonds d'honnêteté, de bonhomie, de bonne foi, de bienveillance, que l'on n'a pas même besoin d'y chercher en faveur de M. Hippolyte Lucas le bénéfice des circonstances atténuantes; on serait presque fâché qu'il pensât et écrivît différemment. Le je ne sais quoi d'un peu naïf qu'il porte dans ses admirations et ses jugements a l'avantage de nous affermir dans nos opinions sans que nous ayons même besoin de les discuter et de motiver nos dissentiments; en second lieu, comme Hippolyte Lucas n'était notre aîné que de trois ou quatre ans, ses souvenirs sont, sur bien des points, contemporains des nôtres. La plupart nous placent sur un terrain neutre, et, quand nous ne sommes pas du même avis, nous pouvons le contredire sans la moindre

impatience. C'est ainsi que, dans son chapitre intitulé la *Canne de Balzac*, nous rencontrons les lignes suivantes : « C'était à l'aide d'un persévérant labeur, dont les ouvriers typographes de nos imprimeries ont longtemps conservé le souvenir, qu'il composait ces petits tableaux charmants et vrais dans lesquels se reflétait la société contemporaine. C'est là une des grandes qualités de Balzac. Beaucoup mieux que Scribe et les principaux auteurs dramatiques, il a représenté son temps. » Rien de moins exact. Les tableaux de Balzac ne sont ni petits, ni charmants, ni vrais. Ils sont plus et moins que cela. Très supérieur à Scribe par certains côtés, Balzac a bien moins reflété la société contemporaine que l'auteur superficiel, miniaturiste, mais finement observateur, du *Mariage de Raison*, de *Bertrand et Raton* et d'*une Chaîne*. Dans la *Comédie humaine*, titre quelque peu ambitieux et médiocrement justifié, Balzac n'a pas reflété la société contemporaine. Il a reproduit avec une incroyable puissance d'imagination les types étranges qui fermentaient dans son cerveau en ébullition perpétuelle, et, grâce au hasard des événements, il s'est trouvé que quelques-uns de ces types, faux en 1825 et même dix ans plus tard, se sont à peu près réalisés sous le second Empire, cinq ou six ans après la mort du prodigieux romancier. Ces rencontres peuvent s'appeler les bonnes fortunes du génie, mais d'un génie excessif, maladif, fébrile, pléthorique, atteint d'une sorte d'hypertrophie morale et littéraire, fait pour pervertir une jeunesse avide de ses fictions

et pour préparer une école dix fois pire que ses ouvrages.

Hippolyte Lucas était resté un des plus fidèles admirateurs de Rossini. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais il ne faudrait pas exagérer l'agrément de son salon pendant les quinze dernières années de sa vie. Madame Rossini, née Olympe Pélissier, avait des façons peu encourageantes pour les visiteurs et pour ceux qui auraient voulu être présentés. Ici je signalerai aux éditeurs, pour une nouvelle édition, une *coquille*. Il est question d'une dame fort intrigante et fort ennuyeuse qui voulait s'imposer chez Rossini. « Madame Rossini, ajoute Hippolyte Lucas, qui craignait qu'elle ne fît fuir sa société, prit le parti de la décourager de venir la voir, par une de ces *politesses* (lisez *impolitesses*) un peu sérieuses dont les femmes les moins susceptibles sont obligées de comprendre le sens. » Puisque j'en suis aux fautes d'impression, j'en signalerai une autre. Le chapitre sur Charles Lassailly se termine ainsi : « Ce fut certes un brave et honnête garçon, *du* moins sur la terre. » Lisez : « Un brave et honnête garçon *de* moins sur la terre. »

Quant au salon de Rossini, je sais par divers témoignages que, pour le rendre désagréable et parfois inhospitalier, la maîtresse du logis n'avait pas besoin du concours de la dame intrigante et ennuyeuse. Elle y suffisait au delà du nécessaire. Je ne parle pas de sa mauvaise humeur, lorsqu'un habitué laissait passer plus d'un mois sans apporter, en guise de dragées ou de cho-

colat praliné, un pâté de foie gras ou une poularde truffée. La société intime de Rossini devait nécessairement se composer de musiciens et de critiques. Or, toutes les fois qu'un critique musical avait mêlé une réserve à ses éloges, mis un grain de sel à côté d'un pain de sucre, il devait se tenir pour bien heureux si madame Olympe, qui était une gaillarde et qui avait posé pour la Judith d'Horace Vernet, s'en tenait à de fortes invectives et ne lui mettait pas le poing sous le menton. C'est ce qui arriva à mon ami Joseph d'Ortigue après un feuilleton sur une reprise de *Sémiramis* à l'Opéra, reprise qui eut peu de succès et où les vocalises exubérantes d'Assur et d'Arsace parurent fort démodées. Hippolyte Lucas, qui avait le sens admiratif excessivement développé, nous donne le Rossini de la tradition, insoucieux, indifférent à sa gloire, ne songeant plus qu'à son repos, amoureux de bonne chère, faisant bon marché de son génie et profitant de l'amitié de l'archevêque de Florence pour obtenir d'avance le pardon de l'Église et du Ciel, lorsque ses douleurs rhumatismales lui arrachaient un gros juron.

Maintenant, devons-nous prendre tout à fait au sérieux cette modestie, cette insouciance, ce détachement de son œuvre et de lui-même, qui contrastaient avec l'agitation et le souci de Meyerbeer, soignant ses succès encore plus que ses ouvrages et anxieux au point d'en être malade, s'il n'obtenait pas, pour son opéra, le ténor ou la cantatrice de son choix, ou s'il se croyait menacé d'un éreintement poli de la part d'un critique influent? Il y a

plusieurs manières d'être orgueilleux, et l'orgueil négatif, l'orgueil qui se dissimule et se recouvre d'un vernis de philosophique indifférence, n'est pas le moins corrosif. Il faut se méfier des natures italiennes, que leur mobilité et leur souplesse aident à déguiser la profondeur de leurs impressions, quand ces impressions intéressent leur fortune ou leur renommée. Rossini, grisé par vingt ans de triomphes, avait conscience de son génie et n'était nullement insensible aux injustices dont il eut à se plaindre. Il savait parfaitement, avant nous tous, que *Guillaume Tell* est un incomparable chef-d'œuvre, et la froideur du premier accueil, le dédain du directeur et des artistes, le chagrin de voir son opéra, coupé par tranches, servir de lever de rideau à la *Sylphide* ou à la *Révolte au sérail*, sans qu'une voix généreuse protestât contre ce sacrilège, sans que personne, après le merveilleux *trio* et le sublime finale : « *Si, parmi nous, il est un traître!* » s'écriât : « Mais allez donc jusqu'au bout, idiots ou ingrats que vous êtes! » — lui laissèrent sans doute un inépuisable fonds d'amertume et de rancune. Seulement, comme il avait autant d'esprit que de génie, il trouva plus spirituel de se taire que de s'indigner et de sourire que de maudire.

Et Victor Hugo! Ainsi qu'on devait s'y attendre, l'excellent Hippolyte Lucas a donné en plein dans le Victor Hugo de la légende provisoire qui ne sera pas du tout la légende des siècles : modèle d'abnégation, de bonté et de patriotisme, tendrement dévoué aux pauvres, aux humbles et aux petits, toujours prêt, comme on dit, à

s'ôter le pain de la bouche pour nourrir les affamés et enrichir ses éditeurs, mûr pour l'apothéose finale, pour le Panthéon, pour l'honneur de débaptiser, concurremment avec Gambetta, nos places et nos rues, jusque dans de petites villes de province dont les conseillers municipaux n'ont pas lu un seul de ses ouvrages, et, s'ils l'avaient lu, seraient incapables de le comprendre. Hippolyte Lucas accomplit pieusement le pèlerinage de Guernesey, et le faste incroyable de l'ameublement ne lui ouvre pas les yeux. Mais aussi Victor Hugo n'a pas été ingrat. Après les *Contemplations*, il écrit à son panégyriste : « Après ce bon, ce noble, ce beau, cet excellent article, cher poète, il faut que vous veniez voir le rocher du contemplateur. » A propos de l'*Homme qui rit*, œuvre odieuse et odieusement insensée, le remerciement hausse d'un ton et devient plus explicite, probablement parce que la louange était plus difficile :

« Cher confrère — (Hauteville-House, 1869), — vous terminez sur l'*Homme qui rit* comme vous avez commencé, *éloquemment* et cordialement. Je ne saurais vous dire combien votre noble adhésion m'est douce, *si bien pensée*, *si bien sentie* et *si bien dite*. On me fait l'honneur de me traiter comme Shakespeare, dont Forbes a dit : *Totus in antithesi*; tant que le bon Dieu ne renoncera pas à sa vieille antithèse, le jour et la nuit, la poésie ne renoncera pas à la sienne. La critique n'existe qu'à la condition d'être aussi la philosophie. Vous la comprenez, vous; pourquoi? Parce que vous êtes *un*

poète, parce que vous êtes *un artiste*, parce que vous êtes *un écrivain*. »

Et vous, cher lecteur, vous comprenez aussi, n'est-ce pas? que lorsqu'un grand poète fait fumer sous notre nez un pareil encens, sous prétexte que notre nez est de taille à le contenir, il nous faudrait, pour ne pas le prendre au mot, plus d'esprit que ne nous en laisse notre péché mignon, la vanité littéraire.

A présent, un mot sur Lamennais, cet autre illustre Breton, plus entêté, hélas! dans son apostasie qu'il ne le fut dans sa foi bretonne. Il est bien entendu qu'Hippolyte Lucas ne le considère pas à ce point de vue, qui est le nôtre. « C'est bien le La Mennais que j'ai connu, nous dit-il, avec sa figure ascétique et contemplative, avec les rides que le temps avait creusées sur son front, plein de soucis, et sur ses joues amaigries, empreintes d'une constante expression de souffrance... Il avait bien le physique de son caractère irritable et fiévreux, pour lequel la célébrité était comme un tourment et un remords. » — Non, ce n'était pas la célébrité. Le tourment, le remords venaient de plus haut. C'était le supplice d'une grande âme déchirée du chagrin de ne plus croire, deuil de l'Église après en avoir été l'orgueil et l'espoir, qui s'était regardée comme libérée en s'affranchissant du joug de l'Évangile et du sacerdoce; victime expiatoire du mal qu'elle a fait à autrui et à elle-même; déserteur à qui sa délivrance était mille fois plus lourde que la servitude; prêtre à qui l'habit noir pesait cent fois plus que la soutane.

Mais voilà, pour une œuvre légère, assez d'objections et de chicanes. Le livre d'Hippolyte Lucas contient de jolis chapitres où il est fort agréable de se rencontrer avec lui : Charles Lassailly; Chaudesaigues; la *Canne de Balzac*; Évariste Boulay-Paty; Auguste Brizeux; Un duel arrangé; Élisa Mercœur; mademoiselle Péan de La Roche-Jagu; mademoiselle Mars; Alexandre Duval, ce même Alexandre Duval, classique enragé, auteur applaudi de la *Jeunesse d'Henri IV* et de la *Fille d'honneur*, ancien marin, jurant par tribord, que nous avons vu, dans les *Souvenirs* de son neveu Amaury, rentrant chez lui, pâle, effaré, l'œil hagard, les cheveux hérissés, et s'écriant : « Les scélérats! Ils en sont à demander nos têtes! » — parce qu'il était excessivement myope et que son neveu avait, un soir d'*Hernani*, profité de la vue basse de son oncle pour crier sur son passage : « Mort aux classiques! »

Dans ces courtes notices, un attendrissement sincère, preuve d'une belle âme, alterne avec l'heureux enjouement d'un esprit serein, dont le badinage inoffensif ne va jamais jusqu'au dénigrement ou au sarcasme. Que dis-je? En nous parlant avec enthousiasme de mademoiselle Mars, Hippolyte Lucas s'immole, et de fort bonne grâce. Il cite une lettre de la grande actrice à mademoiselle Doze : « J'ai vu dernièrement, écrit-elle, M. Hippolyte Lucas au Vaudeville. J'avais peine à le reconnaître : on n'aperçoit plus que le *bout de son grand nez.* » — Le propriétaire de ce grand nez était trop débonnaire pour chercher à prendre sa revanche.

Écrivant en 1838, il aurait pu dire : « Mieux vaut être aquilin que camard. Mieux vaut posséder un nez gigantesque que jouer à soixante ans, — 1778-1838, — mademoiselle de Belle-Isle et Betty de la *Jeunesse d'Henri IV*. » Elle en avait cinquante-deux quand elle joua dona Sol. La veille de la première représentation d'*Hernani*, Hippolyte Lucas disait à Victor Hugo : « Vous avez en mademoiselle Mars un flacon de cristal et d'or. » — « Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de roses », répondit le poète.

Aux derniers les bons ! J'ai gardé pour la fin les pages gracieuses et touchantes sur le pauvre Gérard de Nerval, qui avait beaucoup de talent, qui était un vrai poète, mais dont le cerveau était mal équilibré. Je ne dirai rien du dénouement tragique, du suicide nocturne, rue de la Vieille-Lanterne. J'ai dit ailleurs à quoi peuvent mener le manque de tout principe, de tout sentiment religieux, de toute hygiène intellectuelle et morale. J'aime mieux rappeler un épisode moins sinistre, où un étrange hasard me met en mesure de compléter le récit d'Hippolyte Lucas. J'ai habité pendant huit ans, avenue Trudaine, une maison où Couderc, le charmant acteur de l'Opéra-Comique, avait un appartement. Il me confia que, le même jour, on avait affiché l'opéra de *Piquillo*, paroles d'Alexandre Dumas, musique d'Hippolyte Monpou, où Jenny Colon jouait le rôle de Silvia, et annoncé officiellement, au foyer du théâtre, le mariage de la blonde et belle *diva* avec un M. Leplus, dont le nom excitait quelques sourires. Gérard de Nerval, depuis deux ou trois

ans, était fort épris, mais à sa manière, de mademoiselle Jenny Colon, dont la nature un peu bourgeoise ne semblait pas s'accorder avec cette exaltation romanesque, poétique et chevaleresque : — « J'étais rentré du théâtre depuis une heure, ajoutait l'aimable Couderc; j'étais couché, et j'allais m'endormir. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis entrer Gérard de Nerval, haletant, bouleversé, affolé ! Il me dit : « On parle du mariage de mademoiselle Jenny Colon. *Nous ne devons pas le permettre!* »

La première fois que je suis allé à l'Académie française (il y a soixante-deux ans), M. Villemain répondait au discours de réception ou de rentrée du vieil Arnault, l'auteur de *Germanicus*. A propos de ses *Fables*, il lui dit, avec ce fin sourire qui donnait tant de prix à chacun de ses mots et forçait les applaudissements de l'auditoire : « On ne dit pas en les lisant : *Le bonhomme!* Mais on dit toujours : L'honnête homme! » Eh bien! Hippolyte Lucas est mieux partagé. Après avoir lu ses *Portraits et souvenirs littéraires*, on salue à la fois son honnêteté et sa bonhomie.

25 février 1890.

MARIE STUART [1]

I

Entre Jeanne d'Arc, dont j'ai souvent parlé, et Marie Stuart, dont le nouvel historien se recommande à tant de titres aux sympathies des lecteurs catholiques, peut-on, sans trop de paradoxe, signaler quelques traits de ressemblance? Oui. Leur supplice d'abord, qui, dans des cadres différents, prit également les proportions d'un martyre; leur procès, formalité dérisoire où elles étaient condamnées d'avance, et où la mauvaise foi de leurs juges préluda à l'œuvre de leurs bourreaux; les subtilités que l'on épuisa pour essayer de les flétrir avant de les immoler; les haines de sectaires qui s'attachèrent tout ensemble à leur renommée et à leur vie. Il y a plus : certes, ce serait une exagération ridicule d'appeler Marie Stuart une sainte, de demander qu'elle soit canonisée. Il n'en est pas moins vrai que,

1. *Marie Stuart*; *le procès; le supplice*; par le baron Kervyn de Lettenhove.

à son moment, elle personnifia la foi et le sentiment catholiques, menacés partout par les progrès, les audaces et les conquêtes de l'hérésie. Ce fut même là le trait caractéristique de cette physionomie charmante, et c'est ce qui désignait cette fille de Marie de Lorraine, cette nièce des Guises, cette Française de la Renaissance, cette fleur de la cour des Valois, aux fureurs hypocrites des sectes puritaines.

Tous les pharisiens se ressemblent, — même dans les camps les plus contraires, — tels que N.-S. Jésus-Christ, leur juge et leur victime volontaire, les a signalés à notre méfiance et à notre mépris. Les persécuteurs de Jeanne d'Arc, s'ils s'étaient rencontrés à la même époque et sur le même terrain, auraient volontiers brûlé, — et réciproquement, — les plus dangereux ennemis de Marie Stuart. Cet odieux mélange d'hypocrisie, de cruauté, d'astuce et d'orgueil, qui s'appelle le pharisaïsme, est pourtant toujours le même, et ses procédés diffèrent peu. L'homme est une créature si misérable, qu'il lui arrive tantôt de se vanter de vices qu'il n'a pas, tantôt de se parer de vertus qui lui manquent. Surtout, ne confondons pas le pharisaïsme avec le fanatisme, qui serait monstrueux s'il n'était pas sincère. L'histoire du moyen âge, dans les pages que l'on voudrait déchirer, pourrait s'expliquer par l'exploitation du fanatisme des multitudes par un groupe de pharisiens. La passion inconsciente, une fois déchaînée, peut faire plus de mal que la main savante qui la déchaîne; mais elle est moins méprisable.

Un autre point de rapprochement entre Jeanne d'Arc et Marie Stuart, c'est que toutes deux ont fourni des arguments aux détracteurs acharnés de la cause qu'elles ont personnifiée et défendue. — « Dieu et mon Roi! » s'écrie la Pucelle d'Orléans, et c'est avec ce cri qu'elle sauve la France. Certes, elle fut fidèle à cette inspiration, qui fait les martyrs et les héros. Oui; mais, comme elle fut trahie et livrée au bûcher par un évêque prévaricateur, comme son procès, son jugement, sa condamnation et son supplice, œuvre de ces pharisiens dont je vous parlais tout à l'heure, furent entourés d'un appareil religieux, il n'en faut pas davantage pour que les libres-penseurs, les sceptiques et les ennemis de l'Église disent aux catholiques : « De quel droit la réclamez-vous? Ce sont vos prélats qui l'ont déshonorée, martyrisée et brûlée. C'est sur eux, et, par conséquent, sur votre Église, que pèse éternellement, à travers les siècles, la responsabilité de son procès et de sa mort. Plus vous multiplierez vos panégyriques, plus vous exalterez l'héroïsme, le patriotisme, la vertu, la sainteté de Jeanne d'Arc, plus vous demanderez pour elle des monuments et des statues, plus aussi nous nous sentirons autorisés à vous répondre : Trop tard! Entre vos hommages et elle, il y a l'évêque Cauchon. » — Ne lisions-nous pas, dans un singulier livre, que Voltaire, en essayant de souiller de ses obscénités et de ses infamies la Pucelle d'Orléans, avait tiré sur ses troupes, qu'il aurait dû l'épargner comme une alliée, qu'elle avait été la mère anticipée de la Réforme,

et personnifié d'avance la lutte de l'esprit moderne contre l'obscurantisme clérical? Heureusement (heureusement?) ces gens-là, une fois dans leur accès de rage satanique, profèrent de tels blasphèmes, que l'on s'en détourne avec horreur, comme on se détourne d'un amas de pourriture.

Avec Marie Stuart, c'est tout autre chose. Avant d'être victime de l'odieuse Elisabeth, elle a été compromise par une coïncidence, une apparence, un malentendu. Les esprits superficiels se sont trop accoutumés à regarder la Renaissance comme inséparable, presque synonyme, de la Réforme. Si on voulait réfléchir, on reconnaîtrait que Rabelais, par exemple, est le contraire de Calvin, que Ronsard, Clément Marot, les charmants poètes de la *Pléiade*, la cour des Valois, les artistes contemporains de François Ier, les châteaux des bords de la Loire, etc., présentent à l'imagination un idéal qui n'est plus, hélas! la grande et pure tradition catholique, mais qui est encore moins la sèche et pédante doctrine du calvinisme, sa déclaration de guerre à tout ce qui fait l'ornement des sociétés et le charme de la vie. A distance, si on ne connaissait l'histoire que par à-peu-près, on pourrait croire que la Réforme arriva, non pas pour compléter, mais pour corriger, — j'allais dire pour réformer la Renaissance.

Dès lors, vous pouvez juger la situation. Vous pouvez comprendre quel fut le rôle de Marie Stuart à cette époque transitoire où chaque pas la mettait en présence d'un ennemi, d'un espion, d'un péril ou d'un piège.

C'était, on le sait, une enchanteresse, n'ayant qu'à se montrer, à parler, à sourire, pour attirer à soi les cœurs les plus rebelles, ceux que des inimitiés ou des querelles de famille, de nationalité ou de parti, semblaient devoir disposer à la haïr. J'ai souvent relu, dans l'*Abbé*, de Walter Scott, les chapitres où elle apparaît, dans toute sa grâce, prisonnière au château de Lochleven, gardée à vue par l'altière lady Lochleven, déléguée de la haine et de la jalousie d'Elisabeth. La passion tient peu de place dans les récits et dans le génie du sage romancier. Il est protestant. Il ne s'interdit pas quelques plaisanteries, d'ailleurs fort peu plaisantes, sur le *papisme* et les moines. Et cependant, il n'échappe pas plus qu'un autre au contact de cette baguette de fée. Il éprouve et il nous donne la sensation de ce charme mélancolique. Dès qu'il nous met en face de Marie Stuart, c'en est fait : peu s'en faut que nous aussi nous n'en devenions amoureux. Il crée autour d'elle une atmosphère à la fois romanesque et tragique, où sa puissance de séduction la venge de ses ennemis et l'indemnise de ses malheurs : témoin le beau Douglas, le fils aîné de la maison de Lochleven, qui passe de la geôlière à la belle captive; nous le voyons, au premier rang, dans la scène d'évasion, que Walter Scott raconte de la façon la plus dramatique. Qui ne serait ému en lisant la page où Marie Stuart délivrée, — hélas! pas pour bien longtemps! — chevauchant dans l'ombre aux côtés d'un cavalier qu'elle prend pour le Père Ambroise, lui dit : « Je crois être montée sur ma Rosabelle, qui n'avait

pas d'égale en Écosse pour la légèreté de la marche, la douceur du trot et la sûreté du pied », — et où Douglas (car c'est lui) répond d'une voix mélancolique : « Si l'animal qui porte un fardeau si précieux pouvait parler, il vous dirait : Quelle autre monture que Rosabelle devait servir à sa maîtresse en ce moment de crise, et quel autre que Douglas devait veiller à sa sûreté? » Et plus loin, lorsque George Douglas tombe mourant sur le champ de bataille, ce cri d'angoisse de la reine où se résument toute sa destinée, tous ses pressentiments sinistres d'un prochain avenir : « Regardez-le, regardez-le bien; tel a été le sort de tous ceux qui ont aimé Marie Stuart. A quoi ont servi à François sa royauté, à Chastelart son esprit, au galant Gordon sa puissance, à Rizzio son chant mélodieux, à Darnley sa jeunesse et sa beauté, à Bothwell sa force et son audace, et aujourd'hui au noble Douglas son généreux dévouement? Rien n'a pu les sauver. Ils ont aimé l'infortunée Marie, et c'était un crime digne de mort! A peine la victime jetait-elle sur moi un regard d'affection, que la coupe empoisonnée, la hache, le poignard, la mine, s'apprêtait à la punir. »

— « *A François sa royauté?* » avait dit Marie Stuart devant le cadavre de George Douglas. François II fut roi, en effet, mais si peu! si peu!

Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre.

Une ombre, qui eut à peine le temps de revêtir le manteau royal et de le remplacer par un suaire! Un

fantôme, pour qui le lit nuptial prit la forme d'un cercueil! La royauté fut pour lui ce que sont les limbes pour les petits enfants morts sans baptême. On ignore si ces petites âmes se sont arrêtées à mi-chemin entre la terre et le ciel, faute d'avoir des ailes, ou si la terre et le ciel n'ont pu ni les garder ni les recevoir, faute de savoir où les placer, suspendues qu'elles étaient entre l'innocence et le péché. N'importe! Marie avait passé par la cour des Valois, et, si son premier époux ne devait pas compter dans sa vie orageuse, c'était assez pour que ses calomniateurs prétendissent que cette cour galante, voluptueuse, pervertie et *italianisée* par Catherine de Médicis, l'avait si bien imprégnée de ses parfums de tubéreuse, qu'elle n'avait pu s'en défaire.

On rencontre, dans l'histoire de cette triste époque, deux femmes qui, à des titres différents, me semblent particulièrement haïssables, Catherine de Médicis et Elisabeth, étroitement liées, l'une à l'adolescence et à la première jeunesse de Marie Stuart, l'autre à ses années de captivité, à son agonie et à sa mort. Leur duplicité n'est pas du même genre; mais toutes deux ont de quoi révolter les consciences droites. Catherine, on le sait, avait pris ostensiblement cette devise : « *Diviser pour régner.* » Elle aurait pu en adopter une autre, plus secrète et non moins sûre : « *Corrompre pour régner.* » — Si tel ou tel gentilhomme, grand seigneur ou homme de guerre, lui causait quelque inquiétude, elle cherchait et réussissait à le paralyser

en le mettant en présence d'une des beautés faciles, enrôlées dans son *escadron*, qu'elle employait à cet usage, et dont elle encourageait les galanteries, pourvu que sa passion d'omnipotence en recueillît le bénéfice. Elle avait fait du Louvre un palais de tolérance. Sa politique florentine et serpentine se glissait à travers les mailles des intrigues amoureuses, se faisait invisible pour les accompagner sur les échelles de soie, se cachait dans l'ombre où s'abritaient les rendez-vous, écoutait aux portes, se dissimulait sous les masques qui cachaient les visages, lisait entre les lignes des billets doux, changeait les demoiselles d'honneur en espionnes, et savait profiter de tout, des querelles qui lui assuraient les indiscrétions, des duels qui la débarrassaient d'hommes dangereux ou suspects, des ruptures qui lui amenaient les confidences. Comme le vice avoisine le crime et lui sert ordinairement de prologue, Catherine, plus que personne, fut cause que d'effrayants soupçons planent, comme des oiseaux de nuit, sur cette cour où les surfaces sont si brillantes, où s'épanouissaient la poésie, les lettres et les arts, où le luth et la viole d'amour accompagnaient les virelais et les chansons, où les rois mêmes étaient poètes, où le fer et l'acier des armures et des cuirasses s'effaçaient derrière la soie et le velours. Tout se falsifiait et se frelatait sous cette influence morbide, sous ce souffle délétère qui semblait venir des bords de l'Arno aux rives de la Seine. Des superstitions puériles ou meurtrières défiguraient les dogmes et les mystères de notre

religion, comme des pariétaires parasites et vénéneuses qui se seraient enlacées aux ogives et aux rosaces de nos vieilles cathédrales. Une goutte de poison florentin se mêlait à nos vins généreux de France. Les sciences occultes prenaient le pas sur les sciences exactes. Les séductions de la beauté, de la grâce et de l'esprit avaient un air de sorcellerie qui rompait le charme au profit de la peur. L'astrologie redevenait une puissance. On perçait son ennemi sous forme de figurine de cire, avant d'essayer du stylet ou de la dague. On n'osait plus respirer le parfum des pommes de senteur, de crainte que ce parfum ne fût mortel.

Rien de pareil avec Élisabeth d'Angleterre. Elle n'a pas besoin d'être hypocrite, elle est reine, et personne ne lui dispute le pouvoir. Sa duplicité consiste plutôt à forcer son entourage de mentir et à vouloir concilier l'incompatible. Il lui plairait d'être à la fois courtisée comme une jolie femme et vénérée comme la *Reine Vierge*. Si la souveraine ne redoute pas de compétiteur dans le domaine où s'exerce sa puissance, la femme craint une rivale, et c'est ici que nous touchons de bien près à Marie Stuart. Si adulée qu'elle soit, à quelques excès de flatterie que s'élèvent ou s'abaissent les hommages en prose ou en vers, quel que soit l'empressement de sir Walter Raleigh pour faire de son manteau le tapis de pied de la Vierge d'Occident, son instinct féminin lui révèle ce qu'il y a de factice dans ces louanges et ces extases; elle devine que, sur ce terrain, Marie Stuart l'emportera toujours sur elle, que

sa beauté, célébrée avec tant de pompe, n'est, pour ainsi dire, qu'officielle; elle sait qu'un sourire, un regard de la reine d'Ecosse prévaudront toujours contre ses moyens de plaire, parce que Marie a ce qui lui manque, le don, le charme indéfinissable qui lui attire tous les cœurs, même parmi la plupart des ambitieux ou des flatteurs qui affectent de n'être occupés que de l'incomparable Elisabeth. Ajoutez à cela l'antagonisme des deux religions et des deux races, vous comprendrez que Marie Stuart ne pouvait pas avoir de plus terrible ennemie qu'Elisabeth d'Angleterre.

Ceci me ramène par bien des détours au livre de M. le baron Kervyn de Lettenhove. L'*œuvre puritaine*, pour me servir de son expression, qui caractérise son ouvrage et en fixe le sens, s'accomplit sous le patronage d'Elisabeth, habile à exploiter des passions qu'elle feignait de partager. En admettant — et on ne saurait en douter — que, dans cette œuvre puritaine, meurtrière de Marie Stuart, il y eût des âmes ardentes, ignorantes, grossières, inconscientes, farouches, féroces, sanguinaires, mais convaincues, on les aurait bien étonnées si on leur avait dit que la passion religieuse, chez la reine Elisabeth, servait à couvrir des passions beaucoup plus féminines, la crainte de ne pas être aimée comme elle aurait voulu l'être, le désir de balancer constamment l'amour par le respect sans le refroidir et le respect par l'amour sans le familiariser, une implacable sensation de rage en songeant qu'il y avait une femme dépossédée, proscrite, traquée, errante,

captive, que la religion et la politique faisaient son ennemie, et que cette femme n'aurait besoin que d'un mot, d'un regard, d'un geste, d'un sourire, d'une larme, pour que les adorateurs d'Elisabeth allassent s'agenouiller aux pieds de Marie; mais, si les causes de cet acharnement contre la reine d'Ecosse, les catholiques et le *papisme* ne furent pas tout à fait telles que les imaginaient les inflexibles sectaires, précurseurs de Balfour de Burley, de la vieille Mause et de Macbriar, les effets furent les mêmes. Des historiens dignes de foi, Rio par exemple, ont calculé que, sous le sceptre virginal et maternel d'Elisabeth, la persécution des catholiques par l'omnipotence protestante avait fait en détail deux fois plus de victimes que la Saint-Barthélemy. Quant à Marie Stuart, vous savez ce qu'elle a souffert, et comment elle a fini.

Voilà donc la situation : pharisaïsme chez la reine, fanatisme dans la secte. Quiconque est un peu au courant du vocabulaire des prédicateurs protestants ou puritains et de leurs fougueux auditoires (voir la biographie de John Knox), ne peut oublier tout ce que les sermons et les écrits de ces énergumènes de la Réforme contiennent d'injures et d'anathèmes contre Rome, le pape et les défenseurs de l'Église romaine. C'est la Bible à la main qu'ils poussent leurs séides à détruire les sanctuaires, à brûler les couvents, à massacrer les moines. Dans leur bouche et sous leur plume, Marie Stuart devient la moderne Jézabel. Sa beauté, sa grâce, ses talents, sont des dons du démon, qui l'en a

comblée pour rendre plus faciles la corruption et la damnation des âmes. La Ville Eternelle est le foyer de tous les vices, sous le patronage du souverain pontife, qui encourage le libertinage et la débauche pour assurer son pouvoir et accroître ses revenus. Le trafic des indulgences rappelle et exagère les vendeurs du Temple, et change en comptoir d'usurier la chaire de Saint Pierre. Rome, la nouvelle Babylone, continue les traditions des cités maudites. Tout le cortège, tous les acolytes de Satan, Belzébuth, Lucifer, Astaroth, Astarté, défilent dans cette ronde infernale. Quand Marie Stuart n'est pas la moderne Jézabel, elle est la fille de Bélial. C'est sur elle que se dirigent les invectives les plus véhémentes, les traits les plus envenimés, les colères les plus furieuses, les calomnies les plus atroces. C'est contre elle que l'active propagande de John Knox se fait l'alliée de la haine d'Elisabeth; celle-ci usant et abusant de son pouvoir sur les grands de ce monde, celui-là opérant avec une autorité extraordinaire sur les masses populaires. Oui, fille de Bélial, cette princesse qui avait passé par la cour des Valois, qui en avait aspiré les voluptueux parfums, qu'avait bercée la poésie de la *Pléiade*, qui avait prêté l'oreille à la voix mélodieuse de David Rizzio, et que, en dépit ou à cause de ses mariages, on pouvait impunément soupçonner de toutes les faiblesses. Remarquons ici un singulier contraste. Quand l'esprit d'examen réclama ses privilèges, les sceptiques, les épicuriens, les *néo-païens*, reprochèrent au christianisme (que l'on nous

permettra bien de confondre ici avec la religion catholique) d'avoir attristé et assombri la vie humaine, de l'avoir dépouillée de tout ce qui fait son charme, d'avoir sacrifié la nature à la grâce et prêché la mortification sur la terre au nom d'espérances célestes. Eh bien! les apôtres de la Réforme, tels que John Knox et ses collègues, les différentes sectes puritaines, adressaient à l'Église catholique le reproche diamétralement contraire; ils l'accusaient de favoriser tous les penchants sensuels de la créature déchue, de faire trop de place aux pompes extérieures, de consacrer en un mot une sorte d'alliance entre les vérités de la Foi et les plaisirs des sens. Les arts, les fêtes, la décoration des églises, le tribut payé à la religion par la peinture, la musique, la statuaire et l'architecture, étaient dénoncés comme autant de profanations et de démentis infligés aux austérités de la primitive Eglise.

Quoi qu'il en soit, nous voici en face du savant et bel ouvrage du baron Kervyn de Lettenhove. Il se renferme dans les deux dernières années de la vie de Marie Stuart, et cet épilogue d'un long martyre lui suffit pour nous faire part d'un trésor d'informations et de documents qui s'accordent tous à prouver l'innocence de la malheureuse reine, l'implacable haine et la traîtrise de ses ennemis.

II

J'ai essayé, sans être bien sûr de mon fait, d'indiquer quelques analogies entre Jeanne d'Arc et Marie Stuart. C'est plutôt aux différences que j'aurais dû m'attacher. Le trait caractéristique de Marie Stuart, c'est que, au milieu des orages de sa vie, elle resta toujours femme, et c'est ce qui fait son charme. Chez Jeanne d'Arc, au contraire, la sainte et la guerrière tiennent tant de place qu'il n'en reste plus pour la femme. Elle disparaît dans l'auréole et sous la cotte de mailles. Cela est si vrai, que, dans le chef-d'œuvre de la princesse Marie d'Orléans, le sexe demeure indécis. On ne voit qu'une âme, armée d'une épée et vêtue d'une cuirasse.

La femme n'est jamais plus séduisante que lorsqu'elle se maintient pure, tout en nous laissant deviner qu'elle n'est pas tout à fait étrangère ou insensible aux faiblesses féminines, pourvu que nous ne donnions pas à ce mot faiblesse un sens trop absolu. Non, à Dieu ne plaise! Mais on est merveilleusement douée. On offre un modèle de beauté, d'élégance exquise et de grâce. On joint à tous les agréments extérieurs toutes les cultures de l'esprit. On inspire les poètes et les artistes. On se sait faite pour plaire, pour être aimée jusqu'à l'adoration. Coquetterie, pas précisément, puisqu'on n'en a pas besoin pour attirer à soi plus d'hommages que la coquette la plus savante et la plus raffinée; —

mais plutôt une sorte de magnétisme inconscient, de connivence involontaire avec les adorateurs; un don naturel de séduction dont on n'est pas responsable; un secret penchant à ne pas désespérer ceux que l'on décourage, à ne pas rebuter ceux que l'on tient à distance, à personnifier le vers célèbre :

La faute en est aux dieux qui la firent si belle!

Maintenant, ajoutez à tout cela, au milieu d'un groupe d'amants trop chevaleresques pour ne pas la respecter, mais trop expansifs pour ne pas la compromettre, un cortège d'envieux, de jaloux, de traîtres, de méchants, d'ennemis, de *refusés*; vous comprendrez que cette femme fut plus exposée que toutes les autres aux pièges les plus dangereux de la haine, aux traits les plus envenimés de la calomnie.

Aussi, avant de revenir au bel ouvrage de M. le baron Kervyn de Lettenhove, je cède à l'envie d'évoquer le nom d'une autre reine, d'une autre victime, d'une autre martyre, à laquelle Marie Stuart fait irrésistiblement songer : *notre* Marie-Antoinette! Et cependant, si les deux destinées furent également tragiques, si elles aboutirent, par une voie douloureuse et sinistre, au même dénouement, si les deux couronnes eurent le temps de se changer en couronnes d'épines, avant que les têtes charmantes qui en portaient le poids fussent tranchées par le bourreau, il y eut, au début, bien des contrastes. Nous l'avons dit, le titre de reine de France fut illusoire dans la première jeunesse de Marie Stuart.

C'est à peine s'il dura une saison, et la plus dominatrice des belles-mères eut soin de le réduire à l'étiquette. Elle ne connut pas ou presque pas les joies maternelles, et, quand nous aurons rappelé que ses déplorables mariages firent partie essentielle de ses douleurs et de ses faiblesses et figurèrent plus tard au premier rang dans le dossier impitoyable dressé par ses ennemis, on pourra conclure, et compter ce que fut la somme de bonheur dans cette vie qui s'annonçait si brillante.

Assurément, les cinq dernières années de Marie-Antoinette furent marquées par une cruelle progression du bien au mal et du mal au pire, par une transition poignante de la sécurité à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'angoisse, de l'angoisse à la terreur, de la terreur au désespoir, du désespoir à la mort, ou, en d'autres termes, de Trianon à Versailles, de Versailles aux Tuileries, des Tuileries à Varennes, de Varennes à l'Assemblée, de la loge des journalistes au Temple, du Temple à la Conciergerie, de la Conciergerie à l'échafaud. Toutefois, son douloureux apprentissage fut plus rapide et plus court. Elle eut moins de temps pour s'acclimater au malheur. Et quelle aurore! Quelle radieuse adoption par sa seconde patrie! Comme tout parut se combiner pour que la France accueillît avec enthousiasme cette jeune et belle Dauphine, qui lui arrivait comme une messagère de pardon, de paix, d'honnête joie et d'espérance. Elle va inaugurer une ère nouvelle, assainir l'atmosphère empestée de la cour du vieux roi, offrir une

revanche à notre honneur national, profondément froissé par le règne de la Du Barry. Détail trop rare! L'apparition de cette Dauphine de seize ans, destinée à monter quatre ans plus tard sur le trône, place toutes les séductions de la beauté, de la grâce et de la jeunesse du même côté que l'innocence et que la vertu. Le vice et le scandale perder le droit d'alléguer, pour leur excuse, que, sans eux, la cour et le monde seraient trop ennuyeux. L'odeur des lilas, des violettes et des roses triomphe du musc de la courtisane et de l'ambre du maréchal de Richelieu. Remontez le cours des âges. Qui trouvez-vous, dans notre succession royale, qui puisse supporter la comparaison avec Marie-Antoinette? Marie Leczinska? La perfection même; mais, hélas! l'homme, le courtisan surtout, est une créature si dépravée, que, lorsqu'un mari est trop infidèle à sa femme, il lui cherche des prétextes, et, avec Marie Leczinska, on en trouve. Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV? Impeccable, elle aussi; mais elle s'efface, elle se perd dans les magnificences du règne, dans les rayonnements du Roi-Soleil. Le Roman la sacrifierait volontiers à mademoiselle de la Vallière, l'Histoire à madame de Montespan; et, lorsque Louis XIV, apprenant sa mort, s'écrie : « Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné! » cette réparation tardive ne suffit pas à lui rendre l'éclat dont une souveraine a besoin pour qu'un peuple se souvienne de son nom. Anne d'Autriche? Je la récuse. Elle ne fut pas assez Française; elle refusa de comprendre que rester Espagnole, c'était trahir la France; son

amour, si toutefois elle aima, s'égara sur deux étrangers, Buckingham et Mazarin. Marie de Médicis? Marguerite de Valois? Oh! non! Arrêtons-nous là. Il me serait trop pénible d'encadrer cette aimable et populaire figure du Béarnais entre deux femmes, dont l'une le trompait, dont l'autre, par son peu d'agrément, justifia les tristes écarts de la fin du règne. D'ailleurs, quand il s'agit d'Henri IV, les esprits superficiels et distraits ne seront-ils pas toujours enclins à confondre Marguerite de Valois avec Gabrielle d'Estrées et Marie de Médicis avec la marquise de Verneuil.

Mais Marie-Antoinette? Si le mot avait existé de son temps, je dirais presque que le besoin s'en faisait généralement sentir. Aussi, quelle lune de miel! Comme on l'aime! De quelles acclamations n'est-elle pas saluée, cette archiduchesse qui nous vient pour être Dauphine, cette Dauphine qui va être reine! Plus heureuse que Marie Stuart, elle a dix ans pour savourer les félicités maternelles. Au lieu d'un Darnley ou d'un Bothwell, elle a pour époux le plus honnête homme de son royaume, un modèle de vertu et de bonté. S'il est le contraire d'un héros de roman, s'il fait des économies pour être un jour sublime, si elle ne peut pas l'aimer d'amour, c'est justement ce qui la rend plus attrayante en l'environnant de plus de dangers. Lorsqu'une reine telle que celle-là, fidèle à ses devoirs, bientôt protégée par la maternité, laisse pourtant deviner qu'elle garde une case vide dans son imagination ou dans son cœur, c'est, pour ainsi dire, une lice ouverte à ceux qui l'approchent

à un titre quelconque. Heureuse reine! disait-on. Non! pauvre reine! Malheur à elle, s'ils sont présomptueux, fats, héros de boudoirs, élevés à l'école des roués de la Régence ou des courtisans de Louis XV, voltairiens et sceptiques, si des succès d'un ordre inférieur les ont habitués à croire qu'ils pourront aisément monter d'un grade, et que l'on peut se risquer avec une reine comme avec une simple femme, pourvu que l'hommage soit de nature à lui faire plaisir sans lui faire peur et que l'arrière-pensée de séduction puisse encore lui paraître une des formes du respect. En 1770, on n'était plus chevaleresque comme du temps d'Anne d'Autriche. Une littérature gangrenée, une philosophie athée, les paradoxes de Jean-Jacques revendiquant les droits de la nature contre la société, Rodrigue et Polyeucte remplacés par Figaro, l'habitude de jouer avec le sacrement du mariage comme avec les anneaux d'une chaîne broyée sous la lime, comme avec les formalités dérisoires d'un cérémonial tombé en enfance; de détestables exemples venus d'aussi haut que possible; des chroniques et gazettes apocryphes, faisant office de journaux clandestins de façon à ne pas perdre une goutte de leur venin; des anecdotes d'autant plus infectes qu'elles sentaient le renfermé; que de périls, que d'écueils, que de pièges, en face de tant d'inexpérience!

Louis XVI, dont les vertus, dans ce milieu, faisaient songer à la fontaine Aréthuse, était, j'imagine, signalé d'avance par son entourage, — hélas! et jusque dans sa famille! — comme un mari débonnaire, commode, myope, aussi incapable de soupçonner le mal que de le com-

mettre, et tout entier au souci de donner un dauphin à la France. En outre, ce qui aggravait le danger, c'est que, grâce à cette lacune dans ses tendresses conjugales, la reine devait être fatalement entraînée à aimer le plaisir, la danse, la musique, les fêtes champêtres, la comédie surtout, c'est-à-dire ce qui met le plus en vue une personne devenue déjà, par son rang, le point de mire de toutes les adulations, de toutes les convoitises et de toutes les hypocrisies. Quelle situation délicate, lorsque le bon Louis XVI se blotissait dans le trou du souffleur, et que les exigences de la pièce agenouillaient aux pieds de Marie-Antoinette un de ces jeunes seigneurs desquels mademoiselle Contat disait qu'eux seuls savaient tomber aux genoux d'une femme! A cette époque, un mot était fort à la mode; mot élastique, fertile en équivoques, comparable à un solliciteur sournois qui offrirait un bouquet en cachant son placet dans sa poche : *sensibilité*. — Il était si bien entré dans le dictionnaire des contemporains, que, en feuilletant une vieille collection du *Journal des Débats* de 1814 et de 1816, je le retrouve à toutes les pages dans les réponses de Louis XVIII aux Adresses des députations de province. Que de fois il a dû se poser sur des lèvres insidieuses, dissimulant une déclaration à la reine Marie-Antoinette, exploitant un regard, escomptant un sourire, affectant de prendre un signe pour un aveu et le frémissement de la pudeur offensée pour la vague émotion d'un cœur attendri! Bientôt la *sensibilité* leva le masque et changea de nom. Elle s'appela la *calomnie*.

C'est à la mystérieuse et sinistre affaire du Collier que le déclin commença pour ne plus s'arrêter jusques au tombereau du crime. N'est-ce pas étrange que la même année ait fait entendre aux grands seigneurs et aux grandes dames de la cour de Versailles la fameuse tirade de Basile sur la calomnie, et vu se dresser, comme une vipère cachée sous des fleurs, le fatal épisode du Collier, tramé par un imposteur et une intrigante, sous le patronage d'un prince de l'Église, vaniteux, voluptueux, libertin, présomptueux et léger; le tout délibéré dans les profondeurs de la Forêt-Noire, par les sociétés secrètes, avant-garde de la Révolution? Comme si tout, dans la destinée de Marie-Antoinette, devait rappeler celle de Marie Stuart! Comme si elle devait, elle aussi, être martyrisée et conduite au supplice par la haine des sectes!

Je cède un moment la parole à un de mes confrères, qui n'a pas toujours plaidé d'aussi bonnes causes : « En France, nous avons eu une reine accusée par la voix publique, cette poétique et charmante Marie-Antoinette. Ses faiblesses étaient-elles notoires? Nullement. Calomniée par Philippe-Égalité, calomniée par les grands seigneurs ligués contre elle, calomniée par la multitude qui assouvissait sur une reine ses rancunes les plus viles, elle a subi toutes les injures, elle a bu toutes les hontes. Relisez son procès devant le tribunal révolutionnaire; il n'y a rien de plus ignoble. J'avoue que le rouge m'est souvent monté à la face en voyant les questions abominables qu'on posait à cette martyre. »

Marie-Antoinette exerce sur moi un tel prestige, que la reine de France m'a pris la place que je réservais à la reine d'Écosse, sa sœur aînée. Il est si facile de confondre la tour de Londres avec la tour du Temple, la tragédie de Fotheringay avec celle de la Conciergerie! D'ailleurs, au moment d'entrer plus avant dans le livre si considérable de M. le baron Kervyn de Lettenhove, je me suis aperçu que, pendant mon demi-siècle de Causeries littéraires, j'avais parlé de Marie Stuart à propos des œuvres de Mignet, de M. Dargaud, de MM. Chéruel et Labanoff, et surtout de notre cher et regretté Régis Chantelauze. Enfin, je me crois, en conscience, obligé à un aveu, afin que les auteurs en profitent pour m'éviter ou me pardonner. Les deux volumes du baron Kervyn de Lettenhove forment un ensemble de mille pages in-8°. Cet ouvrage si profondément étudié, si vrai, si riche de documents authentiques, renfermés dans un espace de deux ans, m'a effrayé par ses perfections mêmes. La main tremblante d'un quasi-octogénaire peut encore soulever un mince et modeste in-18, publié par Calmann Lévy ou Dentu; l'in-8° est pour lui comme les armes d'Achille pour les vieillards d'Homère. Après vous avoir dit ou redit que l'ouvrage du baron de Lettenhove a tous les caractères d'un livre définitif, je me bornerai à l'encadrer entre les premières phrases du premier volume et l'épilogue du récit, — le « Jugement de Dieu. »

« Il y a deux reines en Angleterre : l'une puissante et redoutée; l'autre faible et persécutée. La première voit, si elle se rend de Westminster à Londres, toutes

les rues se joncher de fleurs, et le flot des courtisans se presse dans les palais qu'elle habite. La seconde achève dans les souffrances ses veilles solitaires. Burleigh l'appelle par ironie la reine du Château. Si la puissance, cependant, a ses adulateurs, le malheur compte aussi ses fidèles. »

M. de Lettenhove aurait pu ajouter : « Il a aussi, de siècle en siècle, des historiens ou plutôt des historiographes, courtisans de la vérité, adulateurs de la justice, confidents des revanches divines, qui le réhabilitent, l'honorent, le glorifient et le vengent. »

Dans son dernier chapitre, le baron Kervyn de Lettenhove passe en revue les persécuteurs, les calomniateurs et les bourreaux de Marie Stuart, et nous raconte comment ils ont tous expié leurs crimes et subi, dès ce monde, le jugement de Dieu. C'est comme une vallée de Josaphat préventive, où défilent Leicester, Walsingham, Burleigh, Davison, Beale et tant d'autres, tous acteurs du drame sinistre qui vient de se dérouler sous nos yeux. — « Un historien remarque que, de tous ceux qui prirent part à la condamnation de la reine d'Écosse, il n'en est aucun dont la vie ne se soit terminée dans la misère ou par la ruine. » N'en a-t-il pas été de même en France des juges de Louis XVI, des meurtriers de Marie-Antoinette, des assassins de Madame Élisabeth? Presque tous ont péri de mort violente, de la peine du talion. Et les rares survivants! On m'en a montré quelques-uns, pendant mes années de collège. Toujours seuls, silencieux et mornes, ils se promenaient sous les grands arbres du

Luxembourg, courbés sous le poids de l'irréparable, comme des ombres poursuivies par des fantômes. N'est-ce pas Shakespeare, contemporain d'Élisabeth, qui, en des vers inoubliables, a flétri le régicide, ce crime qui laisse une tache de sang au front et au cœur d'une nation?

Arrivé à la reine Élisabeth, M. de Lettenhove écrit : « Après avoir raconté la triste fin des personnages qui prirent une part plus ou moins considérable au supplice de Marie Stuart, il convient peut-être de rappeler aussi celle de son implacable rivale, qui unit pour la perdre toutes les cruautés de la haine à toutes les bassesses de l'hypocrisie. »

Jalouse, méchante, dissimulée, cruelle, impérieuse, sanguinaire, incapable de s'arrêter sur la pente du crime tant qu'elle n'avait pas atteint son but, grisée d'encens, d'hommages et d'omnipotence, Élisabeth n'était pas assez endurcie pour vieillir et mourir dans l'impénitence finale. Quand sa haine fut assouvie, sa conscience parla.

« La vie d'Élisabeth fut une vie de persécution et de misère, de persécution pour ceux contre lesquels elle formait ses trames incessantes, de misère pour elle-même à raison des terreurs qu'ils lui inspiraient. Ce fut surtout vers la fin de sa vie qu'elle se sentit poursuivie par la redoutable image du supplice de Fotheringay, et elle se condamna elle-même à l'expier par sa propre mort dans les excès de tristesse les plus extraordinaires qu'ait eu à enregistrer l'histoire. C'est ainsi que la Providence punit les crimes, d'abord en éveillant les soupçons, puis

en excitant les jalousies, et leur impose enfin, comme un suprême châtiment, le succès même de leurs desseins...

» Si, relevant la tête, elle se regarde dans un miroir, la fidèle image de sa décrépitude lui révèle la fin imminente de sa longue carrière, et on l'entend pousser des cris d'épouvante et de colère. Elle voulait vivre et craignait de mourir. »

L'auteur peint à grands traits, en des pages d'un irrésistible effet, l'effroyable agonie d'Élisabeth, ses tressaillements de visionnaire, ses regards, tantôt fixes, tantôt errants sur la fenêtre et sur les tentures de son lit, comme si, dans sa fièvre, elle s'attendait à y voir surgir l'apparition vengeresse, son obstination à repousser les soins, les médecins, les ministres de sa religion, faisant répondre à l'archevêque de Canterbury et à d'autres prélats qu'elle croyait en Dieu, mais qu'elle ne voulait pas d'*hedge-priests*. Faux calculs : Dieu la condamnait. Les prélats complaisants l'auraient absoute.

Si les serviteurs de la reine d'Angleterre la pressaient de se reposer sur son lit : « Non, non, s'écriait-elle, c'est là qu'au milieu de la nuit une ombre vient me visiter. » Et, se tournant vers ses courtisans en secouant la tête et en se portant la main au cou : « Je sens là, ajoutait-elle, le fer, toujours le fer. » Quelle était cette ombre? Quel était ce fer? A l'heure de l'expiation se dressaient, au delà des riants jardins de Richmond, les sombres murailles de Fotheringay.

Il y a longues années, Paul Delaroche exposa son

tableau représentant la mort d'Élisabeth. Ce n'est pas un de ses meilleurs; mais on pouvait lui pardonner ses défauts en faveur de la figure de la reine. Je m'arrêtais souvent et longtemps devant cette toile, et j'y trouvais des sujets de réflexions qu'a renouvelées le beau livre de M. le baron Kervyn de Lettenhove. On dirait que le peintre avait deviné et pressenti l'historien. Tout y est, dans les contractions et les convulsions de ce corps amaigri, affaissé, replié et pelotonné sur lui-même, terrassé par la douleur physique et morale, comme si la force eût manqué à l'agonisante pour se redresser et regarder la mort en face. Tout y est, sur ce pâle visage de réprouvée, estampillé d'avance par Satan, où chaque ride semble le sillon d'un crime; qui jadis eut peut-être quelque beauté, mais où il ne reste qu'un nez crochu, — bec d'oiseau de proie, — et où on peut lire à la fois le regret de ce qu'elle va quitter, la terreur de ce qui va suivre, la folle envie de ressaisir ce qui lui échappe. Oui, sous le pinceau de l'artiste comme sous la plume de l'écrivain, c'est bien le JUGEMENT DE DIEU.

6 février 1890.

FIN DU TOME III ET DERNIER

TABLE GÉNÉRALE

DES ŒUVRES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

Ces œuvres comprennent quarante-deux volumes, publiés de 1854 à 1892 et divisés en six groupes distincts. Le premier groupe est celui des *Causeries littéraires*, formant trois volumes non numérotés, mais désignés par les titres de *Causeries*, *Nouvelles Causeries* et *Dernières Causeries*. Ce groupe sera indiqué dans la table par la lettre **A**, et chacun des trois volumes par les chiffres romains I, II, III. Le second groupe, les *Causeries du Samedi*, formant aussi trois volumes avec la même distinction en *Causeries*, *Nouvelles Causeries* et *Dernières Causeries*, sera désigné par la lettre **B**, suivie du chiffre romain I, II ou III. De même pour le troisième groupe, les *Semaines littéraires*, *Nouvelles Semaines*, *Dernières Semaines*; nous lui affectons la lettre **C**, suivie du chiffre I, II ou III. Le quatrième groupe comprend les *Nouveaux Samedis*, tomés de I à XX; nous lui affectons la lettre **D**, avec les chiffres I à XX. Le cinquième groupe comprend les dix volumes des *Souvenirs d'un Vieux critique*; il sera désigné par la lettre **E** et les chiffres I à X. Enfin le sixième groupe comprend les trois volumes des *Derniers Samedis*; on le désignera par la lettre **F**, avec les chiffres I à III.

Le chiffre arabe placé à la suite du chiffre romain indique la page.

Quelques études se trouvent dans des volumes non compris dans les quarante-deux énumérés plus haut; on mentionne le titre complet des ouvrages où ils se trouvent.

ABOUT (EDMOND). Premiers romans, **B**, II, 299. — Rome contemporaine, **C**, I, 96. — La Vieille roche, **D**, III, 88. — Les Mariages de province, **D**, VI, 301. — Étude d'ensemble, **E**, VI, 129.

ACADÉMIE FRANÇAISE (L'). A propos des *Quarante médail-*

lons de B. d'Aurevilly, **D**, I, 164. — A propos de la candidature de Jules Simon, **D**, XII, 265. — Les Candidatures académiques en 1879, **D**, XIX, 299.

ACARIE (Mme). D'après G. de Cadoudal, **C**, III, 78.

ACHARD (AMÉDÉE). Maurice de Treuil, **B**, II, 341. — Autres romans, **D**, II, 246. — Récits d'un soldat, **D**, VIII, 160. — Souvenirs d'émeute et de révolution, **D**, VIII, 271. — Les Rêves de Gilberte, **D**, IX, 317.

ACKERMANN (Mme). Poésies philosophiques, **D**, XI, 17.

ACTEURS ANGLAIS A L'ODÉON EN 1827 (LES). **E**, I, 267.

AGOULT (LA COMTESSE D'). Etude d'ensemble, **D**, XIII, 362. — Mes Souvenirs, **D**, XV, 401.

AICARD (JEAN). La Chanson de l'enfant, **D**, XIV, 105. — Miette et Noré, **D**, XX, 291.

ALBANE (P.) Voyèz *Caro* (*Mme*).

ALBANY (LA COMTESSE D'). Correspondance avec le baron de Castille, **D**, XIX, 183.

ALEXANDRE Ier (L'EMPEREUR). Correspondance avec le prince Adam Czartoryski, **D**, II, 258.

ALEXANDRE (CHARLES). Souvenirs sur Lamartine, **E**, VI, 147, et sur Madame de Lamartine, **E**, IX, 247.

ALLART (Mme HORTENSE). Les Enchantements de Prudence, **D**, X, 94.

ALZON (LE PÈRE EMMANUEL D'). Notice, **E**, I, 325.

AMBERT (LE GÉNÉRAL). Le Siège de Paris, **E**, VIII, 121.

AMÉRO (JUSTIN). La Chaîne du diable, **D**, XIX, 153.

AMIEL (HENRI-FRÉDÉRIC). Journal intime, **E**, IV, 257.

AMPÈRE (JEAN-JACQUES). Promenade en Amérique, **B**, III, 291. — César, **B**, III, 302.

ANARCHIE LITTÉRAIRE (L'). **E**, III, 371.

ANCELOT (Mme). Les Salons de Paris, **B**, II, 367.

ANONYME. A côté du bonheur, **D**, XX, 275.

ANONYME (AUTRE). Le Retour du Christ, **D**, XI, 33.

ANONYME (AUTRE). Le Duc et la Duchesse de Ventadour, **F**, III, 1.

ARBOUVILLE (Mme D'). Poésies et nouvelles, **A**, III, 351

ARÇAY (JOSEPH D'). Voyez *Malherbe* (*B. de*).

ARGENSON (LE MARQUIS D'). Journal et Mémoires, **C**, I, 137.

ARTOIS (LE COMTE D'). Correspondance avec le comte de Vaudreuil, **F**, III, 216.

ASSOLLANT (ALFRED). Romans, **C**, II, 306.
AUBER. A propos d'une étude de Blaze de Bury, **D**, XIX, 270.
AUBRYET (XAVIER). Les Représailles du sens commun, **D**, VIII, 315. — Philosophie mondaine, **D**, XIII, 264. — Chez nous et chez nos voisins, **D**, XVI, 290.
AUDIBERT. Indiscrétions et confidences, **B**, II, 367.
AUDLEY (Mme). Frédéric Chopin, **D**, XX, 360.
AUGIER (ÉMILE). La Contagion, **D**, III, 177. — Paul Forestier, **D**, VI, 1. — Emile Augier d'après Saint-Victor, **F**, III, 169.
AUMALE (LE DUC D'). Les Princes de Condé (t. 1 et 2), **D**, VII, 143. — Réception à l'Académie française, **D**, X, 14. — Les Princes de Condé (t. 3 et 4), **E**, VII, 1. — *Id.* (t. 5), **F**, I, 363.
AUTRAN (JOSEPH). Poèmes de la Mer, **A**, I, 44. — Laboureurs et soldats, **B**, I, 324. — La Vie rurale, **B**, I, 337. — Milianah, **B**, II, 287. — Epîtres rustiques, Poème des beaux jours, **C**, II, 233. — Le Cyclope, d'après Euripide, **D**, I, 96. — Réception à l'Académie française, **D**, VII, 90. — Sonnets capricieux, **D**, X, 109. — Nouvelle édition des Poèmes de la Mer, **D**, XI, 261. — Légende des paladins, **D**, XII, 238. — Nouvelle édition de la Vie rurale, **D**, XIII, 96. — La Flûte et le tambour, **D**, XIV, 92. — Étude d'ensemble, **D**, XV, 1. — Drames et comédies, **D**, XVII, 36. — Autran d'après Victorien Sardou, **D**, XVII, 53. — Lettres et notes de voyages, **D**, XVIII, 86.

BADIN (ADOLPHE). Souvenirs de Ch. Séchan, **E**, V, 99.
BALUFFE (AUGUSTE). Vibrations poétiques. Cigarettes, **D**, XIII, 96.
BALZAC (HONORÉ DE). Balzac d'après Clément de Ris et Armand Baschet, **A**, I, 292. — Étude d'ensemble, **B**, I, 32. — Autre étude, **D**, VII, 74. — Histoire des œuvres de Balzac par le vicomte Spoelberck de Lovenjoul, **E**, VIII, 201.
BARANTE (LE BARON DE). Mathieu Molé, **B**, III, 192. — Étude d'ensemble, **D**, IV, 320. — Barante d'après le P. Gratry, **D**, V, 344.
BARBEY D'AUREVILLY (JULES). L'Ensorcelée, **B**, III, 319. — Les Quarante médaillons de l'Académie française. Le

Chevalier des Touches, **D**, I, 164. — Un Prêtre marié, **D**, II, 205. — Les Bas-Bleus, **D**, XVII, 1. — Une Histoire sans nom **E**, III, 46.

BARBIER (AUGUSTE). Réception à l'Académie française, *Radeau de la Méduse*, page 279. — Etude d'ensemble, **E**, II, 338.

BARDOUX (AGÉNOR). Le Comte de Montlosier, **E**, II, 136. — La Comtesse de Beaumont, **E**, V, 338. — Madame de Custine, **E**, X, 49.

BARROT (ODILON). Mémoires posthumes, **D**, XII, 279.

BARTHÉLEMY (A). L'Énéide traduite en vers français, **D**, I, 110.

BARTHÉLEMY (AUGUSTE DE). Pierre le Peillarot, **D**, IX, 317.

BARTHÉLEMY (ÉDOUARD DE). Œuvres inédites de La Rochefoucauld, **D**, I, 40. — Les Amis de madame de Sablé, **D**, II, 271.

BASCHET (ARMAND). Honoré de Balzac, **A**, I, 292.

BAUDELAIRE (CHARLES). Étude d'ensemble, **D**, VII, 35.

BEACONSFIELD (LORD). Lettres publiées par A. de Haye, **F**, II, 147.

BEAUCHESNE (A. DE). Louis XVII, **A**, I, 222.

BEAUSACQ (LA COMTESSE DIANE DE). Maximes de la vie, **E**, V, 132. — Le Livre d'or, **F**, III, 141.

BÉCHARD (FRÉDÉRIC). L'Échappé de Paris. Les Existences déclassées, **C**, III, 118. — Jambe d'Argent, **D**, II, 296. — De Paris à Constantinople, **D**, VIII, 271.

BELCASTEL (GABRIEL DE). La Monarchie chrétienne, **E**, VI, 253.

BELLOY (LE MARQUIS DE). Légendes fleuries, **A**, III, 338.

BELOT (ADOLPHE). Romans, **D**, IX, 317.

BELVÈZE (LE COMTE DE). Pensées, maximes, réflexions, **D**, XV, 190.

BENOIST. Commentaire sur Catulle, **E**, III, 341.

BENTZON (Mme TH.) Georgette, **D**, XX, 32.

BÉRANGER. Étude d'ensemble, **A**, II, 251.

BERGERET (GASTON). Préface du Livre d'or de la comtesse Diane, **F**, III, 141.

BERLIOZ (HECTOR). Etude, **D**, VII, 49. — Correspondance de Berlioz, **D**, XVIII, 100. — Lettres intimes, **E**, II, 305.

BERNADILLE. Voyez *Fournel* (*Victor*).

BERNARD (CHARLES DE). Étude d'ensemble, **A**, II, 294.

BERNARD (CLAUDE). Réception à l'Académie française, D, VII, 200.

BERNARD (DANIEL). Correspondance de Berlioz, D, XVIII, 100.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paul et Virginie, D, XVI, 355.

BERNIS (LE CARDINAL DE). Mémoires et lettres, D, XVIII, 17. — Le Cardinal de Bernis depuis son ministère, par Frédéric Masson, E, VI, 193.

BERRY (LA DUCHESSE DE). Journal de sa captivité à Blaye par le Dr Ménière, E, III, 29. — La Duchesse de Berry, par Imbert de Saint-Amand, E, X, 65; E, X, 81; F, I, 231; F, II, 211.

BERRYER. Étude, D, VI, 316. — Berryer à propos des Souvenirs de madame de Janzé, E, I, 1; des Souvenirs de madame Jaubert, E, II, 28.

BERSANGE (L'ABBÉ). Dom François-Régis, E, VII, 175.

BESLAY (FRANÇOIS). Voyage aux pays rouges, D, IX, 303.

BESSON (Mgr), ÉVÊQUE DE NIMES. Panégyriques et oraisons funèbres. Montalembert en Franche-Comté, D, XX, 258. — Le Cardinal Mathieu, E, III, 171. — Xavier de Mérode, E, VIII, 249.

BEUGNOT (LE COMTE). Mémoires, D, IV, 225.

BEULÉ (E.) Auguste, sa famille et ses amis, D, V, 38. — Tibère, D, VI, 109. — Le Sang de Germanicus, D, VII, 175.

BEZAURE (GASTON DE). Le Fleuve Bleu, Chine occidentale, D, XIX, 18.

BIRÉ (EDMOND). Les Poètes lauréats, D, II, 75. — Victor Hugo et la Restauration, D, VII, 103. — Dialogues des vivants et des morts, D, VIII, 215. — La Légende des Girondins, E, III, 264. — Victor Hugo avant 1830, E, IV, 198. — — Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur, E, VI, 285; F, II, 30; F, II, 59. — Victor de Laprade, E, VII, 109. — Portraits littéraires, E, X, 337. — Causeries littéraires, F, I, 41.

BISMARCK (LE PRINCE DE). D'après Mme Marie Dronsart, E, IX, 91.

BLANC ET LE ROUGE (LE). C, II, 222.

BLANC (Mme TH.). Georgette, D, XX, 32.

BLANCHEMAIN (PAUL). Anatole Feugère, E, I, 225.

BLAZE DE BURY (HENRI). Les Campagnes d'Autriche. Les

Kœnigsmarck, **A**, III, 144. — Meyerbeer et son temps, **D**, II, 308. — Les Maîtresses de Gœthe, **D**, IX, 229. — Tableaux romantiques de littérature et d'art, **D**, XVII, 309. — Études sur Auber et Scribe, **D**, XIX, 270. — Musiciens du passé, du présent et de l'avenir, **E**, I, 17. — Etude d'ensemble, **F**, I, 1.

BLOCQUEVILLE (LA MARQUISE DE). Rome, **D**, II, 167. — Les Soirées de la Villa des Jasmins, **D**, XI, 58. — Le Maréchal Davout, **D**, XVIII, 319; **E**, I, 135.

BOIGNE (LA COMTESSE DE). Une Passion dans le grand monde, **D**, IV, 211.

BOISSIER (GASTON). Cicéron et ses amis, **D**, III, 52.

BOISSIEU (ARTHUR DE). Étude, **D**, X, 1.

BOISSIN (FIRMIN). Les Camps de Jalès, **F**, III, 32.

BONNECHOSE (CH. DE). Montcalm et le Canada, **D**, XVI, 1.

BONNEVILLE DE MARSANGY. Madame Campan à Ecouen, **D**, XX, 322.

BORNIER (LE VICOMTE HENRI DE). L'Apôtre. Poésies complètes, **E**, III, 309.

BOUBÉE (SIMON). Le Violon Fantôme, **D**, XV, 337. — Le Pierrot de cire, **D**, XVIII, 188. — Mongroléon Ier, **E**, I, 197.

BOUGAUD (L'ABBÉ), *plus tard évêque de Laval.* Sainte Chantal, **D**, I, 70. — Sainte Monique, **D**, III, 240.

BOURGET (PAUL). La Vie inquiète, **D**, XIII, 96. — Essais de psychologie contemporaine, **E**, V, 321. — Cruelle énigme, **E**, VI, 349. — Mensonges, **E**, X, 197.

BOUTRON. Mademoiselle de Scudéry, **D**, X, 27.

BRADA. Voyez *Puliga* (*la comtesse de*).

BRÉMOND D'ARS (LE VICOMTE GUY DE). Jean de Vivonne, **E**, VI, 51.

BRETON (JULES). Les Champs et la Mer, **D**, XIII, 96.

BRIFAUT (CHARLES). Etude, **B**, III, 279.

BRIZEUX (AUGUSTE). Histoires poétiques, **A**, III, 311. — Étude, **B**, III, 215.

BROCHETTE (LA). **E**, IV, 91.

BROGLIE (LE DUC ALBERT DE). Etudes morales et littéraires, **A**, I, 172. — L'Église et l'Empire romain au IVe siècle, **B**, I, 208; **B**, III, 137; **D**, III, 142. — Réception à l'Académie française, **C**, II, 319. — Le Secret du Roi, **D**, XVIII, 1. — Frédéric II et Marie-Thérèse, **E**, IV, 121. — Frédéric II et Louis XV, **E**, VI, 1. — Marie-Thérèse impératrice, **E**, X, 1.

BROGLIE (EMMANUEL DE). Le Fils de Louis XV, **D**, XVI, 82.
BROGLIE (LE DUC VICTOR DE). Souvenirs, 1785-1870, **E**, VIII, 281.
BRUGAL (SIMON). Voyez *Boissin* (*Firmin*).
BRUNETIÈRE (FERDINAND). Histoire et littérature, **E**, IX, 323. — Questions de critique, **F**, III, 233.
BUCHE DE NOËL (LA). **D**, V, 242.
BUET (CHARLES). Les Gentilshommes de la Cuiller, **D**, XII, 181. — Le Crime de Maltaverne, **D**, XIV, 206.
BUISSERET (LA COMTESSE DE). Deux filles de notre monde, **D**, VIII, 246.
BULOZ (FRANÇOIS). Étude, **D**, XV, 270.

CADOUDAL (GEORGES DE). Madame Acarie, **C**, III, 78.
CALEMARD DE LA FAYETTE. La Prime d'honneur, **D**, III, 253.
CAMPARDON (ÉMILE). Le Procès du Collier, **D**, II, 1.
CARMÉLITE (MA). **E**, IV, 62.
CARNÉ (JULES DE). Marguerite de Keradec, **D**, XIV, 206.
CARNÉ (LE COMTE LOUIS DE). Les Etats de Bretagne, **D**, VI, 147. — Souvenirs de jeunesse, **D**, IX, 287. — Étude d'ensemble, **D**, XIII, 346.
CARNÉ (LE VICOMTE OLIVIER DE). Les Doctrines des Congrès ouvriers, **E**, I, 73.
CARO (E.). La Vie et la doctrine de Saint-Martin, **A**, I, 185. — Etudes morales sur le temps présent, **A**, III, 181. — L'Idée de Dieu, **D**, I, 337. — Le Pessimisme au XIXe siècle, **D**, XVIII, 136.
CARO (Mme). Nouvelles Amours de Hermann et Dorothée, **D**, IX, 317.
CARRIÈRE (DÉSIRÉ). Le Curé de Valneige, et étude d'ensemble, **B**, II, 252.
CASTELLANE (LE COMTE DE). Madgy, **D**, XVII, 191.
CATULLE. Traduction en vers par Eugène Rostand, **E**, III, 341.
CAVOUR (LE COMTE CAMILLE DE). Lettres publiées par Chiala, **E**, IV, 137.
CEINMAR (OLIVIER DE). Voyez *Carné* (*Olivier de*).
CHAIX (L'ABBÉ). A propos des Invalides du sanctuaire, **D**, XII, 1.
CHALAMBERT (V. DE). Histoire de la Ligue, **A**, II, 44.
CHAM. Sa vie et son œuvre par Ribeyre, **E**, V, 67.

CHAMBORANT DE PÉRISSAT (DE). L'Armée de la Révolution, D, XII, 152.
CHAMPFLEURY. Le Secret de Ladureau, D, XII, 181.
CHANTELAUZE (RÉGIS). Marie Stuart, D, XV, 106. — Mazarin. Louis XVII. Commines, E, VIII, 17.
CHARETTE (LE BARON DE). Souvenirs des Zouaves pontificaux, D, XVI, 113.
CHARLES-ALBERT (LE ROI). Sa jeunesse, d'après Costa de Beauregard, F, I, 245.
CHARVET (GRATIEN). Correspondance de la comtesse d'Albany, D, XIX, 183.
CHASLES (PHILARÈTE). Mémoires, D, XV, 139; D, XV, 156.
CHATEAUBRIAND. Chateaubriand et Sainte-Beuve, C, I, 223; D, IX, 244. — A propos du livre de Daniélo, D, I, 362. — A propos de l'inauguration du monument de Chateaubriand, D, XIII, 57. — A propos de Lucile de Chateaubriand, D, XVIII, 351.
CHAZOURNES (LE PÈRE DE). Albéric de Foresta, E, I, 225.
CHERBULIEZ (VICTOR). Ladislas Bolski, D, VII, 251. — Miss Rovel, D, XII, 181. — L'Idée de Jean Têterol, D, XVII, 183.
CHESNEAU (ERNEST). Peintres et statuaires romantiques, D, XX, 241.
CHIALA (LUIGI). Lettres de Cavour, avec introduction, E, IV, 137.
CHOPIN (FRÉDÉRIC). A propos du livre de madame Audley, D, XX, 360.
CLARETIE (JULES). Un Assassin, D, III, 154. — Les Derniers Montagnards, D, V, 230. — Madeleine Bertin, D, VI, 301. — Le Roman des soldats, D, VIII, 160. — Camille Desmoulins, D, XII, 71. — Le Renégat, D, XIV. 176. — Cinq ans après, D, XV, 222. — Le Train 17, D, XV, 352. — Préface de Paul et Virginie, D, XVI, 355. — La Maison vide, D, XVII, 171. — Le Troisième dessous, D, XVIII, 172. — Monsieur le Ministre, E, II, 219. — Candidat, E, IX, 107.
CLAUDIN (GUSTAVE). Romans, D, XV, 337; D, XX, 372; E, III, 325. — La Maison de Molière. Le Café de Paris, E, III, 325. — Mes Souvenirs, E, V, 162.
CLÉMENT (PIERRE). Le Gouvernement de Louis XIV, A, I, 279.
CLÉMENT DE RIS (LE COMTE). Portraits à la plume, A, I, 292.

CLERC (LE PÈRE ALEXIS). D'après le Père Ch. Daniel, **D**, XIII, 181.
COCHIN (AUGUSTIN). Sa biographie par M. de Falloux, **D**, XII, 14. — Études sociales et économiques, **D**, XX, 163.
COCHIN (HENRY). Giulietta et Roméo, **D**, XX, 163.
COIGNY (LA MARQUISE DE). Lettres, **E**, VI, 163.
COMPAGNONS DU ROYAL-CIBOT (LES), 1815. **E**, II, 59.
COMTE ORY AU VILLAGE (LE). **E**, I, 255.
CONDORCET. A propos du lycée Condorcet, **D**, VIII, 330.
CONSCIENCE (HENRI). Scènes de la vie flamande, **A**, II, 326.
CONSTANT (BENJAMIN). Lettres à madame Récamier, **E**, III, 248. — Lettres publiées par Menos, **F**, II, 131.
CONVERSION (NOTRE). **D**, VIII, 52.
COPPÉE (FRANÇOIS). Une Idylle pendant le siège, **D**, XII, 181. — Olivier, **D**, XIV, 105. — Contes en vers, **E**, II, 296.
CORNUT (ROMAIN). Mademoiselle de la Vallière, **A**, II, 105.
COSTA DE BEAUREGARD (LE MARQUIS). Un Homme d'autrefois, **D**, XVII, 325. — La Jeunesse du roi Charles-Albert, **F**, I, 245.
COUP DE CHAPEAU (UN). **E**, V, 18.
COURTET (JULES). Les Révolutionnaires, **D**, IX, 197.
COURTOIS (ALFRED DE). Organisation sociale de la Russie, **D**, I, 284. — Lettres de madame de Villars sur l'Espagne, **D**, VI, 271.
COUSIN (VICTOR). Madame de Longueville, **A**, I, 107. — Du Vrai, du Beau, du Bien, **A**, I, 123. — Madame de Sablé, **A**, II, 75. — Madame de Chevreuse, **B**, I, 245. — Madame de Hautefort, **B**, I, 254. — Jacqueline Pascal, **B**, I, 264. — La Société française au XVIIe siècle d'après mademoiselle de Scudéry, **B**, III, 81. — Madame de Longueville pendant la Fronde, **C**, I, 55. — La Jeunesse de Mazarin, **D**, II, 283. — Étude d'ensemble, **D**, IV, 264. — Cousin d'après Jules Simon, **E**, X, 97.
CRAVEN (Mme). Récit d'une Sœur, **D**, III, 306. — Anne Séverin, **D**, VI, 174. — Le Mot de l'énigme, **D**, XI, 165.
CRÉTINEAU-JOLY. Les Trois derniers Condés, **D**, IV, 237.
CRITIQUE EN 1871 (LA). **D**, VIII, 1.
CURZON (HENRI DE). Lettres de Mozart, **E**, X, 113.
CUVILLIER-FLEURY. Portraits politiques et révolutionnaires, **A**, II, 234. — Dernières études historiques et littéraires, **C**, I, 1. — Études et portraits, **D**, II, 192. — Réception à

l'Académie française, **D**, IV, 304. — Étude sur Doudan, **D**, XV, 190. — Posthumes et revenants, **D**, XVIII, 118. — Nouvelle édition des Portraits politiques, **F**, II, 275.

CZARTORYSKI (LE PRINCE ADAM). Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier, **D**, II, 258.

DANIEL (LE PÈRE CHARLES). Alexis Clerc, **D**, XIII, 181.

DANIÉLO (JULIEN). Les Conversations de Chateaubriand, **D**, I, 362.

DANTIER (ALPHONSE). Les Femmes dans la société chrétienne, **D**, XVIII, 50.

DARBOY (Mgr). Sa vie, par le cardinal Foulon, **F**, I, 302.

DAUDET (ALPHONSE). Le Nabab, **D**, XVI, 273. — Les Rois en exil, **D**, XX, 17. — Numa Roumestan, **E**, III, 106. — Sapho, **E**, VI, 301. — Tartarin sur les Alpes, **E**, VII, 157. — L'Immortel, **E**, X, 17.

DAUDET (ERNEST). Le Cardinal Consalvi, **D**, IV, 150. — Fleur de péché. Le Roman d'une jeune fille, **D**, VIII, 246. — Raymond Rocheray, **D**, XII, 181. — Le Ministère Martignac, **D**, XIII, 197. — Henriette, **D**, XV, 175. — Histoire de la Restauration. Mon frère et moi, **E**, III, 139. — Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution, **E**, VIII, 137. — Les Émigrés et la seconde coalition, **E**, IX, 353.

DE HAYE (ALEXANDRE). Lettres de lord Beaconsfield, avec une introduction, **F**, II, 147.

DELAAGE (HENRI). Le Monde prophétique, **A**, I, 185.

DELACROIX (L'ABBÉ). Histoire de Fléchier, **D**, III, 27.

DELAFOSSE (JULES). Hommes et choses, **E**, X, 323.

DELAPORTE (LE PÈRE V.). Récits et légendes, **F**, III, 63.

DELONCHAMPS (G.). La Vingtième année, **D**, XVI, 97.

DELPIT (ALBERT). Le Fils de Coralie. Le Mariage d'Odette, **D**, XX, 178. — Les Dieux qu'on brise, **E**, II, 121. — La Marquise, **E**, III, 155.

DELTUF (PAUL). Romans, **C**, I, 284.

DÉPRET (LOUIS). Romans. L'Album de Karl, **D**, VIII, 246.

DÉROULÈDE (PAUL). Chants d'un soldat, **D**, XIV, 146. — Marches et sonneries, **E**, II, 296.

DESCHAMPS (LE PÈRE). Les Sociétés secrètes, **E**, I, 73.

DESCLOZEAUX. Gabrielle d'Estrées, **F**, II, 347.

DES HOUX (HENRI). Voyez *Durand-Morimbau*.

DESLYS (CHARLES). Le Serment de Madeleine, **D**, XIII, 170.
DESNOIRESTERRES (GUSTAVE). Tableau de Paris, **A**, I, 211.
DESPOIS (EUGÈNE). Des Influences royales en littérature, **A**, I, 279.
DESPRÉS (LE DOCTEUR ARMAND). Les Sœurs hospitalières, **E**, VIII, 1.
DESTAILLEUR (ADRIEN). Édition de La Bruyère, **A**, III, 222.
DEULIN (CHARLES). Romans, **D**, VIII, 246; **D**, XII, 181.
DIANE (LA COMTESSE). Voyez *Beausacq* (*la comtesse de*).
DIDON (LE PÈRE). Les Allemands, **E**, V, 209.
DISRAELI (BENJAMIN). Lettres, **F**, II, 147.
DOSTOÏEVSKY (F.-M.). Crime et châtiment, **E**, VII, 285. — Le Joueur, **E**, IX, 199.
DOUBLE (LÉOPOLD). Notice, **E**, I, 341.
DOUBLE (LUCIEN). Les Césars de Palmyre, l'empereur Claude, l'empereur Titus, la reine Brunehaut, le roi Dagobert, **D**, XX, 48.
DOUCET (CAMILLE). Concours littéraires de l'Académie française, rapports annuels (1875-1885), **E**, IX, 293.
DOUDAN (XIMÉNÈS). Mélanges, et lettres, **D**, XIV, 305. — Étude sur Doudan par Cuvillier-Fleury, **D**, XV, 190. — Suite des Mélanges et lettres, **D**, XVI, 18.
DRONSART (Mme MARIE). Le Prince de Bismarck, **E**, IX, 91.
DROUET (Mlle ERNESTINE). Caritas, **D**, I, 151.
DROUINEAU (GUSTAVE). A propos de Rienzi, **D**, VII, 62.
DROZ (GUSTAVE). Romans, **D**, VI, 47. — Tristesses et sourires, **E**, V, 147.
DRUMONT (ÉDOUARD). La France juive, **E**, VIII, 77.
DU BLED (VICTOR). La Monarchie de juillet, **D**, XVII, 122.
DU BOIS DE LA VILLERABEL (ARTHUR). Les Confidences de Lamennais, **E**, VII, 207.
DU BOYS (ALBERT). Catherine d'Aragon, **E**, I, 181.
DU CAMP (MAXIME). Les Chants modernes, **A**, III 324. — Souvenirs littéraires, **E**, II, 281; **E**, III, 1. — La Vertu en France, **E**, X, 211.
DU CLÉSIEUX (ACHILLE). Armelle, **D**, XIV, 133.
DUCROS DE SIXT (OCTAVE). Prières et Souvenirs, **D**, XIII, 96.
DU DEFFAND (Mme). Correspondance, **B**, III, 182.
DUMAS FILS (ALEXANDRE). La Question d'argent, **B**, I, 372. — Un Père prodigue, **B**, III, 365. — Affaire Clémenceau, **D**, IV, 50. — L'Homme-Femme, **D**, VIII, 202. — Préface du

Retour du Christ (par Mme X...), D, XI, 33. — La Question du divorce, D, XX, 210. — Préface du livre de Ribeyre sur Cham, E, V, 67. — Préface du livre du comte d'Osmond, Reliques et impressions, F, I, 215. — Dumas fils d'après Paul de Saint-Victor, F, III, 169.

DUPANLOUP (Mgr). Étude, D, XVII, 354. — A propos de la Vie de Mgr Dupanloup par l'abbé Lagrange, E, IV, 285. — Lettres choisies, E, X, 145. — Les derniers jours, par H. de Lacombe, D, XIX, 168.

DUPIN AINÉ. Mémoires, A, III, 252.

DUPREZ (GILBERT). Souvenirs d'un chanteur, D, XX, 339.

DURAND-MORIMBAU. Souvenirs d'un journaliste à Rome, E, VII, 359. — Ma prison, E, VIII, 61.

DURUY (GEORGE). L'Unisson, F, III, 96.

EMERY (L'ABBÉ). A propos du livre de M. Méric, F, III, 83.

ENFANTS PAR L'OREILLE (LES). E, I, 315.

ENGHIEN (LE DUC D'). A propos du livre de Welschinger, E, X, 307.

ERCKMANN-CHATRIAN. Étude d'ensemble, D, IV, 25. — Le Secret des monarchistes, D, X, 83. — A propos de la représentation de l'*Ami Fritz*, nouvelle étude, D, XV, 53.

ESPRIT LITTÉRAIRE EN 1858 (L'). B, II, 1.

FABRE (FERDINAND). Barnabé, D, XII, 181. — Le Roman d'un peintre, D, XVII, 233. — Mon oncle Célestin, E, II, 234. — Ma Vocation, F, II, 226.

FALIGAN (ERNEST). Histoire de la légende de Faust, E, X, 181.

FALLOUX (LE COMTE DE). Louis XVI. Saint Pie V, A, III, 35. — Madame Swetchine, C, I, 31; C, III, 78; D, I, 177; D, IV, 161. — Augustin Cochin, D, XII, 14. — Discours et mélanges politiques, E, III, 187. — Études et souvenirs, E, VII, 345. — Mémoires d'un royaliste, F, I, 114.

FAMINE AUX INDES (LA). D, XVI, 239.

FANTAISIES ET VARIATIONS SUR LE TEMPS PRÉSENT (1872). D, IX, 68; D, IX, 261.

FAVRE (JULES). Réception à l'Académie française, D, VI, 34.

FAY (LÉONTINE). Notice, D, XIV, 366.

FÉLIBRIGE. Voyez *Littérature provençale.*
FÉLIX (LE PÈRE). A propos du Père Lacordaire, **C**, II, 206. — La Destinée, **F**, II, 117.
FEMMES (LES) ET LE ROMAN CONTEMPORAIN. **D**, VI, 47.
FÉRET (L'ABBÉ). Le Cardinal du Perron, **D**, XV, 239.
FERRY (GABRIEL). Le Coureur des Bois, **D**, XI, 276.
FEUGÈRE (ANATOLE). A propos du livre de Paul Blanchemain, **E**, I, 225.
FEUGÈRE (GASTON). Erasme, **D**, XIII, 30.
FEUGÈRE (LÉON). Études sur la XVIe siècle, **B**, I, 275.
FEUILLET (OCTAVE). Scènes et proverbes, **A**, I, 14. — Scènes et comédies, **A**, II, 281. — Le Roman d'un jeune homme pauvre, **B**, III, 253. — Dalila, la Tentation, Rédemption, **C**, I, 294. — Histoire de Sibylle, **C**, II, 282. — Réception à l'Académie française, **C**, III, 64. — M. de Camors, **D**, V, 245. — Un Mariage dans le monde, **D**, XIII, 156. — Les Amours de Philippe, **D**, XVI, 144 — Le Journal d'une femme, **D**, XVII, 219. — Histoire d'une Parisienne, **E**, II, 77. — La Veuve, **E**, V. 178. — La Morte, **E**, VII, 31.
FEUILLET DE CONCHES. Louis XVI, Marie-Antoinette, etc., **D**, II, 1.
FÉVAL (PAUL). Les Étapes d'une conversion, **D**, XVI, 53. — Jésuites, **D**, XVI, 194. — Le Coup de grâce, **E**, II, 191.
FEYDEAU (ERNEST). Romans, **B**, III, 319; **C**, III, 146; **D**, V, 265; **D**, IX, 317.
FILON (AUGUSTIN). Les Mariages de Londres, **D**, XIII, 170.
FLAUBERT (GUSTAVE). Madame Bovary, **B**, II, 314. — Salammbô, **C**, II, 93. — L'Éducation sentimentale, **D**, VII, 289. — Étude d'ensemble, **D**, XX, 389. — Flaubert d'après Maxime du Camp, **E**, II, 281.
FLAVIO. Où mènent les chemins de traverse, **D**, III, 330.
FLERS (LE MARQUIS DE). Le Comte de Paris, **F**, I, 99.
FLEURIOT (Mlle ZÉNAÏDE). Romans, **D**, IX, 317.
FLOTTE (LE BARON GASTON DE). Le Centenaire de Voltaire, **D**, XV, 384.
FONTOULIEU (PAUL). Les Églises de Paris sous la Commune, **D**, IX, 52.
FORBIN D'OPPÈDE (LA MARQUISE DE). La Bienheureuse Delphine de Sabran, **E**, V, 225.
FORESTA (LE PÈRE ALBÉRIC DE). Sa biographie par le Père de Chazournes, **E**, I, 225.

FORGUES (EUGÈNE). Correspondance de Lamennais avec le baron de Vitrolles, E, VIII, 185.
FOUCAUX (Mme CHARLOTTE). Les Belles amies de M. de Talleyrand, E, I, 299. — Les Aventures d'une femme galante, E, V, 354. — La Jeunesse de 1830, E, VII, 299.
FOULD (Mme GUSTAVE). Vertu, D, XV, 156.
FOULON (LE CARDINAL). Histoire de Mgr Darboy, F, I, 302.
FOURNEL (VICTOR). Les Spectacles populaires, C, III, 304. — Paris nouveau et Paris futur, D, V, 27. — Croquis parisiens, D, XV, 207. — Les Rues du vieux Paris, D, XVIII, 68. — Croquis parisiens (2e série), D, XIX, 63. — La Confession d'un père, F, I, 317.
FOURNIER (EDOUARD). Le Roman de Molière, C, III, 304.
FOURNIER (HIPPOLYTE). Les Lendemains de l'amour, D, XVI, 68.
FRANCE (ANATOLE). Lucile de Chateaubriand, D, XVIII, 351. — La Vie littéraire, F, I, 201.
FRANÇOIS-RÉGIS (DOM). Sa vie par l'abbé Bersange, E, VII, 175.
FRANZ (ROBERT). Souvenirs d'une cosaque, D, XI, 33.

GABEREL. Voltaire et les Genevois, B, I, 158.
GAILLARD (LÉOPOLD DE). Questions italiennes, C, I, 75. — Portrait, C, III, 136.
GALIANI (L'ABBÉ). Correspondance, E, II, 107.
GAMBETTA (LÉON). A propos de Cavour, E, IV, 137.
GASPARIN (LA COMTESSE DE). Camille, D, III, 293. — A travers les Espagnes, D, VI, 271.
GAUTIER (THÉOPHILE). Constantinople, A, I, 327. — Le Capitaine Fracasse, D, I, 1. — Tableaux de siège, D, VIII, 187. — Étude d'ensemble, D, IX, 161. — Histoire des œuvres de Gautier par le vicomte Spoelberck de Lovenjoul, E, X, 291.
GENTY DE BUSSY. Biographie de Royer-Collard, C, I, 116.
GEOFFRIN (Mme). Correspondance, D, XIII, 84.
GEOFFROY DE GRANDMAISON. Voyez *Grandmaison*.
GÉRARD DE NERVAL. Les Illuminés, A, I, 185.
GIRARDIN (EMILE DE). La Fille du millionnaire, B, II, 378.
GIRARDIN (Mme EMILE DE). Marguerite ou deux amours, A, I, 1.

GJERTZ (Mme MARIE). L'Enthousiasme. Gabrielle, C, III, 104.
GŒTHE. Hermann et Dorothée, D, VI, 240. — A propos des Maîtresses de Gœthe par Blaze de Bury, D, IX, 229.
GONCOURT (EDMOND ET JULES DE). La Femme au XVIIIe siècle, C, II, 162. — Germinie Lacerteux, D, II, 103. — Idées et sensations, D, IV, 1. — Manette Salomon, D, V, 276. — Les Frères Zemganno, (par Edmond de Goncourt seul), D, XIX, 94. — Lettres de Jules de Goncourt, E, VII, 225.
GOURNOT (ACHILLE). La Jeunesse contemporaine, D, I, 56.
GRANDMAISON (GEOFFROY DE). La Congrégation, F, II, 179.
GRAS (FÉLIX). Li Carbounié, D, XIV, 118.
GRATRY (LE PÈRE). Réception à l'Académie française, D, V, 344.
GRENIER (A.). La Grèce en 1863, C, III, 234.
GRENIER (ÉDOUARD). Poèmes dramatiques, C, II, 233. — Marcel, D, XII, 224.
GRIMAUD (ÉMILE). Les Poètes lauréats, D, II, 75. — Petits drames vendéens, D, XII, 238. — Dieu et le Roi, F, III, 63.
GRIMM (LE BARON). Voyez *Millaud* (*Albert*).
GUDIN (THÉODORE). Notice, E, I, 101.
GUÉRIN (MAURICE ET EUGÉNIE DE). Etude, C, III, 186.
GUIZOT. Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell, A, II, 3. — L'Amour dans le mariage, A, III, 18. — Histoire du rétablissement des Stuarts, B, II, 25. — Sir Robert Peel, B, II, 37. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, B, II, 59; B, III, 31; C, I, 65; D, I, 191; D, II, 219; D, V, 101. — Un Projet de mariage royal, C, III, 16. — Méditations chrétiennes, D, I, 349; D, III, 318; D, VI, 202. — Mélanges biographiques, D, VI, 82. — Mélanges politiques, D, VII, 238. — Étude d'ensemble, D, XI, 190. — Lettres, E, VI, 83.
GUIZOT (M. ET Mme). Abailard et Héloïse, A, I, 134.
GUIZOT (GUILLAUME). Ménandre, A, III, 194.

HALÉVY (FROMENTAL). Souvenirs et portraits, C, III, 1.
HALÉVY (LUDOVIC). L'Invasion, D, VIII, 271. — Madame et M. Cardinal, D, IX, 317. — Les Petites Cardinal, E, I, 59. — L'Abbé Constantin, E, II, 355. — Criquette, E, IV, 341. — Notes et souvenirs, 1871-1872, F, III, 184.
HALLER (Mme GUSTAVE). Voyez *Fould* (*Mme Gustave*).

HALT (ROBERT). Madame Frainex, **D**, VI, 47.
HAUSSONVILLE (LE COMTE D'). Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, **A**, II, 61; **B**, I, 234; **B**, II, 114; **B**, III, 125. — L'Église romaine et le premier Empire, **D**, V, 291; **D**, VI, 227; **D**, VII, 264.
HAUSSONVILLE (LA COMTESSE D'). Robert Emmet, **B**, II. 126. — La Jeunesse de lord Byron, **D**, IX, 1.
HAUSSONVILLE (LE COMTE OTHENIN D'). Sainte-Beuve, **D**, XII, 85.
HEINE (HENRI). De l'Allemagne. Lutèce, **A**, III, 366.
HENRI IV. D'après Sainte-Aulaire, **A**, II, 31. — D'après Eugène Jung, **A**, III, 238. — D'après La Ferrière, **F**, II, 334. — D'après Desclozeaux, **F**, II, 347.
HERPIN (Mlle LUCE). Correspondance de l'abbé Galiani, **E**, II, 107. — La Jeunesse de madame d'Epinay, **E**, III, 92. — La Princesse Hélène de Ligne, **E**, IX, 137. — La Comtesse Hélène Potocka, **E**, X, 33.
HETZEL (J.). Bibliothèque de la famille, **D**, IV, 185.
HISTOIRE CONTEMPORAINE (L'). **D**, XIX, 110.
HISTOIRE D'UN PIANO. **E**, I, 283.
HONNÊTES GENS ET LIVRES DÉSHONNÊTES, **E**, IX, 39.
HOUSSAYE (ARSÈNE). Le Roi Voltaire, **B**, III, 266.
HOUSSAYE (HENRY). Histoire d'Alcibiade. Athènes, Rome, Paris, **D**, XVIII, 252. — Aspasie, Cléopâtre, Théodora, **F**, I, 348.
HUGO (VICTOR). Les Contemplations, **B**, I, 104. — Les Misérables, **C**, II, 1. — Victor Hugo raconté, **C**, III, 265. — William Shakespeare, **D**, I, 255. — Chansons des rues et des bois, **D**, III, 40. — Les Travailleurs de la Mer, **D**, III. 214. — La reprise d'Hernani, **D**, V, 64. — L'Homme qui rit, **D**, VII, 117. — L'Année terrible, **D**, VIII, 107. — Quatre-vingt-treize, **D**, X, 251. — A propos des livres de Biré, Hugo et la Restauration et Hugo avant 1830, **D**, VII, 103; **E**, IV, 198. — A propos de l'étude de Paul de Saint-Victor, **E**, VI, 113.
HUGUES (CLOVIS). Les Jours de combat, **E**, IV, 272.
HUNOLSTEIN (LE COMTE D'). Correspondance de Marie-Antoinette, **D**, II, 1.
HYDE DE NEUVILLE (LE BARON). Mémoires, **F**, I, 157.

IDEVILLE (HENRI D'). Journal d'un diplomate, **D**, XII, 58.
IMBERT DE SAINT-AMAND. La duchesse de Berry : à la

cour de Louis XVIII, **E**, x, 65; à la cour de Charles X, **E**, x, 81; en 1830, **F**, i, 231; en Vendée, **F**, ii, 211.
INVALIDES DU SANCTUAIRE (LES). **D**, xii, 1.

JACOB (LE BIBLIOPHILE). Le XVIIIe siècle, **D**, xvi, 256. — Madame de Krudener, **E**, i, 165.
JANIN (JULES). Histoire de la littérature dramatique, **A**, i, 197; **A**, ii, 221. — L'Interné, **D**, vii, 251. — Étude d'ensemble, **D**, xi, 1. — A propos du livre de Piédagnel sur J. Janin, **D**, xi, 349.
JANINA (Mme OLGA DE). Souvenirs d'une cosaque, **D**, xi, 33.
JANNET (CLAUDIO). Les États-Unis contemporains, **D**, xiv, 1. — Les Sociétés secrètes, **E**, i, 73.
JANZÉ (LA VICOMTESSE ALIX DE). Souvenirs sur Berryer, **E**, i, 1. — Les Financiers d'autrefois, **E**, viii, 93.
JAUBERT (Mme C.). Souvenirs, lettres, correspondance, **E**, ii, 28.
JENKINS (ÉDOUARD). La Chaîne du diable, **D**, xix, 153.
JENNA (Mlle MARIE). Enfants et mères, **D**, xii, 238. — A propos du livre de Jules Lacointa sur Marie Jenna, **E**, x, 243.
JOLIET (CHARLES). Préface d'Une promenade dans le Sahara par Ch. Lagarde, **E**, vii, 329.
JOLLIVET (GASTON). Nos petits grands hommes, **E**, v, 275.
JOUBERT. D'après le livre de Paul de Raynal, **E**, iv, 183.
JUNG (EUGÈNE). Henri IV écrivain, **A**, iii, 238.

KARR (ALPHONSE). Le Livre de bord, **D**, xix, 345; **D**, xx, 194.
KERVYN DE LETTENHOVE (LE BARON). Marie Stuart, **F**, iii, 304.
KREUTZER (LÉON). Notice, *Souvenirs d'un Vieux Mélomane*, page 117.
KRUDENER (Mme DE). Lettres et ouvrages inédits, **E**, i, 165.

LABICHE (EUGÈNE). Théâtre complet, **D**, xix, 299.
LA BOUILLERIE (Mgr DE). Le Symbolisme de la Nature, **D**, v, 52.
LACAUSSADE (AUGUSTE). Traduction de Leopardi en vers, avec introduction, **F**, iii, 155.
LACOINTA (JULES). Marie Jenna, **E**, x, 243.

LACOMBE (HILAIRE DE). Le Mexique et les États-Unis, C, III, 29. — La Loi de 1850 sur l'enseignement. Les Derniers jours de Mgr Dupanloup, D, XIX, 168.

LACORDAIRE (LE PÈRE). Lettres à des jeunes gens publiées par l'abbé Perreyve, C, II, 206. — Lacordaire, d'après Albert de Broglie, C, II, 319. — Correspondance avec madame Swetchine, D, I, 177.

LACROIX (JULES). Théâtre, D, XII, 44.

LACROIX (PAUL). Le XVIIIe siècle, D, XVI, 256. — Madame de Krudener, E, I, 165.

LA FAYETTE (Mme DE). La Princesse de Clèves, D, XVI, 337.

LA FERRIÈRE (LE COMTE HECTOR DE). Les Projets de mariage de la reine Elisabeth, E, III, 71. — Henri IV; le Roi, l'Amoureux, F, II, 334. — Amour mondain et amour mystique, F, III, 126.

LAFOND (LE COMTE EDMOND). Le Poème de Rome, D, XI, 72.

LAFOND (ERNEST). Notre-Dame des poètes, D, XIX, 257.

LAGARDE (CHARLES). Une Promenade dans le Sahara, E, VII, 329.

LA GORCE (PIERRE DE). Histoire de la seconde République française, F, III, 48.

LAGRANGE (L'ABBÉ), aujourd'hui évêque de Chartres. Sainte Paule, D, V, 114. — Saint Paulin de Nole, D, XVII, 68. — Mgr Dupanloup, E, IV, 285. — Lettres de Mgr Dupanloup, E, X, 145. — Le Duc et la Duchesse de Ventadour, par madame X..., avec introduction de M. Lagrange, F, III, 1.

LAINCEL (LA COMTESSE ALICE DE). Les Grandes dames d'aujourd'hui, E, VII, 141.

LAIR (JULES). Louise de la Vallière, E, II, 266.

LA MADELÈNE (HENRY DE). Silex, D, X, 195. — La Rédemption d'Olivia, D, XI, 276. — La Fin du marquisat d'Aurel, D, XVIII, 154.

LAMARTINE (ALPHONSE DE). Cours familier de littérature, B, I, 136. — Fior d'Aliza, C, III, 159. — Études d'ensemble, D, VII, 1; D, VII, 16. — A propos du livre de Mazade sur Lamartine, D, VIII, 131. — Correspondance, D, XII, 128. — Poésies inédites, E, II, 163. — Souvenirs de Ch. Alexandre sur Lamartine, E, VI, 147, et sur madame de Lamartine, E, IX, 247.

LAMENNAIS (FÉLICITÉ DE). A propos de la biographie de son frère par Ropartz, **D**, XI, 216. — A propos du livre de Mgr Antoine Ricard, **E**, II, 322. — Les Confidences de Lamennais, lettres publiées par A. du Bois de la Villerabel, **E**, VII, 207. — Correspondance avec le baron de Vitrolles, **E**, VIII, 185.

LAMOTHE (ALEX. DE). Les Faucheurs de la Mort, **D**, VI, 214.

LAPRADE (VICTOR DE). Les Symphonies, **A**, III, 292. — Psyché. Odes et Poèmes, **B**, II, 264. — Idylles héroïques, **B**, III, 241. — Poèmes évangéliques, **C**, I, 274. — Étude d'ensemble, **C**, II, 233. — Les Voix du silence, **D**, II, 142. — L'Éducation homicide, **D**, IV, 278. — Le Sentiment de la nature chez les modernes, **D**, VI, 134. — Pernette, **D**, VI, 240. — Nouvelle édition de Pernette, **D**, VIII, 145. — L'Éducation libérale, **D**, IX, 130. — Poèmes civiques, **D**, X, 156. — Adieu aux Alpes. La Patrie, **D**, XII, 238. — Tribuns et courtisans **D**, XIV, 77. — Le Livre d'un père, **D**, XVI, 324. — Nouvelle édition des Poèmes évangéliques, **E**, II, 163. — Étude d'ensemble, **E**, V, 36. — Laprade, d'après Ed. Biré, **E**, VII, 109.

LARCY (LE BARON R. DE). Vicissitudes politiques de la France, **C**, I, 105. — Notice, **E**, III, 217.

LA ROCHEFOUCAULD. Œuvres inédites, **D**, I, 40.

LA ROCHE-GUYON (LA DUCHESSE DE). La Volière ouverte, **D**, XVI, 324.

LA ROCHEJAQUELEIN (LA MARQUISE DE). Mémoires, publiés par son petit-fils, **F**, I, 259.

LA RUE (JEAN). Voyez *Vallès* (*Jules*).

LATÉNA (V. DE). Étude de l'homme, **C**, III, 91.

LATOUR SAINT-YBARS. Néron, **D**, IV, 197.

LE BON (ÉMILE). Joseph Le Bon, **C**, II, 222.

LEBRUN (PIERRE). Notice, **D**, X, 120.

LECONTE DE LISLE. Poèmes antiques, **A**, I, 89. — Poèmes et poésies, **B**, II, 276.

LEFÉBURE (LÉON). La Renaissance religieuse en France, **E**, VIII, 265.

LEGOUVÉ (ERNEST). Histoire morale des femmes, **A**, III, 131. — Conférences parisiennes, **D**, VIII, 286. — Soixante ans de souvenirs, **E**, VII, 47; **E**, IX, 217.

LEMAITRE (FRÉDÉRICK). Notice, **D**, XIII, 313.

LENORMANT (Mme CHARLES). Madame Récamier, **B**, III, 161; **D**, IX, 113; **E**, III, 248.
LENTHÉRIC (CHARLES). Les Villes mortes du golfe de Lyon. La Grèce et l'Orient en Provence, **D**, XVII, 294.
LEOPARDI. Poésies traduites en vers par Lacaussade, **F**, III, 155.
LÉOUZON-LEDUC. Voltaire et la police, **D**, V, 180.
LESCURE (M. DE). La Princesse de Lamballe, **D**, II, 1.
LISZT (FRANZ). A propos des Souvenirs d'une cosaque, **D**, XI, 33. — A propos des Sentiers unis de Rostand, **E**, VII, 239.
LITTÉRATURE ÉLECTORALE (1877). **D**, XVI, 159.
LITTÉRATURE (LA) ET LE CRIME. **E**, II, 91.
LITTÉRATURE (LA) ET LES HONNÊTES GENS, **B**, I, 1.
LITTÉRATURE PIEUSE (LA). **D**, IV, 76.
LITTÉRATURE PROVENÇALE. **A**, I, 304; **B**, III, 331; **D**, I, 138; **D**, IV, 291; **D**, IX, 19; **D**, XI, 46; **D**, XI, 318; **D**, XIII, 229; **D**, XIV, 118; **E**, III, 296; **E**, V, 116; **E**, VI, 209.
LITTRÉ (ÉMILE). Réception à l'Académie française, **D**, X, 131.
LOCMARIA (LE COMTE DE). Le Règne de Louis XIV, **A**, I, 279.
LOMÉNIE (LOUIS DE). Beaumarchais, **B**, I, 288. — Les Mirabeau, **D**, XVIII, 34.
LOTH (ARTHUR). Saint Vincent de Paul, **D**, XX, 116.
LOUIS XVII. D'après Beauchesne, **A**, I, 222. — D'après Chantelauze, **E**, VIII, 17.
LOVENJOUL (LE VICOMTE CHARLES DE SPOELBERCK DE). Histoire des œuvres de Balzac, **E**, VIII, 201. — Histoire des œuvres de Théophile Gautier, **E**, X, 291.
LOYSON (HYACINTHE). D'après l'abbé Vidieu, **D**, XVI, 35.
LUBOMIRSKI (LE PRINCE JOSEPH). Souvenirs d'un page du tsar Nicolas, **D**, VII, 277. — Fonctionnaires et boyards, **D**, XI, 276.
LUCAS (HIPPOLYTE). Portraits et souvenirs littéraires, **F**, III, 290.

MAGGIOLO (ADRIEN). Rose-Agathe, **D**, XVI, 68.
MAGNARD (FRANCIS). Préface du livre de J. d'Arçay sur M. Thiers, **E**, X, 227.
MALHERBE (LE DOCTEUR B. DE). Indiscrétions contemporaines, **E**, IV, 1. — Notes sur M. Thiers, **E**, X, 227.
MALOT (HECTOR). Romans, **D**, VIII, 246.

MALOUET. Mémoires, D, XI, 85.
MANGEOT (LOUIS). Alcide Dubocage, D, XIX, 212.
MANIVET (PAUL). Le Glas de l'âme, F, III, 63.
MARCELLUS (LE COMTE DE). Chateaubriand et son temps, B, III, 148.
MARIE-ANTOINETTE. D'après les publications de Feuillet de Conches, etc., D, II, 1. — Lettres de Marie-Antoinette, publiées par M. de Reiset, D, XV, 88.
MARIE STUART. D'après Chantelauze, D, XV, 106. — D'après Kervyn de Lettenhove, F, III, 304.
MARIÉTON (PAUL). Introduction aux Pensées de l'abbé Joseph Roux, F, I, 86.
MARMIER (XAVIER). Les Fiancés du Spitzberg, B, III, 311. — Étude d'ensemble, C, III, 132.
MARTIN (J.-B.). Sonnets, F, III, 63.
MARTIN (NICOLAS). Julien l'Apostat, D, XIII, 96.
MARY-LAFON. Cinquante ans de vie littéraire, E, III, 15.
MASSON (FRÉDÉRIC). Mémoires du cardinal de Bernis, D, XVIII, 17. — Le Cardinal de Bernis depuis son ministère, E, VI, 193. — Le Marquis de Grignan, E, X, 259.
MATABON (HIPPOLYTE). Après la Journée, poésies, D, XVI, 97.
MAUGRAS (GASTON). Correspondance de l'abbé Galiani, E, II, 107. — La Jeunesse de madame d'Epinay, E, III, 92. — Les Comédiens hors la loi, E, IX, 277.
MAUPAS (CH. DE). Mémoires sur le second Empire, E, V, 194.
MAYNARD (L'ABBÉ). Voltaire, D, V, 194.
MAZADE (CH. DE). L'Italie moderne, C, I, 75. — Correspondance d'Alexandre Ier et du prince Czartoryski, D, II, 258. — Lamartine, D, VIII, 131. — Histoire de la guerre de France, D, XII, 318. — Le Comte de Serre, D, XVIII, 285.
MAZÈRES. Comédies et souvenirs, B, II, 355.
MEAUX (LE VICOMTE DE). Les Luttes religieuses en France au XVIe siècle, D, XIX, 331.
MÉNIÈRE (LE DOCTEUR). Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, E, III, 29.
MENOS. Lettres de Benjamin Constant, F, II, 131.
MERCIER (SÉBASTIEN). Tableau de Paris, A, I, 211.
MÉRIC (L'ABBÉ ÉLIE). Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution et l'Empire, F, III, 83.

MÉRIMÉE (PROSPER). Les Faux Démétrius, **A**, I, 27. — Les Cosaques d'autrefois, **D**, II, 116. — Lettres à une inconnue. Dernières nouvelles, **D**, X, 209. — Lettres à une autre inconnue, **D**, XIII, 16. — Lettres à Panizzi, **E**, II, 45.

MÉRODE (Mgr DE). Sa vie par Mgr Besson, **E**, VIII, 249.

MÉRY (JOSEPH). Étude d'ensemble, **D**, III, 342.

MESNARD (PAUL). Projets de gouvernement du duc de Bourgogne, **C**, I, 105. — Traduction de l'*Orestie* d'Eschyle, **D**, I, 84.

MEYERBEER. Étude, **D**, I, 204. — A propos du livre de Blaze de Bury, **D**, II, 308.

MÉZIÈRES (ALFRED). Pétrarque, **D**, V, 218.

MICHELET (JULES). L'Amour, **B**, III, 387. — La Sorcière, **C**, II, 333. — La Régence, **D**, I, 14. — Bible de l'humanité, **D**, II, 62. — Ma jeunesse, **E**, V, 51.

MIGNET. Notices historiques, **A**, I, 159. — Charles-Quint, **A**, II, 15.

MILLAUD (ALBERT). Souvenirs parlementaires, **D**, XV, 207.

MILLIEN (ACHILLE). Poésies, **D**, XIII, 96.

MIOT DE MÉLITO (LE COMTE). Mémoires, **B**, III. 55.

MISTRAL (FRÉDÉRIC). Mireille, **B**, III, 331. — Calendal, **D**, IV, 291. — Les Iles d'or, **D**, XIII, 229.

MOHL (Mme). D'après les Souvenirs de mademoiselle O'Méara, **E**, VIII, 233.

MOLÈNES (PAUL DE). Commentaires d'un soldat, **C**, I, 159. — Étude d'ensemble, **C**, II, 107.

MOLÈNES (Mme PAUL DE). L'Orpheline, **D**, XVII, 206.

MOLINE DE SAINT-YON (LE GÉNÉRAL). Les Comtes de Toulouse, **C**, I, 170.

MONCHANIN, 1848, **F**, III, 48.

MONDE RENVERSÉ (LE). **E**, V, 1.

MONSELET (CHARLES). L'Argent maudit, **C**, II, 293.

MONTAGNAC (LE COLONEL DE). Lettres d'un soldat, **E**, VII, 269.

MONTALEMBERT (LE COMTE CHARLES DE). Sainte Elisabeth, **A**, II, 158. — L'Avenir politique de l'Angleterre, **A**, III, 67. — Les Moines d'Occident, **D**, V, 139. — A propos du discours du duc d'Aumale, **D**, X, 14. — A propos du livre de Mgr Besson, Montalembert en Franche-Comté, **D**, XX, 258.

MONTALIVET (LE COMTE CAMILLE DE). Notice, **D**, XX, 133.

MONTÉGUT (ÉMILE). John Aubrey, **E**, x, 129.
MONTESQUIEU. D'après Louis Vian, **D**, xvii, 19.
MONTI (LE COMTE ÉDOUARD DE). Notice, **D**, xvi, 128.
MONTLOSIER (LE COMTE DE). D'après Bardoux, **E**, ii, 136.
MONVAL (GEORGE). L'Odéon, **E**, iii, 123.
MORAND (FRANÇOIS). Les Jeunes années de Sainte-Beuve, **D**, ix, 1.
MORET (ERNEST). Quinze ans du règne de Louis XIV, **A**, i, 279.
MOUY (CHARLES DE). Don Carlos et Philippe II, **D**, ii, 50. — Correspondance de madame Geoffrin avec le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, **D**, xiii, 84.
MOZART. Lettres, traduites par H. de Curzon, **E**, x, 113.
MUN (LE MARQUIS ADRIEN DE). Un Château en Seine-et-Marne en 1870, **D**, xiii, 138.
MUN (LE COMTE ALBERT DE). Préface du livre de G. de Grandmaison, la Congrégation, **F**, ii, 179.
MURGER (HENRY). Étude d'ensemble, **C**, ii, 131.
MUSSET (ALFRED DE). Nouveaux contes, **A**, ii, 281. — Étude, **B**, ii, 238. — Nouvelle étude à propos de l'édition monumentale, **D**, ii, 322. — A propos de la biographie d'Alfred de Musset par son frère Paul, **D**, xv, 366. — A propos des Souvenirs de madame Jaubert, **E**, ii, 28.
MUSSET (PAUL DE). Lui et Elle, **B**, iii, 342. — Biographie d'Alfred de Musset, **D**, xv, 366.

NAPOLÉON III. Histoire de Jules César, **D**, ii, 128.
NAPOLÉON (LE PRINCE). Napoléon et ses détracteurs, **E**, ix, 153.
NARREY (CHARLES). Ce que peut l'amour, **D**, xviii, 188.
NETTEMENT (ALFRED). La Littérature française sous la Restauration, **A**, ii, 190. — La Conquête d'Alger, **B**, i, 299. — Histoire de la Restauration, **C**, i, 181.
NEUILLY (LE COMTE DE). Dix années d'émigration, **D**, iii, 131.
NICOLARDOT (LOUIS). Ménage et finances de Voltaire, **A**, ii, 117. — Journal de Louis XVI, **D**, x, 42.
NISARD (DÉSIRÉ). Histoire de la littérature française, **A**, iii, 80. — Nouvelle édition de ce livre, **D**, xi, 230. — Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature, **E**, ix, 233. — Souvenirs et notes biographiques, **F**, i, 173.

NOAILLES (LE DUC DE). Madame de Maintenon, B, II, 101; B, III, 113.
NOBLE (LÉON). Mémoires d'un enfant pauvre, D, XIV, 206.
NOIRMONT (LE BARON DE). Histoire de la chasse, D, XI, 110.
NORIAC (JULES). Étude, E, III, 387.

OBERKIRCH (LA BARONNE D'). Mémoires sur la cour de Louis XVI, A, I, 258.
OHNET (GEORGES). Serge Panine, E, II, 250.
OLLIVIER (ÉMILE). La Chapelle des Médicis, D, IX, 82. — L'Église et l'État au concile du Vatican, D, XIX, 34. — 1789 et 1889, F, III, 262.
O'MÉARA (Mlle K.). Madame Mohl et ses intimes, E, VIII, 233.
ORLÉANS (LE DUC D'). Lettres publiées par ses fils, F, II, 275.
ORLÉANS (LE PRINCE HENRI D'). Six mois aux Indes, F, III, 201.
ORTIGUE (JOSEPH D'). Notice, D, IV, 136.
OSMOND (LE COMTE D'). Dans la montagne, D, XVII, 103. — Reliques et impressions, F, I, 215.

PAGANEL (CAMILLE). Histoire de Joseph II, A, I, 270. — Scanderbeg, A, III, 170.
PARIS. A propos de l'Exposition de 1867, D, V, 1.
PARIS (LE COMTE DE). A propos du livre du marquis de Flers, F, I, 99.
PARSEVAL (G. DE). Douce-Amère, D, IX, 317.
PÈNE (HENRY DE). Trop belle, E, VIII, 153. — Née Michon, E, IX, 122.
PÉREY (LUCIEN). Voyez *Herpin* (*Mlle Luce*).
PERRET (PAUL). Romans, C, I, 284.
PERREYVE (L'ABBÉ HENRI). Lettres du Père Lacordaire à des jeunes gens, C, II, 206.
PÉTRARQUE. A propos du livre de Mézières, D, V, 218. — A propos du centenaire de 1874, D, XI, 46.
PICHOT (AMÉDÉE). Charles-Quint, A, II, 15.
PIÉDAGNEL (ALEXANDRE). Les Ambulances de Paris, D, VIII, 286. — Jules Janin, D, XI, 349. — En route, F, III, 63.

PIMODAN (LE MARQUIS DE). La Mère des Guises, F, II, 259.
PINGAUD (LÉONCE). Correspondance du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois, F, III, 216.
PISCATORY (Mme). Un Coin du monde, D, XIV, 193.
PLAINTE D'UN VIEUX CRITIQUE. E, II, 177.
POÉSIE EN 1862 (LA). C, II, 233.
POÉSIE NATIONALE (LA), 1875. D, XII, 238.
POITOU (EUGÈNE). Le Roman et le théâtre contemporain, B, II, 205.
POLITIQUE EN SABOTS (LA). D, X, 296.
PONLEVOY (LE PÈRE DE). Le Père de Ravignan, C, I, 200.
PONS (A.-J.). Sainte-Beuve et ses inconnues, D, XIX, 124.
PONSARD (FRANÇOIS). L'Honneur et l'Argent, A, I, 63. — La Bourse, B, I, 349. — Le Lion amoureux, D, III, 100. — Charlotte Corday, D, IX, 345.
POREL (PAUL). L'Odéon, E, III, 123.
POUJOULAT. Lettres sur Bossuet, A, II, 90. — Le Cardinal Maury, A, III, 156. — Le Père de Ravignan, B, III, 202. — Le Frère Philippe, D, XI, 302. — Étude d'ensemble, D, XX, 148.
PRÉVOST-PARADOL. Essais de politique et de littérature, C, I, 148; D, III, 166. — Réception à l'Académie française, D, III, 166.. — La France nouvelle, D, VI, 159.
PROUDHON (P.-J.). Étude, D, II, 89.
PULIGA (LA COMTESSE DE). Leurs Excellences, D, XIX, 63.

QUINET (EDGAR). Merlin l'Enchanteur, C, I, 255.
QUINZAINE ÉLECTORALE (LA), mai-juin 1869. D, VII, 188.

RACOT (ADOLPHE). Le Supplice de Lovelace, E, IV, 326. — Le Crime de Darius Fal, E, VII, 313.
RATHERY (E.-J.-B.). Mémoires du marquis d'Argenson, C, I, 137. — Mademoiselle de Scudéry, D, X, 27. — Le Comte de Plélo, D, XIV, 258.
RATISBONNE (LOUIS). Impressions littéraires, A, III, 181. — La Comédie enfantine, C, I, 265. — Les Figures jeunes, D, II, 154.
RAVIGNAN (LE PÈRE DE). Clément XIII et Clément XIV, A, II, 143. — Biographie du P. de Ravignan par Pou-

joulat, **B**, III, 202. — Biographie par le P. de Ponlevoy, **C**, I, 200. — A propos du Père Lacordaire, **C**, II, 206.
RAYNAL (PAUL DE). Les Correspondants de Joubert, **E**, IV, 183. — Le Mariage de Louis XV, **E**, IX, 75.
REBOUL (JEAN). Étude d'ensemble, **D**, I, 221. — Dernières poésies, **D**, II, 232.
RÉCAMIER (Mme). Souvenirs et correspondance, **B**, III, 161. — Les Amis de sa jeunesse et sa correspondance intime, **D**, IX, 113. — Lettres de Benjamin Constant à madame Récamier, **E**, III, 248.
REISET (LE COMTE DE). Lettres de Marie-Antoinette, **D**, XV, 88.
RÉMUSAT (CHARLES DE). Étude, **D**, XII, 304. — Abélard, drame, **D**, XV, 303. — Correspondance, **E**, V, 305.
RÉMUSAT (Mme DE). Mémoires, **D**, XX, 81. — Lettres, **E**, II, 15.
RÉMUSAT (PAUL DE). Mémoires et lettres de son aïeule et de son père, **D**, XV, 303; **D**, XX, 81; **E**, II, 15; **E**, V, 305.
RENAN (ERNEST). Vie de Jésus, **C**, III, 251. — Les Apôtres, **D**, III, 267. — Questions contemporaines, **D**, VI, 94. — Saint Paul, **D**, VII, 212. — L'Antechrist, **D**, X, 169. — Henriette Renan, **D**, XVIII, 351. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse, **E**, IV, 167.
RÉNUSSON (DE). Le Christianisme et le suffrage universel, **C**, III, 317.
REYNAUD (CHARLES). Epitres, contes et pastorales, **A**, I, 99.
RIANCEY (HENRY DE). Le Général de Coutard, **B**, II, 173.
RIBBE (CHARLES DE). Une grande dame dans son ménage au XVIIe siècle, **F**, I, 333.
RIBEYRE (FÉLIX). Cham, sa vie et son œuvre, **E**, V, 67.
RICARD (Mgr ANTOINE). Lamennais et son école, **E**, II, 322.
RICHEPIN (JEAN). Les Blasphèmes, **E**, VI, 177.
RIGAULT (HIPPOLYTE). La Querelle des Anciens et des Modernes, **B**, II, 161. — Étude d'ensemble, **C**, I, 1.
RIGAUT-PALAR (Mme). Notice, **E**, I, 17.
RIO. Shakespeare, **D**, I, 269.
RISTORI (Mme). Etude, **B**, I, 349.
RIVIÈRE (HENRI). Edmée de Nerteuil, **D**, XIII, 170. — Étude d'ensemble, **E**, IV, 48.
ROCHECHOUART (LE GÉNÉRAL COMTE DE). Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, **F**, II, 242.

RODAYS (FERNAND DE). Les Préfets de la République, **D**, VIII, 347.
ROGER (GUSTAVE). Le Carnet d'un ténor, **E**, I, 45.
ROLLAND (JULES). Histoire littéraire de la ville d'Albi, **D**, XVIII, 269.
ROLLINAT (MAURICE). Les Névroses, **E**, IV, 242.
ROMAN A LONGWOOD (UN). **E**, IV, 76.
ROMAN EN 1862 (LE). **C**, II, 272.
ROMAN EN 1872 (LE). **D**, VIII, 246.
ROMAN EN 1875 (LE). **D**, XII, 181.
ROMAN (LE) ET LA LITTÉRATURE EN 1876. **D**, XV, 122.
ROPARTZ (S.). L'Abbé Jean-Marie de la Mennais, **D**, XI, 216.
ROSELLY DE LORGUES. Christophe Colomb, **B**, I, 312.
ROSSINI (GIOACCHINO). D'après le prince de Valori, **E**, X, 275.
ROSTAND (EUGÈNE). Poésies simples. La Seconde page, **D**, XII, 238. — Traduction de Catulle en vers, **E**, III, 341. — Les Sentiers unis, **E**, VII, 239.
ROUMANILLE (JOSEPH). Li Sounjarello. La Part dou bon Diéu, **A**, I, 304. — Lis Oubreto, **D**, I, 138. — Lis Entarrochin, **D**, IX, 19. — Almanach provençal : de 1875, **D**, XI, 318; de 1883, **E**, III, 296; de 1885, **E**, VI, 209. — Contes provençaux, **E**, V, 116.
ROUSSEL (L'ABBÉ). A propos de l'Orphelinat d'Auteuil, **D**, XVII, 279.
ROUSSET (CAMILLE). Louvois, **C**, II, 175; **D**, I, 296. — Louis XV et le maréchal de Noailles, **D**, III, 14. — Le Comte de Gisors, **D**, V, 330. — La Conquête d'Alger, **D**, XIX, 1. — Le Marquis de Clermont-Tonnerre, **E**, VI, 317. — L'Algérie de 1830 à 1840, **E**, IX, 1. — L'Algérie de 1841 à 1857, **F**, II, 1.
ROUX (L'ABBÉ JOSEPH). Pensées, **F**, I, 86.
ROYER-COLLARD. D'après Genty de Bussy, **C**, I, 116.

SACY (U. SILVESTRE DE). Édition de Saint François de Sales, **A**, III, 222. — Variétés littéraires, **B**, III, 3. — Étude d'ensemble, **D**, XVIII, 235.
SAINTE-AULAIRE (LE MARQUIS DE). Les Derniers Valois, les Guise et Henri IV, **A**, II, 31. — Correspondance de madame du Deffand, **B**, III, 182.

SAINTE-BEUVE (C.-A.). Chateaubriand et son groupe, **C**, I, 223; **D**, IX, 244. — Nouveaux lundis, **C**, III, 349. — Portraits contemporains, **D**, VII, 314. — Mort de Sainte-Beuve, **D**, VII, 327. — Les Jeunes années de Sainte-Beuve, d'après François Morand, **D**, IX, 1. — Lettres à la princesse, **D**, X, 71. — Premiers lundis, **D**, XI, 246; **D**, XII, 85. — Sainte-Beuve d'après Othenin d'Haussonville, **D**, XII, 85. — Chroniques parisiennes. Les Cahiers de Sainte-Beuve, **D**, XIV, 223. — Sainte-Beuve d'après A.-J. Pons, **D**, XIX, 124. — Nouvelle correspondance, **E**, II, 149.

SAINT-GENEST (ARTHUR BUCHERON). La Politique d'un soldat, **D**, VIII, 160. — Joyeuses années, **D**, XI, 178. — La Bride sur le cou, **D**, XIV, 289.

SAINT-MARC GIRARDIN. Cours de littérature dramatique, **A**, III, 104. — Souvenirs et réflexions politiques, **C**, I, 148. — Étude d'ensemble, **D**, X, 57.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Maurice de Saxe, **D**, III, 1. — Drames et romans de la vie littéraire, **D**, VIII, 145. — La Serbie, **D**, IX, 98. — Le Général de Ségur, **D**, XIII, 280. — Le Roi Léopold et la Reine Victoria, **D**, XVIII, 204. — Etudes littéraires, **E**, III, 280.

SAINT-SAENS (CAMILLE). Harmonie et mélodie, **E**, VII, 253.

SAINT-VALRY (GASTON DE). Souvenirs et réflexions politiques, **E**, VIII, 169.

SAINT-VICTOR (PAUL DE). Hommes et dieux **D**, IV, 251. — Barbares et bandits, **D**, XIX, 299. — Les Deux Masques, **E**, I, 119; **E**, V, 241. — Étude d'ensemble, **E**, II, 1. — Victor Hugo, **E**, VI, 113. — Anciens et modernes, **E**, VII, 93. — Augier, Dumas fils, **F**, III, 169.

SAIVET (Mgr) ÉVÊQUE DE PERPIGNAN. Le Colonel Paqueron, **D**, XVII, 249.

SALVANDY (DE). La Révolution de 1830. Histoire de Jean Sobieski, **A**, III, 53. — Étude d'ensemble, **B**, II, 215.

SAMAN (Mme DE). Les Enchantements de Prudence, **D**, X, 94.

SAMSON (DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE). Mémoires, **E**, III, 123.

SAND (GEORGE). Histoire de ma vie, **A**, II, 340. — Evenor et Leucippe, **B**, I, 391. — Elle et Lui, **B**, III, 342. — Mademoiselle La Quintinie, **C**, III, 172. — Cadio, **D**, V, 256. — Ma sœur Jeanne, **D**, XI, 165. — Flamarande, **D**, XII, 181. —

Dernières pages, **D**, XVI, 223. — Journal d'un voyageur pendant la guerre, *Radeau de la Méduse*, page 14.

SANDEAU (JULES). La Maison de Pénarvan, **B**, II, 327. — Étude d'ensemble, **E**, IV, 33.

SANDRIÉ (PIERRE). Voyez *Filon* (*Augustin*).

SAPORTA (LE MARQUIS DE). Madame de Sévigné en Provence, **F**, I, 286.

SARCEY (FRANCISQUE). Souvenirs de jeunesse, **E**, VI, 225. — Gare à vos yeux, **E**, VI, 241.

SARDOU (VICTORIEN). Réception à l'Académie française, **D**, XVII, 53.

SCRIBE (EUGÈNE). Etude, **C**, I, 330. — A propos du discours d'Octave Feuillet, **C**, III, 64. — A propos d'une étude de Blaze de Bury, **D**, XIX, 270.

SÉCHAN (CHARLES). Souvenirs d'un homme de théâtre, **E**, V, 99.

SECOND (ALBÉRIC). La Semaine des quatre jeudis, **D**, VIII, 246. — Les Demoiselles du Ronçay, **D**, XI, 276. — La Vie facile, **E**, II, 206.

SÉGUR (LE GÉNÉRAL PH. DE). Étude, **D**, IX, 360. — Ségur d'après le livre de Saint-René Taillandier, **D**, XIII, 280.

SÉGUR (LE MARQUIS ANATOLE DE). Un Hiver à Rome, **D**, XIV, 30.

SEMAINE SAINTE LITTÉRAIRE (LA). **D**, XVIII, 335.

SERRE (LE COMTE DE). D'après le livre de Ch. de Mazade, **D**, XVIII, 285.

SÉVIGNÉ (Mme DE). D'après le livre de M. de Saporta, **F**, I, 286.

SIMON (JULES). Réception à l'Académie française, **D**, XIV, 160. — Dieu, Patrie, Liberté, **E**, IV, 106. — Une Académie sous le Directoire, **E**, VI, 35. — Nos hommes d'État, **E**, IX, 261. — Victor Cousin, **E**, X, 97.

SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE (LA). Brochures populaires, **D**, XII, 152.

SOCIÉTÉ (LA) ET LE THÉATRE. **A**, I, 339.

SORBIER (LE PREMIER PRÉSIDENT). Méditations morales, **D**, VI, 121.

SOREL (ALBERT). Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande, **D**, XII, 318.

SOULIÉ (FRÉDÉRIC). A propos de l'inauguration de son monument, **D**, XII, 113.

STERN (DANIEL). Étude, **D**, XIII, 362. — Mes Souvenirs, **D**, XV, 401.
STOFFLET (EDMOND). Stofflet et la Vendée, **D**, XIII, 44.
SULLY-PRUDHOMME. Préface des Maximes de la vie, **E**, V, 132. — A propos du Livre d'or, **F**, III, 141.
SUMMER (Mme MARY). Voyez *Foucaux* (*Mme Charlotte*).
SWETCHINE (Mme). Pensées, **C**, I, 31. — Méditations et prières, **C**, III, 78. — Correspondance avec le Père Lacordaire, **D**, I, 177. — Lettres inédites, **D**, IV, 161.

TAINE (H.) La Fontaine et ses fables, **C**, I, 265.
TEXIER (EDMOND). Critiques et récits littéraires, **A**, I, 197. — Tableau de Paris, **A**, I, 211.
THÉATRE DE LA DÉCADENCE. **A**, III, 394.
THEURIET (ANDRÉ). Raymonde, **D**, XV, 337.
THIERRY (AMÉDÉE). Saint Jérôme, **D**, V, 114.
THIERS (ADOLPHE). Étude, **D**, VII, 157. — Thiers d'après Joseph d'Arçay, **E**, X, 227.
THOMAS (AMBROISE). Hamlet, **D**, VI, 1.
THUREAU-DANGIN (PAUL). Paris capitale pendant la Révolution, **D**, IX, 180. — Royalistes et républicains, **D**, XI, 123. — Le Parti libéral sous la Restauration, **D**, XIV, 336. — L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet, **D**, XX, 98. — Histoire de la monarchie de Juillet : tomes I et II, **E**, VI, 271; tome III, **E**, VII, 61; tome IV, **F**, I, 141; tome V, **F**, II, 87.
TISSOT (VICTOR). Voyage au pays des milliards, **D**, XIII, 1. — Les Prussiens en Allemagne, **D**, XIV, 61. — Voyage aux pays annexés, **D**, XV, 222. — Vienne et la vie viennoise, **D**, XVII, 103. — Au pays des tziganes, **D**, XX, 305.
TOCQUEVILLE (ALEXIS DE). L'Ancien régime et la Révolution, **B**, I, 181.
TOPIN (MARIUS). Le Masque de fer, **D**, VII, 303. — Louis XIII et Richelieu, **D**, XIV, 47.

UCHARD (MARIO). Mon oncle Barbassou, **D**, XV, 175.
ULBACH (LOUIS). Ecrivains et hommes de lettres, **B**, II, 138. — La Cocarde blanche, **D**, VI, 188.

VACQUERIE (AUGUSTE). Mes premières années de Paris, **D**, IX, 147.

VALLÉE (OSCAR DE). Antoine Lemaistre, **B**, II, 184. — Les Manieurs d'argent, **B**, II, 193.
VALLERY-RADOT. Souvenirs littéraires, **D**, XVII, 264.
VALLERY-RADOT (RENÉ). A propos des Souvenirs de son père, **D**, XVII, 264. — A propos de Philippe de Commines (article sur Chantelauze), **E**, VIII, 17.
VALLÈS (JULES). Les Réfractaires, **D**, III, 76. — Jacques Vingtras, **D**, XIX, 80.
VALORI (LE PRINCE HENRY DE). La Musique et le document humain. Rossini et Verdi, **E**, X, 275.
VAUDREUIL (LE COMTE DE). Correspondance avec le comte d'Artois, **F**, III, 216.
VENTO (CLAUDE). Voyez *Laincel (la comtesse Alice de)*.
VENTURA (LE PÈRE). La Femme catholique, **A**, III, 118.
VERDI (GIUSEPPE). D'après le prince de Valori, **E**, X. 275.
VÉRON (LE DOCTEUR). Mémoires d'un bourgeois de Paris, **A**, I, 316; **A**, III, 252. — Cinq cent mille livres de rente, **B**, I, 391.
VEUILLOT (LOUIS). Petite Philosophie. Le Droit du Seigneur, **A**, II, 174. — Çà et là, **C**, I, 317. — Satires. Le Fond de Giboyer, **C**, III, 42. — Les Odeurs de Paris, **D**, IV, 112. — Jésus-Christ, **D**, XI, 334. — Molière et Bourdaloue, **D**, XVI, 176. — Correspondance, **E**, V, 83; **E**, VI, 67; **E**, IX, 309; **E**, X, 163.
VIAN (LOUIS). Montesquieu, **D**, XVII, 19.
VIDIEU (L'ABBÉ). Le Libéralisme du Père Hyacinthe, **D**, XVI, 35.
VIENNET. Fables, **A**, III, 383. — La Franciade, **C**, III, 291.
VIGNON (Mme CLAUDE). Château-Gaillard, **D**, XI, 276.
VIGNY (LE COMTE ALFRED DE). Étude d'ensemble, **C**, III, 332. — Les Destinées, **D**, I, 125.
VILLARS (LA MARQUISE DE). Lettres d'Espagne, **D**, VI, 271.
VILLARS (LE MARÉCHAL DE). Correspondance, **F**, I, 188.
VILLÈLE (LE COMTE DE). Mémoires et correspondance, **F**, III, 111.
VILLEMAIN. Souvenirs contemporains, **A**, I, 146; **A**, III, 3. — Études d'ensemble, *Radeau de la Méduse*, pages 244 et 261. — La Tribune moderne (2e partie), **E**, III, 61.
VITET (L.). Les États d'Orléans. La Ligue, **C**, I, 127. — Étude d'ensemble, **D**, X, 144. — Études philosophiques et littéraires, **D**, XII, 29.

VITROLLES (LE BARON DE). Mémoires et relations politiques, **E**, v, 369. — Correspondance avec Lamennais, **E**, VIII, 185.
VOGÜÉ (LE MARQUIS DE). Villars diplomate, **F**, I, 188.
VOGÜÉ (LE VICOMTE EUGÈNE-MELCHIOR DE). Syrie, Palestine, Mont Athos, **D**, XV, 71. — Histoires orientales, **D**, XX, 65. — Le Fils de Pierre-le-Grand, **E**, V, 259. — A propos de Dostoïevsky, **E**, VII, 285. — Le Roman russe, **E**, VIII, 217. — Souvenirs et visions, **E**, IX, 199. — Histoires d'hiver, **F**, I, 70. — Remarques sur l'Exposition, **F**, II, 307.
VOLTAIRE. D'après Nicolardot, **A**, II, 117. — D'après Gaberel, **B**, I, 158. — D'après Arsène Houssaye, **B**, III, 266. — D'après Léouzon-Leduc, **D**, V, 180. — D'après l'abbé Maynard, **D**, V, 194. — D'après Gaston de Flotte, **D**, XV, 384.
VRAI JEAN VALJEAN (LE). **D**, XIX, 227.

WAGNER (RICHARD). A propos de Rienzi, **D**, VII, 62.
WALLON. Jeanne d'Arc, **D**, XIII, 247.
WEISS (J.-J.). Essais sur la littérature française, **D**, II, 179. — Au pays du Rhin, **E**, VIII, 107. — Le Théâtre et les Mœurs, **F**, III, 201.
WELSCHINGER (HENRI). Le Duc d'Enghien, **E**, X, 307.
WEY (FRANCIS). La Haute-Savoie, **D**, IV, 172. — Rome, **D**, IX, 213.
WITT (CORNÉLIS DE). Washington, **A**, III, 208. — La Société française et anglaise au XVIIIe siècle, **D**, I, 324.
WOLFF (ALBERT). Le Tyrol et la Carinthie, **D**, IX, 37.

X... (L'ABBÉ). Le Maudit, **D**, I, 28.

YRIARTE (CHARLES). Venise, **D**, XV, 254.
YVAREN (LE DOCTEUR). Entretiens d'un vieux médecin, **E**, III, 356.

ZOLA (ÉMILE). L'Assommoir, **D**, XV, 320. — Une Page d'amour, **D**, XVII, 155. — Nana, **D**, XIX, 362. — L'Assommoir à Athènes, **D**, XX, 1. — Le Roman expérimental, **E**,

I, 149. — Monsieur le Comte (article de M. Zola), **E**, I, 355. — Réponse à M. Émile Zola, **E**, I, 367. — La Joie de vivre, **E**, V, 289. — L'Œuvre, **E**, VII, 375. — La Bête humaine, **F**, II, 361.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE [1]

1. L'excellent catalogue de la bibliothèque Cardinal contient une table semblable qui ne nous a pas été inutile, quoique nous ayons tenu à établir celle-ci d'après le texte même des quarante-deux volumes de M. de Pontmartin.

TABLE

UNE LÉGENDE MYSTIQUE AU 17e SIÈCLE..... 1
UNE VENDÉE MÉRIDIONALE..... 32
DEUX LIVRES SUR 1848..... 48
QUELQUES POÈTES..... 63
L'ABBÉ EMERY..... 33
L'UNISSON, PAR GEORGE DURUY..... 96
M. DE VILLÈLE..... 111
HECTOR DE LA FERRIÈRE..... 126
LA COMTESSE DIANE..... 141
LEOPARDI..... 155
PAUL DE SAINT-VICTOR..... 169
LUDOVIC HALÉVY..... 184
LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS ET J.-J. WEISS..... 201
LE COMTE DE VAUDREUIL..... 216
FERDINAND BRUNETIÈRE..... 233
EMILE OLLIVIER..... 262
HIPPOLYTE LUCAS..... 290
MARIE STUART..... 304
TABLE GÉNÉRALE DES ŒUVRES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE DE A. DE PONTMARTIN..... 331

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume

	vol.
ARMAND D'ARTOIS	
Le Capitaine Ripaille.....	1
PHILIBERT AUDEBRAND	
Petits Mémoires du XIXe siècle.....	1
RENÉ BAZIN	
Sicile.....	1
ÉDOUARD CADOL	
Le Fils adoptif.....	1
ADRIEN CHABOT	
Le Marquis de Saint-Étienne.....	1
GUSTAVE CLAUDIN	
La Fiancée bien gardée..	1
ÉDOUARD DELPIT	
Bérangère.....	1
A. DREYFUS	
L'Arbitrage international.	1
ANATOLE FRANCE	
L'Étui de nacre.....	1
GYP	
Mariage civil.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
Karikari.....	1

	vol.
PIERRE LOTI	
Fantôme d'Orient.....	1
JEAN MADELINE	
Contes sur porcelaine....	1
A. DE PONTMARTIN	
Derniers Samedis (2e série)	1
MADAME EDGAR QUINET	
Le Vrai dans l'éducation.	1
HENRY RABUSSON	
Bon Garçon.....	1
ALBERT RHODES	
Ruses de guerre.....	1
J. RICARD	
Moumoute.....	1
RICHARD O'MONROY	
Madame Manchaballe....	1
E.-A. SPOLL	
Les Parisiennes.....	1
LÉON DE TINSEAU	
Mon oncle Alcide.....	1
J.-J. WEISS	
Autour de la Comédie-Française.....	1

Paris. — Imprimerie A. DELAFOY, 3, rue Auber.